PROSPER RANDOCE

QUATRIÈME PARTIE (1).

XXI.

— Qu'avez-vous? à quoi pensez-vous? Ne peut-on savoir ce qui vous trotte par la tête? Depuis quinze jours, je ne vous reconnais plus. Au diable vos distractions! Vous n'êtes pas à ce qu'on vous dit; vous avez le regard perdu dans l'espace; on jurerait que vous conversez avec les esprits... Et tenez, je suis persuadé que vous n'avez pas entendu le premier mot de la petite histoire que je viens d'avoir l'honneur de vous conter.

C'est ainsi que M. Patru parlait un soir à Didier.

— Vous me calomniez, répliqua celui-ci. Faut-il que je vous répète mot pour mot le pathétique récit que vous venez de me faire? Vous êtes allé voir Mme d'Azado, vous l'avez trouvée en larmes, vous l'avez questionnée; elle vous a honoré de ses confidences. Sa mère lui avait fait une scène odieuse, l'avait accablée de ces injures gratuites que son imagination fournit sans compter à une femme en colère. Vous avez bien voulu m'apprendre que ce jour-là Mme d'Azado était vêtue d'une robe de soie noire relevée d'agrémens rouges... Permettez-moi de vous représenter que ces détails ne font rien à l'affaire, et que vous avez tort de prendre exemple sur les romanciers contemporains, qu'on accuse d'abuser de la description... Mon Dieu! que prouve votre récit? Que vous êtes le confident de Mme d'Azado et que je ne le suis pas. A chacun

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 juillet et 1er août.

ses fonctions : elle vous conte ses peines, elle me consulte sur son jardin; vous écumez son cœur, je fais élaguer ses platanes... Après tout, je connais des gens plus embarrassés qu'elle. Sa mère veut à toute force s'en aller à Paris. Qu'elle lui donne la clef des champs!

— Voilà qui prouve comme vous m'écoutiez!... J'ai pris la peine de vous expliquer que Mme Bréhanne ne se soucie plus de Paris; cette femme est sujette aux déviations; aujourd'hui elle brûle de retourner au Pérou, elle soupire après Lima. Il paraît que c'est une ville où l'on s'amuse et dont elle a gardé les meilleurs souvenirs. Je ne parle pas de ceux qu'elle y a laissés. Pour certaines femmes, rien ne vaut ces sociétés à demi réglées, où règne le plus charmant laisser-aller. En France, tout est permis, mais chaque chose a son nom. Au Pérou, le vocabulaire n'est pas fait; quel que soit le sac, on n'y met pas d'étiquette. Bref, Mme Bréhanne a reçu l'autre jour d'une Péruvienne ou d'un Péruvien, je ne sais, une longue missive qui lui a fait verser des torrens de larmes. Tel un Suisse expatrié qui entend chanter le *Ranz des Vaches*. C'est dans ce bel accès de *heimweh* qu'elle a fait une scène à votre cousine, la traitant de fille barbare et dénaturée.

— Paris ou Lima, que Mme Bréhanne aille où il lui plaît. Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Ni moi non plus. Seulement, avant de partir, elle exige que sa fille la mette en état de faire quelque figure là-bas, et sa fille sait trop quel emploi cette folle ferait de sa liberté... Votre cousine est à plaindre. La conduite de sa mère fut cause qu'à dix-sept ans elle épousa un vieux roquentin qui avait un coup de hache à la tête; elle eût épousé le diable, la maison paternelle n'était plus tenable... Et maintenant elle a sur les bras cette mère coquette, que l'âge n'assagit point et qui la traite de fille dénaturée parce qu'elle se permet de gêner *ses aspirations*... Je vous disais donc que, pour distraire de ses projets son aimable pupille, votre cousine se propose de lui faire faire un voyage. Six semaines à Paris; au retour, le Rhin, la Suisse. Mme Bréhanne s'est fait longtemps prier; enfin elle a daigné consentir, c'est une grâce qu'elle veut bien octroyer à sa fille... Je vous jure sur mon panonceau que, si cette femme était à moi, je l'étranglerais de mes deux mains.

— Vous avez les passions vives, monsieur Patru.

— Que voulez-vous? Les hommes de ma génération sentent et parlent fortement. Vous autres, jeunes gens d'aujourd'hui, les mais et les si vous glacent le cœur, et vous avez remplacé la passion par les *distinguo*... Race d'ombres chinoises, vraies figures de paravent!

— Tout doux, monsieur le notaire. Apprenez-moi, je vous prie, ce qui me vaut cette incartade.

— Je suis un franc égoïste, reprit M. Patru, je n'aime personne, c'est bien connu; mais j'ai une chienne d'imagination qui me tourmente. Moi, vieux tabellion, qui ai déjà un pied dans la tombe, je ne puis me rappeler sans émotion les larmes que j'ai vu verser à votre cousine. Oui, ce souvenir trouble mon sommeil et mes digestions. Je revois la scène, cette belle jeune femme languissamment accoudée sur le bras de son fauteuil, ses grands yeux humides, sa robe de soie noire...

— Relevée d'agrémens rouges, interrompit Didier.

M. Patru se fâcha. — Morbleu, votre indifférence m'indigne. Quel âge avez-vous? De quel métal infusible êtes-vous fait?... Elle est belle comme le jour, et l'idée ne vous vient pas de la consoler.

— Ma cousine a peu de sympathie pour moi, répondit sèchement Didier. Elle me tient à distance, et je crois ne pouvoir lui être plus agréable qu'en ne me mêlant point de ses affaires.

M. Patru haussa les épaules et fit deux ou trois tours dans la chambre, puis s'arrêtant devant Didier : — Ne peut-on savoir du moins, monsieur l'homme de bien, ce que vous êtes allé faire à Saint-May?

— Je vous ai déjà répondu que j'étais allé voir un vieux bonhomme de ma connaissance, et qu'il m'a fait boire d'une eau délicieuse qui sent la violette.

— A d'autres! Quand vous n'écoutez pas ce qu'on vous dit, c'est à ce bonhomme que vous rêvez! et les gros soupirs que vous poussez sont à son adresse!

— De tout temps vous m'avez reproché de manquer de gaîté.

— Il y a trois semaines, vous aviez l'air ennuyé; aujourd'hui vous avez l'air triste : c'est bien différent... Voulez-vous savoir ce qui se dit? On cause beaucoup dans ce pays, et les causeurs prétendent que vous êtes amoureux... Ne riez pas. Sahune possède une cabaretière qui a la langue très affilée, et Rémuzat un docteur des plus bavards. La cabaretière a parlé, le docteur a parlé, les échos ont répondu. C'est toute une histoire. Il est question d'une belle inconnue, d'un rival, d'assiettes cassées, d'évanouissemens... Je vous fais grâce du reste.

— Oh! les petites villes! fit Didier en hochant la tête. Et tout ce ramage à propos d'un bonhomme et d'une fontaine!

Puis, montrant du doigt un globe terrestre en métal et le faisant tourner sur son pivot : — Voilà le grand consolateur, dit-il au notaire. Vous me reprochez de ne pas savoir consoler ma cousine. Voulez-vous que je lui fasse cadeau de mon globe ou du pareil?

— Je vous entends, répondit M. Patru. Quand vous avez du chagrin, vous faites tournoyer cette petite machine, tous les pays de la

terre défilent en une seconde sous vos yeux avec tous les milliers de misérables qu'ils renferment, et votre chagrin s'évanouit dans ce tourbillon. Bonne idée! sage philosophie! Comment se désoler d'une égratignure, lorsqu'on réfléchit qu'à chaque heure du jour et de la nuit il est quelques mandarins chinois qui subissent le supplice de la cangue ou quelques hauts fonctionnaires japonais qui se disposent à s'ouvrir le ventre?

— Ce n'est pas seulement cela, monsieur Patru. Observez un peu la figure que fait la France sur cette sphère. Le département de la Drôme n'est qu'un point. Et Nyons, s'il vous plaît? Nyons n'existe pas. Quand je regarde ce globe, j'ai le bonheur de n'être plus averti de mon existence.

— A merveille! mon cher garçon, dit M. Patru en gagnant la porte. Votre globe vous rend encore un autre service : il vous dispense de répondre aux questions que l'on vous fait. A votre aise! Sournois vous êtes né, sournois vous mourrez;... mais soignez-vous, vous avez mauvais visage. C'est le dernier conseil que je vous donne, car je fais le serment solennel qu'à partir de ce jour vous me serez aussi indifférent que le Grand-Turc.

Didier se rendit le lendemain aux Trois-Platanes. Mme d'Azado lui dit : — Nous partons, mon cousin. Vos exemples sont contagieux; l'envie de courir le monde nous est venue. — En parlant ainsi, elle souriait. Si M. Patru ne l'eût averti, Didier aurait peut-être été dupe de ce sourire. Il n'y a que les grands courages qui se passent de l'espérance, et c'est parmi les femmes que ce genre de courage est le plus commun.

Mme d'Azado était venue à Nyons dans le dessein d'oublier le Pérou et de recommencer la vie. Ses vœux étaient modestes; elle ne demandait que la paix. L'amour avec ses joies lui était soudainement apparu : illusion plus courte qu'un éclair! le mirage s'était évanoui. Que n'avait-elle du moins la paix? Elle devait dépenser son temps et ses forces dans une lutte ingrate contre des prétentions chagrines qui de jour en jour devenaient plus intraitables. Le voyage qu'elle se proposait de faire lui causait d'avance quelque souci. Hors de chez elle, Mme Bréhanne avait l'humeur plus agréable, mais elle était de difficile garde. Les pérégrinations plaisaient à son inquiétude d'abord parce qu'elle aimait à changer de place, puis elle spéculait sur le futur contingent; elle prévoyait des rencontres, des aventures, s'imaginait que sur le pont d'un bateau à vapeur, ou en traversant le vestibule d'un hôtel, ou dans une gare, elle allait voir surgir tout à coup l'homme de ses rêves. Une fois en route, elle était toujours dans l'attente, guettant les occasions, tremblant de les laisser échapper. Elle avait, disait M. Patru, des

yeux qui battaient le rappel; en voyage, c'était un roulement perpétuel, et Mme d'Azado devait s'occuper sans cesse de la tenir en bride, de réparer l'effet de ses indiscrétions, de mettre la sourdine à son tambourin.

Didier éprouvait une sympathie croissante pour sa cousine; il était frappé de la conformité de leurs situations : la destinée leur ayant donné à tous les deux une brebis à paître, ils étaient aussi embarrassés l'un que l'autre de l'ouaille incommode dont ils avaient pris la conduite. Il y avait cependant cette différence entre eux, qu'il pensait en avoir fini avec son frère, et que Mme d'Azado avait passé avec sa mère un bail à terme indéfini. Lucile ne se départant pas de sa réserve, il fit semblant de croire à sa gaîté et qu'elle n'allait à Paris que pour son plaisir. Comme elle se proposait de visiter au retour les bords du Rhin et la Suisse et qu'il avait fait ce voyage, il lui traça son itinéraire, lui recommanda les sites qui l'avaient intéressé. Mme Bréhanne écoutait leur entretien sans y mêler son mot : elle avait décidé que Didier était incapable de la comprendre; mais tous les noms de châteaux qu'il prononçait lui faisaient battre le cœur et se gravaient dans sa mémoire. Serait-ce au Gutenfels ou au Rheinfels qu'elle rencontrerait son libérateur?

Lorsque Didier se leva pour partir, Mme d'Azado lui dit : — J'ai une faveur à vous demander. Vous me ferez plaisir en venant une ou deux fois pendant notre absence donner un coup d'œil à ce qui se passe ici. Je serais heureuse de retrouver tout en bon état.

— L'étrange commission que vous donnez à votre cousin! dit Mme Bréhanne. Il a de bien autres affaires en tête.

— Quelles affaires, madame? demanda Didier. Je ne connais pas d'homme moins affairé que moi.

— Il faut se défier de l'eau qui dort, répliqua-t-elle. Les langues ne manquent pas dans ce pays, et nous avons des oreilles.

A ces mots, elle sortit en riant. Didier se retourna vers sa cousine, qui le regardait : — Je ne sais ce que veut dire Mme Bréhanne, fit-il; mais, quoi qu'on ait pu vous conter, j'espère que vous n'en croyez rien.

— Que vous importe? Vous êtes indifférent aux critiques comme aux éloges.

— Vous êtes peut-être la seule personne dont l'opinion ne me soit pas indifférente, répondit-il avec quelque vivacité.

Elle parut hésiter un moment, puis elle lui dit : — Mon opinion très sincère est que vous vous connaissez comme personne à toutes les choses de goût, et que si vous daignez vous occuper un peu de mes plates-bandes, j'aurai, dans six semaines, du plaisir à les revoir.

XXII.

En s'en retournant, Didier prit par les arcades. Comme il passait devant le *Café du Commerce*, dont la porte ouverte était masquée par un rideau de serge, il entendit prononcer quelques mots qui le firent s'arrêter : — Je l'ai vu, de mes propres yeux vu, disait un des habitués assis près du seuil. C'est le même jeune homme qui avait loué un cheval à l'*Hôtel du Louvre* et qui était parti ventre à terre pour Saint-May. Il est monté ce matin vers onze heures au Devès. J'étais dans mon jardin, je l'ai vu passer. Il avait l'air d'un homme qui médite un mauvais coup. Était-ce une vengeance, un suicide? qu'en sait-on?... Il serait bon d'avertir M. de Peyrols pour qu'il se mette sur ses gardes; mais votre Didier est un homme inabordable et qui tient à distance les questions et les conseils. Il n'y a que les mendians qui soient à leur aise devant lui.

Didier entra dans la salle, où il se fit aussitôt un grand silence. En vain promena-t-il ses yeux autour de lui comme pour provoquer une explication; personne ne dit mot. Il s'assit à une table, prit un journal. Pendant qu'il lisait ou faisait semblant de lire, il était le point de mire de tous les regards. Chacun des assistans faisait sa remarque : l'un observait que Didier avait le teint brouillé et les yeux battus, un autre qu'il était brusque dans ses mouvemens, un troisième que son nœud de cravate était moins élégant qu'autrefois. Tout cela prouvait qu'il y avait anguille sous roche, qu'il s'était passé quelque chose. Quoi? C'est ce qu'on ne savait. Il courait plusieurs versions sur l'aventure de Saint-May : belle matière à controverse!

Didier posa son journal et regarda de nouveau les curieux qui l'observaient. Ils détournèrent la tête et se mirent à causer de leurs petites affaires. Il sortit, prit le chemin du Devès. Ainsi se nomme cette butte rocheuse à laquelle est adossé Nyons, et dont le sommet pelé est couronné d'une chapelle. Didier gravit jusqu'au sommet, battant les buissons, interrogeant du regard les ravins, dont le silence semblait raconter une histoire. Le Devès est un mont propice au suicide; il se termine par une étroite plate-forme flanquée de rochers à pic. Parvenu sur la plate-forme, Didier en fit le tour. Il n'aperçut qu'un bûcheron et une chevrière; ni l'un ni l'autre n'avaient vu celui qu'il cherchait.

Il s'assit sur un tas de pierres, le visage tourné vers la vallée. Il questionna sa conscience. Si on fût venu lui annoncer en ce moment que son frère s'était tué, n'aurait-il point eu de reproches à se faire? Il n'était pas tranquille à ce sujet. La vérité est la dette la plus sacrée; de quel droit l'avait-il refusée à Randoce? Il aurait dû

l'aborder avec ce mot : Je suis votre frère. La parfaite sincérité est la meilleure des politiques; les cœurs les plus rebelles ont peine à lui résister. Grâce à sa diplomatie, Prosper n'avait pu voir en lui qu'un important qui s'arrogeait le privilége de lui donner des conseils, ou un niais qui venait à l'étourdie se jeter dans ses filets. L'importance est odieuse, la niaiserie exploitable à merci. Il avait mis la conscience de son frère au large et son ingratitude à l'aise.

Ce qui l'étonnait le plus, c'est qu'il raisonnait de sang-froid sur la conduite de Randoce. Plus de colère, plus de mépris : les passions violentes répugnaient à sa nature; après un court bouillonnement, son âme était retombée dans son inertie ordinaire. Il ne lui était resté qu'une sourde mélancolie, le chagrin d'avoir échoué par deux fois dans une mission qu'il avait à cœur, le sentiment amer de son impuissance et de ses maladresses, où se trahissait l'apprenti qui jamais ne passera maître; mais, comme une neige fond au soleil, son courroux s'était évanoui. Il y avait dans son cœur une fuite invisible par laquelle tout s'échappait; affections, haines, douleurs et joies, ce cœur infidèle ne pouvait rien garder : la vie le gênait, il ne respirait que dans le vide. En ce moment, un nuage roussâtre s'était arrêté au milieu du ciel, et sous l'influence d'un ardent soleil d'été il semblait se dissoudre peu à peu dans l'air. Didier voyait cette masse opaque se rétrécir et s'échancrer d'instant en instant, comme rongée par la lumière; bientôt ce ne fut plus qu'un flocon, le flocon devint un point, et ce point disparut. Il reconnut dans cette nue disparaissante l'image de ses sentimens; ils s'évaporaient sur place, et ses orages intérieurs se dissipaient par enchantement, sans que la foudre eût grondé, sans que l'éclair eût sillonné la nuit.

Cependant Didier cessa de raisonner; l'inquiétude le reprit. Il fit pour la seconde fois le tour de la plate-forme. Chemin faisant, il aperçut à terre près d'une touffe de lavande un papier qu'il ramassa : le papier était couvert d'un griffonnage au crayon, et Didier n'eut besoin que d'y poser les yeux pour reconnaître les pattes de mouches de son frère. L'un des côtés du feuillet ne portait que ces quatre mots placés les uns au-dessous des autres : *sort*, *mort*, *silence*, *immense*. Sûr de sa mémoire, Prosper, en composant des vers, n'écrivait d'habitude que les rimes. Sur le revers, on lisait :

« A l'horizon, dans la direction du Rhône, nuages gris de perle, teintés de rose, espèce *cumulus*. Placer ces nuages dans la scène III de l'acte II...

« S'informer comment se nomme un gros oiseau tacheté de blanc, qui vole par saccades; ce volatile peut servir. L'ajouter à la liste de mes en-cas.

« Amener le fils de Faust au sommet du Devès. Il veut se tuer,

prend dans ses mains des feuilles de lavande, les respire. (La lavande a des rameaux grêles, des feuilles lancéolées; épi terminal, muni de bractées aiguës.) Un ermite sort de la chapelle. Dialogue à tirades, rimes riches, style truculent, carré, faisant contraste avec le style irisé, chatoyant, moiré, satiné, de la scène de boudoir qui précède. L'ermite est un radoteur, une façon de Lermine, un esprit à cheval sur des coquecigrues. Tableau ironique de la vie humaine; de l'ironie, beaucoup d'ironie et encore plus de carrure. Bref, l'ermite entreprend de consoler le fils de Faust, et celui-ci l'empoisonne de ses doutes; le médecin gagne le mal de son malade, qui s'en porte mieux. Scène très byronienne... Conclusion : le fils de Faust ne se tue pas. »

Je m'en doutais, pensa Didier en pliant en quatre le feuillet et le serrant dans sa poche. Il était pleinement rassuré; Randoce n'était allé chercher sur le Devès que le rêve du suicide. Il y avait trouvé par surcroît des nuages gris de perle et un gros oiseau tacheté de blanc; c'était jouer de bonheur.

Didier se remit en chemin. A chaque détour du sentier, il s'attendait à voir paraître son frère, et le cœur lui battait avec force. Il craignait qu'en l'apercevant sa colère ne se réveillât; il n'avait pas eu le temps de se préparer à cette rencontre. Quelle conduite devait-il tenir? Il consultait sa raison, et sa raison se taisait; l'événement le prenait au dépourvu. Pour se calmer, il se répétait à lui-même ses maximes favorites. « Il est aussi absurde de se fâcher contre les hommes que contre les choses. Les choses nous résistent, nous gênent et nous oppriment, elles ne sauraient nous offenser; elles ne nous voient pas. Les volontés humaines sont des forces de la nature, brutales et aveugles. Il faut lutter contre elles sans passion, comme on lutte avec l'eau et avec le feu. — Il est utile de croire à sa propre liberté, il est plus utile encore de ne pas croire à celle d'autrui; notre paix intérieure est à ce prix. Sans doute Prosper est coupable; mais combien n'est-il pas de coupables que l'opinion ménage, de souillures que le monde respecte, d'infamies à qui la fortune sourit! Ne condamnons personne, la justice n'est pas de ce monde, et c'est bien assez que le malheur se mêle de nous juger. »

Didier revint au Guard sans avoir aperçu son frère ni de près ni de loin; il passa toute la soirée dans une extrême agitation. L'attente lui avait toujours été plus insupportable que le mal. Nul doute que Prosper ne fût à Nyons, le papier trouvé sur le Devès en faisait foi. Quels étaient ses projets? Didier se perdait en conjectures, il raisonnait sur ce cas en mathématicien, tâchait de dégager l'inconnue du problème; mais les données lui manquaient. Si les volontés humaines sont, comme il le pensait, des forces naturelles,

toujours est-il qu'elles ne se laissent pas calculer comme l'action d'une machine : étranges machines que le moindre choc démonte, qui cherchent elles-mêmes leur secret sans le pouvoir trouver et ne sont assurées de rien, hormis de leurs étonnemens!

Vers minuit, comme Didier tournait et virait dans sa chambre, il s'arrêta tout à coup; il venait d'entendre une plainte, un gémissement. Il ouvrit sa fenêtre; la lune éclairait; il n'aperçut rien que les ombres dormantes des amandiers et un frisson de lumière argentée dans la pièce d'eau. Il referma la fenêtre, pensant que les oreilles ou le cerveau lui avaient tinté; mais l'instant d'après il entendit un bruit de pas, puis un second gémissement. Il regarda de nouveau; un homme se tenait debout au pied de la muraille. — Qui êtes-vous? que voulez-vous? cria Didier. — Point de réponse. Pour ne réveiller personne, il descendit sur la terrasse par un escalier de dégagement, degré fort raide tournant en vis. L'ombre avait disparu. Il se mit à sa recherche, fit le tour du jardin, poussa jusqu'au pavillon en encorbellement qui le terminait du côté de la vallée. Il en trouva la porte ouverte. Un homme était là, accroupi sur le carreau, les bras croisés, la tête nue, et cet homme était Randoce.

Didier se sentit pris tout à coup d'une lassitude spontanée; il se comparait à un acteur qu'on vient appeler pour rentrer en scène; son rôle est ingrat, il en a joué les premiers actes de son mieux, mais sans succès, et il est au bout de ses forces. — Voilà le troisième acte qui commence, se disait Didier. L'entr'acte a été trop court, je n'ai pas eu le temps de respirer.

Il prit son parti, s'approcha de Prosper et lui dit : — C'est moi que vous êtes venu chercher ici? Que me voulez-vous? — Prosper ne répondit pas. Il regardait fixement Didier sans avoir l'air de le reconnaître, frissonnant, tremblant comme la feuille. A ses cheveux hérissés, au désordre de son vêtement, on eût pu croire qu'il venait de passer huit jours dans les bois, et, à l'expression de sa figure, qu'il y avait joué du couteau. — Allons, se dit tristement Didier, je croyais avoir tout vu; il se présente à moi sous un nouvel aspect : son répertoire est inépuisable.

Il lui adressa plusieurs questions et ne put lui arracher un mot. Prosper continuait de claquer des dents et semblait ne rien voir, ne rien entendre. Didier le saisit par les deux mains, réussit non sans peine à le mettre debout, puis, le soutenant par le bras, il l'emmena hors du pavillon et s'achemina avec lui dans la direction du château. Prosper ne résistait pas, mais il ne s'aidait point; à plusieurs reprises ses jambes se dérobèrent sous lui, et il fût tombé, si son frère ne l'avait retenu.

Ils atteignirent le bas de l'escalier; ce fut une affaire d'arriver

en haut. Le degré était étroit et obscur, et tantôt Randoce, la tête pendante, s'affaissait sur lui-même comme un linge mouillé, tantôt il se raidissait comme un barre de fer; impossible de lui faire plier le jarret : l'ankylose était complète. Didier le hissa comme il put de marche en marche, le portant, le tirant, plus d'une fois en danger de chute périlleuse. Après bien des bronchades, il parvint à l'amener sain et sauf dans sa chambre, où un fauteuil le reçut, puis il essaya de nouveau de l'interroger; mais quelque ton qu'il prît, douceur, véhémence, tout fut en pure perte, et il ne put avoir raison de cet obstiné mutisme. Prosper le regardait toujours de ses grands yeux troubles et fixes; c'était le regard d'un yoghi de l'Inde dont l'âme est absente et court les espaces, laissant son corps se tirer tout seul d'affaire. Comme il ne cessait de trembler, Didier le frictionna, lui fit avaler de force quelques gouttes d'un cordial, après quoi il courut à l'armoire au linge, en tira des draps, prépara un lit dans la chambre voisine, et déshabilla de ses mains son frère, qui se laissait aller comme une masse inerte.

Quand il l'eut fourré entre ses draps, Didier approcha un fauteuil du chevet, s'assit, ouvrit un livre. De temps en temps il se levait et regardait : Prosper conservait la même attitude, les yeux ouverts, attachés au plafond, immobile comme une statue; on eût pu le croire atteint de catalepsie, mais il avait la respiration régulière, le pouls bien battant. Une ou deux fois il entr'ouvrit la bouche comme s'il allait parler; mais sa gorge se serra, et la voix expira sur ses lèvres. — Joue-t-il la comédie? se demandait Didier... Il était probable que Prosper avait ressenti ce soir-là de violentes émotions et qu'il avait les nerfs en mauvais état; il était probable aussi que sa volonté entretenait de sourdes intelligences avec ses nerfs et qu'il aidait à la nature. Tous nos sentimens sont incomplets, c'est notre imagination qui les complète; peut-on reprocher à un poète de savoir son métier? Les Randoce se conduisent avec art, mais sans feinte; ils ont le génie du drame et mettent la vérité en scène. Leur cervelle est un magasin de décors.

Cette nuit parut, comme on peut croire, mortellement longue à Didier. Il comptait les quarts d'heure. Tour à tour le nez sur son livre et faisant semblant de lire ou se redressant pour examiner son malade, il lui prenait des impatiences qu'il avait peine à maîtriser. Comme le matin commençait à poindre, il lui vint une idée, il s'avisa d'une expérience à faire. Se parlant à lui-même, il se prit à dire : Le malheureux! Je lui ai déclaré l'autre jour qu'il n'avait ni cœur ni honneur. Le mot était dur; mais n'a-t-il pas indignement abusé de ma confiance? Se doute-t-il seulement de ce que c'est que l'amitié?

Prosper ne bougea pas. — Décidément l'homme est sourd, pensa

Didier, essayons de parler au poète, et, tirant de sa poche le papier qu'il avait ramassé sur le Devès, il en lut à haute voix ce passage : « S'informer comment se nomme un gros oiseau tacheté de blanc qui vole par saccades. Ce volatile peut servir. L'ajouter à la liste de mes en-cas. » ..... Les vrais poètes prennent-ils de telles précautions? continua-t-il. J'en suis fâché, voilà qui semble annoncer une imagination stérile.

A ces mots, Prosper reprit vie comme par miracle; il se mit brusquement sur son séant. — Une imagination stérile! s'écria-t-il d'une voix forte et distincte. Permettez-moi de vous dire que vous n'y entendez rien. Consultez un homme du métier, il vous apprendra que tous les poètes ont des trous à boucher.

— J'ai poussé le bouton, la porte s'est ouverte, — pensa Didier, et s'approchant de son frère : — Je suis tout prêt à passer condamnation, lui dit-il; mais convenez que vous entendez, que vous parlez.

Il eut lieu de regretter, l'instant d'après, que Randoce ne fût plus muet. Le lion parut sortir d'une profonde léthargie; mais son réveil ne fut pas aimable, ses yeux prirent une expression sinistre, il rugit.

— Mort et furie, je suis donc chez vous! s'écria-t-il, chez mon insulteur! L'homme qui me parle est celui qui a levé sur moi sa cravache! Eh! qui êtes-vous, je vous prie, pour me mépriser? Où sont les rudes combats que vous avez livrés, les tentations que vous avez vaincues? Par quelles victoires se sont signalés cet honneur si chatouilleux, cette probité si hautaine? Vous n'avez eu que la peine de vous laisser vivre. Pendant que vous vous bercez dans votre hamac, il y a des malheureux qui se collettent nuit et jour avec la destinée. Si ces pauvres diables bronchent dans le combat, s'ils touchent la terre du genou et qu'un peu de boue rejaillisse jusqu'à leur front, où prenez-vous le droit de les condamner? Monsieur l'homme d'honneur, drapez-vous, si cela vous plaît, dans votre vertu immaculée; mais demandez-vous ce qu'elle vous a coûté, et ne jugez personne. La belle merveille d'échapper aux éclaboussures quand on traverse la vie sur un nuage d'or! Mettez pied à terre, et nous verrons beau jeu... Hé! vous croyez que je suis l'un de ces hommes avec qui l'on refuse de se battre! J'ai juré que je vous forcerais d'aller sur le terrain. A l'heure de midi, devant tout le monde, je vous infligerai tel affront que vous serez obligé d'en découdre. Voilà deux jours que je vous guette; mais vous perchez sur les nues. J'ai vainement battu le pavé, ne voyant rien venir, me rongeant les poings. J'avais perdu la tête, j'étais fou, fou à lier...

— Une folie intermittente, interrompit froidement Didier en lui montrant le feuillet qu'il avait posé sur la table.

Son flegme exaspéra Randoce, qui eut un véritable accès de fièvre

chaude. Il fit un bond de trois pieds, lança au milieu de la chambre le traversin, les oreillers, la courte-pointe, puis, s'élançant à terre, il courut vers la porte. Didier y fut avant lui et donna un tour de clé. Il eut besoin de tout ce qu'il avait de voix, de poumons, de raisonnement, de patience et surtout de vigueur musculaire pour réintégrer ce fou dans son lit. Encore fallut-il l'y retenir de force; il s'y démenait comme le diable dans un bénitier. — Ne m'approchez pas, laissez-moi, s'écriait-il à pleine tête. Vous voulez vous assurer de la personne de votre débiteur. On vous les rendra, vos cinquante mille francs. De Saint-May j'ai couru à Paris. Le peu que j'avais, mes meubles, mes bronzes, mes livres, j'ai tout vendu. Et puis j'ai joué, j'ai gagné, j'ai perdu. De ce naufrage j'ai sauvé deux cents francs. Ils sont là, dans la poche de mon habit. Prenez toujours cet à-compte; vous n'attendrez pas longtemps le reste. Il n'est pas de métier si vil que je ne consente à faire pour m'acquitter, car de rester votre débiteur, plutôt gratter la terre avec mes ongles!

— Je ne veux pas de votre argent, répliqua Didier, et si vous devenez raisonnable vous saurez pourquoi. J'ai un secret à vous révéler; mais je ne veux pas le dire à un fou.

— Quel secret? le secret de Polichinelle... Je ne veux rien entendre. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici? Pour m'insulter de nouveau... — Et d'une voix aiguë : — Eh bien! oui, voilà qui est convenu, j'ai l'imagination stérile!...

Didier s'empressa de réparer l'effet qu'avait produit ce mot malencontreux. — Vous vous trompez, dit-il, et prenez la mouche mal à propos. Vous avez de l'imagination, vous en avez à faire peur. Je crois à votre talent, vous le savez bien, et plût à Dieu que je pusse avoir la même confiance en votre caractère!

Randoce s'apaisa tout à coup; ses traits dépouillèrent leur expression farouche; il s'attendrit, ses yeux se mouillèrent. Il confessa en larmoyant qu'il avait eu des torts; c'était la faute de Didier, qui l'avait aigri par ses reproches, révolté par ses hauteurs. Il y avait manière de le prendre. Somme toute, il ne demandait qu'à bien faire, jamais il n'avait refusé d'écouter un bon conseil; mais Didier n'avait pas su trouver le joint, il s'était armé des sévérités d'un censeur quand il aurait dû parler en ami. Un cheval qui a de la race est sensible aux aides, les brutalités le révoltent. Après ce chapelet, il en défila un autre; il se plaignit de la dureté des temps, il accusa les rigueurs de la société, qui traite les gens de lettres en marâtre; elle les abandonne à tous les hasards; la vie a ses nécessités; chacun se tire d'affaire comme il peut; pourquoi n'y a-t-il point de prytanées pour les poètes? On exige qu'ils soient des saints, qu'on les mette à l'abri des tentations!.. Ce discours l'échauffant, sa

colère se ralluma; mais ce nouvel accès dura peu: quelques coups de poing lancés dans le vide, quelques éclats de voix, ce fut tout, après quoi il geignit tout doucement, comme un enfant qui affecte de bouder sa nourrice pour qu'elle le console et le dorlote.

Il faisait déjà grand jour. Didier n'en pouvait plus. — Si j'en juge par ma propre lassitude, lui dit-il, vous devez avoir grand besoin de repos. Calmez-vous, tâchez de vous endormir. Nous causerons plus tard.

A ces mots, il se retira, brisé, moulu, roué de fatigue, mais fermement décidé à tenter sur nouveaux frais une troisième expérience, dont, je ne sais pourquoi, il augurait mieux que des deux autres.

Aussitôt il descendit au salon et passa un linge sur le portrait de son père pour en ôter la poussière; puis il fut trouver Marion et l'avertit qu'un hôte leur était arrivé, qu'il désirait qu'elle eût pour cet étranger beaucoup d'égards et d'attentions.

La brave femme se récria, selon sa coutume. — Ah çà! monsieur, dit-elle, tes hôtes arrivent comme des larrons, pendant la nuit! Par où donc est entré celui-ci, par la fenêtre ou par les greniers?

— Tu es trop curieuse, lui répondit-il. Tâche seulement de faire ce que je te dis. Tu as la mauvaise habitude de t'étonner à tout propos. Notre hôte, qui s'appelle M. Randoce, a la voix un peu forte; si jamais tu l'entends crier à ébranler les carreaux, tu ne feras semblant de rien, et tu te garderas de te signer et de pousser des hélas! Il a parfois les mouvemens un peu brusques; s'il lui arrivait de casser d'un seul coup toute une pile d'assiettes, tu en ramasserais les morceaux sans lui faire de gros yeux...

— Et si jamais il lui arrivait de mettre le feu à la maison, je dirais amen! interrompit-elle tout ébaubie.

— En ce cas, nous aviserons, lui dit-il en souriant; mais rassure-toi, le personnage en question ne brûle que les planches.

Ce dernier mot, qu'elle ne comprit pas, porta son épouvante au comble. — Un casseur d'assiettes, un boute-feu? murmura-t-elle. Ah! monsieur, que dirait ton pauvre père, s'il te connaissait de pareils amis?... — Et en rentrant à l'office elle enjoignit à Baptiste de faire désormais tous les soirs une ronde.

Vers la fin de la matinée, Didier porta lui-même à Prosper son déjeuner; il le trouva sur son séant, une feuille de papier sur ses genoux, un crayon à la main.

— J'ai composé ce matin une centaine de vers, lui cria Randoce, tous frappés au bon coin; quelques-uns sont des meilleurs que je puisse pondre. La scène de cette nuit m'avait mis en verve. Que voulez-vous? les imaginations stériles tirent parti de tout... Et il

ajouta : Quand donc vous déferez-vous de ce que j'appelle vos grosseurs bourgeoises? Tout vous étonne, tout vous scandalise. Mon oiseau tacheté de blanc vous est resté sur le cœur. Vous traitez cela d'ornemens postiches. Shakspeare aperçut un jour un nid d'hirondelles au-dessus de la voussure d'une porte cochère, et il se dit aussitôt : Je pendrai ce nid à la porte du palais de Macbeth!... Voilà comme en usent les vrais poètes. Tout leur sert, ils se fournissent partout de métaphores et de catachrèses; à proprement parler, c'est à cela que leur sert la vie. On ne saurait avoir trop de prévoyance, il entre tant d'ingrédiens dans le moindre ragoût! Notre homme est-il à court, il s'en va vite à la provision. On raconte que Goethe passa deux heures à contempler un joli petit caillou blanc. M'est avis qu'il se demandait dans lequel de ses poèmes il pourrait placer ce caillou finement taillé et serti d'or. Ce sont nos placemens, à nous autres, qui valent bien ceux des agens de change. Le sujet, dites-vous, tirez tout de votre sujet... Le sujet, morbleu! c'est le poisson; mais à quelle sauce le mettra-t-on? C'est là que se révèle le génie. Donnons ordre aux sauces, mon cher, et vive Margot!

Il déjeuna de grand appétit, vidant tout à la fois son assiette et son sac à paroles, après quoi le sommeil le prit soudain au beau milieu d'une phrase, dont une moitié lui resta au gosier; il ferma les yeux, poussa un profond soupir et s'endormit.

Didier sonna Baptiste et donna l'ordre qu'on envoyât chercher à l'hôtel les malles de Prosper. Vers six heures, il retourna auprès de lui et le trouva debout; mais ce n'était plus le même homme. Il avait un nuage sur le front, le sourcil hautain, l'air déluré d'un talon rouge, et dans toute sa personne je ne sais quoi de cassant et de craquant.

— Pourquoi ces malles sont-elles ici? dit-il d'un ton superbe, et moi-même qu'y suis-je venu faire? Je n'avais plus ma tête à moi; mes nuits blanches m'avaient abruti. Quelques heures de sommeil m'ont éclairci les idées, mes souvenirs se sont débrouillés... Y pensez-vous? Il y a entre vous et moi une inimitié mortelle, une double injure qui n'a pas été lavée. Il se peut que vous preniez votre parti de ces choses-là, j'ai la digestion moins facile. Nous avons un compte à régler; mais ce n'est pas ici l'endroit. Adieu, nous nous reverrons ailleurs.

— Permettez, repartit Didier en le retenant. Voici ce que je vous propose : supprimons le passé, recommençons la partie. Je voulais être votre ami, cela ne m'a pas réussi, essayons d'autre chose. Je n'ai qu'un mot à dire, et l'homme qui vous parle sera pour vous un visage tout nouveau. C'est aujourd'hui même que vous l'aurez vu pour la première fois.

— Que signifient ces logogriphes? interrompit Prosper. Vous aviez un secret à me révéler. Ce secret...

— Ayez l'obligeance de me suivre, répliqua Didier, et il le conduisit au salon. Dans ce moment, Marion arrosait les jardinières. En apercevant Randoce, elle poussa un cri, comme à la vue d'un revenant; son arrosoir lui échappa des mains, et l'eau se répandit sur le parquet. — Jésus, Marie! murmura-t-elle, ton ami, monsieur, est la parfaite ressemblance de ton pauvre père quand il était jeune!

Didier lui fit signe de sortir, et se tournant vers Prosper, que le geste et le cri de Marion avaient frappé d'étonnement : — Cette bonne femme a raison, lui dit-il. Voici le portrait de mon père; il est certain que vous lui ressemblez fort, et je doute que le hasard ait tout fait dans cette ressemblance.

Prosper rougit et pâlit, tour à tour il contemplait le portrait ou se regardait dans la glace; puis reportant les yeux sur son frère, qui l'observait avec attention : — Serait-il vrai?..

— Rien n'est plus vrai.

— Voilà donc le mot de l'énigme! s'écria-t-il en passant ses deux mains dans sa chevelure. Est-ce que je rêve? Jouons-nous un drame?.. Un arrosoir qui tombe, une bonne femme qui crie, une glace, un portrait... C'est ton père, c'est notre père, tu es mon frère, je suis ton frère... Attendrissement, tableau; mais le rideau ne tombe pas. La pièce ne fait que de commencer.

La voix lui manqua. Il se laissa tomber dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains. Didier était dans l'attente et ne soufflait mot. Il se demandait avec anxiété ce qui allait sortir de ce silence, de ce recueillement? A quoi pensait Prosper? que se passait-il dans son cœur? Il est des secondes qui décident de toute une vie; les âmes ont leurs révolutions, leurs émeutes, leurs coups d'état, où se révèlent leurs dessous mystérieux. Il semblait à Didier que son frère, en se redressant, allait lui montrer une figure toute nouvelle, une figure inconnue, la figure d'un frère.

Enfin Randoce ôta ses mains de son visage. — Savez-vous, dit-il, à quoi je pense? J'en suis fâché, mon cher; je vous avais pris jusqu'à ce jour pour un être extraordinaire, dont le nom méritait d'être inscrit en lettres d'or sur le glorieux registre des bienfaiteurs des lettres et de l'humanité. Je m'aperçois qu'il n'y avait rien de si sublime dans votre fait. Vous aviez un petit devoir de famille à remplir, et, soit dit sans reproche, vous avez tâché de vous en tirer à bon compte. Sans rancune, embrassons-nous, monsieur mon frère.

Didier demeura immobile. Il sentait ruisseler le long de son dos une sueur de glace.

Prosper avait trop d'idées en tête pour s'apercevoir de l'impression qu'il venait de produire sur Didier. A son ordinaire, partant par la tangente : — Et dire, s'écria-t-il, qu'hier après-midi il s'en est fallu de rien que je ne prisse congé de la vie! J'étais fou, et il y avait de quoi. Une grosse injure qui me pesait là, sur le cœur... Il me semblait que j'avais avalé un caillou. Avec cela, plus de ressources, sauf deux cents francs, qui étaient à vous. Plus de Carminette, plus de Lermine, rien dans le présent, rien dans l'avenir; je ne voyais devant moi que des portes fermées; pour tout avoir, deux mains vides et un caillou sur le cœur... Ma foi! je pris mon parti. J'entrai à l'hôtel, je vous écrivis une lettre du dernier pathétique, où je vous mettais mon trépas sur la conscience. Ce sont de ces choses qui soulagent, on se dit : il aura beau faire, cela dérangera ses digestions. Je pliai ma lettre, je fourrai dedans les deux cents francs, je fermai le pli, je le cachetai, et me voilà grimpant sur le Devès... J'avisai un grand diable de rocher qui faisait bien mon affaire et qui sûrement a été placé là-haut tout exprès; mais un homme qui se respecte ne se tue pas sans avoir prononcé préalablement un monologue : c'est d'obligation stricte au théâtre. Au milieu de mon petit discours, je me baissai, je ne sais pourquoi, et j'effleurai de la main une grosse touffe de lavande. Il m'en resta au bout des doigts un parfum délicieux. C'est cette lavande, c'est ce parfum qui m'ont sauvé la vie. Je me dis qu'un homme qui a tout perdu, qui est à bout de voie, peut encore se procurer à très bon compte, et même gratis, des sensations exquises qui valent la peine de vivre. Criez au miracle si vous voulez, ce parfum de lavande changea mes idées sur la vie, sur le monde... Je reculai de trois pas, mon rocher me parut déplaisant, il avait l'air d'un sournois; on eût juré qu'il m'attendait, il semblait se dire : Voilà bien des façons, quand sautera-t-il? Je lui dis : Mon garçon, je ne sauterai pas, ce sera pour une autre fois. Je me frottai les doigts de lavande fort et ferme, et, m'asseyant sur une pierre, je passai mon monologue au compte courant d'Antonio, fils de Faust. Vous avez trouvé mon papier, vous me le rendrez, j'en ai besoin... Voilà qui vous prouve que le suicide est une sottise. Tue-toi, imbécile! vingt-quatre heures plus tard, tu te serais trouvé en possession d'un frère et d'un avenir... Dieu bénisse la lavande! désormais j'en porterai toujours sur moi dans un sachet.

Baptiste vint les avertir que le dîner était servi. — Tous les bonheurs à la fois! fit Prosper en prenant Didier par le bras. J'ai une faim de loup. *Inter pocula*, vous me conterez l'histoire de mes origines.

XXIII.

Durant une quinzaine au moins, Randoce fut d'un commerce charmant et d'une charmante humeur. Il ruminait et savourait agréablement la découverte inattendue qu'il venait de faire. Il avait oublié le passé, l'avenir s'offrait à lui sous les meilleurs auspices. Il avait un frère, un frère riche, qu'il connaissait pour un homme de facile composition, et ce frère avait daigné l'avouer pour frère; c'était une reconnaissance portant promesse. Au moment où sa barque démâtée s'engravait dans un bas-fond, un coup de vent l'avait poussée dans la passe, et il goûtait les délices du port.

Ajoutez qu'il avait éprouvé un sensible plaisir à découvrir que Prosper Randoce était de bonne maison, de bon lignage; il s'épanouissait dans sa gentilhommerie. Il avait toujours déplu à cet aigle d'être né dans un poulailler. D'où lui venaient ses appétits de gloire, ses habitudes de haut vol, son amitié pour l'empyrée? Que Randoce fût l'ouvrage d'un Pochon, ce mystère passait la portée de l'esprit humain. Désormais tout s'expliquait; il sentait couler dans ses veines un noble sang, et, s'il est possible, il s'en aimait davantage. Bref il appréciait vivement tous les privilèges de sa nouvelle situation; mais il n'était pas impatient de les mettre à profit, il reprenait haleine, il contemplait son bonheur. Nul doute que son frère n'eût à son égard les meilleures, les plus libérales intentions. Prosper voulait le laisser venir. Les hommes d'imagination ne sont pas pressés, ils jouissent trop de leurs espérances pour exiger qu'on les paie comptant.

Le bonheur le mettant en verve, il se levait avec le jour et travaillait comme un beau diable. Après déjeuner, il faisait avec Didier de longues promenades sous le plus beau ciel et à travers les plus beaux vergers du monde. Chemin faisant, il lui narrait toute l'histoire de sa vie, ses souvenirs d'enfance, Bordeaux, Angoulême, Paris, le mystérieux éveil de son démon poétique, les sévérités de Pochon, qui n'entendait pas que son fils fût infidèle à l'épicerie et se repût d^ viandes creuses et de fumées, ses lectures hâtives et clandestines faites à la dérobée dans le demi-jour d'une arrière-boutique, ses entretiens nocturnes avec Racine et Shakspeare, ses rêveries, ses exaltations, les combats héroïques de la vocation contre la cassonade, et comment, à force de patience, d'opiniâtreté et de ruse, le rejeton putatif d'un petit bourgeois très épais était devenu poète, homme de génie, le rénovateur du grand art, l'apôtre du style, l'espérance du théâtre. Didier écoutait d'une oreille indulgente ces interminables litanies et disait *amen* à tout. Seulement

il trouvait de temps en temps l'occasion d'adresser à son frère quelques sages conseils et quelque discrète remontrance. Celui-ci prenait la chose en douceur, non toutefois sans représenter à son mentor que la différence est énorme entre l'homme qui a sa fortune faite et celui qui a charge de la faire, et qu'il sied mal à un planteur de choux qui n'a jamais vu la mer de blâmer les pêcheurs de perles qui font naufrage. Après dîner, on prenait le frais sur la terrasse, et la soirée se passait à causer beaux-arts et poésie. Dans ces entretiens, Randoce faisait souvent claquer son long fouet; mais en considération de ses fureurs de travail Didier lui passait tout, et, quelque hâblerie qu'il débitât, se contentait de tourner silencieusement sa langue dans sa bouche.

Ce fut ainsi que pendant quinze jours le calme régna dans la maison de David. Israël et Juda s'étaient donné le baiser de paix. Cette paix n'était qu'un armistice. Israël emboucha sa trompette, et la trêve fut dénoncée.

Un soir, Randoce lut à son frère ses deux premiers actes, dont il ne lui avait récité jusqu'alors que les plus belles tirades. La logique n'était pas son fort; il travaillait par morceaux, par poussées; dans ces trois actes, les caractères, hardiment posés, étaient mal soutenus et les scènes mal liées; une exubérance de lyrisme convulsif nuisait au développement de l'action; les hors-d'œuvre, les *en-cas* abondaient; ces pièces de rapport tenaient mal ensemble. Tout disposé qu'il fût à l'admiration, Didier comparait cette poésie à certains oiseaux qui ont les pieds trop courts, et qui, hardis au vol, sont ridicules en marchant. — Mon demi-frère n'aurait-il qu'un demi-talent? se demandait-il avec inquiétude. Il dissimula ses doutes, battit des mains aux bons endroits et se contenta de relever les inconséquences qui l'avaient le plus frappé. Prosper fut quelques instans à rêver. — Je crois que vous avez raison, dit-il enfin, il y a dans ce deuxième acte une scène à refaire. Je vois cela d'ici; ce sera la besogne de deux jours.

Le lendemain, il se mit à l'ouvrage au premier chant du coq; mais il eut beau se frapper le front, personne ne répondit. Quiconque a manié la plume connaît ces jours néfastes où l'esprit se sent frappé d'une soudaine stérilité; rien ne vient, rien ne pousse; la séve qui montait en bouillonnant s'arrête et se fige; le cerveau se prend, s'épaissit; on voit trouble, tout est gris, couleur de pluie et de brouillard, et le même homme qui la veille encore était idolâtre de son travail se donne au diable comme le galérien qui traîne son boulet. En de pareilles détresses, il faut prendre patience en enrageant, appeler à son secours « un beau désespoir, » comme dit le vieux Corneille; mais Randoce était incapable de ces rages de la volonté qui sont plus fortes que tous les dégoûts. Prompt à se re-

buter, s'il n'emportait la place d'emblée, les longueurs d'un siége épouvantaient sa vivacité paresseuse. Il ne valait que par le premier jet; il ignorait l'art de travailler difficilement; effacer, corriger, retoucher, cette patience lui manquait. Il lut et relut la scène qu'il s'était décidé à refaire; il en biffa quelques passages et se trouva fort empêché à les remplacer. Il crut s'en mieux tirer en effaçant tout; sa verve était à sec, il ne lui vint à l'esprit que des lambeaux de vers et de pensées. Il s'impatienta, la nausée le prit, il chiffonna son papier, le jeta dans un coin.

Ce matin-là, Didier était sorti pour affaires; il ne devait rentrer que le soir. Prosper était condamné à passer tout le jour en tête-à-tête avec sa mauvaise humeur. Le levain était bon, la pâte fermenta avec une merveilleuse facilité. — « Il est muet comme un poisson, se dit-il tout à coup. Quelles sont ses intentions? que veut-il faire pour moi? qu'attend-il à s'en expliquer?... » Et promenant ses regards autour de lui : « Cette maison est une geôle; ces murailles suent l'ennui, » et il rêva de la rue de Tournon et de Carminette.

Il sortit. Plongé dans ses sombres réflexions, il gravit la montagne jusqu'à mi-côte. Arrivé sur une plate-forme découverte, il se retourna, ses yeux embrassèrent tout le plateau du Guard, les fermes éparses dans la verdure, les champs de blé, les bois d'oliviers, les vignes, et, pareil à un honnête bailli entouré de ses vassaux en atours qui célèbrent sa fête, le château, dont les girouettes étincelaient au soleil. Non, le château du Guard n'avait point l'apparence d'une geôle, il avait l'aspect d'une grande et bonne maison très comfortable et très cossue. Ce paysage, où tout respirait la richesse et l'abondance, fit à Prosper la plus vive impression. Il s'assit par terre, le dos contre une souche de hêtre, et mit son menton dans sa main. L'œil fixé sur les deux girouettes en feu, il revit en imagination la sombre arrière-boutique où avait végété son enfance; il entendit certaine antienne que marmottait sa mère en écurant sa vaisselle avec du sablon, et la voix rauque de Pochon qui criait : « Clampin, mange ta tartine; faut-il des ortolans à monsieur? » Il lui ressouvint tout à la fois de rudes corrections qu'il avait subies, de certains ragoûts qui sentaient le relent, de certain habit vert qu'on lui avait taillé dans un vieux rideau et avec lequel il n'osait sortir, crainte des quolibets; il lui souvint aussi de combats de chats dans les gouttières et des champignons qui s'amassaient à sa chandelle, quand la nuit, soufflant sur ses doigts, il lisait Racine en cachette. Combien dans cette vie de boutique tout était triste, mesquin, étriqué, propre à serrer le cœur, à mortifier les sens, à étrangler le génie! Toutes les privations, toutes les détresses de son adolescence comparurent, défilèrent devant lui, et son cœur se

gonflait d'amertume, tandis que son regard demeurait attaché sur les deux girouettes qui semblaient s'éjouir dans la lumière. En se relevant, il ne dit qu'un mot : Pourquoi lui plutôt que moi?

Il redescendit, déjeuna seul; en sortant de table, il se promena longtemps dans le salon. Chaque fois qu'il passait devant le portrait de son père, il lui jetait un regard farouche. Ce regard valait un réquisitoire. Puis il prit à la bibliothèque vitrée un petit volume relié en maroquin vert. C'était le recueil des cinq codes. Il se donna le mélancolique plaisir de chercher dans le titre de la filiation et dans celui des successions tous les articles relatifs aux adultérins. Cette recherche n'était pas faite pour lui dilater le cœur. Didier rentra peu après et fut frappé du changement qui s'était fait en lui, de son air raide et taciturne.

— Comment se porte le fils de Faust? lui demanda-t-il. Avez-vous fait de bonne besogne ce matin?

— Vous êtes mon mauvais génie, lui répondit brusquement Prosper. J'ai l'imagination stérile.

Et le reste du jour il ne desserra pas les dents.

Randoce avait peu de tenue dans le caractère, peu de suite dans les idées, peu de profondeur dans les impressions; bons ou mauvais, tous ses sentimens étaient à fleur de cœur. Il lui arrivait souvent de s'endormir l'âme dévorée de haine et d'envie et à son réveil de chercher sa colère et de ne la plus trouver; elle était restée sous l'oreiller. Dans les semaines qui suivirent, il eut encore de bons momens, sa gaîté lui revenait par éclairs, avec la rime et l'espérance; mais ces belles humeurs devinrent de plus en plus rares. Il semblait que depuis que son frère lui avait reproché les inconséquences de ses personnages, il se piquât d'être plus conséquent lui-même. Le nuage qui couvrait son front ne se dissipait que par courts intervalles; il avait dans le regard cet éclat fiévreux qui annonce le travail sourd d'une idée fixe. Pendant de longues heures, il restait bouche close, laissant ses yeux parler pour lui. A table, il se déridait volontiers; la savante cuisine de Marion avait la propriété de conjurer les diables bleus qui le berçaient et les noires fumées qui lui offusquaient le cerveau. Quand il avait sablé quelques verres du joli nectar de Sainte-Cécile, sa langue se déridait, et il arriva souvent qu'en débouchant une bouteille de vin de Champagne Didier fit sauter au plafond deux bouchons à la fois; mais à mesure que la nuit s'avançait, Prosper retombait au pouvoir de sa mélancolie. Les bras croisés sur la poitrine, la tête basse, le front ténébreux, se drapant dans ses ailes d'archange foudroyé, il allait et venait dans le salon en lançant aux quatre points cardinaux des regards qui accusaient les dieux et les hommes. Puis soudain il s'arrêtait et frappait contre la muraille trois petits coups secs

avec la paume de sa main droite; ce geste était fort expressif, il marquait une sorte de prise de possession; c'était une manière de dire : La moitié de cette maison est à moi.

En revanche, il y avait des jours où du matin au soir il ne déparlait pas. D'une voix âpre, avec des saccades dans le geste, quelque thème que lui fournît le hasard, il éclatait, il tonnait, et causait de la pluie ou du beau temps sur un ton de colère, de fureur prophétique. On eût dit que les choses les plus indifférentes avaient quelque rapport secret avec sa destinée, que le vent du nord et le vent du sud trempaient dans l'universelle conspiration ourdie contre lui. Souvent aussi, au grand déplaisir de Didier, il comparait les langueurs et le dépouillement de sa vie présente avec les félicités dont il avait joui jadis, alors qu'il avait deux maîtresses et que son cœur était partagé entre deux amours dont la combinaison formait une délicieuse harmonie, car, la femme étant une créature fatalement imparfaite, quiconque veut goûter l'amour complet doit en aimer deux à la fois. Une Carminette et une Thérèse, — un honnête homme ne saurait se contenter à moins. Et comme tout chemin conduit à Rome, il trouvait moyen d'en revenir à sa thèse favorite, et il déclarait, *urbi et orbi*, que l'homme de génie est au-dessus des lois divines et humaines, qu'il est dispensé de toutes les petites obligations qui incombent au commun des martyrs, qu'il a été mis ici-bas pour jouer de son violon, que son seul devoir est d'en bien jouer, que la régularité de la vie amincit, appauvrit le talent, que partant l'artiste et le poète ont le droit de commettre toutes les peccadilles imaginables, pourvu que l'art y trouve son compte. « Toute faute est une expérience, disait-il, et l'expérience vaut de l'or. Péchons pour que la poésie abonde. Périsse toute la morale plutôt qu'un beau vers! » Et se frappant la poitrine : « Si je savais que l'ivresse d'un crime fît jaillir de mon âme une œuvre immortelle, je m'écrierais comme Danton : J'ai regardé mon crime en face, et je l'ai commis. »

A quoi Didier répondait tranquillement que nul homme de son vivant ne peut être assuré d'avoir du génie, que c'est une question d'outre-tombe réservée à la postérité, que les contemporains ont le droit de réclamer le bénéfice d'inventaire, qu'au surplus l'erreur ne profite qu'aux âmes généreuses, qu'on peut pécher dix fois le jour et n'en pas jouer mieux du violon, que les seules fautes qui nous soient utiles sont celles que nous commettons de bonne foi, que le parti-pris n'y sert de rien, que la passion seule fait le poète, et que la sincérité est tout le secret du grand art.

Cette controverse les menait loin. L'un tempêtait comme un Othello; le calme de l'autre ne se démentait pas. Je ne sais ce que Didier préférait des silences ou des oraisons de son frère; ce qui le

contristait surtout, c'est que Randoce ne travaillait plus. Il ne lui faisait point de reproches, à parti-pris point de conseils; mais il était résolu à ne rien céder, à ne pas rompre d'une semelle. La confiance lui avait mal réussi, il se tenait en garde contre sa faiblesse. Il attendait que Prosper battît la chamade et demandât à capituler; il se réservait de lui faire ses conditions. Il avait juré que jusque-là rien ne le pourrait émouvoir. C'était, selon le mot du poète, « un océan devenu terre ferme. »

M. Patru n'avait pas éprouvé un médiocre déplaisir en apprenant que l'adultérin était venu s'installer au Guard. Il ignorait dans quelles circonstances s'était fait le rapprochement des deux frères; mais il en augurait mal. Il fit la connaissance de Prosper, et son inquiétude redoubla; dès leur première entrevue, il décida que ce poète avait la figure d'un escogriffe. Il gronda Didier sur son excessive indulgence, lui recommanda de se tenir sur ses gardes. — Je me connais en physionomies, lui disait-il. Celle de ce romantique ne me revient pas. C'est un grand comédien, et je voudrais gager qu'avant deux mois ce sera lui qui commandera céans.

— Laissez donc, lui répondait Didier. Il m'a enseigné à vouloir; j'ai pris goût à ce petit exercice, qui est fort hygiénique, et j'y serai bientôt maître.

L'un des premiers jours du mois d'août, M. Patru vint déjeuner au Guard. Randoce savait que le notaire rimaillait à ses momens perdus. Il lui témoigna le désir de faire connaissance avec ses élucubrations poétiques. M. Patru ne se fit pas prier, il entonna son épithalame. Prosper le complimenta d'un ton persifleur. — Qui m'eût dit, s'écria-t-il, que je découvrirais à Nyons un prêtre d'Apollon, le dernier descendant de Delille, un hanteur des rives du Permesse, un vrai mâcheur de lauriers? Je craignais que le moule n'en fût perdu.

Par tes chants inspirés, tu charmes l'univers,
Et le dieu des contrats devient le dieu des vers...

M. Patru prit la mouche, enfourcha son grand cheval de bataille, proclama Delille le roi des poètes, pourfendit le romantisme et la physiologie. Prosper lui répondit par des brocards qui le piquèrent au vif; il s'échauffait dans son harnais, et la querelle risquait de mal finir, si Didier ne se fût empressé de rabattre les coups.

Randoce ne gardait jamais rancune aux gens des impertinences qu'il leur avait dites ou des méchans tours qu'il leur avait joués. Jamais homme ne passa plus vite l'éponge sur les ressentimens d'autrui. Il lui semblait si naturel d'oublier! Après le déjeuner, il rejoignit dans le jardin M. Patru, qui arpentait tout seul une allée, tournant et retournant dans sa tête l'affront que venait d'essuyer

son épithalame. Il l'accosta, le sourire aux lèvres, comme si de rien n'était. — Monsieur le notaire, lui dit-il, j'ai depuis longtemps une question à vous adresser... Veuillez m'accorder un instant d'entretien.

— Parlez, jeune homme, répondit M. Patru. Je vous suis tout acquis. Il n'est pas de service que je ne sois prêt à vous rendre.

Ils furent s'asseoir dans le pavillon. — Si je ne me trompe, reprit Prosper, c'est vous, mon cher monsieur, qui avez révélé à Didier qu'il avait un frère?

— C'est moi, vous l'avez dit, trop heureux que j'étais d'avoir à lui communiquer une si excellente nouvelle... Un frère! quel trésor! J'ai du flair, beaucoup de flair. Je pressentais dès lors les douceurs inconnues que votre commerce allait répandre dans sa vie.

— Parlons sérieusement. Vous étiez le confident de mon père naturel; c'est à vous qu'il a fait connaître ses dernières volontés. Seriez-vous homme à me donner un mot d'explication à ce sujet?

— Interrogez-moi, jeune homme. On vous répondra.

— Mon père, reprit Randoce en accentuant ces deux mots, était, me dit-on, un homme de cœur et un homme de sens. Il avait l'esprit très net, très pratique...

— Il était la précision même, répliqua sentencieusement le notaire en faisant danser sa tabatière entre ses doigts.

— J'en conclus que, puisqu'il a bien voulu se souvenir de moi à son lit de mort, il a dû prendre des dispositions en ma faveur, stipuler nettement ce qu'il entendait faire pour l'enfant qu'il avait honteusement abandonné après l'avoir mis au monde...

— Et notez ceci : sans lui en avoir demandé l'autorisation, interrompit le notaire, j'ai toujours reproché à votre père d'avoir négligé cette formalité.

— Vous convenez donc, poursuivit Prosper avec un peu d'impatience, qu'il vous a fait connaître ses volontés, et que ces volontés étaient nettes, précises...

— Très précises, jeune homme,... et, jouant l'indignation, M. Patru ajouta : — Ah çà! est-ce que Didier aurait cherché à éluder ses engagemens? Vous aurait-il dissimulé toute l'étendue des obligations qu'il a contractées?... En ce cas, comptez sur moi, je prendrai hautement votre parti, je serai le premier à lui rappeler ses devoirs.

— Je crois que j'aurai besoin de votre assistance, répondit Prosper, dont le visage s'était épanoui. Didier est un honnête garçon, mais il aime à marchander, et malheureusement je ne suis pas en position de lui accorder du rabais.

— Bien pensé, bien dit, s'écria M. Patru en ouvrant sa tabatière. En vain vous affectez de faire fi du Permesse. Voilà des métaphores

qui n'ont pu croître que sur les bords de la fontaine de Castalie... Écoutez-moi bien, jeune homme. J'entends encore votre père. — Faites comprendre à Didier, me dit-il, qu'il a des devoirs sacrés envers son frère; il lui doit (et ici le notaire, s'interrompant pour humer une prise de tabac, lorgna du coin de l'œil Randoce, qui semblait suspendu à ses lèvres)... Il lui doit... Voici les propres termes dont votre père se servit. Il lui doit... des conseils, beaucoup de conseils, et au besoin...

— Et au besoin?... répéta Prosper interdit.

— Des consolations.

Prosper garda quelques instans un morne silence. — On avait eu raison de m'assurer, dit-il enfin, que mon père était un homme de cœur.

— Un bon conseil vaut de l'or, reprit le notaire. J'ai toujours aimé qu'on me conseillât. Aussi bien c'est la seule chose dont les poètes aient besoin. Ils font profession de mépriser la vile matière; l'antiquité prétendait qu'ils se nourrissent de rosée comme les cigales... Ah! par exemple, sur l'article des conseils, votre père avait un arriéré à vous solder; pour tout le reste, il était quitte. Eh! eh! le code n'est pas tendre pour les adultérins. Votre père avait donné cinquante mille francs à Pochon. C'est un joli denier que cinquante mille francs. On dit que vous êtes un homme rangé. Vous avez sûrement arrondi votre petit patrimoine. Foi de mâcheur de lauriers! vous devez être à votre aise, mon gaillard. Votre père, voyez-vous, avait le sens juridique, et le code...

— Allez au diable avec votre morale de tabellion et vos infamies juridiques! interrompit Prosper en quittant la place.

— Serviteur à vos métaphores! lui répliqua M. Patru, tout joyeux d'avoir vengé son épithalame.

Quelques instans après, Didier l'ayant rejoint dans le pavillon, il s'empressa de lui rapporter cet entretien : — De la prudence! de la prudence! ajouta-t-il. Votre frère, c'est votre Mexique, et si vous n'y prenez garde, il vous coûtera les yeux de la tête. Ce garçon a les doigts les plus crochus du monde, et je crains que soit faiblesse, soit lassitude, vous n'en passiez par où il lui plaira.

— Je vous ai déjà dit, monsieur Patru, que j'avais appris à vouloir.

— Eh! savez-vous bien ce que vous voulez?

— A nouvelles affaires, nouveaux conseils, repartit Didier. Si j'avais eu le bonheur de trouver dans mon frère un homme qui eût à peu près la même tournure d'esprit que moi, je lui aurais dit tout uniment : Ne partageons pas, n'ayons qu'une bourse.

— La belle invention! l'heureuse idée! s'écria le notaire. Vous me faites frémir. Bénie soit la sainte Providence de ce que le Ran-

doce est transparent. A le juger sur la mine, on ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession.

— Tel qu'il est, monsieur Patru, si, depuis que je le connais, il avait eu un moment d'effusion sincère, un élan de cœur et de confiance, il eût été bien fort, et je ne sais trop ce que j'aurais fait.

— Et moi je dis de plus belle : Bénie soit la sainte Providence de ce que le Randoce a un caillou à l'endroit du cœur!... Mais ne parlez pas trop haut, il pourrait vous entendre, et j'imagine que le drôle peut fourrer, quand il lui plaît, des larmes dans sa voix.

— Vous ne le connaissez pas. Il a tous les défauts que vous voudrez; mais il est trop poète pour être hypocrite. Il n'est pas sincère, mais il n'est pas faux; il n'a point de scrupules, mais il est incapable de certaines bassesses. Il a de l'honneur à sa façon, qui, j'en conviens, n'est pas celle des honnêtes gens. Son imagination vaut mieux que son cœur; elle fréquente chez les dieux, chez les héros, et si elle lui fait faire des folies, en revanche elle le sauve de l'avilissement. Il ne se respecte pas toujours, mais il se considère, et l'estime qu'il a pour son talent lui tient lieu de dignité; il porte dans sa tête certaines chimères qu'il prise plus encore que tout l'or du Potose; aussi marche-t-il le front levé, et le pied peut lui glisser dans la boue, il n'enfoncera pas. Il n'y a pas de danger qu'il cherche à me gagner par des cajoleries; quand d'aventure il est aimable, c'est qu'il est de bonne humeur; il serait incapable de se contraindre pour capter mes bonnes grâces. Il croit avoir des droits, et je lui donnerais demain un million qu'il ne daignerait pas m'en remercier. Vous voyez qu'il n'est pas dangereux, et que vous n'avez pas à craindre que mon Mexique me coûte les yeux de la tête.

— Enfin que comptez-vous faire pour lui? s'écria M. Patru, que ce langage inquiétait.

— En expiation de certains tours qu'il m'a joués et pour lui apprendre à tenir sa parole, j'exige qu'il achève ici un grand drame qu'il a sur le métier, après quoi je lui donnerai la clé des champs et six mille francs de pension.

— Six mille francs! fit le notaire épouvanté. Pourquoi pas cent mille? Qu'en dirait votre père! Il n'aimait pas l'argent, mais il l'estimait. A-t-il sué sang et eau toute sa vie pour qu'après sa mort ses écus s'en aillent s'engloutir dans un tripot, ou servent à entretenir des créatures?

Ils eurent à ce sujet une assez vive altercation. M. Patru partit furieux, et tout le long du chemin il grommela entre ses dents : — Le diable emporte les idéalistes!

En rentrant au salon, Didier trouva Prosper assis en face du portrait et causant à haute voix avec lui-même. C'étaient des propos

décousus, après chaque phrase il faisait une pause; mais ce décousu ne manquait pas de suite, le sens était clair.

— J'en fais juge le premier venu, disait-il. Qui de nous deux lui ressemble le plus?... M'avait-on consulté? Avais-je demandé à naître?... Que devait-il être pour moi? La nature répond : tout; la société : rien... Maroufle, de quoi te plains-tu? Cela n'est-il pas dans l'ordre? Tu es animé d'un mauvais esprit... O les mauvaises passions!.. Et moi je vous dis : La nature, c'est Dieu. Qui donc inventa la société? La race des Patru, engeance immortelle, qui boit l'iniquité comme de l'eau... Dans leurs momens perdus, ils riment gaillardement des épithalames... Leurs lois, leur code! magnifique invention. La société se barricadant contre la justice, — voilà le code. Parce qu'ils ont réduit l'injustice en système, ils se frottent les mains; la logique est contente, et les intéressés sautent de joie... Eh quoi! brave homme? il te prend un remords, tu voudrais reconnaître ton fils! impossible, regarde au titre VII, article 335... Après tout, le mal n'est pas grand. Pochon n'est-il pas là? C'est Patru qui inventa Pochon. Il est si inventif, ce robin! Pochon est un digne homme; l'enfant grandira sous son aile. L'heureux petit drôle! logé, nourri, habillé de vert... Faut-il à monsieur des ortolans?... Et si le clampin, en grandissant, allait se douter que Pochon n'est pas son père? On y a pourvu. Article 340 : la recherche de la paternité est interdite. Ce sont les intérêts qui ont fait le code, ils se trouvent là comme rats en paille... Tempêtes de la justice divine, quand sera-ce votre jour? quand viendrez-vous balayer toute cette ordure?

— Que ne me parlez-vous? fit Didier, qui s'était assis. Je vous répondrais.

— Je n'ai cure de vos réponses. Je sais ce que disent les privilégiés : ne touchez pas à l'arche du Seigneur!

— Figurez-vous que je ne crois guère à mes droits. Les choses sont ainsi, nous ne les changerons pas. En attendant mieux, acceptons la société telle qu'elle est. Mon privilége est un fait, avec lequel je voudrais vous réconcilier. Voilà tout... Êtes-vous en état de m'entendre? Le frère se souvient des promesses faites à l'ami. Vous vous étiez engagé, si je ne me trompe, à venir achever ici votre drame. Remplissez votre engagement, après quoi nous causerons, et je vous jure que, si vous êtes raisonnable, vous serez content de moi.

— Il n'y a qu'un mot qui serve! s'écria Prosper en se levant. Avez-vous le sentiment du juste et de l'injuste? Oui ou non, reconnaissez-vous mes droits?

— Comment les reconnaîtrais-je, si les miens me semblent douteux?... Mon pauvre ami, ajouta-t-il, vous n'auriez qu'un mot à dire,

et je serais à votre merci; mais ce mot, vous ne le trouverez pas, car il faudrait qu'il jaillît du cœur.

Prosper le regarda quelques instans en silence, puis il sortit en s'écriant :

Savez-vous ce que c'est que la fraternité?
Le droit d'être insolent avec impunité.

Cependant le lendemain matin il se remit au travail, et dans l'après-midi il consentit d'assez bonne grâce à faire une promenade avec son frère. Didier le conduisit aux Trois-Platanes. Mme d'Azado devait revenir sous peu; il lui avait tenu parole, s'était occupé de son jardin; il voulut y donner un dernier coup d'œil et s'assurer qu'on avait exécuté ses ordres. La beauté de la terrasse enchanta Randoce. — Voilà des platanes, dit-il, dont je ferai quelque chose. Je les voue à l'immortalité. Quant à ce berceau de buis, il me semble avoir été taillé tout exprès pour y placer une scène de déclaration.

A ces mots, Didier parut embarrassé, et Randoce s'en aperçut.

XXIV.

Mme Bréhanne revint à Nyons médiocrement satisfaite de son voyage. Elle y avait trouvé du mécompte. Paris lui avait semblé trop grand, trop affairé, trop essoufflé. Elle s'était sentie comme perdue dans ce tourbillon, elle n'y faisait pas figure. Décidément Lima valait mieux. Dans cette ville adorable, on n'a pas besoin de s'agiter pour être quelque chose, et la vie est un hamac où l'on berce ses plaisirs. Le Rhin non plus n'avait pas tenu ses promesses. Le mystérieux inconnu, le libérateur espéré, n'était apparu ni sur la terrasse du château d'Heidelberg, ni sur la plate-forme du Rheinfels. Mme Bréhanne avait rencontré à table d'hôte des hobereaux prussiens, des lords anglais, des boyards moscovites; aucun ne lui avait offert sa fortune et sa main. Un prince valaque avait paru sensible à ses charmes; mais la conjonction des planètes ne s'était pas opérée, peut-être Lucile avait-elle traversé leurs intelligences.

En rentrant aux Trois-Platanes, Mme Bréhanne éprouva un serrement de cœur, comme un prisonnier qui, après avoir respiré le frais dans le préau, se voit réintégrer dans sa cellule. Elle défendit à sa soubrette de défaire ses malles. Entre huit et neuf heures, elle fut promener sa mélancolie dans le jardin. La lune éclairait. Elle se dit que cette lune était la même qu'on voyait à Lima. Cette réflexion lui fut de quelque douceur. Sa fille l'ayant rejointe : — Mon Dieu! que vous êtes heureuse, Lucile! dit-elle en soupirant.

— Heureuse de quoi? demanda Mme d'Azado.

— De rien. C'est justement ce que j'admire. Vous êtes ravie d'être ici, vous avez revu vos plates-bandes. Vous voilà contente.

— Il ne tiendrait qu'à vous que je le fusse davantage. Que vous a donc fait cette pauvre maison? Où respire-t-on un plus excellent air qu'ici?

— Ah! s'il ne s'agit que de respirer, nous sommes heureuses, très heureuses nous sommes.

— Je ne dis pas, reprit Mme d'Azado, que la vie soit d'une gaîté folle; mais je ne désire ni ne regrette rien. A quoi bon changer de place? Partout le monde a le même visage.

— Fort bien. Le mal est qu'ici l'on ne vit pas du tout... Au reste ne vous mettez pas en peine de me consoler. Désormais je n'envierai plus vos plaisirs, j'aurai les miens. Pendant que vous contemplerez vos cactus, je regarderai mes malles. J'ai défendu qu'on les défît.

Après un silence, Mme Bréhanne reprit : — Est-il bien possible qu'une femme telle que moi ait mis au monde une femme telle que vous?

— Je m'en étonne aussi, répondit Mme d'Azado en souriant. Est-il possible qu'une telle prose soit née d'une telle poésie?

— C'est bien cela, ma chère. Vous ne nierez pas que vous n'ayez l'esprit de femme le plus positif qu'on ait jamais imaginé. Le calcul est votre fort. Vous n'aviez pas mis toutes vos dents que vous possédiez votre livret sur le bout du doigt. Quand on vous apprit que deux et deux font quatre, cela vous fit plaisir, et ce fut, je crois, la plus vive émotion de votre enfance. Cependant vous avez fait un jour une folie, une erreur de calcul; on n'a pas toujours son livret dans la tête, et quand la vanité s'en mêle, les idées s'embrouillent et deux fois deux font cinq. Un jour vous avez voulu à toute force épouser un vieillard qui n'avait pas le sou, — parce que ce vieillard était marquis.

Mme d'Azado releva la tête et regarda fixement sa mère : — Êtes-vous bien sûre, lui dit-elle, que ce fût là ma raison?

— C'est la seule que j'aie pu découvrir, mais ne vous fâchez pas. Vous ne vous êtes trompée qu'une fois; une fois n'est pas coutume. Personne n'entend comme vous la tenue des livres en partie double; le doit, l'avoir, il n'est pas à craindre que vous embrouilliez jamais ces deux articles. Je vous répète que vous êtes une femme étonnante. Le ciel et les étoiles tomberaient que cela ne changerait rien au tic-tac de ce mouvement d'horloge que vous appelez votre cœur. Avez-vous jamais rêvé les yeux ouverts? avez-vous jamais soupiré sans savoir pourquoi? savez-vous ce que c'est que l'idéal? vous est-il jamais arrivé de chercher quelque chose?...

— Ou quelqu'un? interrompit Lucile.

— Vous êtes une vraie statue, poursuivit Mme Bréhanne en s'échauffant. Est-ce donc vivre que ne rien désirer, ne rien regretter, ne rien espérer, ne rien aimer? Lima ou Nyons, cela vous est bien égal. Respirer, voilà votre grande occupation, et, grâce à Dieu, il y a de l'air partout... Savez-vous ce que je déteste, moi, dans votre exécrable Nyons? C'est qu'il ne s'y passe rien; on n'y a jamais su ce que c'est qu'un lendemain. Vos fontaines sont charmantes; mais pendant vingt ans nous pourrions chaque soir arpenter cette terrasse sans y rencontrer un visage inconnu, et j'userais mon pied à frapper la terre qu'il n'en sortirait rien qui ressemblât de loin ou de près à un événement.

Mme Bréhanne avait à peine prononcé ces mots qu'elle tressaillit et laissa échapper un petit cri. Elle venait d'apercevoir une ombre que la lune projetait sur le devant d'un massif et qui ressemblait fort à une silhouette humaine.

— Qu'avez-vous donc? demanda Lucile à sa mère, qui tremblait comme la feuille. Mme Bréhanne lui montra du doigt sur le gravier cette ombre menaçante, laquelle se terminait par une tête chevelue coiffée d'un chapeau à larges ailes.

— Vous demandiez un événement, dit Mme d'Azado; vous voilà servie selon vos goûts.

Ce disant, elle s'avança d'un pas résolu vers le massif. Un homme en sortit, qui n'était autre que Prosper Randoce. Il s'approcha d'elle, et, l'ayant saluée respectueusement, il s'excusa de son indiscrétion. — Je ne suis, dit-il, ni un voleur ni même un maraudeur, je suis un pauvre diable de poète qui s'est épris d'une belle passion pour ce jardin et qui a voulu le revoir au clair de la lune. J'ignorais votre retour, madame, et je pensais ne déranger personne. Les poètes ne possèdent rien, mais le monde entier leur a été donné en jouissance. Je n'ai dérobé ni une fleur ni un fruit. M'excuserez-vous si je me contente d'emporter cette terrasse dans mes yeux?

Mme Bréhanne se rassura tout à fait quand il ajouta : — Je suis l'hôte et l'intime ami d'un de vos parens, madame. C'est M. de Peyrols qui m'a conduit ici l'autre jour. A lui la faute si j'ai conçu une passion criminelle pour vos platanes.

La frayeur de Mme Bréhanne avait fait place à une douce émotion qui lui chatouillait agréablement le cœur. Cette rencontre inattendue, ce clair de lune, ce jeune homme qui avait la tournure d'un héros de roman et qui sortait de terre comme par un coup de baguette, il y avait du merveilleux là dedans, c'était presque une aventure. Elle regardait Prosper avec attention. — Savez-vous, ma chère, dit-elle à sa fille, que monsieur ressemble à feu votre oncle de Peyrols, autant du moins qu'un poète peut ressembler à un homme d'affaires?

— Cette ressemblance, dit Randoce, avait frappé Didier, et c'est de là qu'est née notre liaison; mais on m'assure que M. de Peyrols était un homme fort raisonnable. Prosper Randoce ne l'est guère, puisqu'il est encore ici, attendant qu'on le chasse.

Comme il faisait mine de se retirer, Mme Bréhanne le retint en lui disant : — Vous êtes notre prisonnier. Un poète est un oiseau rare dans ce triste pays, et je ne m'attendais pas à faire ce soir pareille capture. Puisque votre mauvais sort vous a fait tomber entre nos mains, vous ne partirez pas avant que je vous aie rendu juge de mon différend avec ma fille.

Elle lui exposa longuement la cause. Pouvait-on se résigner à passer sa vie dans un trou de province? Était-ce vivre que de végéter dans une petite ville où il n'arrive rien, où chaque jour ressemble à la veille, où les idées sont aussi étroites que les rues, où l'on glose sur tout, où le qu'en dira-t-on gouverne toutes les actions, où les gens d'esprit sont tentés de se pendre pour se désennuyer? Randoce avait fort à faire; ses yeux n'étaient pas moins occupés que ses oreilles; il les tenait attachés sur Mme d'Azado, qui, adossée contre un cyprès, laissait parler sa mère et regardait courir les nuages. Dès qu'il put placer un mot : — Si vous parlez en général, dit-il à Mme Bréhanne, je suis de votre avis. J'ai comme vous, madame, la sainte horreur des petites villes. Je crois voir ces parcs où l'on enferme des huîtres pour les engraisser et les verdir. Point de milieu, il me faut la solitude ou Paris, un grand silence ou beaucoup de bruit; mais je dois vous confesser que depuis quelques minutes il m'est devenu impossible de médire de Nyons et de ses habitans, et qu'en ce moment il n'est pas d'endroit où j'aimasse mieux être qu'ici. Je me vois donc forcé de renvoyer les deux parties hors de cour et de procès.

On fit quelques tours de terrasse. Mme Bréhanne, enchantée de Randoce, lui fit questions sur questions, récits sur récits; au bout de dix minutes, il était au fait de toute son histoire, j'entends de son histoire officielle; quant à l'autre, libre à lui de la deviner. Lorsqu'il prit congé : — Puisque cette terrasse est à votre goût, lui dit-elle, j'espère que vous y reviendrez quelquefois; vous y trouverez, selon qu'il vous plaira, une parfaite solitude ou une Péruvienne que vous tirerez de son ennui, ce qui vous sera compté pour œuvre pie.

A minuit sonnant, Randoce entra dans le cabinet de son frère comme un coup de vent. Il avait l'air si échauffé que Didier crut un instant qu'il était en pointe de vin. Il se renversa sur un canapé et y resta comme en extase, le regard vague. On eût dit un Turc qui a vu la Mecque et qui rêve à la pierre noire de la Kaaba.

— Quelle femme! s'écria-t-il tout à coup. Quels yeux! quels che-

veux! quel cou! quelle taille! quelles mains! quelle voix! Je vivrais cent ans sans la revoir que je ne l'oublierais pas. Je m'imaginais qu'il n'y avait de femmes qu'à Paris. Connaissez-vous *la Source* d'Ingres? Cette merveilleuse créature est sa sœur : comme l'autre écoute le bruit de l'eau qui s'épanche de son urne, celle-ci semble écouter sa vie et ses pensées. Elle vient de sortir de la nuit éternelle, le jour commence à poindre dans son cœur, elle cherche à se reconnaître, elle voudrait trouver le mot de l'énigme et le dire; mais il ne lui vient pas aux lèvres, il y a du silence dans son sourire... Elle est belle, étrangement belle; ce n'est pas une femme, c'est un rêve; elle ne vit pas, elle se contente de respirer; elle ne marche pas, elle flotte. C'est le triomphe de la ligne et du flou!... Vous êtes un sournois, mon cher. Vous ne m'aviez jamais parlé de votre miraculeuse cousine. Que ne me disiez-vous : Un soir vous irez vous promener sur une terrasse, par un beau clair de lune, et ce que vous y verrez vous fournira d'inspiration pour six grands mois... Sa mère lui reproche d'être une statue. Heureux qui soufflera dans le sein de cette Galathée le feu sacré de la vie! heureux qui accomplira ce miracle de faire parler son sourire!

Il continua longtemps sur ce ton pindarique. S'il avait regardé son frère, qui, accoudé sur la cheminée, l'écoutait en silence, il aurait été frappé de l'étrange expression de sa figure. Des pâtres imprudens qui ont allumé un feu sur la montagne se retirent après l'avoir couvert de cendres, pensant ne laisser derrière eux qu'un foyer mort; le vent se lève, balaie les cendres, les charbons se rallument, la flamme pétille... En ce moment, la tête de Didier flambait. Il réussit à se contenir et n'interrompit son frère que pour lui dire du ton le plus tranquille : — Quel enthousiasme! Mon cher ami, Mme d'Azado n'est point un rêve, elle n'est point une fille de la nuit éternelle, il fait grand jour chez elle; elle raisonne, elle a les idées fort nettes et sait à merveille ce qu'elle veut.

Randoce haussa les épaules et répondit en se retirant : — Dormez votre sommeil de marmotte, grand de la terre! Le poète va travailler. Cette nuit du moins, il sera plus heureux que vous. — Jusqu'au matin, Didier l'entendit aller et venir dans sa chambre, ce qui prouve que ni l'un ni l'autre ne dormit guère.

Pendant trois semaines, Randoce fut passionnément amoureux de Mme d'Azado. On eût été mal venu à lui soutenir le contraire. Il avait tous les symptômes du mal; il ne ressemblait plus à lui-même, il avait perdu le boire et le manger, ne se nourrissait que de pure ambroisie, et, ce qui est un indice plus sûr, il n'avait plus de haine au cœur, ayant presque oublié que Didier était son frère. Amoureux ou non, il faut convenir qu'il était affamé de Lucile; le jour et la nuit, il y rêvait, et ses réveils étaient terribles, comme

ceux des naufragés à qui une table dressée est apparue en songe.

De deux jours l'un, il se rendait dans l'après-midi aux Trois-Platanes, bien qu'il pût s'apercevoir que la fréquence de ses visites étonnait et importunait Mme d'Azado. Il arrivait résolu à se déclarer, à mettre le siége devant la place. Au bout de peu d'instans, il sentait son courage faiblir, ses audaces s'en aller à vau-l'eau. L'air tranquille et sérieux de Lucile, cette parfaite sincérité que révélait son regard, la fermeté de son bon sens, le tour net et posé de son esprit, déconcertaient tous ses plans; il voyait un abîme se creuser soudain entre son désir et lui, et il comprenait la folie de ses espérances; mais à peine se retrouvait-il seul avec lui-même, il se forgeait de nouveau une Lucile de fantaisie qui n'avait de commun avec l'autre que la beauté. Sa chimère était accessible, complaisante et comme à portée de son désir. L'illusion et l'espoir lui revenaient. Le surlendemain, il courait aux Trois-Platanes, il voyait le fossé, et son bon sens lui criait : impossible. Sa consolation était de mettre en vers tout cela; chaque soir, il taillait sa plume et bâclait un sonnet.

La première fois que Mme d'Azado revit Didier, elle lui demanda quelques informations sur son hôte, dont les assiduités, disait-elle en riant, commençaient à inquiéter ses platanes. Sur un mot qui lui échappa, Didier comprit qu'elle s'étonnait qu'il fût l'intime ami d'un Randoce, et qu'elle avait peine à s'expliquer une étroite liaison entre deux hommes dont les caractères se convenaient si peu. Il se contenta de lui répondre que M. Randoce était un homme de talent, et qu'il fallait lui passer les singularités de son humeur. Survint M. Patru, lequel chanta sur une autre note; il dauba vigoureusement sur l'intrus et engagea Mme d'Azado à tenir à distance cet écervelé, qui tôt ou tard ne pouvait manquer de lui manger dans la main. Didier riposta. Lucile termina la discussion en disant au notaire : — Je ne m'effraie pas si facilement. M. Randoce a le secret de désennuyer ma mère; elle me ferait une scène, si je le priais de se rendre plus rare.

Mme Bréhanne avait conçu pour Prosper une admiration qui allait jusqu'à l'engouement. Elle le trouvait délicieux, accompli de tout point. Le héros de roman après lequel elle avait vainement couru sur les bords du Rhin était venu la chercher à Nyons, dans ce pays où il ne se passe rien. Rongée d'ennui, elle attendait ses visites comme les Hébreux dans leur désert soupiraient après la manne céleste. Randoce se mettait en frais pour lui plaire; il lui contait avec agrément des anecdotes de coulisses, des aventures quelquefois un peu lestes, sans laisser jamais échapper un mot libre; tout était voilé de gaze, mais on n'en perdait rien. Au travers de ces papotages passaient tout à coup de grands éclairs de lyrisme; il dis-

courait sur le génie, sur la fatalité, sur toutes les immensités, et, secouant sa chevelure olympienne, il ébranlait l'univers. Ce lyrisme et ces immensités ravissaient Mme Bréhanne. Aller à Cythère en passant par Pathmos lui avait toujours paru le bonheur suprême. Une seule chose l'inquiétait : était-ce bien pour elle que venait Randoce? Quand la mère et la fille étaient ensemble, il leur accordait une égale attention. Le fait est qu'il ne voyait pas la nécessité de sacrifier l'une à l'autre. Lucile lui semblait adorable, mais la conquête de Mme Bréhanne n'était point à dédaigner. Il avait, comme on sait, deux cases dans le cœur, et, ces cases s'étant vidées presqu'en même temps, il eût été bien aise de les remeubler à neuf toutes les deux. Avec Mme Bréhanne, il était à peu près sûr de son fait; il la sentait en quelque sorte dans sa main et la traitait déjà avec empire. Certain que le jour où il dirait : Je veux, elle ne résisterait que pour la forme, il n'était pas pressé d'en finir, et préférait laisser mûrir le fruit sur la branche.

Un jour que Prosper, se trouvant en tête-à-tête avec Mme d'Azado, avait fait en pure perte pendant une heure l'amoureux transi, il eut un de ces retours de raison par lesquels il rachetait ses folies. — Il faut y renoncer, se dit-il en sortant; ces raisins-là sont trop verts. — A ces mots, soit sagesse, soit dépit, il se sentit subitement guéri de sa passion. — Ce qu'il y a de bon, pensa-t-il encore, c'est que j'ai fait vingt sonnets qui valent ceux de Soulary.

Cependant il lui restait une curiosité à satisfaire. Le lendemain matin, il entra dans le cabinet de Didier, s'étendit sur le sopha, fut quelque temps sans rien dire, paraissant plongé dans une profonde rêverie. Puis tout à coup : — Aille à Naples qui voudra! Moi, je dis : Posséder cette femme et mourir!

A cette brusque exclamation, Didier pâlit, se leva, serra les poings, et regardant son frère d'un air terrible : — De quelle femme parlez-vous? lui cria-t-il.

Prosper partit d'un éclat de rire. — Ah çà! dit-il, où prenez-vous ce masque tragique? Je commence à croire que je déteins sur vous. L'expression est excellente, le geste admirable. Vous aimez votre cousine? vous avez des droits sur elle? Que ne parliez-vous! Je suis trop délicat pour braconner sur vos terres... Ainsi donc vous vous proposez de conduire à l'autel cette adorable veuve. Convenez que vous avez longtemps balancé à franchir le mot et le pas. C'est moi qui vous ai décidé. Dites encore que je vous suis inutile... Mais franchement le mariage est-il bien votre fait? Je vais vous scandaliser; vous millionnaire, et moi va-nu-pieds, nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. C'est à croire que nous sommes un peu frères. Ni l'un ni l'autre nous ne prenons la vie au sérieux...

Ma franchise vous offense? J'oublie l'abîme que la société met entre nous? Ce n'est pas une raison pour me manger le blanc des yeux. Oubliez de grâce que vous êtes mon demi-frère; autrefois vous me traitiez poliment.

Didier alla droit à lui en lui tendant la main. — Vous savez, dit-il, qu'il ne tient qu'à vous de trouver en moi plus et mieux qu'un demi-frère. Quand donc prononcerez-vous le mot qui nous mettra de niveau?

Prosper détourna la tête et fourra ses mains dans ses poches. — Nenni, dit-il, je ne sais pas mentir. Pourquoi ferais-je semblant de vous aimer?

— Bah! vous y viendrez peut-être, repartit Didier avec un serrement de cœur.

En ce moment, Marion entra et lui remit deux plis. L'un, timbré d'Avignon, renfermait une lettre qu'il parcourut d'un œil soucieux. Un vieil ami de son père, qui se trouvait dans l'embarras, faisait un appel pressant à son crédit et le suppliait de le cautionner pour une somme considérable. — Me voilà obligé de partir pour Avignon, fit-il en repliant la lettre.

Pendant ce temps, Prosper examinait la suscription de l'autre pli. Il avait reconnu l'écriture et poussé un cri de surprise. — Ouvrez donc vite ce pli, dit-il à son frère. Je suis bien trompé, ou il renferme quelque chose de plus intéressant que tout ce qu'on peut vous mander d'Avignon.

Didier déchira l'enveloppe et en tira une photographie. — C'est le portrait de M[lle] Carminette, dit-il; elle a donc la bonté de se souvenir encore de moi.

En effet, c'était bien Carminette, mais Carminette dans sa gloire, Carminette après sa mue, une Carminette remplumée, pimpante, faisant la roue, la crête haute, portant dans tous ses traits le noble orgueil de ses triomphes. Didier ne se trompait pas; elle avait la bonté de se souvenir de lui. Les ruines de Volney lui étaient restées sur le cœur; elle n'avait jamais pu digérer le cruel affront que l'insolent avait fait à ses charmes; au fort de ses succès, elle y songeait de temps en temps, — et par vengeance elle avait imaginé d'envoyer à Didier sa carte de visite, pensant lui donner de cuisans regrets et qu'il s'écrierait avec stupeur : — Voilà donc ce que j'ai refusé... « Ce qu'une nuit t'a offert, a dit le poète, l'éternité ne te le rendra pas. »

Didier ne fit que passer les yeux sur cette photographie, et la jeta de côté. Randoce s'en empara aussitôt en disant : C'est ainsi que vous fêtez ce précieux portrait! Puis il fut s'asseoir avec son trésor dans l'embrasure d'une fenêtre, et pendant que Didier relisait la lettre de son correspondant d'Avignon, il s'écria : — Vous

voilà donc, charmante muse d'estaminet! Oui, c'est vous. Mon cœur s'épanouit en vous revoyant. Je n'ai pas perdu ma vie; je puis dire avec orgueil : Cette femme est ma création. O merveilleux à-propos! ce portrait arrive à point nommé pour me guérir de ma sotte chimère. Le temps des châtelaines est passé. Adieu ces superbes idoles devant lesquelles il fallait plier le genou! Ce siècle a inventé une grande chose. Voilà la femme-camarade, — et c'est la femme de l'avenir. Bonjour, camarade, vous m'avez rendu à moi-même. Mensonges de la vanité, je vous méprise. Eh! qu'importe la femme qu'on aime? qu'importe que le vin soit de Chypre ou du cru, le flacon de grès ou de cristal doré? L'ivresse de l'amour est divine, et on la peut boire à même dans les yeux que voici.

Il demeura quelques instans en contemplation, puis, poussant un soupir, il retourna la carte entre ses doigts et avisa sur le revers deux lignes de fine écriture que Didier n'avait point aperçues : — « A M. Didier de Peyrols en souvenir de la nuit du 14 mars 186... » Il fut sur le point de faire part de sa découverte à son frère; mais il changea d'avis et serra la photographie dans son carnet.

Une heure plus tard, Didier, qui s'était résolu à partir sans délai pour Avignon, vint lui faire ses adieux. — Ainsi, lui dit Prosper, vous ne craignez pas de laisser votre maison sous ma garde; c'est une marque de confiance dont je suis touché. Que diriez-vous si je profitais de votre absence pour mettre le feu aux quatre coins de votre castel?

— Faites, nous partagerons les cendres à l'amiable.

En passant à Nyons, Didier demanda une voiture à *l'Hôtel du Louvre* et donna l'ordre au cocher de venir l'attendre au bas de l'avenue des Trois-Platanes. Dix minutes après, il parut devant sa cousine, qui fut surprise de son air agité. Il commença par l'informer de son départ, puis, après un silence : — J'ai à vous parler d'autre chose.

Mais à ces mots plus de voix; il resta immobile devant elle, la contemplant de tous ses yeux, et tout à coup, cachant son visage dans ses mains, il éclata en longs sanglots. Son cœur était en proie à un bouillonnement dont la violence l'effrayait; il lui semblait que l'infini de la passion venait d'entrer en lui; ce qu'il avait dans l'âme ne pouvait monter jusqu'à ses lèvres. Tout ce qu'il put faire fut de saisir entre ses doigts frémissans un pli de la robe de Lucile et de le presser contre ses lèvres. Depuis quelques mois, il était profondément malheureux; ce morceau d'étoffe était une relique, et il en sortait une vertu mystérieuse qui le consolait de tout, le rendait indifférent au passé, au présent, à l'avenir, à sa vie tout entière.

Mme d'Azado se dégagea doucement; elle était pâle et tremblante. — Qu'avez-vous? parlez donc! lui dit-elle.

— Je vous aime, babutia-t-il; mais je n'ose,... je ne puis vous le dire.

Elle garda un instant le silence. — Je suis moins étonnée que je ne devrais l'être, dit-elle enfin. Je ne sais pas feindre. Je vous confesserai que depuis quelque temps... Oui, vous aviez une manière de me regarder... Je ne vous ferai point de reproches; mais je me défie. Est-ce votre faute ou la mienne?

Il ne répondit pas. Elle poursuivit d'une voix qui se raffermissait par degrés : — Il est une chose que je voudrais savoir. Un jour vous avez cru m'aimer. Il vous a suffi de le dire pour n'y plus croire. Je pardonne à votre cœur ses défaillances, je ne lui pardonnerais pas des légèretés. Je vous connais mal, je suis inquiète. Pourriez-vous me jurer que depuis le jour que vous savez, personne,... aucune femme...

— Je vous le jure, interrompit Didier en recouvrant toute sa voix.

Elle le regarda fixement, puis elle reprit avec un demi-sourire : — Il est bon d'être sûr de soi dans ce monde. Prenons, vous et moi, le temps de réfléchir. Partez pour Avignon, restez-y huit jours. A votre retour, je vous répondrai.

XXV.

Randoce passa toute la journée du lendemain dans la meilleure disposition d'esprit et dans un délicieux *far-niente*. Il éprouvait depuis le départ de Didier un sentiment de délivrance qui lui dilatait le cœur. Il était assez poète pour pouvoir goûter des plaisirs de pure imagination. Il se représentait que son frère était mort en lui léguant toute sa fortune. Ce château, cette terrasse, ces champs, ces vergers, ces meubles, cette argenterie, cette vaisselle plate, tout cela était à lui; il était entré en possession et attachait sur son bien des yeux d'oiseau de proie. Qu'allait-il faire du Guard? Lui convenait-il de le vendre? ou bien y viendrait-il en villégiature chaque année? Il hésitait sur cette alternative; il agita longtemps dans sa tête l'un et l'autre cas, pesant les avantages, les inconvéniens. Tout compté, tout rabattu, mieux valait garder le Guard. Il en ferait un lieu de délices; il y recevrait nombreuse et brillante compagnie; il tiendrait table ouverte, donnerait des fêtes, des galas dont il serait parlé, car il ne comprenait pas le bonheur sans le bruit.

Dans une des ailes du château, il y avait une vieille chapelle à demi ruinée qu'il se proposait de convertir en salle de spectacle. Il y passa deux heures, rêvant les yeux ouverts. Il voyait au-dessus de sa tête un lustre allumé, devant lui une rampe, à sa droite,

à sa gauche, une assemblée attentive et frémissante. Par intervalles un murmure d'admiration parcourait cette foule, on battait des mains, des visages radieux se tournaient vers lui; — il se surprit à saluer à la ronde de la tête et du geste, avec un sourire où se révélaient à la fois la majesté de l'amphitryon et la modestie confite d'un auteur acclamé qui voudrait bien se dérober à son triomphe. Un gros rat, qui lui grimpa sans façon le long des jambes, le réveilla en sursaut. — Je suis plus fou que Perrette, pensa-t-il. Où est mon pot au lait? — Il déchargea sa mauvaise humeur sur l'innocente Marion, qui venait le chercher pour dîner, et à laquelle il intima coup sur coup cinq ou six ordres impérieux. Il détestait la brave femme pour le culte dévot qu'elle rendait au nom de Peyrols; elle était à ses yeux le suppôt de Didier, son âme damnée, et, de même que M. Patru, une incarnation du code civil. Marion lui rendait bien la pareille, elle lui trouvait l'air d'un mauvais coucheur, s'indignait de ses propos cavaliers, de l'insolence de ses manières et ne pouvait assez s'étonner « que monsieur fût lié d'amitié avec cet homme. » Il y avait du mystère là-dessous, pensait-elle. — Ce pique-assiette, disait-elle à Baptiste, a quelque chose au fond des yeux qui me fait peur.

Après son dîner, Randoce se fit apporter le journal. Ce qui attira d'abord son regard fut une réclame qui annonçait à l'univers attentif que la première livraison du *Censeur catholique* était en vente. Suivait une citation que Prosper trouva pitoyable et qui lui fit hausser les épaules. — A quel misérable gratte-papier, s'écria-t-il, M. Lermine a-t-donné ma succession? Quel style! c'est de la grisaille, du camaïeu... C'est égal, j'ai manqué là une superbe affaire. Et cette pauvre Thérèse, qu'est-elle devenue? Elle a vidé la coupe des humiliations. Le bonhomme sait se conduire; il lui a fait payer cher son pardon. Crainte du scandale, la pauvre femme a dû se remettre sous la tutelle de cet imbécile, qui la mangera jusqu'à l'âme sans qu'elle ose se plaindre. La voilà bien récompensée de son beau coup de tête!

Pour se tirer de ses réflexions mélancoliques, il rouvrit le journal. Une autre nouvelle, plus intéressante encore que la première, changea la couleur de ses idées : on annonçait à l'univers de plus en plus attentif que M[lle] Carminette venait d'entrer en vacances, et qu'elle était sur le point de partir pour Marseille, où elle avait conclu un marché d'or avec l'entrepreneur d'un café chantant. Cette nouvelle fit à Randoce une vive impression. — Dans peu de jours, pensa-t-il, elle passera tout près d'ici. — Il réfléchit quelques instans, puis il prit la plume, et il écrivit à son infidèle une supplique de six pages : il lui demandait à deux genoux qu'en se rendant à Marseille elle daignât faire un détour de quelques lieues et

venir passer une journée à Nyons. Il lui offrait l'hospitalité dans le plus beau château du monde, où elle serait reçue en princesse. Il voulait conclure avec elle un traité de paix et d'amitié, et lui promettait qu'en retour de sa complaisance il lui ferait hommage de trois chansonnettes de haut goût qu'il avait composées pour elle.

Le surlendemain, il se rendit aux Trois-Platanes. Mme Bréhanne, qui était restée trois jours sans voir son héros, le reçut avec de grands empressemens mêlés de langoureux reproches. Il répondit avec froideur à ses agaceries. Il était distrait, préoccupé. Il pensait à Carminette, à ses airs dégourdis, fringans, poétiquement effrontés, à son audacieuse démarche de chat sauvage, à ses yeux émerillonnés qui jouaient de la griffe, aux folles inventions dont elle assaisonnait le plaisir; il croyait revoir cette fille étonnante, ce sublime laideron, ce chérubin d'enfer, comme il l'appelait, — et dans ce moment Mme Bréhanne lui paraissait une coquette vulgaire; peu s'en fallait qu'il ne la trouvât laide.

Mme d'Azado arriva comme il se disposait à partir. Il s'était juré de ne la plus trouver belle; à sa vue, il éprouva malgré lui un tressaillement. En vain il l'examina avec des yeux dénigrans, la fit passer par l'étamine; sa beauté sortit victorieuse de cette épreuve. Il crut s'apercevoir qu'elle avait dans le teint, dans le regard, une animation qui ne lui était pas ordinaire; d'heureux pressentimens, de secrètes espérances répandaient une clarté sur son visage. Que cette femme ne fût pas à lui, il s'y résignait encore; mais qu'elle pût être à un autre... Le démon de la jalousie le mordit au cœur, et il lui vint une méchante pensée.

Mme d'Azado lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Didier.

— Non, madame, lui répondit-il. Didier est peu écrivant, comme il est peu parlant. Je ne sais ce qu'il est allé faire à Avignon. Malgré notre intimité, je ne le questionne sur rien. Il est mystérieux en diable, ne dit ses affaires à personne, et je ne puis le voir sans penser à ce mot de l'Écriture : « les ténèbres régnaient sur la face de l'abîme; » ce qui ne m'empêche pas de lui être fort attaché. Jamais abîme ne fut plus aimable.

— On voit en effet que vous parlez de lui en ami chaud, lui répondit Lucile avec un peu de hauteur.

— Eh! madame, qui peut prétendre à la perfection? Je lui pardonne son excessive réserve comme il me pardonne mes étourderies. Un échange de petites indulgences entretient l'amitié.

— Cependant vous n'ignorez pas tout, dit Mme Bréhanne. Vous savez sans doute le fin mot de la tragique aventure de Rémuzat. On assure que vous étiez sur les lieux.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame, répondit-il d'un air discret.

— On jase beaucoup dans les petites villes, dit Mme d'Azado avec un geste d'impatience, et il est bon de fermer l'oreille aux sots discours.

— Ah! permettez, reprit Mme Bréhanne. Que vous défendiez votre cousin, rien de plus naturel; on se doit bien cela entre parens. Après tout, que lui reproche-t-on? D'avoir le cœur plus inflammable qu'il ne veut le laisser voir. Le médecin de Rémuzat, homme grave, à ce qu'il paraît, a été témoin des fureurs d'un mari..... Mon Dieu! le crime n'est pas noir, ce n'est pas un cas pendable. J'en conclus seulement que les hommes qui n'ont pas l'air d'y toucher sont sujets à caution. Qu'en pensez-vous, monsieur?

Randoce détourna la tête en jouant l'embarras. — M'est avis, répliqua-t-il, que Mme d'Azado a raison, et que le médecin de Rémuzat n'est pas un oracle.

Et là-dessus, s'empressant de rompre cette conversation, il demanda le nom d'une fleur à Lucile; puis de propos en propos, et par d'ingénieux détours, il en vint à parler théâtre et interrogea Mme Bréhanne sur les pièces nouvelles qu'elle avait vu jouer à Paris. Il écouta patiemment sa réponse, qui ne fut pas courte, après quoi il lui dit en riant : — Vous n'avez pas eu la curiosité d'entendre Thérésa ou sa rivale, la fameuse Carminette?

— Ce n'est pas ma curiosité qui était en défaut, répondit-elle; mais on prétend que ce genre de spectacles est du fruit défendu pour les honnêtes femmes. Cette Carminette fait fureur. Je m'étais promis de me procurer sa photographie, car je suis en train de me monter un album de célébrités; mais dans le trouble du départ je n'y ai plus pensé.

— Si vous désirez faire connaissance avec cette héroïne, reprit-il, j'ai de quoi vous satisfaire.

Et tirant son carnet de sa poche, il lui montra la photographie de Carminette. Mme Bréhanne voulut la lui prendre des mains. — Je ne m'en dessaisis pas, dit-il. Je permets qu'on regarde, je ne permets pas qu'on touche. J'ai mes raisons pour cela.

Ce mystère irrita la curiosité de Mme Bréhanne. Elle avança la tête, se récria d'admiration, déclara bien haut que le portrait de Mlle Carminette annonçait une personne tout à fait extraordinaire, et supplia Prosper de le lui céder pour qu'elle le mît dans son album. — J'y consens, dit-il, mais à la condition que vous me procurerez un canif pour gratter quelques mots qui ne doivent être lus de personne.

Un éclair de jalousie brilla dans les yeux de Mme Bréhanne. Elle allongea lestement le bras et se saisit de la photographie, que Prosper retint avec mollesse. Il fit semblant de se fâcher, réclama

son bien à cor et à cri. Pendant qu'il protestait, Mme Bréhanne avait satisfait sa curiosité, et partant d'un éclat de rire : — Voilà qui est singulier, dit-elle à sa fille. Si vous persistez, ma chère, à défendre envers et contre tous l'innocence de votre cousin, vous êtes condamnée à vous boucher non-seulement les oreilles, mais les yeux.

A ces mots, elle lui présenta le portrait, que Mme d'Azado repoussa de la main.

— Ne voyez-vous pas que je plaisante? reprit Mme Bréhanne. M. Randoce a écrit sur le revers de cette carte un quatrain qui est charmant, et par politesse vous ne pouvez vous dispenser de le lire.

Lucile prit la carte, lut d'un coup d'œil le prétendu quatrain et porta brusquement la main sur son cœur. Le coup avait porté. Se tournant vers Randoce, elle lui lança un regard de mépris et sortit sans prononcer un mot.

Prosper avait peine à dissimuler sa joie; ses yeux pétillaient : — Qu'avons-nous fait? dit-il à Mme Bréhanne. Mme d'Azado aime son cousin.

— Je m'en doutais, répondit-elle, et maintenant j'en suis sûre. Voilà donc cette attache mystérieuse qui retenait ma fille à Nyons, où elle s'ennuie autant que moi. Je ne suis pas fâché d'avoir brouillé les affaires. Je puis espérer désormais de la remmener à Lima.

— Vous tenez donc beaucoup à votre fameux Lima? lui dit Prosper.

— Le Pérou, s'écria-t-elle, le Pérou! On ne vit qu'au Pérou.

Il la fit causer du Pérou. Elle en parlait éloquemment, on parle toujours bien de ce qu'on aime. La peinture qu'elle lui fit de Lima et de ses habitans était chaude de couleur et le rendit pensif.

A peine fut-il de retour au Guard, qu'il chercha dans la bibliothèque de son frère tous les livres de géographie et de voyages où il était question du Pérou. Il les mit en pile, les descendit au salon, se mit à les feuilleter l'un après l'autre. Il se plongea dans cette étude avec l'ardeur fiévreuse qu'il portait en toutes choses, sa tête se monta; tout fut oublié, et son frère, et Carminette, et ses colères, et ses jalousies, et la vilaine petite action qu'il venait de commettre. Il ne pensait qu'au Pérou, rien n'existait que le Pérou. Pendant toute la soirée, il rêva de Lima, de ses larges rues et de ses maisons basses, des mines du Potose, d'ébéniers, de cotonniers, d'ananas, d'alpagas, de vigognes, de bois de fer et de sang-dragon. Il se disait que, si le chantre d'Atala avait découvert une poésie nouvelle sur les rives du Mississipi, aucun poète n'avait encore exploité les Andes péruviennes; cette conquête magnifique lui était réservée; il ne pouvait manquer de récolter sur les pentes du Sorata des moissons d'idées et d'images tropicales et d'en rapporter une palette ensoleillée, dont il répandrait à pleine brosse

dans son drame les éblouissantes bigarrures. Un fils de Faust revenant du Pérou, quel événement! quel prodige de l'art! Il se grisa de ce grand et sublime dessein. Jusqu'à l'aube, il se vit en songe traversant des sierras plantées de palmiers et de cocotiers, au pied desquels naissaient des hyperboles grosses comme des courges et de splendides métaphores couleur de feu qui exhalaient des senteurs de tubéreuse et de magnolier.

Il se réveilla n'ayant en tête que le Pérou, et sa nouvelle folie le tint jusqu'à midi. Un billet que lui remit le facteur changea toutes ses idées et le fit revenir d'Amérique à toutes jambes. Carminette avait fait bon accueil à sa proposition; elle se trouvait au bout de son répertoire; comme on allèche une souris avec des noix, il lui avait promis trois chansonnettes; elle s'était laissé prendre à cette amorce; elle avait l'esprit délicat, elle aimait les fines épices et préférait la cuisine de Randoce à toutes les autres. Avec cela, Carminette s'était mis dans la tête que Prosper lui avait écrit de l'aveu et probablement à la prière de Didier; elle se figurait que son envoi avait produit de l'effet, que le contempteur de ses charmes s'était subitement ravisé, que les écailles lui étaient tombées des yeux et qu'il mourait d'envie de renouer avec elle dans l'espérance de rattraper l'occasion perdue. Elle se promettait d'arriver au Guard armée de la plus superbe indifférence, et de tourner impitoyablement le couteau dans le cœur de sa victime. Ce jeu souriait à son humeur de guépard. Elle écrivait à Randoce : « Mon bon, c'est entendu. J'irai te voir chez ton ami pas plus tard qu'après-demain. Tu ne me parleras que d'amitié; je suis devenue sérieuse, vois-tu, et je ne veux plus vivre que pour l'art; c'est un mot de toi que j'ai retenu. Ton Didier ne pourrait-il pas m'apporter les clés de son château sur un plat d'argent? Ses vassaux feraient la haie; j'aimerais qu'ils fussent poudrés. S'il est gentil et qu'il fasse bien les choses, je lui chanterai toutes les turlutaines qu'il lui plaira. Sans rancune, ta vieille amie. »

— Adieu le Pérou et les cocotiers! dit Randoce en repliant ce billet. Carminette *for ever!*

XXVI.

En quittant le salon, Mme d'Azado s'était enfuie dans sa chambre, où elle avait passé de longues heures livrée au plus profond abattement. Depuis quelques jours, elle caressait de chères espérances, et tout à coup ce réveil, cette surprise, ce retour offensif du malheur!... Elle regarda longtemps le portrait de Carminette, qu'elle comptait restituer de sa propre main à Didier. « Voilà donc, pen-

sait-elle, ce qui l'a consolé de ne pouvoir m'aimer. Il s'était créé un fantôme auquel, faute de mieux, il avait prêté mon regard et mon sourire, et un jour que je portais une couronne de pavots dans mes cheveux, il s'est écrié : Voilà ma chimère ! Mais il a suffi que ses lèvres touchassent les miennes pour que son ivresse se dissipât et qu'il rougît de son erreur. Alors il s'est demandé comment il pourrait s'y prendre pour oublier sa déception. Cette femme a passé, et il s'est dit : Voilà le plaisir ! Il n'y a donc rien pour lui entre une chimère impossible et la réalité que voici !... Du moins cette chanteuse ne l'a pas trompé; sa figure dit bien ce qu'elle est, en l'aimant il savait ce qu'il voulait; ce qu'il cherchait, il l'a trouvé...» Et elle se disait encore : « Il m'avait offensée, et cependant je n'ai pu cesser de l'aimer. Je le croyais changeant, irrésolu, chimérique, je lui aurais tout pardonné, s'il eût été sincère; mais il m'a trompée. Lui, mentir !... N'est-il pas l'ami d'un Randoce? Cette amitié le condamne. En descendant des cimes, il aime à respirer l'air épais des marécages. Il lui faut des Randoce, des Carminette. Je ne sais plus que penser, je vois que rien n'est certain, qu'il ne faut compter que sur le malheur. »

Le jour suivant, elle dut se faire violence pour recommencer à vivre. Elle allait et venait, s'occupant, comme à l'ordinaire, de sa maison, de son jardin, de ses pauvres, des leçons de lecture qu'elle donnait aux filles de ses fermiers; mais à chaque instant elle se disait : « Voilà donc la vie ! elle n'est que cela. » Mme Bréhanne la voyait si sérieuse dans ses manières, si recueillie dans sa tristesse, qu'elle n'osa lui adresser une question, ni lui redemander la photographie de Carminette, ni faire la moindre allusion à ce qui s'était passé.

Le troisième jour, vers midi, Mme d'Azado avait descendu son avenue et s'était arrêtée quelques instans près du portail, quand elle vit arriver sur la route d'Orange une chaise de poste qui cheminait grand train. Au moment où la voiture allait passer devant elle, une jeune femme qui en remplissait tout l'intérieur de l'amplitude de ses jupes avança la tête à la portière, cria au cocher d'arrêter, et adressant la parole à Lucile : — Veuillez m'indiquer, madame, lui dit-elle, où se trouve le château de M. de Peyrols.

Mme d'Azado n'avait pu réprimer un geste de surprise; elle regarda l'étrangère en silence, puis elle lui montra de la main, sur la hauteur, le château du Guard. Carminette laissa échapper une exclamation qui ressemblait, je le crains, à un juron; la route lui avait paru longue.

— Peut-on monter en voiture jusque-là haut? reprit-elle.

Lucile lui fit signe que non.

— Et à cheval?

Lucile fit signe qu'oui, et, lui jetant un dernier regard, elle s'éloigna.

— Les habitans de ce pays sont singulièrement chiches de leurs paroles! murmura Carminette entre ses dents. Puis le cocher toucha, et la voiture se remit à rouler.

— J'ai donc vu ma rivale, pensait Mme d'Azado en remontant l'avenue. Peut-être la fait-il venir pour nous comparer à son aise l'une à l'autre. Du haut de son tribunal, ce grand juge pèsera impartialement nos mérites, le fort et le faible de chacune de nous. Il est bon d'examiner avant de choisir, et le sage ne fait rien que de sang-froid.

Il lui sembla que son cœur se redressait dans sa poitrine. Elle se sentit plus calme; il lui tardait de revoir Didier, ou plutôt de le voir, car il lui semblait qu'elle ne l'avait jamais vu.

Sa curiosité fut bientôt satisfaite. A quelques heures de là, il se présenta devant elle. Il arrivait tout courant d'Avignon; il avait quitté sa voiture au bas de l'avenue et venait chercher la réponse qui devait décider de son sort. L'instant d'avant, Mme d'Azado se croyait sûre de sa volonté, sûre de sa colère; mais au premier regard qu'elle jeta sur Didier elle sentit son cœur lui échapper. L'homme qui, debout devant elle, attendait qu'elle lui parlât, n'était pas l'inconnu à qui son indignation avait préparé un accueil digne de ses forfaits. C'était le Didier qu'elle connaissait, qu'elle avait mille fois maudit, et que, tout en le maudissant, elle n'avait pu s'empêcher d'aimer. Oui, c'était bien lui... Elle se demanda si depuis huit jours elle ne faisait pas un mauvais rêve.

Didier s'aperçut de son trouble, et il en augura mal. — J'aime à croire que vous n'avez pas oublié la question que je vous fis en partant, lui dit-il d'une voix émue. Je viens chercher votre réponse; le bonheur de toute ma vie en dépend.

— Oh! mon cousin, lui dit-elle avec un sourire forcé, voilà une phrase bien vieille, bien rebattue, et qu'autrefois vous auriez rougi de prononcer. Vous n'aimiez pas les grands mots, vous les laissiez au commun des martyrs... Je crains que le séjour d'Avignon ne vous ait gâté l'esprit. Je vous avais donné huit jours pour réfléchir; j'espérais que vous les emploieriez à vous raviser.

Il la regarda d'un air d'étonnement. — Je n'ai pas réfléchi, dit-il. Je n'ai que trop réfléchi dans ma vie. J'ai découvert depuis quelque temps que ce qu'il y a de plus simple est d'aimer, que cela simplifie tout.

— Ainsi le bonheur de toute votre vie dépendra de ce que je vais vous dire. Vous me faites trembler. Vraiment vous le prenez sur

un ton bien tragique. Je ne croyais pas que dans vos idées le mariage fût une affaire aussi grave... Et comme il se taisait : Pour ma part, poursuivit-elle, j'ai réfléchi; je suis, comme dit ma mère, l'esprit de femme le plus positif du monde. J'ai fait jadis, comme vous l'aviez deviné, un mariage de vanité. Pour essayer d'autre chose, j'en voudrais faire un de convenance. Eh bien! franchement, je peux vous assurer que nous ne nous convenons guère, vous et moi.

— Je crois rêver, s'écria-t-il avec emportement. Quelle langue parlez-vous? Vous l'avez trop fraîchement apprise; vous la savez mal.

Elle hocha la tête. — Vous avez raison. Je suis condamnée, je le vois bien, à parler de tout sérieusement... Asseyez-vous là, écoutez-moi. Il y a près d'un an, vous avez eu pour moi un caprice. Qu'a-t-il duré? Vous le savez, votre lettre... Laissez-moi parler. Je ne vous fais pas un crime de votre franchise, bien au contraire; mais que cette franchise un peu brutale m'ait fait beaucoup souffrir,... pourquoi vous le cacher? Je veux vous faire un autre aveu. Il me semblait juste qu'il vous en coûtât d'être franc. Que je fusse seule à souffrir... non, cela n'était pas juste. Votre lettre exprimait un chagrin qui me parut sincère. Je me dis : Il est aussi malheureux que moi; j'ai le droit de lui en vouloir, je n'ai pas le droit de lui retirer mon estime... Quelques jours plus tard, on m'apprit que vous veniez de partir subitement pour Paris. Ce départ, je l'avoue, me donna fort à penser. Je connais assez les hommes pour savoir... Oui, ils ont toujours la ressource de tromper leurs ennuis. Je me demandai si vous n'étiez pas aller chercher à Paris certaines distractions... Vous aviez voulu imposer à votre cœur un sentiment sérieux; il avait bien vite regimbé contre son fardeau; peut-être vouliez-vous faire ou refaire une autre expérience, demander le bonheur à ces amours faciles qui n'engagent à rien... S'il m'était prouvé que je ne me suis pas trompée dans mes conjectures, mon Dieu, je ne vous traiterais pas en criminel; seulement, je vous l'ai déjà dit, je serais inquiète, très inquiète. En conscience, il me serait impossible de lier mon sort à celui d'un homme si prompt à se distraire... Soyez sincère, dites-moi toute la vérité. N'est-ce pas le moins que je puisse vous demander?

— N'est-ce que cela qui vous arrête? lui répondit-il d'un air radieux. Vous saurez, quand vous le voudrez, ce que je suis allé faire à Paris; je vous conterai heure par heure les tristes et longues journées que j'y ai passées. Mon père m'avait laissé des devoirs à remplir. J'ai fait ce que j'ai pu, je n'ai pas réussi, et cet insuccès a été pour moi une source d'indicibles dégoûts;.. mais je ne regrette

rien. Je vivais dans l'indifférence; les cruels déboires, les amertumes que j'ai éprouvées, que j'éprouve encore, m'ont réveillé; pour la première fois, j'ai senti le besoin de me consoler, d'être heureux... Et le bonheur, le voici! ajouta-t-il en étendant le bras vers elle.

Elle fut prise d'une violente émotion. — Ainsi, dit-elle, le serment que je vous ai fait prêter l'autre jour...

— Je suis prêt à le renouveler; cependant il m'en coûterait, je l'avoue. Votre méfiance m'afflige. Je ne suis pas un saint, je ne suis pas un héros; mais je mérite qu'on se fie à ma parole.

— Prenez garde, lui dit-elle, nous avons des preuves... — Et à ces mots, s'étant levée, elle tira de son secrétaire la photographie de Carminette, qu'elle lui présenta. Il demeura stupéfait. Elle lui fit signe de retourner la carte, et il lut ce que Carminette avait écrit sur le revers. Il se frappa le front, son visage exprima un amer désespoir, dont Lucile ne comprit pas la cause.

— C'est lui,... c'est M. Randoce qui vous a remis cette carte? dit-il.

— A l'avenir, lui répondit-elle, vous serez plus circonspect dans le choix de vos amitiés.

— Cet homme n'est pas mon ami, s'écria-t-il, c'est mon frère.

Elle fit une exclamation.

— Oui, mon frère... et mon ennemi.

Il resta un instant plongé dans un muet accablement; il avait oublié Lucile, il ne pensait qu'à Randoce. Revenant à lui-même : — Pardonnez-moi, dit-il. J'oubliais que ce portrait m'accuse... Vous vous êtes imaginé... Détrompez-vous. Cette femme... Je l'ai vue chez lui, et je vous assure... Laissez-moi reprendre mon sang-froid; je veux tout vous conter...

Elle l'arrêta d'un geste, et la tête haute, une flamme dans les yeux, elle le regarda d'un air exalté qui donnait à sa beauté une expression sublime. — Pas un mot, dit-elle. Ne m'expliquez rien. Je vous crois. L'Évangile n'a-t-il pas dit : Bienheureux ceux qui croient? Laissez-moi jouir de mon bonheur.

Il se précipita à ses pieds et s'empara de ses deux mains, qu'il couvrit de baisers. A plusieurs reprises il essaya d'entamer son récit, elle lui ferma la bouche. — Non, je ne veux pas vous entendre, lui disait-elle. Plus tard... Vous parlerez plus tard. Aujourd'hui je ne veux savoir qu'une chose : c'est que je vous crois.

Il la regardait d'un air d'adoration. Elle eut tout à coup un frisson, et secouant la tête avec un sourire trempé de larmes : — Aurais-je par hasard des pavots dans mes cheveux? lui demanda-t-elle.

— Oh! rassure-toi! s'écria-t-il. Ce n'est plus un fantôme que j'aime, c'est une femme. Tu as appris de la vie deux grandes choses : tu sais pardonner et tu sais croire... Je veux aller à ton école; tu me donneras un peu de ton cœur.

XXVII.

En arrivant au Guard, Didier vit accourir au-devant de lui Marion, qui paraissait hors d'elle-même. Elle avait la physionomie renversée et levait les bras au ciel comme pour le prendre à témoin. Elle fut quelque temps sans pouvoir parler. Enfin d'une voix entrecoupée elle apprit à Didier qu'en son absence il se passait chez lui des choses inouies. Une femme était venue... non, ce n'était pas une femme, c'était un diable en jupons qui jurait comme un grenadier. Pour fêter cette princesse, Prosper avait commandé à Baptiste un vrai festin de Balthazar, et, s'étant levé à la pointe du jour, il avait fait main basse sur toutes les fleurs du jardin, qu'il avait répandues en litière sur le devant de la maison, après quoi il avait contraint tous les ouvriers à quitter leur travail, à s'endimancher, à saluer l'arrivée du diable par des salves de boîtes et de pétards. Ce qui avait suivi était, selon Marion, impossible à décrire; il semblait que le Guard eût été mis au pillage comme une ville prise d'assaut. La bonne femme exagérait; il n'y avait de vrai dans tous ces tragiques récits que le parterre saccagé et un peu de vaisselle brisée. — A cette heure, dit-elle en finissant, ils sont enfermés dans le salon, où ils tempêtent l'un et l'autre à qui mieux mieux. C'est un vacarme à ne pas entendre Dieu tonner. Personne n'ose entrer. Ah! monsieur, Dieu te garde de tes amis! Que penserait ton pauvre père d'une telle aventure?

— A vrai dire, lui répondit-il, il serait le dernier qui eût le droit de s'en plaindre.

En approchant de la maison, Didier entendit de grands éclats de voix. Il ouvrit la porte du salon et fut témoin d'une scène bien différente de ce qu'il attendait. Prosper, les cheveux en désordre, était à genoux, dans l'attitude du plus humble des supplians. De ses lèvres pâles, convulsivement agitées, jaillissait un long torrent d'éloquence. Appuyée contre la cheminée, Carminette le regardait d'un œil dur et paraissait l'écouter à peine; sa figure exprimait la plus vive contrariété. Elle regrettait amèrement d'être venue et maudissait sa complaisance. Elle avait pensé trouver à Nyons Didier et trois chansons; point de Didier, point de chansons; elle allait repartir les mains vides. Les jonchées de fleurs qu'on avait répandues sous ses pas, les pétarades dont on l'avait saluée, le

succulent repas qu'elle venait de faire, lui semblaient une maigre consolation des lugubres litanies qu'elle était obligée d'essuyer.

Prosper s'efforçait en vain de l'attendrir. Il lui disait qu'elle était son âme, sa folie, son unique et éternel amour, qu'il ne pouvait vivre sans elle, qu'ils avaient été créés l'un pour l'autre, que depuis qu'il l'avait quittée, il avait perdu sa joie et son talent; il lui rappelait tout ce qu'il avait fait pour elle, les beaux jours qu'ils avaient passés ensemble; il lui promettait que, si elle consentait à le reprendre, elle trouverait en lui l'esclave le plus soumis, qu'il se donnerait à elle corps et plume, qu'il révélerait à son génie des secrets qu'elle ignorait encore; richesse, gloire, bonheur, un avenir sans pareil les attendait, ils se devraient tout l'un à l'autre, jamais il n'y aurait eu sous la voûte du ciel un couple d'amans mieux assortis, un tel exemple d'inaltérable harmonie et d'idéale félicité. Carminette demeurait insensible comme un roc, elle ne répondait à tous ces discours que par des haussemens d'épaules, par des claquemens de langue qui signifiaient : balivernes que tout cela! De temps en temps, pour se désennuyer, elle dessinait des ronds sur le parquet avec le bout de son pied, ou, jetant un coup d'œil dans la glace, elle rajustait une boucle de ses cheveux qui s'étaient défrisés. Quand elle vit paraître Didier, elle bénit ce secours inespéré qui lui arrivait, et fut tentée d'entonner le cantique de la délivrance.

— Ce pauvre homme a grand besoin d'une douche, dit-elle en montrant du doigt Randoce. Si le mal résiste, qu'on lui mette la camisole de force!

Et à ces mots, ayant fait à Didier un petit salut protecteur, elle traversa la chambre d'un air de duchesse; mais comme elle ouvrait déjà la porte pour gagner au pied, son naturel reprenant le dessus, elle se retourna vivement, allongea le bras droit, exprima le fin mot de sa pensée par une de ces chiquenaudes hardies et pittoresques qui étaient le triomphe de son art. Celle-ci ne laissait rien à désirer; à force de travail et de recherches, Carminette avait atteint la perfection. Randoce se releva d'un bond et, les poings serrés, voulut s'élancer après elle. Didier lui barra le passage; Baptiste, qui l'avait suivi, vint à son aide; ils eurent besoin de toutes leurs forces réunies pour contenir ce frénétique, qui se débattait dans leurs bras. Il finit par se rendre, cessa toute résistance, regarda son frère d'un œil morne, et, lui tournant le dos, il s'enfuit dans sa chambre, dont il tira les verrous. Pendant ce temps, Carminette était montée à cheval et s'éloignait en hâte, fort mécontente de tout, hormis de sa chiquenaude.

Randoce resta enfermé chez lui toute la soirée. Didier se trouvait

dans une singulière situation d'esprit; il était à la fois très heureux et très malheureux; il ne savait comment accorder sa joie et sa tristesse, Lucile et son frère, le charme et la plaie de sa vie, vraie plaie d'Égypte. A minuit, il était encore dans son fauteuil, creusant ce redoutable problème et ne sachant à quel parti s'arrêter, quand Prosper à demi vêtu ouvrit brusquement la porte de son cabinet en lui criant : — Il faut en finir. Qu'avez-vous décidé?

— J'ai décidé que vous commenceriez par me faire des excuses, répliqua Didier en lui montrant la photographie de Carminette.

— Des excuses! A propos de quoi?... Vous avez revu Mme d'Azado, vous l'avez persuadée... J'ai lu votre bonheur dans vos yeux.

— Pour n'avoir pas fait le mal que vous comptiez faire, votre procédé en est-il moins indigne?

— Vous avouez donc que vous êtes heureux? Ayez du moins la pudeur de vous en taire... Et moi aussi, poursuivit-il d'une voix sombre, et moi aussi j'ai connu le bonheur. Autrefois je travaillais, j'aimais, j'étais aimé; je menais la vie qui convenait à mes goûts, à mon caractère; je me sentais au large dans ce monde; s'il me manquait quelque chose, mon imagination y suppléait; en ce temps, elle était riche à millions, elle brassait les rêves dans une cuve d'or... Mais vous êtes apparu comme un tentateur; avec vos grandes maximes et vos paroles musquées, vous avez éveillé dans mon âme des ambitions malsaines; par droit de naissance, vous pouviez vous permettre d'avoir à la fois tous les plaisirs et tous les scrupules, ce qui est, j'en conviens, la félicité parfaite; vous avez fait miroiter devant mes yeux la grande duperie du succès honnête, et vous avez travaillé sournoisement à me dégoûter de mon bonheur... La belle œuvre que vous avez accomplie! Vous avez retiré le poisson de son étang sous prétexte qu'il croupissait dans la vase et que vous le vouliez dégorger en eau courante; mais, après l'avoir fait sortir de sa bourbe, vous l'avez laissé sur le bord, à sec, et il se meurt d'asphyxie... Qui m'a dégoûté de ma pauvreté, de mon travail, de mon talent? C'est vous. Qui m'a fermé tous les chemins de la fortune et de la gloire? C'est encore vous...

— Ce qui m'épouvante, interrompit Didier, c'est que vous êtes de bonne foi et que vous croyez toutes les extravagances que vous me débitez. Il est bien dangereux, le talent que vous avez de vous persuader tout ce qu'il vous plaît de croire.

— Il est vrai, continua Randoce, que vous m'avez magnifiquement dédommagé de toutes mes pertes... Je suis votre frère! Insigne honneur!... Jamais pique-assiette ne fut mieux traité; vous ne me comptez pas les morceaux... Et que de peines vous daignez prendre pour me former le cœur et l'esprit! Si votre bourse m'est

fermée, vous me faites part de votre conscience. Je suis votre écolier, votre pénitent. Vous critiquez mes procédés et mes vers; vous m'élevez à la férule... Tout cela vous divertit, vous tient en haleine; sans moi, vous crèveriez d'ennui. Souffrez qu'à mon tour je vous donne un conseil. Défiez-vous de moi. Je suis au désespoir. Quelques douceurs que vous trouviez dans ma société, faites-moi jeter à la porte par vos gens. Les demi-partis sont dangereux... Défiez-vous, je me sens capable de tout.

— Vous me connaissez bien peu, lui répondit tranquillement Didier, si vous croyez que l'insolence et les menaces puissent rien obtenir de moi.

— Si je me mettais à vos genoux, s'écria Randoce avec rage, combien de temps m'y laisseriez-vous?

— O la phrase! la phrase! murmura Didier. O comédien!

— Et si je vous jurais que je vous aime comme un frère, — c'est le mot que vous me demandez, — seriez-vous assez simple pour m'en croire?

— Je suis si las, répondit-il, si mortellement las de ce qui se passe ici depuis quelques mois, qu'en vérité, oui, je ferais semblant de vous croire, et je me conduirais en conséquence.

— C'est un mensonge que vous n'obtiendrez jamais de moi. Que diable! il y a des choses impossibles. Non, jamais vous n'aurez le bonheur de m'entendre dire : Mon bon frère, que vous êtes sublime! La charité, s'il vous plaît!.. Vous avez lu Shakspeare, mon bon monsieur. Je vous dirai comme Orlando : — L'âme de mon père, qui est en moi, commence à se révolter contre cette servitude... J'en suis fâché, je n'ai pas un cœur de citrouille. Regardez-moi bien; je suis debout, et je vous demande ma légitime. Oui, je ressemble à mon père, j'ai comme lui l'esprit juridique; mais j'entends la chose mieux que lui. Le droit! le droit! Je ne connais que le droit naturel. Toutes vos lois humaines, je les méprise comme un vil chiffon... Moi, vous aimer! Pourquoi?... Parce que vous avez tout, et que je n'ai rien? Parce que vous êtes né dans un château, et que j'ai grandi dans une soupente?... Et lequel de nous deux méritait d'être riche? Qui de vous ou de moi est taillé pour la jouissance, taillé pour l'action? Que faites-vous de vos écus? Rien. Vous dormez; on peut dormir sur un grabat. Que faut-il à l'huître pour être heureuse? Une écaille qui ferme. J'étais né pour tout connaître, pour tout posséder, pour tout vouloir; j'avais toutes les curiosités, tous les appétits, le monde tout entier me battait dans le cœur; mais la pauvreté m'a dit : Non, tu rêveras la vie, tu ne vivras pas...

— Vous avez mille fois raison, repartit Didier. Je ne sais que faire de ma fortune. Cependant la semaine dernière je me suis

donné le plaisir de sauver du désespoir un ami de mon père en le cautionnant pour une somme considérable.

— Bien lui en a pris de n'être pas votre frère, reprit Randoce... Mais j'ai deviné votre secret. Vous êtes jaloux de moi, vous ne pouvez me pardonner mon talent... Brisons là. Faites-moi justice, et vous aurez mon estime. En attendant, permettez-moi de vous haïr et de vous mépriser, comme je néprise l'homme qui m'a lâchement abandonné, qui m'a voué de gaieté de cœur à tous les avilissemens de la pauvreté, qui a dit en m'appelant au monde : — Mon garçon, j'ai attrapé quelques heures de plaisir; tire-toi d'affaire comme tu pourras...

— O le malheureux! fit Didier en poussant un gémissement.

— Malheureux, oui, je le suis. Tout à l'heure Carminette était ici. Le son de sa voix m'est resté dans l'oreille. C'est tout mon avoir, toute ma fortune... — Et d'une voix de tonnerre : — Je vous le demande pour la dernière fois. Qu'avez-vous décidé?

— Peut-être le saurai-je quand vous m'interrogerez sur un autre ton.

Randoce s'élança sur un trophée d'armes qui était pendu à la muraille; il en détacha un pistolet.

— Prenez garde, il est chargé, lui cria Didier. Que voulez-vous faire?

— Rassurez-vous; qu'est-ce que je gagnerais à vous tuer? répondit-il. Et fouillant dans un tiroir, il en tira une boîte, où il prit une capsule dont il coiffa la cheminée.

— Qu'avez-vous donc fait de votre sachet de lavande? lui demanda Didier.

— Je n'y pensais plus, vous avez raison, dit-il en posant l'arme sur la table. Il ouvrit la fenêtre, s'appuya sur le rebord, respira la fraîcheur de la nuit, contempla le firmament. Il s'attendait que son frère profiterait de ses délais pour s'emparer de l'outil meurtrier et le mettre en sûreté. Didier ne bougea pas.

Enfin Randoce se redressa. Montrant de la main le ciel étoilé : — C'est assez réussi, dit-il, mais c'est toujours la même chose. Il s'avança vivement vers la table, comme un homme qui a pris son parti; il saisit le pistolet, regarda son frère, appuya le canon contre sa tempe droite et pressa la détente. La capsule partit, et ce fut tout. Le pistolet n'était pas chargé. Didier le savait... Et Randoce? Il venait de mettre à la loterie, sachant qu'il y avait vingt bons billets contre un mauvais.

Ce qui est certain, c'est qu'avant de sortir de la chambre il jeta le pistolet à terre avec une telle violence qu'il en cassa le chien.

— Bon Dieu! fit Didier en se frappant la poitrine; quand donc

saurai-je où commence l'homme, où finit le comédien? J'ai beau fouiller sous le masque, je ne trouve point de visage.

XXVIII.

Trois semaines plus tard, Didier écrivait ce qui suit :

« C'en est fait : entre Randoce et moi, il y aura l'Océan. Rien ne finit que par la mort, et grâce au ciel nous sommes très vivans l'un et l'autre; mais l'Océan, c'est quelque chose. Je crois qu'à cette distance nous ne nous gênerons point et que nous pourrons nous aimer.

« Pendant une journée, je fus bien inquiet; je me reprochais de l'avoir mis au défi; je le cherchai dans la montagne, et, regardant mes mains, je croyais apercevoir des taches de sang. Je courus aux Trois-Platanes. Je vois encore Lucile accourant à moi tout effarée : — Ma mère est partie; elle avait si bien pris ses mesures que je ne me suis doutée de rien. Sa chambre est vide; elle a tout emporté, jusqu'à sa perruche. Elle avait deviné que je ne quitterais plus Nyons. — Ils sont partis ensemble, lui dis-je, et je sentis comme un rocher qui se détachait de ma poitrine. Survint M. Patru, qui se mit à rire aux anges. — De quoi vous plaignez-vous? s'écria-t-il. N'êtes-vous pas trop heureux que ces deux folies se soient plu l'une à l'autre? Désormais votre bonheur est franc de toute hypothèque.

« Une lettre nous arriva de Bordeaux, lettre folle d'amour, folle d'injustice. Mme Bréhanne nous accusait de la vouloir séparer de l'homme de ses rêves; il dépendait de nous qu'il l'épousât. Elle nous exposait les théories de Randoce, qui sont étranges. Il estime qu'un homme peut en sûreté de conscience se faire entretenir par sa maîtresse, entre amans tout est commun; mais il se déshonore en vivant des charités de sa femme... — Ils veulent vous faire chanter, dit M. Patru.

« Je résolus de partir sur-le-champ pour Bordeaux. Il m'en empêcha : — Vous accorderiez tout! — Nous passâmes toute la nuit à batailler. Je lui disais : — Pensez de Randoce ce qu'il vous plaira; toujours est-il qu'il n'avait qu'un mot à dire, qu'une grimace à faire pour obtenir de moi ce qu'il voulait. Ce mot, il ne l'a pas prononcé; cette grimace, il n'a pu la commander à son visage. — M. Patru partit le lendemain, muni d'instructions et de pouvoirs. Il trouva la situation un peu différente de ce qu'il attendait. Mme Bréhanne lui parut amoureuse à en perdre la tête; son aventure l'avait rajeunie, transformée; elle était jolie comme un ange. Prosper semblait épris; mais, selon M. Patru, c'est pour le Pérou qu'il en tient. Le chiffre des deux pensions fut longuement, âprement dé-

battu. Mme Bréhanne disputa comme un procureur. Prosper jouait l'indifférence et ne disait mot. M. Patru lui déclara qu'il était notre mandataire, que l'argent passerait par ses mains, qu'ils eussent à s'adresser à lui.

« — Mariez-vous bien vite, leur dit-il, embarquez-vous pour Lima, et qu'on ne vous revoie plus!

« — Ah! par exemple, fit Prosper, quand j'aurai fini mon drame...

« — Votre drame! Qui diable! croit encore à votre drame?

« Prosper m'a écrit. Il est bon prince : il consent à tout oublier. Il plaisante sur les nouvelles relations de parenté que va établir entre nous notre double mariage : — Grâce à Dieu! vous n'êtes plus mon frère. Vous serez, selon les circonstances, mon gendre ou mon neveu. Je puis me couvrir devant vous comme un grand d'Espagne. — Le reste de sa lettre est un cantique en l'honneur du Pérou. Nouveau Pizarre, il s'apprête à conquérir l'empire des Incas pour le compte de sa souveraine, la poésie. Il voit déjà s'ouvrir devant lui des horizons immenses... Immense! à l'article de la mort, il aura ce mot entre les dents.

« Je faisais hier une réflexion mélancolique. Prosper est un tempérament; je suis peut-être une âme. Si on nous fondait ensemble, cette combinaison pourrait bien produire un grand poète. Tels que nous sommes, chacun de nous n'est que la moitié de quelqu'un. J'ai le rêve, il a la main; de cette main mise au service de ce rêve, il sortirait peut-être quelque chose de grand.

« Que dirait mon père?... Hélas! j'ai misérablement échoué. La tâche était au-dessus de mes forces. Il n'est pas d'homme moins propre que moi à prendre de l'ascendant sur un autre homme..... Prosper a plus fait pour moi que je n'ai fait pour lui. Il m'a tiré de mon indifférence, il m'a fait désirer le bonheur, il m'a réconcilié avec le possible. C'est le malade qui a guéri le médecin...

« Je passe auprès d'elle des journées entières qui s'écoulent comme des minutes. Qu'elle me parle ou qu'elle se taise, sa présence me suffit; je ne rêve rien au-delà. Après l'avoir quittée, l'inquiétude me reprend. Je me demande : Le bonheur de demain vaudra-t-il celui d'aujourd'hui? mais à peine l'ai-je revue, tous mes doutes sont levés. Quelle est donc cette musique qui berce le cœur et qui endort le rêve?

« Cette après-midi nous nous sommes promenés le long de l'Aygues. Nous nous assîmes sur la berge, au pied d'un saule. A cet endroit, il y a grand fond. Il me prit une envie folle de l'enlacer de mes bras et de me précipiter avec elle dans cette eau profonde, pour être sûr d'emporter dans la mort ce qui me remplissait le cœur. Il sembla qu'elle eût deviné ma pensée : elle se tourna vers

moi en souriant, et sur ses lèvres entr'ouvertes la vie m'apparut belle comme un songe..... »

Le jour de son mariage, Didier se fit attendre à la mairie. Il s'était mis en chemin de fort bonne heure. S'apercevant qu'il était en avance, il ralentit le pas, et bientôt il fut s'asseoir sur une pierre, au bord d'un ravin. Prosper lui avait écrit la veille pour lui annoncer son mariage et son départ. Il relut ce billet et s'occupa de tirer l'horoscope de son frère, de calculer ses chances de bonheur. — Ne jamais se juger, avoir une marotte, croire aveuglément à son talent et ne voir dans la vie qu'un thème de littérature, ce sont là, pensait-il, de précieux avantages. Les Randoce font ressource de tout, même du malheur. Prosper n'aura jamais de chagrins qu'il ne puisse mettre en rimes. L'heureux homme!... Ce disant, il se surprit à imiter l'inimitable chiquenaude de Carminette. — Eh bien! oui, reprit-il. La chiquenaude de Carminette! serait-ce là le fond des choses, le dernier mot de la sagesse? L'heureuse fille!...

Mais aussitôt, rentrant en lui-même, il éprouva une vive confusion. Il tira de son sein un médaillon d'ivoire qui renfermait le portrait en miniature de Lucile; il était en possession de ce trésor depuis quelques jours. Il ouvrit la boîte, et contempla d'un œil avide la peinture, qui était faite avec art; la ressemblance était frappante. Il est possible que Didier fût guéri, comme il s'en flattait; mais il avait quelque léger ressentiment de son mal, voici du moins ce qui lui arrivait. Aussi longtemps qu'il se trouvait en la présence de Mme d'Azado, il goûtait un bonheur tranquille, une paix silencieuse et profonde; mais loin d'elle, regardait-il son portrait, il entrait en extase, le cœur lui battait violemment, le feu de la fièvre allumait son sang, il croyait entrevoir je ne sais quelle divine créature à laquelle il tendait les bras et qui le tenait à distance, se refusait à ses désirs. Explique qui pourra cette énigme! S'il aimait passionnément la femme, c'est du portrait qu'il était amoureux.

Le chant d'un paysan qui coupait une cépée d'osier le tira de sa contemplation. Il rougit comme s'il avait été surpris en bonne fortune, ferma précipitamment le médaillon, regarda sa montre, se frappa le front et se mit à courir. Quand il arriva, on l'attendait depuis vingt minutes, et Lucile commençait à s'inquiéter. Je ne sais ce qu'il put lui dire pour justifier son impardonnable retard.

VICTOR CHERBULIEZ.

LA

PEINTURE MONUMENTALE

EN ALLEMAGNE

PIERRE CORNÉLIUS.

On a vu s'accomplir, il y a trente ou quarante ans, en Allemagne une des tentatives où l'on reconnaît le plus clairement le caractère d'ambition juvénile qui distingue la première moitié du XIXe siècle, et qui tranche si singulièrement avec notre prudence actuelle, mêlée de frivolité et de désenchantement. On conçut l'idée de rendre à l'art le rôle social qu'il avait en Grèce dans l'antiquité et en Italie à l'époque de la renaissance; on essaya d'élever la peinture à la dignité d'une interprétation populaire des grands enseignemens moraux et religieux dans des œuvres faites pour décorer les monumens publics et frapper tous les regards au lieu de servir au luxe des demeures privées et à la satisfaction d'un goût passager. Cette entreprise, accueillie d'abord avec intérêt et bientôt avec enthousiasme, n'était point née cependant d'un entraînement général; elle procédait d'une seule pensée, d'une seule volonté, elle avait pour promoteur et elle a eu pendant plus de cinquante ans pour guide un seul homme, Pierre Cornélius. Les grands desseins de cet audacieux esprit seraient, il est vrai, restés à jamais irréalisables, si, par une rencontre imprévue, la faveur d'un prince passionné pour les arts n'eût mis à sa disposition les ressources d'un

pays important et les monumens d'une capitale. C'est ainsi que, dans un temps d'éparpillement intellectuel et de conflits politiques, dans un pays morcelé, Cornélius a pu écrire quelques-unes de ces pages qui s'imposent à l'attention de tout un peuple, et que les étrangers mêmes ne peuvent ignorer. Les peintres dont nos voisins sont le plus justement fiers ne nous sont d'ordinaire connus qu'à demi; la plupart de leurs tableaux, ensevelis au sortir de l'atelier dans le secret des maisons particulières, échappent à nos regards. Les œuvres de Cornélius, rassemblées à Munich et à Berlin, accessibles à tous les yeux, visitées du matin au soir par la foule sans cesse renouvelée des touristes, ne sauraient être complétement inconnues d'aucun homme amoureux des beaux-arts. On peut parler de cet artiste avec l'assurance d'être compris et apprécier en connaissance de cause l'action qu'il a exercée comme la valeur des travaux dont il a doté son pays.

Plus jeune de deux années seulement que M. Ingres (1), Pierre Cornélius l'a suivi dans la tombe à quelques mois seulement d'intervalle, et la mort en rapprochant leurs noms fait éclater à la fois la différence de leur génie et l'analogie plus profonde encore de leur caractère. Les différences se résument dans l'amour religieux de la forme particulier à M. Ingres, tandis que la pensée était pour Cornélius l'objet d'un culte presque exclusif; l'analogie, le trait commun et dominant de leur carrière à tous deux est la poursuite imperturbable d'un même dessein, la fermeté des vues, la conviction. Les biographies n'ont parlé jusqu'ici du peintre allemand qu'avec une réserve qui m'a causé plus d'un regret. Le détail de sa vie intime et de ses relations si nombreuses ne saurait manquer, lorsqu'il sera mieux connu, de nous apporter de grandes lumières; nous en savons assez toutefois pour nous faire dès à présent une juste idée de la foi sérieuse qu'il a portée dans l'exercice de son art. Attaché d'une conviction ardente aux principes les plus élevés, il a mis à les appliquer une volonté qui n'a jamais fléchi, et que de choses pourtant auraient pu l'ébranler! Il a vu l'art dégénérer autour de lui en un luxe vulgaire et en un moyen de fortune. Il a vu l'ironie érigée en système et entendu proclamer la souveraineté de la fantaisie, gage suprême du génie autorisé à se jouer et des sujets qu'il choisit et de la nature qu'il interroge et des idées dont il s'inspire et de lui-même. Salué comme un rénovateur sans rival, il a gardé pendant un quart de siècle la primauté incontestée dont il avait été d'abord investi; puis l'opinion publique s'est re-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er avril, le travail de M. H. Delaborde sur Jean-Dominique Ingres.

froidie à son égard, la critique est revenue sur l'excès d'une admiration sans réserve; les œuvres du maître ont été révisées une à une par des juges plus sévères, et ses créations nouvelles n'ont plus rencontré qu'un assentiment douteux. Bien que ses derniers travaux ne fussent nullement indignes de ceux qui avaient fait sa renommée, il a dû supporter la rude épreuve de se voir mis en question de son vivant même, et il n'a plus conservé que cette gloire vague, ombre indestructible d'un nom illustre, reste d'un prestige qui a longtemps duré. Il a résisté à ces variations de la critique, à ces retours de la mode; il n'a pas éprouvé un moment de trouble, et il est mort sans avoir rien perdu de l'intégrité de la foi première, avec la certitude d'avoir marché vers la vérité et de l'avoir quelquefois atteinte.

Cornélius a laissé après lui quelques adeptes fidèles de ses principes; il n'a point proprement laissé d'école, et il n'est pas difficile d'en découvrir la raison. Lorsqu'en face des ruines que la révolution avait faites on se mit à chercher quelque chose de plus stable que les institutions humaines, on crut s'apercevoir que les grands ressorts du monde et de l'histoire ne sont ni des volontés individuelles, ni des caprices passagers, ni des hasards; on les chercha dans des idées inflexibles comme des lois, immuables comme la raison, et ce sont ces idées que Cornélius se proposa d'exprimer dans la peinture. Bientôt ces grandes synthèses en se multipliant s'ébranlèrent et se compromirent les unes les autres, l'expérience se vengea de cette foi aveugle aux principes abstraits et infligea aux idées des humiliations répétées; il fallut recommencer à se soumettre modestement aux leçons de la réalité, et ce retour atteignit la peinture comme tout le reste : elle redescendit du ciel sur la terre, elle sortit de l'éternité pour rentrer dans le temps, qui est son domaine, et alors a commencé pour Cornélius le délaissement. Au reste le malheur de n'avoir pas fondé une école est commun à bien des artistes de premier ordre; ils ne passent point pour cela sans laisser après eux une longue trace de leur action. Le véritable artiste agit par ce qu'il est autant que par ce qu'il fait : l'ardeur qui l'anime suffit pour exciter les talens autour de lui et pour allumer l'étincelle chez ceux-là mêmes qui n'acceptent pas ses leçons. Quoi qu'on puisse penser de la tentative de Cornélius et quelque jugement que nous soyons conduit nous-même à porter sur son œuvre, on ne lui refusera pas d'avoir exercé une influence bienfaisante. Il a élevé pour un temps assez long le niveau de l'ambition parmi ses contemporains. Par la pureté de sa foi d'artiste, par la décision de sa volonté, par le grand élan qu'il avait pris, il a imprimé une vive secousse à l'art en Allemagne et même ailleurs. Si pendant une cer-

taine période on a pu constater en plus d'un pays un effort général vers le grand, cette impulsion s'explique sans doute par une situation d'esprit analogue et par des circonstances identiques; il serait injuste de ne pas reconnaître que Cornélius y a contribué pour sa part. La correspondance d'Hippolyte Flandrin porte la trace de l'admiration respectueuse dont il était pénétré pour l'artiste allemand. En Belgique, MM. Guffens et Van Schwerts relèvent indubitablement de Cornélius, et il est visible qu'Antoine Wiertz (1) se rattache jusque dans les écarts de son talent à la tendance idéaliste. Une influence si haute et due à de pareilles causes vaut bien l'avantage peu sûr d'avoir fondé une école; elle donne peut-être à la vie de Cornélius et à l'examen de ses travaux un certain caractère d'intérêt et d'opportunité.

I.

Il n'y a nulle raison de révoquer en doute les témoignages d'après lesquels Pierre Cornélius aurait, comme bien d'autres peintres, montré dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour l'art qu'il devait cultiver avec un si grand éclat. Cette précocité fut d'ailleurs singulièrement favorisée par les circonstances. Né le 23 septembre 1783 à Dusseldorf, au sein d'une famille catholique, il fut élevé à l'ombre de l'académie, où son père, Aloys Cornélius, cumulait les fonctions d'inspecteur et de professeur (2), et il eut pour ainsi dire, en ouvrant les yeux, le spectacle des chefs-d'œuvre rassemblés dans la célèbre galerie qui dépendait alors de l'académie, et qui fut transférée à Munich en 1805, au moment où la couronne de Bavière se voyait menacée de perdre la ville de Dusseldorf, qui lui avait été donnée par l'empereur. Il paraît que, lorsqu'il pleurait, la vue des plâtres de la salle des antiques avait le pouvoir de l'amuser, et plus d'une fois sa mère dut recourir pendant la nuit à ce moyen pour l'apaiser. Tout jeune, son père l'employait dans son atelier à nettoyer sa palette et ses pinceaux. L'enfant apprenait de lui-même à dessiner en copiant des gravures d'après Raphaël, et à dix ans, l'esprit tout rempli des récits de l'histoire sainte, il découpait sur du papier noirci les figures des grands personnages de l'Ancien Testament.

Si jamais vocation parut manifeste, c'est bien celle-là; elle fut

(1) Voyez, sur Antoine Wiertz, une intéressante étude de M. de Laveleye dans la *Revue* du 15 décembre 1866.

(2) On peut voir dans l'église des franciscains à Aix-la-Chapelle un tableau de cet artiste, représentant la *Stigmatisation de saint François,* qui n'est pas sans mérite, et qui dénote en particulier une remarquable habileté de main.

néanmoins un instant méconnue et sur le point d'être traversée par une intervention que Cornélius a lui-même racontée en détail. « J'avais seize ans lorsque mon père mourut, laissant une femme et sept enfans sans fortune; nous dûmes, mon frère aîné et moi, songer à pourvoir aux besoins de la famille. C'est alors que de sages personnes firent entendre à ma mère qu'il vaudrait peut-être mieux me mettre en apprentissage chez un orfèvre que de me faire étudier la peinture à cause du temps que cet art exige et du grand nombre de peintres qui existaient déjà. Ma brave mère ferma l'oreille à ces conseils, et dès ce moment sa confiance en mon avenir, la pensée que je pouvais être arraché quelque jour à un art que j'aimais, me remplirent d'une ardeur incroyable, et je fis en peu de temps des progrès qui promettaient bien plus que je n'ai tenu. » Les sages personnes dont parle Cornélius n'étaient autres que le directeur même de l'académie, Pierre de Langer, qu'il devait remplacer successivement à Dusseldorf et à Munich. En résistant à des considérations d'intérêt immédiat qui, venant d'une telle source, devaient avoir à ses yeux beaucoup d'autorité, la mère de Cornélius s'imposait de lourds sacrifices. Pour les alléger, il fallut bientôt que le jeune artiste tirât quelque parti de ses connaissances et acceptât de petits travaux, dessins d'almanach, bannières d'église, portraits au crayon. Si regrettable qu'il soit souvent de voir un talent réel exposé au péril de s'épuiser dans des besognes infimes, ces travaux de pur métier eurent peut-être cette fois un effet contraire en disciplinant une imagination portée au vagabondage et à l'exagération. Je ne puis néanmoins m'empêcher de remarquer que Cornélius n'avait pu recevoir jusqu'alors qu'une éducation générale très incomplète, et je me demande si ce défaut d'études premières a été sans inconvénient chez un artiste d'une intelligence avide et qui a tant donné à la pensée. Qui sait si une culture plus étendue et reçue à temps ne l'eût pas mis en garde contre les tentations dangereuses d'une érudition tardivement acquise, et si, mieux pourvu dès le début de connaissances indispensables, il n'eût pas échappé à l'influence des systèmes à la mode et à l'écueil des inspirations purement littéraires?

Ce fut à l'occasion d'un concours ouvert à Weimar sous les auspices de Goethe par une société qui se proposait pour but avoué de combattre ce retour au moyen âge dont les Schlegel s'étaient faits les promoteurs que Cornélius exécuta ses premiers travaux. De 1803 à 1805, il envoya successivement à Weimar un tableau aujourd'hui perdu, *Polyphème dans son antre*, qui était peint en camaïeu, un carton à l'encre de Chine et au crayon blanc qui représentait *le Genre humain pressé par l'élément de l'eau*, enfin un dessin à la

sépia dont le sujet était *Pirithoüs et Thésée dans le Tartare*. Quoique aucun de ces morceaux n'eût été l'objet d'une distinction particulière, Cornélius ne dédaigna pas d'en transporter plus tard certaines parties dans les fresques de la Glyptothèque de Munich. Vers le même temps, il fut chargé par l'entremise de M. Walraf, dernier recteur de l'université de Cologne, avec qui son métier de dessinateur l'avait mis en relation, de décorer le chœur et la coupole de l'église de Saint-Quirin à Neuss. Il y peignit en grisaille et à la détrempe les apôtres, les évangélistes et plusieurs figures d'anges. On trouvait, à ce qu'il paraît, dans ces peintures, maintenant détruites, la hardiesse de conception et la grande tournure qui caractérisent les ouvrages postérieurs du maître.

On peut voir dans *le Tambour Legrand*, de Henri Heine, une vive image de Dusseldorf à la veille et au lendemain de 1806. La présence de l'étranger vainqueur attestait la chute profonde de l'Allemagne, et la plupart des esprits étaient portés instinctivement à se dérober au sentiment des catastrophes présentes. La littérature, sortant de sa placidité classique, se plaisait à évoquer les grandeurs passées de la patrie. La curiosité fervente d'un certain nombre d'amateurs, de MM. Sulpice et Melchior Boisserée, de M. Jean Bertram, de M. Walraf, exhumait les peintures oubliées du moyen âge germanique et ajoutait à l'histoire de la vieille école allemande un ou deux siècles de gloire. Cornélius visitait assidûment les précieuses collections de Cologne. La situation de sa famille s'étant améliorée en 1809, il avait pu quitter Dusseldorf et s'établir à Francfort, où il trouvait un plus vaste théâtre. En compagnie de quelques amis animés de la même ardeur que lui, il se livrait à des travaux plus libres. Si pour vivre il faisait encore des portraits au jour le jour, il peignait à l'huile pour le prince de Dalberg une sainte famille, visiblement inspirée des anciens maîtres de Cologne et de Nuremberg, dans laquelle il donnait à sainte Anne les traits de sa mère. Il exécutait dans une maison particulière des peintures décoratives dont il ne reste malheureusement que les esquisses. De plus il méditait et il poussait rapidement une entreprise plus audacieuse et plus neuve : il tentait d'interpréter dans une suite de quinze dessins les scènes capitales du *Faust*. Le voisinage de la maison où Goethe avait vu le jour, l'impression produite sur l'artiste par la vieille cité impériale, furent-ils pour quelque chose dans les motifs qui dirigèrent son choix? En vérité, le bruit que faisait alors le romantisme, l'ascendant qu'il exerçait, le goût de plus en plus répandu du moyen âge, enfin l'étude attentive que Cornélius consacrait depuis longtemps aux maîtres du XVe et du XVIe siècle, expliquent assez son dessein sans qu'il faille recourir pour s'en

rendre compte à une suggestion fortuite. Un travail poursuivi sans relâche pendant plusieurs années ne saurait procéder d'un caprice momentané ni d'une occasion matérielle. Or Cornélius avait quitté Francfort depuis longtemps lorsqu'il adressa la seconde partie de ses dessins à Goethe avec une lettre qui porte témoignage de la pensée toute nationale qui les avait inspirés. Goethe, devenu peu à peu étranger aux dispositions dans lesquelles il avait composé le premier *Faust*, était en plein dans sa période d'hellénisme. Le progrès de ses réflexions, l'expérience, le dégoût des aberrations romantiques, le dégageaient de plus en plus des rêveries maladives en le rattachant au sens pratique de la vie. Il n'était guère en humeur de goûter sans réserve un interprète si naïvement pénétré des idées et des émotions qui lui représentaient une jeunesse déjà bien lointaine. Après avoir vu les sept premiers dessins, il écrivit pourtant à l'artiste une lettre polie, où l'éloge est tempéré par l'avertissement et où il est curieux de voir le poète signaler lui-même les écueils d'une route qu'il avait ouverte un des premiers. « Les momens, dit-il, sont bien choisis et représentés avec bonheur. En vous transportant au sein d'un monde que vous n'avez point vu, dont vous ne pouvez avoir idée que par les maîtres anciens, vous êtes parvenu par un effort puissant à vous y reconnaître, à en rendre heureusement et comme choses qui vous seraient familières non-seulement le costume et le dehors, mais encore la manière de sentir. Vous avez toutefois un péril à éviter. L'art allemand du XVIe siècle, qui, comme une seconde nature, sert de base à vos travaux, ne peut être conçu comme parfait en soi; il ne s'est pas développé complétement, il a poursuivi un but qu'il n'a point pleinement atteint comme l'art italien. Laissez faire ce sentiment du vrai qui est en vous, mais exercez en même temps, par l'étude de ce que l'art antique et l'art moderne ont produit de plus parfait, le sentiment du beau, pour lequel vos dessins attestent les plus heureuses dispositions. » Et Goethe terminait sa lettre en recommandant au jeune artiste d'imiter Albert Dürer, qui avait su alimenter et purifier sa flamme au foyer italien.

Ce dernier conseil était au moins superflu. Depuis plus de deux ans, Cornélius rêvait de faire son pèlerinage d'artiste en Italie, et il s'y était préparé de longue main. Il arrivait à Rome à la fin de 1811, après avoir fait avec son ami Ch. Xeller, de Biberach, la plus grande partie de la route à pied. La nombreuse colonie d'artistes allemands qui s'y trouvait alors était divisée en deux camps : d'un côté les admirateurs passionnés de l'antique, entre autres Thorwaldsen et Koch, auxquels se joignaient, peu de temps encore avant l'arrivée de Cornélius, Wæchter et Schick, successeurs immé-

diats d'A. Carstens; de l'autre, les adeptes du romantisme néo-chrétien, qui avaient à leur tête Overbeck et Schadow. Ces derniers s'étaient retirés tous ensemble dans le vieux couvent de Saint-Isidore, où ils menaient une existence quasi monacale, travaillant en cellule et apprêtant eux-mêmes leurs repas dans la cuisine du couvent. Cette vie d'anachorète, leur allure compassée et austère, les avaient fait surnommer les *Nazaréens*, et tranchaient avec les habitudes dissipées d'une petite phalange mondaine qu'ils n'avaient pu gagner. Mêlant à leur dévotion pour l'art un certain fanatisme de propagande, ils travaillaient à la conversion des nouveau-venus, protestans ou juifs, et déjà racontaient sous le manteau quelques miracles. En même temps ils s'absorbaient dans la contemplation exclusive des préraphaélites, de Giotto, de Masaccio, de Fiesole, des maîtres primitifs de Florence et de l'Ombrie. Il y avait bien du factice, du parti-pris et de l'apparat dans tout cela; si sincère que fût peut-être leur illusion, ils ne négligeaient rien pour l'entretenir. Ce bizarre effort pour retrouver une innocence d'esprit à jamais perdue et pour rallumer en soi cette foi enfantine dont on espérait un rajeunissement de l'inspiration rappelle beaucoup trop, il faut bien le dire, le procédé de ce vieux poète dont parle Gabriel Naudé, qui, avant de faire une description du cheval, « s'enfermoit dans sa chambre, se mettoit à quatre pattes, hennissoit, alloit l'amble, le trot, le galop, et taschoit par toute sorte de moyens à bien contrefaire le cheval. » Cornélius avait une droiture de raison qui le préserva de ces excès. Il se lia étroitement avec Overbeck, dont la douceur et l'amabilité exerçaient un attrait presque irrésistible; ils se voyaient souvent, tous les samedis soir ils se réunissaient pour se communiquer ce qu'ils avaient fait pendant la semaine et échanger avec une franchise fraternelle leurs observations; c'était, selon un mot qui caractérise assez bien les nuances diverses de leur caractère, l'amitié de saint Jean et de saint Paul. Toutefois Cornélius n'alla point s'enfermer à Saint-Isidore, et il se lia en même temps avec Thorwaldsen et Koch, comme s'il se fût senti destiné à servir de moyen terme entre ces directions contraires, et qu'il eût voulu tenter en lui cette réconciliation de l'antiquité et du christianisme dont la pensée apparaît dans plus d'un de ses ouvrages.

Heureuse et trop rapide époque d'espérances enthousiastes et d'ardent labeur dont Cornélius a gardé jusqu'à la fin un souvenir plein d'émotion! « Il serait impossible, dit-il quelque part, de tracer brièvement le cercle du développement moral qui eut lieu à Rome pendant le séjour que j'y fis : j'ose dire que l'espace de plusieurs siècles a été parcouru en peu d'années. » Le noble Niebuhr, qui arrivait à Rome vers le même temps avec le titre d'envoyé prus-

sien, nous a laissé dans ses précieuses lettres l'image vivante de cette généreuse exaltation; il pressentait aussi les écarts et les troubles qui égarèrent bientôt et finirent par briser la petite église. Il n'est frappé à son arrivée que du dévouement à l'art, du parfait désintéressement de ses compatriotes; il croit qu'ils ouvrent pour l'Allemagne une ère nouvelle, et il réclame hautement pour eux la protection du gouvernement prussien; il raconte leurs lectures du soir chez Brandis ou Bunsen et décrit leurs réunions, dont la présence de l'étranger profane ou le bruit des événemens politiques ne trouble jamais le recueillement. Peu à peu cependant ce qu'il y a d'excessif et d'incommode dans leur foi religieuse, d'étroit dans leur esprit, se fait sentir à lui; son protestantisme libéral s'offense de leur propagande indiscrète et de ce zèle auquel tout porte ombrage. Il avait distingué d'abord Cornélius, et, à mesure qu'il devient plus sévère pour les autres, il apprécie davantage cette fermeté d'esprit, cette justesse d'idées qui n'exclut pas l'audace et cette parfaite tranquillité dans une situation souvent embarrassée. « Cornélius, écrit-il, a épousé une brave femme, une Romaine, qui sera, j'espère, d'un grand secours à Marguerite. Il est pauvre, parce qu'il travaille non pour le gain, mais pour sa conscience, chose dont les marchands abusent; si je ne puis lui donner du travail, au moins suis-je heureux de lui venir en aide quand la détresse est trop grande. » Il ne s'en fallait pas de beaucoup que Cornélius ne passât aux yeux de ses amis orthodoxes pour infecté d'hérésie. Il admirait Goethe, il lisait la Bible, il restait étranger aux puérilités et aux scrupules des néophytes. Un jour, après avoir soupé chez Bunsen, au palais Cafarelli, on était monté sur la terrasse. La nuit était splendide. Niebuhr s'avisa de proposer en plaisantant de boire au vieux Jupiter, dont la planète luisait en ce moment à l'horizon, et Cornélius avait répondu en trinquant gaîment, au grand étonnement des Nazaréens, stupéfaits d'un tel acte de paganisme. Cornélius avait fait plus encore : impatienté de cette manie de conversion dont les artistes allemands semblaient atteints en touchant le sol romain, il avait déclaré qu'au premier scandale de ce genre il se ferait protestant : simple parole arrachée au bon sens indigné, et qu'il ne faudrait pas prendre trop au sérieux. Cornélius était sincèrement catholique, il l'était au point de ne pas être exempt de toute prévention à l'égard des autres confessions, et si son œuvre n'exhale pas le parfum claustral de celle d'Overbeck, elle n'est certainement pas moins religieuse.

Échappé cependant aux influences d'une piété trop étroite, Cornélius rapporta des fruits précieux de son séjour en Italie. Il y prit conscience de lui-même et de sa vraie puissance. A part toute su-

perstition d'artiste, Rome et l'Italie, par les chefs-d'œuvre qui s'y trouvent rassemblés comme par la tradition qui s'y perpétue par l'air qu'on y respire, manquent rarement de développer dans quiconque en a reçu le germe l'amour et le sentiment de la beauté plastique; on dirait que les splendeurs que la nature et le génie humain ont accumulées sur cette terre bénie y entretiennent comme un reste bienfaisant de paganisme qui épanouit le talent sous les rayons de tant de chefs-d'œuvre. Ce n'est pourtant pas en ce sens que le séjour d'Italie paraît avoir profité à Cornélius. Malgré l'étude passionnée des anciens maîtres et la pratique assidue par laquelle il sut se rompre à l'imitation des styles les plus différens, il a gardé intacte cette rude originalité germanique et, qu'on nous passe le mot, cette barbarie d'homme du nord qui se fait jour dans ses premiers essais. Non-seulement il continue le *Faust* à Rome, mais, comme si le vieux levain allemand eût fermenté en lui avec plus de violence, il cherche ce qu'il y a de plus inculte et de plus sauvage dans la littérature de son pays pour s'en inspirer. Il s'adresse au poème des *Nibelungen*, récemment retrouvé, et il y consacre huit dessins, où les fureurs du crayon, l'énergie farouche des expressions, la complication des idées, atteignent, autant que le permet le tempérament civilisé du XIXe siècle, la puissance, je dirais presque l'atrocité de la vieille épopée barbare. Dans ces dessins, parfois superbes de fougue et d'invention, on chercherait vainement la trace de l'influence antique, quelque chose de la sérénité des marbres du Vatican, de l'harmonieuse beauté des formes que les plus grands peintres italiens avaient poursuivie, quelque chose enfin qui rappelle ces joies des yeux que les artistes de la renaissance se plaisaient à étaler. Il est évident que l'artiste allemand est dominé par un autre souci que la recherche de la beauté.

S'il reçut à Rome quelque révélation, c'est en présence des fresques grandioses du Vatican. La peinture lui apparut alors comme une langue faite pour parler aux foules, comme le commentaire naturel de la pierre, et il rêva la gloire de la ramener à sa destinée monumentale, de lui rendre un caractère en harmonie avec sa haute dignité et des proportions sous lesquelles elle fût capable d'exprimer des pensées vraiment nationales. L'ambition peut paraître excessive et irréfléchie; elle est d'accord avec les dispositions fondamentales de l'esprit de Cornélius, amoureux surtout du grand et du compliqué. Si le style est la condition première de la fresque, et si par le style on peut entendre, non pas la beauté et la majesté des lignes, mais la dignité de la conception qui arrache la pensée aux vulgarités de l'expérience et de la réalité, toutes les compositions de Cornélius, ses tableaux à l'huile, ses dessins et en parti-

culier ceux des *Nibelungen* témoignent qu'il possédait à un haut degré cette qualité, et il est permis d'y voir sans exagération une préparation instinctive et comme un acheminement aux travaux plus vastes dont il concevait déjà l'idée.

Des circonstances inattendues vinrent mûrir ces projets, qui auraient pu couver longtemps et finalement avorter, si une rencontre heureuse ne lui avait permis de les réaliser. C'est là une date essentielle dans la vie de Cornélius et même dans l'histoire de l'art allemand contemporain. Chose bizarre, c'est un Israélite de naissance, le consul général de Prusse en Italie, Salomon Bartholdi, l'oncle du compositeur Mendelssohn, qui ouvrit le premier à l'art catholique allemand la carrière qu'il allait si brillamment parcourir. En 1813, il voulut faire décorer de fresques une salle du palais Zuccheri, qu'il occupait sur le Monte-Pincio; il s'adressa naturellement à Overbeck, à Philippe Veit, à Schadow et à Cornélius, qui se chargèrent de les exécuter gratuitement; Bartholdi devait seulement pourvoir aux frais matériels. Les deux pages exécutées par Cornélius sont empruntées à l'histoire de Joseph; elles représentent l'explication des songes et la reconnaissance de Joseph par ses frères; elles font honneur au talent de l'artiste et se distinguent par la vérité des expressions en même temps que par une élégance de formes que le peintre n'a pas souvent retrouvée depuis. Cette résurrection de la fresque par des artistes étrangers produisit à Rome, où elle était tombée comme partout en désuétude, une sensation des plus vives. Quelque temps après, le marquis Massimi voulut faire peindre à fresque dans sa villa les grandes scènes des poètes italiens, du Tasse, de l'Arioste et de Dante. Overbeck et Schnorr se chargèrent des deux premiers; Cornélius entreprit de représenter *le Paradis*, et si l'on songe au caractère tout idéal de cette partie de *la Divine Comédie*, si l'on se représente combien cette progression, d'ailleurs merveilleusement ménagée, à travers le monde invisible où tout est musique et lumière et où les formes terrestres s'effacent dans la clarté de la rose mystique, répugne à toute expression plastique, on s'étonnera du choix de Cornélius. Il eut recours, pour se tirer d'affaire, à un stratagème ingénieux et parfaitement légitime, en choisissant dans chacune des planètes dont le poète fait le séjour des bienheureux quelques-uns des élus les plus illustres, et en nous les montrant avec leur physionomie et leurs attributs caractéristiques. Les dessins, qui donnent une idée fort nette de son plan, nous laissent toutefois le regret qu'il n'ait pu l'exécuter.

En effet Cornélius s'apprêtait à quitter Rome, où il était depuis sept ans, et des raisons décisives précipitaient en ce moment sa résolution. L'arrivée du prince Louis de Bavière, dont le dilettan-

tisme était bien connu, avait étrangement monté les têtes parmi les artistes allemands. Les vastes projets qu'il annonçait, l'exagération de ses éloges, les promesses dont il n'était point avare, exaltaient toutes les espérances et toutes les vanités. On voyait d'avance en lui le Mécène qui devait régénérer l'art et lui faire enfanter des merveilles. Une fête brillante, qui réunit tout ce qu'il y avait à Rome d'Allemands distingués, et à laquelle Cornélius contribua pour une bonne part en fournissant les dessins des décorations, fut donnée au prince dans la villa Schultheiss, et scella pour ainsi dire les fiançailles de l'art et de la royauté bavaroise. Ruckert a décrit dans une de ses poésies l'ivresse de cette soirée. Tous les cœurs avaient battu, et tous les rêves avaient pris l'essor, lorsque le prince Louis avait jeté pour adieux aux artistes en les quittant ce mot qui confirmait ses engagemens, d'ailleurs assez vagues : « Au revoir, messieurs, en Allemagne. » Il s'était engagé d'une manière plus précise avec Cornélius, dont il avait à plusieurs reprises visité les fresques au palais Zuccheri, examiné les dessins, et dont il avait suivi journellement les travaux. En attendant qu'il pût se l'attacher d'une manière plus étroite, le prince lui avait confié l'exécution d'une grande fresque à Munich, et Cornélius en préparait déjà les cartons. En même temps Niebuhr sollicitait et obtenait pour ce dernier du ministre prussien Altenstein la place de directeur de l'académie de Dusseldorf, et ne craignait pas de dire, non sans une évidente exagération, dans la lettre qu'il écrivait à ce sujet : « Cornélius est parmi les peintres allemands ce que Goethe est parmi nos poètes. » Le fait est qu'à l'âge de trente-huit ans, qu'il avait alors, après une longue période de recueillement studieux et de libres travaux, dans toute la force de son talent et avec toute l'audace de la jeunesse, Cornélius était en mesure d'entreprendre la vaste tâche à laquelle il allait être appelé.

Munich garde les monumens les plus considérables du génie de Cornélius; les peintures de la Glyptothèque, de la Pinacothèque, de l'église Saint-Louis, voilà les seules œuvres sur lesquelles il soit permis de le juger en dernier ressort, et en les contemplant on se demande à quel point le grand artiste et l'art allemand tout entier sont redevables au mécénat du roi Louis. Il n'y a rien assurément que de louable dans l'ambition conçue par ce prince de faire de sa capitale un foyer d'inspiration nationale et d'y ouvrir une carrière à tous les talens. Toutefois, quand on observe à Munich ce bizarre entassement d'œuvres disparates dont la raison d'être échappe souvent, on ne peut se défendre de l'impression qu'elles sont nées d'un enthousiasme de parti-pris. Le défaut de spontanéité y trahit la main toujours pesante d'une protection capricieuse. Tout, jusqu'aux

noms des édifices, y sent, avec l'improvisation, le pédantisme d'une érudition professorale. Amateur et poète, libéral et ultramontain, flatteur captieux des artistes qu'il employait en même temps que protecteur exigeant, passant presque sans intervalle de l'engouement à une jalousie défiante et au dédain, sujet à des frasques périlleuses pour lui comme pour les autres, Louis de Bavière semble avoir imprimé aux travaux accomplis sous ses auspices quelque chose de l'incertitude de son humeur, de l'impatience fiévreuse qu'il éprouvait de jouir sans délai des chefs-d'œuvre dont il faisait les frais, et qui a gêné plus d'une fois la liberté des artistes. La résidence bavaroise, telle qu'il l'a voulue, n'a ni la somptuosité de Gênes, de Florence, de Venise, ni la grandeur attachée aux créations populaires : cet olympe royal est une création à la fois maigre et hâtive, et l'on se prend à douter, malgré le bon vouloir auquel on ne peut refuser son hommage, si les effets de ce mécénat ont répondu aux prétentions qu'on lui a vu afficher et à la dépense de talent et d'argent dont il a été l'occasion. Cornélius, pour sa part, n'a pas été sans en souffrir.

Jusqu'en 1824, époque où il remplaça Pierre de Langer dans les fonctions de directeur de l'académie de Munich, Cornélius dut se partager entre l'enseignement et la production, entre Dusseldorf, où il restait tout l'hiver, et la capitale de la Bavière, où il allait travailler pendant l'été. A vrai dire, dans ces deux villes, il poursuivait la même œuvre, se préparant à Dusseldorf, parmi ses élèves, les auxiliaires qui devaient bientôt l'accompagner à Munich, Sturmer, Stilke, Schorn, Eberle, Kaulbach, etc. Il exerçait dans l'école un ascendant incontesté qui tenait également à l'attachement filial qu'il avait su inspirer, à la hauteur de sa pensée et à l'ardeur contagieuse de ses convictions. Son enseignement reposait sur des principes à la fois justes et élevés. Il insistait sur l'étude persévérante du nu, à la condition qu'on y joignît l'observation des manifestations variées de la vie. Encore dominés par l'éclat sans pareil de la littérature contemporaine, ses élèves étaient portés à emprunter les scènes des poètes : Cornélius leur enseignait avec raison que l'artiste ne doit pas se subordonner à l'écrivain, et qu'en s'échauffant à la flamme poétique, en composant d'après le poète, il doit composer librement comme lui; mais lui-même, par ses illustrations du *Faust* et des *Nibelungen*, aussi bien que par l'esprit général de ses travaux, ne donnait pas un exemple sans danger. L'action qu'il a exercée comme professeur lui a attiré le double reproche de ne pas laisser assez libre jeu aux facultés originelles de ses élèves, c'est-à-dire de les enchaîner sous le joug d'une conviction despotique, puis de ne pas leur inculquer avec assez de soin la partie

technique de la peinture et de ne pas attacher un prix suffisant à la beauté de l'exécution. Quoi qu'on ait pu dire pour sa défense, je suis persuadé que ces deux reproches ne sont pas entièrement immérités.

Les fresques de Munich suffiraient largement à remplir toute une carrière de peintre, et quoique l'exécution n'en ait pas pris moins de vingt ans, on y admire la vigueur de la pensée et de la main qu'un travail si vaste n'a point lassées. Celles de la Glyptothèque comprennent la décoration de deux salles et d'un vestibule qui les réunit. Le peintre choisit ingénieusement un sujet en harmonie avec la destination de l'édifice, qui devait abriter les monumens de l'art grec dans lesquels éclate l'idée que le génie antique se faisait de l'univers et de l'existence humaine. Il voulut dans la première salle représenter la vivante activité de la nature, l'ordre sortant du chaos, sous la forme consacrée des mythes helléniques, c'est la salle des dieux; dans la seconde, il se proposait d'offrir le tableau en raccourci de la vie humaine, des ressorts qui la meuvent et des catastrophes tragiques qui l'assombrissent, en empruntant les données de l'Iliade. Enfin le vestibule devait, sous la double image de Prométhée et d'Épiméthée, présenter aux regards l'image des deux natures éternellement en lutte dans l'homme, la nature intelligente avec son orgueil que suit le châtiment inévitable, la nature sensible avec ses égaremens et ses afflictions. Le développement de ces idées constituait un cycle immense de peintures, dont la première partie était achevée en 1826. Déjà, sûr d'arriver au terme, Cornélius acceptait une tâche nouvelle, celle de décorer de fresques et d'arabesques le plafond et les parois d'une galerie ouverte qui règne le long de l'étage supérieur de la Pinacothèque. Il entreprit de dérouler dans une suite de scènes historiques ou légendaires, mais toujours significatives, les principales époques et les figures immortelles de l'histoire de la peinture. Les dessins qu'il a composés (car il dut, par la volonté du roi, laisser à un autre l'exécution des cartons et des fresques) témoignent d'une imagination riche et d'une remarquable abondance d'idées quelquefois ingénieuses jusqu'à la subtilité.

Les salles mythologiques de la Glyptothèque portent un caractère profane dont l'orthodoxie farouche de beaucoup des amis de Cornélius, déjà trop enclins à le traiter en hérétique, dut s'étonner grandement; on trouve dans *le Moderne Vasari*, de Schadow, son successeur à Dusseldorf, la trace de ces étonnemens. Il y avait de quoi en effet déconcerter ceux qui attachaient à la pureté d'un catholicisme ombrageux l'avenir de l'art, et pourtant Cornélius était à la veille de rentrer triomphalement dans le domaine religieux. Le

25 août 1829, il assistait à la pose de la première pierre de l'église Saint-Louis, que la ville de Munich l'avait d'avance chargé de décorer. Cette église forme une croix dont la branche terminale, c'est-à-dire le chœur, offre sur chacune de ses parois une vaste fresque : ce sont *la Nativité, le Crucifiement*, et derrière le maître-autel *le Jugement dernier*. Le plafond au-dessus du maître-autel a reçu également des peintures qui représentent Dieu, créateur et conservateur du monde, au milieu des hiérarchies célestes, et sur la voûte de la nef transversale on voit le Saint-Esprit entouré du cortége des représentans de l'église militante. Ces peintures forment un ensemble dont le sens est facile à saisir : elles sont l'expression visible du dogme de la Trinité, clef de voûte de l'édifice catholique, elles résument dans les scènes de la création du monde, de la naissance de Jésus-Christ, de la rédemption, de la réparation finale, les principaux épisodes du drame universel au point de vue religieux. Ainsi, après avoir traversé la barbarie guerrière et les sorcelleries du moyen âge allemand, après s'être enfoncé dans l'obscurité des fables helléniques, Cornélius se jetait, pour n'en plus sortir, dans les profondeurs des mystères chrétiens.

Le Crucifiement, par où il avait commencé, et plusieurs autres morceaux étaient achevés dès 1835. Il abordait enfin l'exécution d'une œuvre dont il avait conçu la pensée pendant son premier séjour à Rome, sans doute dans un mouvement de téméraire émulation produit en lui par la vue des grandes fresques de la chapelle Sixtine. Il entreprenait à son tour un *Jugement dernier*, et il l'achevait en 1840. Un peu plus de quatre années pour couvrir une surface de 2,500 pieds carrés, tandis que Michel-Ange avait mis sept ans entiers à terminer une fresque qui n'en a que 1,800, c'est bien peu sans doute, et l'on s'inquiète en dépit de soi d'une si étonnante rapidité. Il est vrai que l'œuvre de Michel-Ange ne comprend pas moins de 390 figures, et que dans celle de Cornélius on n'en compte guère plus de 130. N'importe, on voit que l'artiste a dû céder aux excitations importunes du roi, songer à satisfaire une autre pensée que la sienne, et l'œuvre s'en ressent. On regrette moins à cause de cela que, placée comme elle l'est au fond d'un chœur qu'aucune fenêtre n'éclaire, cette page immense soit d'ordinaire ensevelie dans une pénombre que l'œil a peine à percer, et qui n'est dissipée que certains soirs d'été, lorsque le soleil envoie à travers la porte ses rayons obliques et y répand une lumière faussée par le voisinage de l'horizon.

Cet ouvrage, trop vanté avant d'être livré aux regards, ne répondit qu'imparfaitement à ce qu'on attendait. Jusque-là Cornélius

avait joui d'une autorité et d'une réputation qui ressemblaient fort à de la gloire. Le roi avait visité assidûment ses travaux, et il le traitait lui-même avec une considération affectueuse; le lendemain de son avénement, il s'était rendu dans les salles de la Glyptothèque pour décorer l'artiste sur son champ de bataille, et cette décoration était la première qu'il décernât. Lié avec tout ce que Munich avait d'illustre, avec Schelling, avec Brentano, entouré d'amis qui étaient ses admirateurs sincères, Schnorr, H. Hess, Schwanthaler, Cornélius recevait sans cesse des hommages qui eussent été plus fréquens encore, si les nécessités du travail lui eussent permis d'être moins avare de son temps, si sa femme et sa sœur, économes de ses forces et gardiennes de son sommeil, n'eussent pas tenu avec tant de sollicitude les importuns à distance et abrégé sans égards ni scrupules les visites qui se prolongeaient trop avant dans la soirée. Il jouissait pleinement des douceurs familières de la vie allemande, allant à la brasserie, où il rencontrait ses élèves, prenant part à leurs fêtes, qui se multipliaient pour lui. Sa renommée s'étendait dans toute l'Allemagne : à Nuremberg, lors de l'érection de la statue d'Albert Dürer par Rauch, à Stuttgard, lorsque le monument de Schiller, œuvre de Thorwaldsen, y fut inauguré, il partagea réellement avec les héros de ces fêtes l'enthousiasme et les hommages de l'Allemagne entière. Son nom était grand déjà, même hors de son pays. D'Angleterre on portait les yeux sur lui pour l'exécution de vastes travaux. Le gouvernement belge envoyait à Munich, sous la conduite de M. de Wolffers, une commission pour étudier les fresques du maître. Dès 1828, le baron P. Gérard lui écrivait de France : « L'Allemagne vous devra l'honneur d'avoir accompli tout ce que les XVe et XVIe siècles lui ont promis d'illustration. » Lorsqu'il vint à Paris dix ans après, l'Académie des beaux-arts lui offrit un banquet; le roi Louis-Philippe l'invita à sa table et lui fit en personne, avec une bonne grâce parfaite, les honneurs de la galerie de Versailles, qui venait d'être ouverte. Cette renommée, on peut dire cette gloire européenne, répandait son reflet sur tout l'art allemand.

Lors de l'inauguration de l'église Saint-Louis, une fête fut donnée au peintre, et le comte Seinsheim, qui la présidait, associa dans le même toast le nom du roi et celui de Cornélius. Celui-ci répondit par la lecture de quelques lignes écrites, précédées d'une épigraphe qu'il passa sous silence, et où il disait : « L'art a été mon seul amour, — j'ai dédaigné les artifices, — j'ai aimé la vérité; — aussi je ne crains rien. » Il savait que le roi n'avait pas dissimulé son désappointement; en effet un parti s'était formé sourdement, qui s'inspirait d'idées sur l'art et sur la religion opposées à celles

de Cornélius, et il trouvait le prince disposé à l'entendre. Peut-être la réception trop brillante faite en France à l'artiste offusquait-elle secrètement le monarque. Cornélius sentait le sol se dérober. Frédéric-Guillaume IV, qui venait de monter sur le trône de Prusse, lui faisait des avances; Niebuhr lui vantait les qualités du prince dont il avait été le précepteur; il y avait de l'honneur à participer, avec des hommes tels que Schinkel et Rauch, à l'exécution de vastes projets qu'on prêtait vaguement au nouveau roi. Cornélius pouvait croire d'ailleurs qu'entre les mains d'artistes comme Schnorr et H. Hess les principes qu'il avait voulu implanter ne couraient à Munich aucun péril. Il se laissa tenter, non pas légèrement toutefois, car c'est seulement après une année de réflexion, le 12 avril 1841, qu'il donna sa démission, et qu'au milieu des hommages qui lui furent rendus de ville en ville, à lui et à sa famille, il traversa l'Allemagne pour aller s'établir à Berlin, sans autre fonction que celle de conseiller le roi dans les projets qu'il méditait.

La gloire a ses trahisons, et Cornélius ne devait pas tarder à en connaître l'amertume. — Visites, banquets, sérénades, défilés aux flambeaux sous ses fenêtres, rien ne lui manqua dans les premiers temps de son séjour à Berlin. Accueilli avec distinction par le roi, il se trouva tout d'abord en relation sur le pied d'égalité avec tous les personnages éminens de la capitale, A. de Humboldt, les frères Grimm, Schelling, Rauch, Steffens, etc. En même temps il recevait de la reine de Portugal une lettre autographe où elle l'invitait à lui envoyer quelques-uns de ses élèves pour exécuter des fresques à Lisbonne, et un riche amateur anglais, lord Monson, obtenait de lui qu'il vînt en Angleterre décorer un de ses châteaux. Cornélius, en s'y rendant, rencontrait à Dusseldorf, à Cologne, à Bruxelles, une réception enthousiaste. Malheureusement lord Monson était mort lorsque Cornélius arrivait à Londres; mais à son retour le roi de Prusse le chargeait de faire les dessins d'une sorte de bouclier religieux (*Glaubenschild*), qu'il voulait offrir à son filleul, le prince de Galles, en souvenir du baptême, qui avait eu lieu le 25 janvier 1842. Cet ouvrage, exécuté en argent, rehaussé d'or et de pierres précieuses, a figuré à l'exposition de Londres en 1851; on fut surtout frappé de la bizarrerie de l'ensemble, et l'on ne vit pas sans surprise le rapprochement inattendu des sacremens personnifiés et de la nymphe de la Tamise, du démon du feu et d'un *steamer*, des héros de l'Évangile et de personnages vivans, tels que le prince Albert et lord Wellington recevant le roi de Prusse habillé en pèlerin, suivi de M. de Humboldt et du comte de Stolberg. Enfin fut exposé l'année suivante, dans la galerie de Raczynski, le premier ouvrage important de Cornélius qui eût vu le jour en Prusse, un tableau à l'huile

représentant la descente de Jésus aux enfers, et ce fut là l'écueil de sa réputation. Il faut le dire, le peintre n'avait rien fait pour s'acclimater à Berlin; soit sauvagerie naturelle, soit fierté, il ne s'était point mêlé au monde des artistes, des gens en place, des critiques en crédit; il vivait à part, et au sein d'une société compassée, dominée par l'étiquette, il avait gardé la liberté et la facilité bourgeoise des mœurs rhénanes : les philistins ouvraient de grands yeux en voyant l'illustre Cornélius aller tous les jours comme un simple mortel à la brasserie du *Ciel-Bleu*. Aux yeux de juges que tout cela disposait peu à l'indulgence, l'étrangeté d'un sujet peu familier à l'esprit et plus choquant encore dans un centre protestant qu'il ne l'eût été ailleurs, la crudité de l'exécution et la visible maladresse d'une main accoutumée à manier la brosse du peintre à fresque parurent des défauts décisifs, et le tableau fut apprécié en termes dont un reste de respect tempérait à peine la dureté. Dès lors se produisit entre Cornélius et le public de Berlin un éloignement qui a condamné l'artiste pendant quinze ans à une espèce d'obscurité. Il n'en est sorti qu'en 1859, lors de l'exposition de ses cartons, organisée par Hermann Grimm et A. de Humboldt.

On sait à quelle occasion ces cartons furent exécutés. Dans le caractère de Frédéric-Guillaume IV s'entre-croisaient un patriotisme nourri d'utopies et toute sorte de fantaisies dévotes. Il avait conçu la pensée de faire de Berlin une Rome protestante et pour cela d'y ériger une église qui fût le symbole, la forteresse et comme le Saint-Pierre de la réforme germanique. Cette cathédrale, dont le plan fut donné par l'architecte Stuler, devait s'étendre en largeur le long du jardin public sur lequel s'élèvent déjà le palais du roi dans le genre de la renaissance et l'ancien musée avec sa façade grecque, ce qui eût formé un rapprochement assez laid de différens styles (1). A l'église on voulait rattacher un édifice destiné à renfermer les tombeaux des rois de Prusse et précédé d'un *atrium* ou plutôt d'un cloître quadrangulaire formant galerie avec une cour au milieu. Cornélius devait décorer de fresques cette galerie, dont les murs ne tardèrent pas à sortir de terre; malheureusement, à la suite du brusque retour d'idées amené par la révolution de 1848, l'opinion, disposée à accueillir toutes les rumeurs, prit l'alarme et se souleva contre la construction d'un temple dont les dimensions colossales nécessitaient un luxe de décorations inconnu au protestantisme et des splendeurs menaçantes pour l'esprit austère de la réforme. Il fallut abandonner le projet du dôme et des caveaux fu-

(1) L'église devait d'abord être une basilique; on avait ensuite songé à une coupole haute de 400 pieds. Dans les deux plans, l'abside ne devait pas avoir moins de 30 mètres d'élévation.

néraires; on arrêta jusqu'aux travaux du cloître, dont les murailles aujourd'hui croulantes affligent l'œil, et encombrent la voie publique.

Cette déception, succédant aux rigueurs imprévues de la critique berlinoise, eût ébranlé la fermeté de plus d'un peintre; elle n'arracha pas une plainte à Cornélius, elle ne diminua pas son ardeur, elle ne ralentit pas un seul jour des labeurs qui, bien que s'appliquant à de simples projets, n'en ont pas moins produit une des œuvres les plus importantes de l'artiste. Je n'essaierai pas d'exposer la division architectonique assez compliquée qui devait servir de cadre à ces compositions; qu'il suffise de savoir qu'elles auraient formé un ensemble de quinze fresques principales hautes de 40 pieds et larges de 20, surmontées chacune d'une lunette à fond d'or, portées sur un socle décoré de grisailles, et que ces compartimens auraient été séparés par des niches simulées, au nombre de huit, qui devaient recevoir des groupes peints en style statuaire sur des piédestaux richement ornés. Selon les propres paroles de ses interprètes les plus authentiques, M. Bruggemann, son beau-frère, et M. Charles Cornélius, professeur d'histoire à Munich, son neveu, dans un écrit qu'ils ont annexé aux esquisses du maître, il se proposait « de représenter dans un vaste cycle les destinées universelles et suprêmes du genre humain, telles qu'elles sont manifestées par les révélations des livres saints, c'est-à-dire le règne de la grâce en face de la corruption humaine, la rédemption, la mort, enfin le triomphe de la vie et de l'immortalité. » Dans quatre séries de peintures étroitement liées entre elles, il voulait offrir sur les faces est et ouest du cloître l'apparition du Christ parmi les hommes, le rachat de l'humanité déchue et la proclamation de la nouvelle alliance; sur la muraille du sud, il eût montré la continuation de l'œuvre de Jésus par les apôtres, la fondation de l'église et la propagation de l'Évangile, tandis que la muraille du nord aurait offert la consommation des siècles et l'achèvement des destinées terrestres du genre humain. Le tout formait cinquante-cinq esquisses, dont seize cartons seulement ont été terminés. Si le plan de Cornélius avait pu s'exécuter, il n'y aurait eu rien d'analogue dans l'histoire de la peinture; on n'eût pu comparer à cette œuvre ni les peintures macabres des vieux cimetières allemands, suisses ou français, terrible, mais monotone répétition de la danse des morts, ni celles de la chapelle Sixtine, qui représentent avec l'enfer la gloire de l'église triomphante, ni même les fresques du *Campo-Santo* de Pise, où l'on voit, à côté des puissantes images de la mort et du jugement par Orcagna, la première vendange de Noé et la construction de la tour de Babel par Benozzo Gozzoli. Ce tra-

vail de géant eût été la réalisation d'une pensée unique, jaillissant directement de l'esprit en présence de la mort, j'entends de l'esprit pénétré des croyances chrétiennes et des souvenirs de la tradition religieuse. Aussi la simple esquisse de ce poème d'épouvante et d'espérance en même temps, où l'enchaînement idéal des différentes parties était aussi surprenant que la profondeur symbolique des détails, frappa tout d'abord par sa grandeur les esprits réfléchis. Le gouvernement récompensa l'artiste en lui faisant bâtir aux frais de l'état une maison et un atelier, premier témoignage d'un retour de justice que ne put cependant rendre complet l'apparition, en 1846, du carton des *Cavaliers de l'Apocalypse*, apporté à Paris en 1855, et qui auparavant avait été exposé à Rome, à Berlin, à Gand, à Vienne, avec un succès inégal.

Cornélius put se flatter un moment que les promesses qui l'avaient attiré à Berlin seraient enfin tenues. Triomphante en Prusse comme partout, la réaction, dans sa première ivresse, s'avisa de vouloir reprendre les pieux desseins de Frédéric-Guillaume. On parla de construire le fameux dôme, et l'on confia sans retard à Cornélius le soin d'en décorer l'abside d'une grande fresque. La surface à couvrir était deux fois et demie aussi grande que celle du *Jugement dernier* de l'église Saint-Louis à Munich, travail prodigieux dont les dimensions mêmes eussent détruit l'effet, puisqu'il eût été absolument impossible de l'embrasser d'un coup d'œil. Loin d'effrayer Cornélius, déjà septuagénaire, l'entreprise sourit à son imagination, éprise du colossal, et il se mit aussitôt à l'œuvre. Au bout de deux ans, les études préparatoires étaient finies, et en 1856 arrivait de Rome à Berlin un carton colorié de 5 pieds de large et de 4 pieds et demi de haut, aujourd'hui propriété de l'état, qui l'a fait exposer dans l'atelier du peintre. Le carton représente l'*Attente du jugement dernier*, un sujet que je ne sache pas avoir été traité par personne avant Cornélius. Si nous nous plaçons au point de vue de l'orthodoxie, ce que cette donnée suggère d'abord à l'esprit est l'idée de l'angoisse universelle qui doit précéder la fin des choses, d'une disposition pareille à celle qu'on dit avoir régné aux approches de l'an 1000, traduite en actions visibles. Cornélius a conçu autrement le sujet; dans son carton, ce n'est guère qu'une variante du jugement dernier : en haut, le Christ avec son cortége habituel et à ses pieds les rois ses vassaux, qui viennent lui faire hommage de leur couronne; au-dessous, les anges du jugement qui attendent le signal pour sonner l'heure des grandes assises; dans la partie inférieure, un autel sur les degrés duquel on voit le roi Frédéric-Guillaume d'un côté, la reine Élisabeth de l'autre, tous deux agenouillés, en grand costume et entourés de généraux en uniforme, de chambel-

lans en cravate blanche, de toute leur maison en habit de cour. Disons tout de suite que le roi lui-même avait imposé à l'artiste de donner place à la famille royale dans sa composition; cela ne justifie cependant ni la manière dont Cornélius a rempli cette condition, ni même la faiblesse de l'avoir acceptée.

Dès que le carton, très visité et fort applaudi à Rome, parut à Berlin, Cornélius put juger à quel point il avait cessé d'être en harmonie avec le public allemand, et voir que l'éloignement était devenu de l'abandon. Justement inquiet des tendances qui se faisaient jour en Allemagne, il ne savait pourtant pas combien le naturalisme de son élève Kaulbach, transfuge des hautes doctrines du maître et maintenant l'idole de la ville, combien les niaiseries domestiques de l'école de Dusseldorf avaient gagné de terrain. Déjà quelques années auparavant, à la vue de l'idéalisme trahi et de la grande peinture en détresse, Cornélius, en passant par Munich, avait jeté le cri de mort « aux brocanteurs de l'art. » Maintenant que c'en était fait, il pouvait s'expliquer clairement, et le 20 mai 1855, à Rome, sur le théâtre de ses premiers travaux, dans une fête donnée par les artistes à l'ancien roi Louis, il put dénoncer ce qu'il regardait comme un humiliant déclin et comparer cette déviation à la voie hardie que ses amis et lui avaient ouverte à l'art il y avait un demi-siècle. « L'hôte qui nous honore de sa présence reconnut comme nous alors la sainte mission de l'art et sa part immense dans la culture des peuples. Non, l'art n'est pas une sucrerie pour la table des riches et des grands, c'est un aliment substantiel à l'usage de tous; bienfaisant comme la nature, généreux comme le soleil, il prodigue ses rayons aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches. » Et, reconnaissant ce qu'il devait lui-même à la protection du roi Louis, il rappelait sans orgueil, quoiqu'avec une légitime fierté, les services rendus, les travaux accomplis, l'impulsion donnée par lui sous l'empire de principes qui lui paraissaient la vérité.

Ainsi se renouait à ses jeunes années, par la ferveur d'un enthousiasme inextinguible et l'intégrité des convictions, sa verte et vigoureuse vieillesse; ainsi ses déceptions mêmes semblaient le rattacher à Rome et l'y fixer pour toujours. A toutes les époques importantes de sa vie, il était venu s'y retremper; pas un de ses grands travaux qu'il ne fût venu méditer au pied des chefs-d'œuvre qu'il admirait, et jamais l'inspiration qu'il sollicitait n'avait manqué de jaillir pour lui de cette terre sacrée. Sa fille s'était mariée à Rome au comte Marcelli et lui avait donné un petit-fils. Veuf de sa première femme, il avait épousé en 1855 une jeune et belle Italienne, et cette union était un nouveau lien que rien, à ce qu'il semblait,

ne devait rompre. Retiré dans le magnifique palais Poli, derrière la fontaine de Trevi, l'artiste vivait entouré de respects, d'admiration, d'affections précieuses. La mort vint bientôt frapper à coups redoublés autour de lui; il perdit à une année d'intervalle sa femme Gertrude, puis sa fille, et il se vit un moment condamné à la mortelle affliction de survivre à tout ce qu'il aimait. Au lieu de se laisser abattre, il réagit bravement, et, intrépide en toute chose, il ne craignit pas d'épouser à soixante-dix-huit ans une jeune fille d'Urbino, éprise de sa gloire, dévouée à sa vieillesse, vrai rajeunissement pour lui comme pour la société affectueuse qui se réunissait autour du noble artiste. Il ne devait pas mourir à Rome; une nouvelle et dernière illusion, celle d'exécuter une partie de ses fresques, le ramena encore une fois à Berlin. Là se sont passées, dans le calme d'une existence grave et sereine en même temps, ses dernières années. Il avait tous les dimanches un dîner d'amis qu'il égayait par une conversation enjouée, quoique sa vivacité, prompte à prendre feu, ne supportât point aisément la contradiction. La peinture, qu'il avait toujours comprise comme un exercice supérieur de la pensée, mais un exercice libre, non sacerdotal et morose, l'occupait sans cesse. En 1866, il achevait activement un de ses cartons, la *Communication du Saint-Esprit*, qu'il destinait à figurer à l'exposition universelle. Sa mort, arrivée au mois d'avril dernier, l'a surpris pour ainsi dire le crayon à la main et la pensée en éveil.

Quiconque a séjourné quelque temps à Berlin a pu rencontrer vers midi, dans l'avenue du Thiergarten, qui conduit à l'établissement de Kroll, ou dans les allées voisines, un vieillard d'une taille au-dessous de la moyenne, mais droit et ferme, quoique se mouvant avec lenteur. Son front, modelé largement, sans être très élevé, paraissait fait pour abriter un monde de pensées; son nez aquilin et d'un contour net, sa bouche à la lèvre inférieure un peu saillante et entourée de plis caractéristiques, ses yeux perçans, toute sa figure à grands plans indiquait l'énergie et la réflexion. C'était Pierre Cornélius, qui, après avoir travaillé pendant la matinée, faisait sa promenade accoutumée aux environs de sa maison. Il existe de lui plusieurs portraits, un de Schrœder au musée de Cologne, un autre d'Oscar Begas au musée d'Anvers : ils présentent tous le même caractère. Le plus récent, qui est du directeur actuel de l'académie de Dusseldorf, Bendemann, a été exécuté en 1862 pendant un voyage que Cornélius faisait sur le Rhin; celui-ci a écrit au-dessous ces paroles : « La nature est la femme, le génie est l'homme; quand ils s'unissent d'amour, ils donnent le jour à des enfans immortels, beaux et souverains comme eux. »

II.

Une œuvre empreinte dans toutes ses parties d'un caractère de dignité supérieure et d'une volonté qui ne connut jamais la lassitude demande assurément à être jugée avec respect et maturité. Ce qu'elle a d'imposant ne doit pas cependant intimider notre esprit, et il ne faut pas que la réserve aille jusqu'à énerver la critique. Cornélius a été un artiste révolutionnaire, et il voulait l'être, disposition toujours dangereuse, car la loi de continuité, souveraine dans l'art comme partout, ne se laisse pas violer impunément. Or, aujourd'hui que les illusions d'un idéalisme exalté sont enfin dissipées, on ne peut pas dire que cette tentative ait réussi. Chez Cornélius, la sincérité profonde de la foi catholique n'excluait pas l'audace de l'esprit; l'isolement dans lequel il parut s'enfermer à certaines époques ne l'empêcha point de suivre pas à pas les spéculations agitées de l'esprit contemporain, de se pénétrer des systèmes nouveaux à peine élaborés, d'en transporter quelque chose dans ses œuvres avant qu'ils eussent subi la salutaire épreuve du temps. Cette solidarité a nui à ses travaux en les frappant d'une vieillesse précoce; ils ont vieilli parce que, sous l'empire d'une préoccupation trop exclusive, l'artiste a cru pouvoir se passer des qualités d'exécution qui seules assurent la durée; ils ont vieilli surtout parce qu'au lieu des simples et immuables idées qui sont la lumière commune des esprits et des primitives émotions de l'âme, toujours reconnaissables à travers les enveloppes diverses qu'elles revêtent selon les pays et les temps, le peintre s'est trop attaché a exprimer de fragiles théories nées d'une fièvre passagère de spéculation et qui devaient tomber avec elle. Par une méprise généreuse, il a lié le sort de la peinture à la destinée d'une philosophie incertaine où il croyait voir un trésor de vérité. Cette philosophie a péri, et la peinture de Cornélius subsiste comme le témoignage de moins en moins intelligible d'un ordre d'idées évanoui et d'une tentative de rénovation avortée.

Le grand courant de sentimens patriotiques auquel les événemens de 1806 avaient ouvert les écluses détermina d'abord la direction de Cornélius, et qui pourrait lui faire un reproche de s'y être abandonné? En trouvant la peinture débilitée par la reproduction peu convaincue d'un idéal conventionnel, et les principes remplacés par le culte de la mode, un artiste estimable, Asmus Carstens, avait tenté un retour vers l'antiquité dans le temps même où d'une main tout autrement puissante David imprimait chez nous à l'art un mouvement analogue. Cette voie fut vite abandonnée

lorsqu'à la suite d'une catastrophe aussi soudaine qu'irréparable l'Allemagne, sentant le poids du joug étranger, se replia sur elle-même. La littérature et l'art remontèrent alors à ce qu'il y a de plus personnel et d'incommunicable dans le tempérament national. Le patrimoine d'idées et de sentimens commun à tous les peuples parut trop incolore et fut dédaigné de parti pris. On ne se laissa plus émouvoir, échauffer, éblouir que par le charme et la beauté des souvenirs nationaux. L'antiquité allemande fut le drapeau sous lequel se groupèrent tous les regrets, tous les mépris, toutes les haines; on se prit à rêver des splendeurs disparues de l'empire allemand; il fut convenu que l'art gothique était le seul art allemand, et la moindre dissidence fut stigmatisée comme une hérésie, souvent comme une trahison. Les légendes germaniques furent pieusement exhumées, et la découverte des *Nibelungen* saluée comme celle d'une source de vie nationale. On voulut être Allemand, rien qu'Allemand, comme si ce patriotisme rétrospectif eût compensé la perte de l'indépendance et possédé le pouvoir magique de rendre à la patrie la force et la liberté.

Les dessins du *Faust* et des *Nibelungen*, premières œuvres originales de Cornélius, procèdent visiblement de la tendance qui portait les esprits à se retremper dans la tradition. Dans le *Faust*, l'artiste ne s'est pas asservi à une reproduction littérale du poème, qui eût ôté à son interprétation toute spontanéité. Il tente plutôt d'opérer une sorte de résurrection poétique en s'efforçant de réveiller en lui l'âme endormie du passé avec ses naïves crédulités et ses émotions, et l'on reconnaît que ses véritables initiateurs sont plutôt les maîtres allemands du XVI[e] siècle, Wohlgemuth, Kranach, A. Dürer, que le poète son contemporain. Regardez-y de près, vous reconnaîtrez que, sur le fond archaïque de la légende, Goethe n'exprime guère qu'un ordre de sentimens et d'idées absolument modernes. L'artiste ne commet pas cet anachronisme, et si l'on peut revendiquer pour lui l'honneur d'avoir précisé dans l'imagination populaire, sous des traits qui ne s'effaceront pas, les figures du poème, d'en avoir fixé les types, on ne saurait soutenir qu'il ait toujours fidèlement interprété le texte qu'il avait à traduire. Par exemple, le vrai caractère de Méphistophélès, cette puissance satanique qui se déguise sous l'aisance d'une ironie cynique, mais spirituelle, et fait que, même en servant, il reste toujours le maître, ce vrai caractère a échappé à Cornélius. Non-seulement il s'est avisé, par un bizarre contre-sens, de donner à Méphistophélès des griffes, mais il a fait de ce personnage un valet de comédie, le Leporello d'un don Juan de mauvaise humeur. On cherche et l'on ne trouve pas dans l'artiste la délicatesse du poète; la veine comique

qui court à travers le drame et qui en assombrit encore le fond sinistre dégénère en grotesque sous le crayon. L'aspect le mieux compris et le mieux rendu est le côté fantastique du poème, tel que le montre la scène finale ou bien encore celle de Faust et Méphistophélès passant dans une fuite insensée au pied du Rabenstein, sur lequel se dressent la roue et le billot. L'épouvante de Faust fasciné par l'horrible apparition, le mouvement de Méphistophélès, qui d'une étreinte infernale saisit et entraîne le cheval de Faust, la rapidité des coursiers emportés comme dans un rêve, tout dénote déjà l'imagination qui, à cinquante ans d'intervalle, devait créer *les Cavaliers de l'Apocalypse*.

La fureur de carnage et de haine qui respire dans les *Nibelungen* aurait dû s'adoucir, grâce à l'influence clémente du ciel italien et des idées modernes, sous le crayon de Cornélius. Il n'en a rien été. Cornélius est entré par la force d'une intuition étrange dans ce monde où tout est énorme, les hommes, les actions, les dévouemens, les vengeances; il en a rendu la physionomie sans l'atténuer ni l'embellir, sans reculer parfois devant une exagération des proportions qui semble un défi aux vraisemblances communes, et qui va jusqu'à donner à un jet de sang la grosseur du bras ou à une flèche le diamètre d'une navette de tisserand. L'habileté réfléchie de l'ordonnance, la profondeur des expressions, et dans certaines scènes, comme le départ pour la chasse où Siegfried va périr de la main de Hagen, la poésie du sentiment, sont vraiment remarquables; mais on est péniblement frappé de l'inélégance pour ainsi dire voulue des formes. Rien de plus lourd, de plus rude et de moins noble que la personne de la reine Chriemhild, et pourtant Cornélius avait alors sous les yeux les merveilles partout répandues à Rome. Sans doute on aperçoit la trace de l'action des maîtres sur son esprit : les deux reines présentent un type très proche parent de ceux de Giotto, et le jet des draperies, la cassure des plis, le caractère des chevaux, attestent l'étude récente de Masaccio et de Filippo Lippi. Là s'est arrêtée l'imitation; la recherche de la grâce, la divine contagion de l'amour du beau, n'ont point gagné l'artiste allemand; il a gardé, en dépit de toutes les séductions, la rudesse de son accent national.

Cette joute du crayon contre les libres conceptions de la poésie a puissamment développé un des caractères propres de son talent, l'énergie dramatique; la nécessité de lutter contre la grandeur héroïque d'un âge fabuleux a donné carrière à cette fierté de style qui lui était naturelle. Elle a eu malheureusement un autre effet, elle l'a confirmé dans l'amour des complications auxquelles il n'était que trop enclin, et qui, transportées de la poésie dans la pein-

ture, deviennent pour celle-ci un dangereux écueil. Cornélius a contracté dès lors l'habitude d'oublier les limites de son art, ou plutôt de croire qu'elles pouvaient être indéfiniment reculées, et que, pour avoir le même centre que la poésie, la peinture avait nécessairement la même circonférence. Cependant la différence qui distingue le tableau de l'illustration est radicale : si complexe que soit la dernière, elle trouve une explication facile dans le texte qui la commente, et l'artiste a le droit de compter sur les souvenirs encore présens du lecteur. Au contraire le tableau doit porter sa lumière en lui-même. Cornélius a trop souvent perdu de vue cette ligne de démarcation infranchissable, et il s'est laissé aller à l'illusion de croire qu'il n'était rien qui ne se pût exprimer sous des apparences visibles. Doué d'une intelligence que nulle difficulté ne prenait en défaut et d'un génie de combinaison qui se jouait à l'aise dans les données les plus abstraites, il a oublié de s'informer si le spectateur auquel il s'adressait était toujours en état de le suivre. Partout chez lui on devine plutôt qu'on n'aperçoit un courant souterrain d'idées, dont le murmure confus inquiète et irrite l'esprit au lieu de le charmer. Cornélius en vint à proclamer la souveraineté unique de la pensée ; noble, mais périlleuse doctrine dans un esprit que ne protégeaient pas contre les abus qu'elle peut entraîner un sentiment assez exigeant de la forme, un assez patient amour de l'exécution. Ses qualités natives, comme ses défauts, l'appelaient à la peinture monumentale; il s'imagina que, en raison de sa nature et des dimensions qu'elle comporte, la fresque autorisait, réclamait même l'introduction d'une plus grande quantité d'idées; il se proposa d'y déployer la richesse d'un esprit fourni des trésors les plus récens de l'érudition, et en faisant revivre cette peinture qui ne s'adresse pas au dilettantisme d'une élite blasée, mais qui parle à la foule des esprits, il entreprit d'y déposer des leçons dignes de la pensée contemporaine. L'entreprise était haute : reste à savoir si elle fut réalisée par les moyens les plus efficaces et dans les conditions les meilleures.

L'événement a prouvé, je crois, que l'émulation suscitée par les fresques des grands maîtres n'avait pas été assez réfléchie. On avait cru que cette peinture seule offrait un libre champ aux dons du génie, et peu s'en fallut qu'en voyant les peintres qui se distinguent surtout par la grâce, le Corrége, le Parmesan, déployer en l'abordant des qualités inattendues de force et d'élévation, on ne lui attribuât le privilége de communiquer ces dons. On avait cru également que, destinée à frapper les yeux des hommes assemblés, la fresque seule pouvait les subjuguer par la hauteur d'un enseignement commun, ramener en eux le goût du grand, arrêter ainsi l'art

sur la pente d'une dégénération fatale. La fresque devait encore assurer aux créations du génie, si fragiles sur la toile et le bois, une durée indéfinie en les associant à la pierre. Tout cela s'est trouvé n'être qu'illusions. Loin de ranimer dans la foule le feu d'une admiration salutaire, la fresque l'a laissée indifférente. Faute d'aptitude ou d'une préparation assez sérieuse, les artistes qui l'ont abordée semblent n'avoir visé aux qualités suprêmes que pour se dispenser des qualités plus humbles, mais nécessaires, d'une sincère imitation de la nature, d'une exécution correcte et soignée. Enfin, pour donner un démenti à toutes les prévisions, ces peintures, auxquelles une durée éternelle était promise, flétries à l'heure qu'il est, rongées par un climat qui n'est point fait pour elles, ou peut-être exécutées par des procédés imparfaits, demandent partout des restaurations ou s'émiettent déjà misérablement.

Cornélius, qui n'était pas un génie simple, a eu par surcroît la mauvaise chance de naître dans un temps où l'Allemagne était travaillée par une profonde agitation intellectuelle, et bouleversée, renouvelée, si l'on veut, dans son esprit par des systèmes épanouis au feu de la révolution. En s'abandonnant à son essor spéculatif, en s'enfonçant dans la critique du passé le plus obscur, on se flattait d'avoir atteint le vrai sens de l'histoire, des destinées sociales et religieuses de l'humanité. Tout, sous le jour de ces théories abstraites, prenait une signification plus profonde; tout revêtait en quelque sorte une valeur éternelle, même les choses dont le temps, qui détruit tout, semblait n'avoir respecté que le souvenir, même celles qu'une critique dissolvante avait menacé de réduire en poussière; la mythologie, les cosmogonies fabuleuses, comme les dogmes chrétiens, sortaient rajeunis de l'élaboration à laquelle on les avait soumis. La nature, la religion, la légende, l'histoire, n'étaient plus que l'enveloppe symbolique d'idées écloses après une incubation de quatre ou cinq mille ans dans quelques cervelles philosophiques. Ces clés magiques n'ont-elles pas faussé souvent les choses dont elles devaient donner le secret? N'y avait-il pas une part de rêveries dans ces interprétations? Je n'en jurerais pas; mais le fait est que les écoles, les princes, les écrivains, tout le monde en était préoccupé, et que les artistes ne crurent un moment rien faire d'assez grand, s'ils ne fixaient ces idées éternelles dans leurs œuvres.

Les sentimens qui sont l'étoffe de la vie humaine et que toute âme recèle, les idées les plus simples exprimées par les moyens les plus directs, voilà les sources de la grande peinture, lorsqu'elle veut être comprise des masses, et par ce mot j'entends non-seulement la plèbe ignorante, mais tous ceux-là qui ne font pas métier de philosopher. A force de charger la peinture de subtilités et d'en

étendre arbitrairement les limites, Cornélius en a fait sans s'en apercevoir une langue souvent indéchiffrable. Comme les idées qu'il voulait rendre n'ont pas dans le monde qui frappe nos yeux d'expression adéquate, l'artiste a été conduit, pour leur donner un corps, à les représenter au moyen de symboles convenus, c'est-à-dire en les enveloppant d'une forme qui fut peut-être en des âges reculés un procédé naturel de l'intelligence, mais qui répugne absolument aujourd'hui aux habitudes populaires et à notre besoin de clarté, la forme du mythe. De là un double inconvénient : pour le spectateur, la nécessité d'un effort d'esprit sans lequel il ne pourrait s'orienter dans ce labyrinthe de pensées, — et cet effort est incompatible avec la pure jouissance de l'art, fruit d'une intuition soudaine et sans travail; pour le peintre, l'habitude de ne pas accorder à l'apparence pittoresque sa valeur légitime : dès que la peinture est un chiffre et tire tout son prix de l'idée qu'elle exprime, pourquoi s'attacher à observer si scrupuleusement les formes naturelles? L'artiste se contente de jeter sur elles un regard fugitif et dédaigneux, bien décidé à les faire plier au gré de sa pensée; plus soucieux de l'entassement des idées que des moyens de les rendre, non-seulement il ne tente pas d'aller dans l'imitation au-delà des à peu près, mais bientôt il est aussi indifférent à la beauté qu'à la vérité, il ne cherche plus cette harmonie, cette pureté, cette noblesse bienfaisantes par elles-mêmes, puisqu'elles élèvent l'âme en purifiant et ennoblissant l'imagination; il se laisse aller, dans sa poursuite fougueuse de l'idée, à des laideurs qui blessent les yeux et finissent par décourager l'attention. C'est ce qui est plus d'une fois arrivé à Cornélius. Que dis-je? dans un temps où ce n'est pas trop de toutes les ressources de la peinture, de tous les enchantemens du coloris pour reconquérir au grand art des esprits distraits par tant de choses, il a sacrifié de dessein formé la couleur. Le sentiment qu'il en avait, et dont ses premières œuvres offriraient des traces assez nombreuses, l'a par degrés abandonné. On dira, je le sais, que, pénétré des conditions de la peinture monumentale, Cornélius a sans doute voulu laisser la fresque dans un juste rapport de subordination à l'égard de l'architecture, mettre l'accompagnement d'accord avec la mélodie. Cela témoigne d'un louable désintéressement, et si, pour ne pas alourdir les masses ni creuser les surfaces en même temps que pour donner plus de précision aux contours de ses figures, il n'avait fait qu'éviter l'emploi des tons foncés ou éclatans, les jeux de lumière, les contrastes énergiques, il n'y aurait pas à l'en blâmer; mais il n'a pas évité les couleurs fausses et criardes, il n'a point su donner aux ombres le degré de profondeur nécessaire et les a remplacées par des teintes le plus

souvent arbitraires. Qu'il n'ait pas cherché dans ses fresques à flatter les sens ou à produire l'illusion, à la bonne heure; mais il s'est volontairement réduit à l'emploi de moyens élémentaires dont la simplicité presque enfantine est en flagrante contradiction avec la complexité de la pensée première, et ne saurait suffire à la diversité des détails que l'artiste a imaginés.

Il saute malheureusement aux yeux que les fresques de Munich ne sont pas nées d'une inspiration indépendante et se déployant dans sa pleine spontanéité. Elles ont été conçues avec l'ambition trop évidente de satisfaire aux exigences des savans d'école en même temps que d'étonner les simples. L'effet réel est-il proportionné aux sacrifices qu'il a fallu faire et aux moyens employés pour l'obtenir? La salle des dieux, la salle des héros et le vestibule contiennent trop d'idées et des idées qui ont peu de chose à faire avec l'art. Considérez dans la salle des dieux la donnée génératrice de toutes les compositions, l'*Amour triomphant du Chaos :* libre aux interprètes d'admirer cette formule poétique de toutes les forces physiques qui ont imposé aux élémens leurs lois, et de vanter l'art profond qui a su rattacher ces fables antiques à une pensée rigoureusement conforme aux plus belles conquêtes de la science. Cela n'empêche pas les compositions auxquelles cette pensée préside d'être arbitraires, enveloppées d'obscurité. Bien plus, à les regarder au point de vue de l'hellénisme, ne renferment-elles pas un grossier contre-sens? Cette mythologie légère, qui recèle peut-être quelque fonds de vérité, mais qui a toujours laissé à la fantaisie des poètes et des artistes, aux manières de penser des différens siècles, aux particularités des traditions locales une immense latitude, qui est toujours restée en un mot fluide et vaporeuse comme les nuages du soir, que devient-elle quand on la cristallise en un système pesant et qu'on l'assujettit à la rigueur des déductions logiques? Je me demande si cette mythologie, grosse de toutes les conceptions que les critiques modernes y ont découvertes, n'est pas plus éloignée du vrai que les personnifications ingénues des artistes de la renaissance, les simples allégories peintes par un Raphaël, un Jules Romain, un Guido Reni. L'auteur s'est très ingénieusement servi des légendes d'Orphée, d'Arion et d'Hercule pour représenter aux yeux, sous une forme dramatique, les trois règnes assignés aux divinités souterraines, marines et célestes; mais l'œil de l'archéologue découvrirait ici, jusque dans les inventions dont l'artiste s'est probablement le plus applaudi, bien des anachronismes et de choquantes inexactitudes. Hadès, le dieu du Tartare, est une combinaison du tyran de mélodrame et du Satan miltonien qui est diamétralement contraire au

type antique du prince des ombres; les plus ignorans s'étonnent de voir figurer dans l'Olympe Silène ivre et les faunes montés sur des boucs, fantaisies qu'on pardonnerait, si elles étaient rachetées par l'exécution, et si nous n'étions avertis que tout doit être ici d'une vérité indiscutable. La salle des héros, où sont peintes les scènes de l'histoire de Troie, donnerait lieu à des objections analogues. Le sens humain n'en a pas été suffisamment dégagé des accidens qui l'obscurcissent; mais surtout l'artiste n'y a pas mis le sceau divin de la beauté. Combien d'incorrections, de lignes anguleuses et dures, de tons faux et désagréables, qui ôteraient son charme à la vérité même! Après tout, l'art est l'art, c'est-à-dire qu'il agit par les moyens qui lui sont propres et qu'il crée lui-même; la beauté, la grâce, la majesté des lignes, la magie des couleurs, c'est par là qu'il saisit, qu'il élève l'esprit, qu'il y grave ses enseignemens, qu'il subjugue, en la charmant, l'organisation la plus rebelle.

Lorsqu'il fut appelé à la peinture religieuse, Cornélius n'eut pas, comme tant d'autres, à surmonter son propre scepticisme en même temps qu'à triompher de l'indifférence générale d'une époque qui ne rend plus à la tradition chrétienne que des respects de convention. Il était croyant, et il l'était avec une liberté d'esprit que ses amis n'ont pas toujours conservée. L'ancien protestant Overbeck, l'ancien juif Philippe Veit, dans la ferveur d'un zèle très sincère sans doute, ne se sont pas toujours défendus d'un prosélytisme indiscret qui s'est fait jour jusque dans leurs tableaux; ils ont peint quelquefois moins en artistes qu'en sectaires. Cornélius n'est jamais tombé dans cet excès, non toutefois qu'il fût tiède et porté aux transactions; c'était au contraire un esprit entier jusqu'à la dureté. Il regardait l'art comme inséparable de la religion et presque comme étant lui-même une religion; il réprouvait dans les réformateurs du XVIe siècle non-seulement des iconoclastes par nature, mais les initiateurs d'un âge de calcul et de matérialisme; il les accusait d'avoir follement compromis la foi en voulant détruire la superstition, d'*avoir jeté l'enfant avec le bain*. « Qu'on supplée, disait-il un jour, la foi, quand on l'a perdue, par la réflexion philosophique, c'est-à-dire qu'à la place du cœur on n'écoute que la froide raison, qu'on renonce à la poésie du sentiment religieux pour la sécheresse de la réflexion, je le comprends; mais je vois entre ces choses un abîme, et je remercie Dieu de m'avoir fait naître et conservé catholique. » C'est bien là parler en artiste, et l'on ne s'étonne plus si avec des idées aussi absolues il a fait figurer Luther parmi les damnés de son jugement dernier. Il eut la sagesse ou le bonheur de s'arrêter sur la limite du fanatisme.

Du reste Cornélius n'est pas un croyant naïf; la philosophie l'a

touché plus encore qu'il ne l'imagine. Il fait la foi plus savante qu'elle n'est, il porte dans les doctrines une suite et un enchaînement qui n'y sont point. Il en use avec le dogme chrétien comme les alexandrins avec la mythologie grecque, en y déposant toute sorte de théories raffinées; mais, contraste vraiment bizarre, il rejette le naturalisme par lequel les peintres de la renaissance humanisaient la religion, et remonte aux formes enfantines des maîtres primitifs. *La Nativité* présente dans l'ordonnance une symétrie tout à fait archaïque : au centre de la composition, sous une petite construction de proportions très réduites, qui ressemble plus à un trône qu'à une étable, siége la reine des cieux, l'étoile messagère au-dessus du front, tandis que des deux côtés arrivent aux pieds de l'enfant-dieu les mages suivis de leur armée, les bergers avec leurs instrumens rustiques et leurs présens. Cette symétrie se reproduit dans la partie supérieure de la fresque qui représente Dieu le père entouré des chœurs des anges, et on la retrouve aussi dans *le Crucifiement*. Jamais peintre des vieilles écoles de la Flandre ou de l'Ombrie ne s'est joué plus insoucieusement de la vraisemblance. L'artiste est allé jusqu'à réaliser par un symbolisme quelquefois brutal des faits restés à l'état d'idées dans la tradition. Au-dessus du bon larron plane l'ange sauveur qui vient le consoler et le recueillir, tandis qu'un diable grimpe sur les épaules du mauvais larron, un diable à qui rien ne manque des attributs de son état, ailes de chauve-souris, queue formidable, griffes et cornes. A qui avons-nous affaire ici? Le peintre qui compte assez sur sa foi et sur la nôtre pour ne pas craindre de mêler au pathétique de la grande tragédie ces bouffonneries de l'enfer est-il quelque fils des cloîtres, étranger au persiflage et aux ironies de la critique, un croyant qui abrite dans son cœur autant de terreur du diable que de confiance en Dieu? Loin de là, Cornélius est un esprit subtil qui excelle, on ne peut le nier, à découvrir une signification spécieuse aux fictions les plus bizarres. Dans *le Jugement dernier*, il a dû, comme tous les peintres qui ont traité ce sujet, accepter la fantasmagorie alexandrine et dantesque, suivre les données du dogme et se plier à une ordonnance à jamais fixée par Michel-Ange, et dont les lignes essentielles se rencontreraient déjà dans les peintures d'Orvieto et de Pise. Si donc Cornélius a renouvelé le vieux thème, c'est en l'interprétant à sa manière, et en effet ce prélude d'une éternité de supplices et de joies, qui est le scandale de la philanthropie moderne, prend ici un sens presque acceptable. Il est facile d'y voir la simple image de la réparation constante qui s'accomplit à toute heure dans le monde et qui est la sanction des lois morales. Pour Michel-Ange, le jugement dernier avait une date; c'était le

dernier acte de l'histoire, le dénoûment encore enseveli dans la brume des siècles à venir, mais inévitable, qui clôt le temps et ouvre l'éternité; il a un sens dramatique. Pour le peintre moderne, c'est la main souveraine du Christ partout présente pour rétablir l'équilibre et à chaque moment efficace; le jugement dernier n'a qu'une signification idéale. Cornélius n'a pas craint de se mettre en règle avec l'humanité moderne par un abandon du sens littéral qui est une victoire de la raison sur le dogme ; mais qu'importe tout cela? L'art, encore une fois, enseigne par la splendeur de la forme, et la forme est ici grandement défectueuse. L'œil est blessé par un dessin violent et parfois incorrect, par une coloration claire où dominent les tons rougeâtres, d'où résulte un papillotage augmenté encore par la couleur criarde de l'encadrement architectural. Malgré des groupes heureusement conçus, l'ensemble produit un effet douteux et pénible qui a glacé l'éloge jusque sur les lèvres des admirateurs les plus intrépides du talent de Cornélius. Cette œuvre immense se compose de parties hétérogènes où l'on reconnaît un peu d'Albert Dürer, un peu de Michel-Ange, un peu d'Overbeck, un rayon de l'énergie antique perdu dans mille traits de sentimentalisme moderne.

Nul peintre n'a plus visé que Cornélius à la popularité dans la grande acception du mot, je veux dire que nul ne s'est porté d'un plus impétueux effort vers cette région où les différences de culture s'effacent et où ne reste que le fonds purement humain des sentimens communs à tous. Il professait hautement son mépris pour les qualités subalternes qui font les délices des connaisseurs, et il voulait arracher l'art à ce culte humiliant du joli où s'est perdu l'art du XVIIIe siècle. Il a essayé pour cela de le ramener au sublime, qu'on me passe l'expression, révolutionnairement. Par malheur le sublime est de sa nature involontaire, il éclate sans préméditation ni travail comme les forces physiques; on n'y arrive point par un calcul, on ne s'y guinde pas de parti pris; ce qu'il y a de sublime dans Michel-Ange jaillit spontanément de son génie tourmenté. Cornélius ne pouvait que fausser l'art par cette tentative malencontreuse. Si le sublime, qui est le propre des âges primitifs comme le beau est celui des époques cultivées, peut se rencontrer encore aujourd'hui par accident, ce n'est pourtant pas en vain que l'humanité s'est raffinée, que le goût y a pénétré avec la civilisation, le goût, qui est à la fois une règle et une force. Il ne suffit pas de ne reculer devant aucune violence d'expression ou de mouvement et de tout oser pour être sublime; on ne réussit qu'à blesser en même temps par ces imperfections et les délicats qui les découvrent et les simples qui les sentent d'instinct sans s'en rendre compte. Il faut plaire au goût, et c'est pour ne l'avoir point fait que Cornélius n'est

pas parvenu à être populaire. Il a eu beau traiter les sujets les plus émouvans, les plus familiers au peuple et en exagérer l'horreur afin de frapper plus vivement; si ses efforts ont trouvé de dignes appréciateurs, ils n'ont pas, on peut l'affirmer sans crainte, subjugué la masse de ses contemporains. Cornélius est bien de ceux qui ébranlent d'une main impitoyable les cordes douloureuses du cœur humain; il veut agir surtout par le frisson, c'est un génie terroriste; son pinceau, son crayon, étalent avec complaisance toutes les menaces du dogme; la souffrance, la mort, l'éternité, assiégent sa pensée et planent sur toute son œuvre. Cela vient maintenant trop tard. Les croyances chrétiennes, qui avaient assombri la vie à force de célébrer la mort, qui avaient assombri la mort même en l'entourant d'un hideux cortége et en y rattachant des perspectives redoutables, pèsent d'un joug plus léger sur les esprits; les vaines terreurs se sont dissipées devant la réflexion et la science, les âmes se sont tranquillisées, sinon rassérénées, les apocalypses ont perdu leurs épouvantemens. Ces rêves de l'imagination folle d'effroi n'excitent plus qu'un vague étonnement mêlé d'ennui. En s'en inspirant, le peintre moderne ne peut plus compter que sur les ressources de l'art, sur la puissance du beau, qui gagne jusqu'aux incrédules et qui rajeunit les sujets les plus vieillis.

Quoique les fresques du *Campo-Santo* de Berlin n'aient pas été exécutées, l'esquisse qu'on en possède et les cartons qui ont été achevés suffisent pour nous mettre à même d'en porter un jugement raisonné. Je ne suis pas, je l'avoue, du nombre de ceux qui ne se consolent point que ces peintures soient restées à l'état de projet; peut-être est-ce ici le cas d'appliquer le mot d'Hésiode: « la moitié vaut mieux que le tout. » Les objections auxquelles donnent lieu les fresques de Munich sont faites pour atténuer sensiblement les regrets, et l'on incline en y pensant à féliciter l'artiste des circonstances qui lui ont épargné l'épreuve d'une exécution complète. Ce n'est pas que Cornélius acceptât l'arrêt de ceux qui lui refusaient les qualités du peintre; tout dédaigneux qu'il fût du savoir-faire, il protestait énergiquement contre cette opinion. Un critique plein de justesse, qui me paraît pourtant avoir un peu forcé l'admiration en parlant de Cornélius, quoique son habitude ne fût pas d'exagérer l'éloge, disait à propos des morceaux exposés à Paris en 1855 : « Abondant, ingénieux, lorsqu'il s'agit d'inventer, il ne possède plus rien qui le caractérise lorsqu'il arrive à l'exécution; pour l'estimer à sa juste valeur, sans le surfaire ni le rabaisser, le meilleur parti est, je crois, de le considérer comme un décorateur qui tient à l'effet général et ne prend pas grand souci de l'achèvement des morceaux. » Rien de plus exact que ce jugement, sauf que Cornélius se croyait bien autre chose qu'un décora-

teur; il se flattait d'être un penseur, un réformateur et un peintre. Il est incontestable qu'avec la faculté de développer un thème choisi, Cornélius ne possédait pas le tempérament, l'instinct de la perfection et du coloris qui soutiennent l'artiste sur la route longue et rude de l'exécution. Au reste, les grandes épopées spiritualistes qu'il entreprenait de dérouler aux yeux trouvaient peut-être mieux leur expression dans un procédé presque abstrait comme l'esquisse ou le carton que dans le procédé plus concret de la peinture. Si d'une part l'artiste avait impérieusement besoin de la liberté du crayon pour fournir sans perdre haleine l'immense carrière qui lui était proposée et poursuivre son idée à travers la multiplicité infinie des développemens, d'un autre côté cette idée même apparaît plus clairement dans le carton, où le spectateur, que rien ne distrait, en saisit le sens complexe avec plus de facilité.

Les compositions destinées au *Campo-Santo* de Berlin sont surtout remarquables par la rigueur de l'enchaînement. Il faudrait des détails sans fin pour mettre en lumière les innombrables rapports qui relient l'une à l'autre toutes les parties de ce vaste échiquier; toutes sont commandées par la donnée première; sous quelque aspect qu'on les considère et de quelque point que l'on parte, on y decouvre toujours une loi; pas un caprice qui vienne faire dévier la pensée. J'ai appelé ces compositions un poème, c'est un système philosophique que j'aurais dû dire, et en effet, dès que l'esquisse eut été soumise au jugement de l'opinion publique, les philosophes reconnurent là un des leurs; la faculté philosophique de Munster s'empressa de décerner à l'artiste le diplôme de docteur en philosophie, *doctor philosophiæ honoris causa*, « comme à un homme aimé non-seulement des rois et des princes, mais encore des Grâces et des Muses. » C'est exactement comme si l'Académie des sciences morales et politiques eût appelé Hippolyte Flandrin ou Chenavard à s'asseoir dans son sein auprès de M. Michelet ou de M. Cousin. Cornélius ne s'étonna pas de cet honneur imprévu, il s'excusa seulement dans sa lettre de remerciement d'être obligé de déroger sur un point à la coutume. « Je vous devrais, selon l'usage, une dissertation qui vous offrît le résultat de mes études philosophiques; mais ce n'est pas la plume, c'est le pinceau qui m'a jusqu'à présent servi à les poursuivre. Vous avez lu certainement ce que j'en ai écrit à Munich, et vous l'aurez facilement compris. Je suis loin encore d'être arrivé au terme de ma dissertation. La grâce de la Providence et la faveur du roi viennent de m'ouvrir un champ nouveau, un champ sacré où écrire et manifester ce que Dieu a mis dans mon âme. Puisse-t-il éclairer mon esprit, pénétrer mon cœur de son amour, ouvrir mes yeux à la magnificence de ses œuvres, guider chaque mouvement de ma main! Vous n'aurez pas à rougir alors

de votre nouveau docteur. » Singulier langage qui jette un jour éclatant sur le caractère des œuvres du maître, oserai-je dire sur sa méprise fondamentale? Au rebours des artistes vénitiens qui sacrifiaient trop l'idée à l'apparence, Cornélius par un autre excès a trop oublié que la pensée n'est rien sans la forme. Aussi les dessins du *Campo-Santo*, inspirés de Moïse et de saint Jean, ne sont-ils qu'une illustration, magnifique parfois et toujours colossale, des livres sacrés. On se rappelle l'effet que produisirent à l'exposition de 1855 *les Cavaliers de l'Apocalypse*, cette terrible chevauchée de la Peste, de la Famine, de la Guerre et de la Mort. La verve farouche avec laquelle sont caractérisées les puissances de destruction, la furie des mouvemens, le désespoir des victimes tombant sous le sabot des coursiers funèbres, le morceau tout entier empreint d'une horreur grandiose qui résumait dans leur expression la plus saisissante les qualités du maître, excitèrent une admiration légitime; tout y était hardi, puissant, inventé. Les autres cartons n'atteignent pas la même hauteur. *La Jérusalem céleste*, exposée à Paris en même temps que *les Cavaliers*, est une composition poétique, et malgré ses proportions demesurées la figure de la fiancée n'est pas dépourvue de grâce; mais il y a là des jambes bien mal faites, quoique ce soient des jambes d'ange, et l'ensemble ne présente pas cet équilibre des masses qui est une des conditions du style. *La Prostituée de Babylone* offre un assemblage de conceptions fortement rendues et de parties manquées; le monstre symbolique avec ses têtes de serpens, de pourceaux et de diables n'est qu'un amas inextricable de membres que l'œil ne peut distinguer ni agencer, tandis que le groupe des morts est de l'effet le plus large. Ce carton est un notable exemple de l'incertitude de goût et de l'inégalité d'exécution qui déparent malheureusement la plupart des œuvres de Cornélius.

Il y a des choses que l'imagination peut associer dans le mobile océan de ses rêves, mais qu'on ne saurait présenter aux sens sous une forme arrêtée et palpable sans les choquer; en d'autres termes, il y a des idées, acceptables tant qu'elles restent enveloppées dans un certain vague, qui deviennent absurdes dès qu'on tente de les réaliser et de les fixer par le pinceau. La peinture idéaliste a eu le tort grave de méconnaître souvent ce principe. Trop honnête assurément pour adopter, s'il eût pu la deviner, cette facile théorie qui dispense le génie de choisir et qui confère à l'artiste comme au poète le droit d'imposer à la foule profane, sans l'accepter pour juge, tout ce qu'enfante son cerveau, Cornélius, entraîné à la poursuite de conceptions tout idéales, s'est exposé pourtant à perdre de vue l'inviolabilité de certaines conditions pittoresques. Il n'a pas non plus toujours aperçu clairement que le champ de la peinture

n'est pas borné seulement par les moyens dont elle dispose, qu'il est encore plus ou moins circonscrit selon les temps, selon l'état des idées et des croyances, selon le degré de culture générale. Il peut être permis à un Allemand du XVIe siècle ou à un Espagnol du XVIIe de réunir dans la même composition les scènes mystiques de la nativité et le portrait des donataires avec le costume contemporain, ils peuvent agenouiller au pied du trône de la Vierge leurs protecteurs ou leurs amis; ce sont là des libertés interdites à un peintre de notre temps. *L'Attente du jugement dernier* présente une infraction malheureuse à cette vérité. Voir des uniformes et des habits de cour, toute cette livrée de la vanité et de la servilité humaines, figurer pompeusement dans la scène qui doit anéantir toutes les royautés avec tous les globes et restaurer triomphalement entre les hommes l'égalité de leur commun néant, c'est à quoi, avec toute la bonne volonté du monde, nous ne saurions nous prêter. Ajoutons que c'est étrangement rabaisser la grandeur de la catastrophe universelle que de n'y montrer comme directement intéressée qu'une seule famille, fût-ce la famille des Hohenzollern. On ne s'étonnera pas d'une pareille erreur dans l'œuvre d'un vieillard; on aurait lieu de s'étonner davantage que cette œuvre témoigne encore d'une intelligence si robuste, et que l'artiste ait su renouveler par le sentiment un sujet si analogue à celui qu'il avait traité dans *le Jugement dernier* de l'église Saint-Louis. On dirait que la pensée du peintre s'est adoucie avec les années, et qu'enrichi par l'âge de tendresse en même temps que d'expérience il ne veut plus, en dépit des rigueurs de l'orthodoxie, montrer dans le jugement dernier que l'espoir assuré du salut de tous.

Si Cornélius n'occupe pas une des premières places dans le panthéon de l'art, il a sa place marquée, à côté de Thorwaldsen et de Schinkel, dans l'histoire de l'idéalisme au XIXe siècle. Il signale dans la peinture ce moment où elle a voulu renouer la tradition interrompue de l'art allemand. Cornélius a fait, après A. Carstens, un vigoureux effort pour arracher l'école à la voie banale où elle se traînait sur les pas des improvisateurs comme Joachim de Sandrard et Martin Knoller, des imitateurs éclectiques et des maniéristes comme Dietrich ou Raphaël Mengs. Son titre sera d'avoir eu l'ambition de mettre l'art en harmonie avec la pensée moderne, et l'on admirera que cette entreprise ait été le fait d'un catholique. Il l'a tentée, il est vrai, comme il pouvait le faire, sans se départir de la tradition, mais en retrempant celle-ci dans un autre esprit. Il faut bien convenir qu'en dehors des sujets les plus familiers de l'histoire religieuse il n'en est pas, même à cette heure, qui parlent à la foule un langage universellement intelligible; mais, qu'on ne s'y trompe point, leur puissance consiste dans leur

simplicité. Les grands sentimens qui sont les assises les plus profondes de la vie morale, la maternité et l'amour filial, la naissance et la mort, le dévouement et la trahison, le péché et le châtiment, la foi à l'immortalité, les préoccupations sévères qui obsèdent la pensée humaine, les illusions dont elle vit, trouvent dans la peinture religieuse une expression éclatante de lumière. L'autorité que l'art chrétien a exercée sur les âmes vient de là, non de la théologie raffinée à laquelle les événemens de l'histoire sacrée ont servi de canevas. Qu'est-ce donc si l'on demande au pinceau des interprétations subtiles et nouvelles? Qu'est-ce surtout si ces interprétations sont empruntées à des systèmes qui font du bruit aujourd'hui et qui demain ne retentiront que dans l'école?

Il est certain que Cornélius, avec le concours de quelques autres, a donné une salutaire secousse, dont la peinture se ressent encore aujourd'hui. A-t-il ouvert une ère nouvelle, conquis à l'art un nouveau champ, fondé l'idéalisme sur une base solide? Les talens d'ordre et de tempérament divers qu'il avait groupés autour de lui sont disparus ou dispersés; leur gloire, comme leur enthousiasme, n'a eu qu'une saison, et ce printemps a été court. De ses compagnons les plus fidèles, de ceux dont le château royal et l'Église de tous les Saints à Munich renferment les estimables travaux, l'un, M. Henri Hess, est mort il y a quelques années; l'autre, M. Schnorr, vient d'être nommé membre correspondant de l'académie. Un petit nombre de peintres, comme M. Charles Rahl, enlevé à l'art dans la fleur de son talent, comme M. Schwind, qui prépare des peintures pour l'Opéra de Vienne, comme M. Ferdinand Wagner, auteur de fresques distinguées qu'on voit à Augsbourg, peuvent se rattacher à Cornélius. Toutefois la vitalité, l'influence véritable n'est pas là. Les principes de Cornélius étaient trop exclusifs, et ces principes, le maître, dans l'emportement de sa fougue, les a poussés d'abord à leurs conséquences extrêmes; le dédain de la forme et la négligence de l'exécution ont précipité et achevé le naufrage. Comme il arrive toujours après les grandes déceptions, une réaction, d'ailleurs favorisée par des circonstances de tout genre, s'est produite. Le naturalisme est rentré dans l'art comme partout, et si l'on entend par là l'observation directe des formes réelles et l'exactitude historique, il a désormais à côté de l'idéalisme une place qu'on ne peut lui contester. C'est un mouvement dont il est plus facile de noter la direction que de prévoir le terme; mais dès à présent il ne s'attache plus à Cornélius que le souvenir d'une grande espérance trompée et d'une individualité solitaire dont les œuvres étonneront sans plaire et n'ont point créé un avenir.

P. CHALLEMEL-LACOUR.

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XXXIV.

LA VIE POLITIQUE.

I. — LES ÉLECTIONS ET LA CHAMBRE DES COMMUNES.

Quiconque jugerait par les apparences de l'étendue des priviléges de la couronne dans la Grande-Bretagne s'exposerait à plus d'une illusion. Si j'en crois le langage officiel, la reine est le chef de l'état, de l'église, de l'armée et de la marine. Toutes les branches du service public portent son nom et s'abritent sous ses insignes. « Fontaine de la justice et des honneurs, » elle est la source d'où sont censés jaillir les titres de noblesse, toutes les distinctions civiles et militaires. Sa personne est sacrée. Elle déclare la paix et la guerre, reçoit les ambassadeurs et signe les traités. Pour peu que l'on creuse sous la surface et que l'on pénètre au fond des choses, on ne tarde pourtant point à s'apercevoir que beaucoup de cette autorité fictive s'évanouit dans la pratique. En Angleterre, tout se fait au nom de la reine, mais tout se fait en résumé par la nation. La prérogative royale est beaucoup moins une fonction dans l'état qu'une dignité. Le pouvoir de la monarchie réside surtout dans le prestige qu'elle exerce et dans le caractère du souverain. La reine Victoria est respectée pour le rang qu'elle tient de sa naissance;

combien elle l'est encore davantage pour ses vertus de famille et ses malheurs! Veuve et mère, il suffit qu'elle se montre pour ranimer les sentimens chevaleresques fortement empreints dans l'âme des Anglais. On lui obéit d'autant plus volontiers qu'elle n'a point d'ordres à donner, et que la crainte n'entre pour rien dans les hommages rendus non à ses priviléges, mais à ses désirs ou à ses avis. Qu'elle sorte de sa retraite et de son silence pour déplorer certains accidens de chemins de fer ou pour réprouver des amusemens qui mettent en danger la vie humaine, et souvent ces notes, écrites d'un style simple, où l'on reconnaît le cœur de la femme, auront beaucoup plus d'influence sur les mœurs que des actes revêtus du sceau de l'état. Que peut-elle d'ailleurs en dehors de la loi et de la volonté de ses sujets? Son droit de grâce s'exerce sous la responsabilité du ministre, qui est lui-même lié par les exigences de l'opinion publique. La constitution lui donne le droit de dissoudre la chambre des communes, et à la rigueur le pouvoir souverain n'est tenu de faire appel à une nouvelle chambre qu'au bout de trois années; mais qui voterait alors les subsides? En fait, les institutions anglaises ressemblent à un édifice dont la liberté formerait la base et dont la royauté serait le couronnement.

Sous cette monarchie très limitée, c'est donc dans le pays lui-même qu'il nous faut chercher et étudier les sources de la vie politique. Je ne m'occuperai cette fois que des élections et de la chambre des communes. Ne sont-ce pas d'ailleurs les deux élémens qui assurent au mécanisme des institutions anglaises la vigueur et la durée? Malgré le prix qu'attachent avec raison nos voisins à la forme de leur gouvernement, peut-être ne sont-ils point encore les meilleurs juges des avantages qu'ils en retirent. La liberté est aussi nécessaire à la vie d'un peuple que l'air respirable à celle des êtres organisés, et les nations ne s'aperçoivent guère de sa valeur que le jour où elles viennent à la perdre.

I.

J'ai vu deux élections générales en Angleterre. La dernière eut lieu en 1865, au milieu de circonstances qu'il suffira de rappeler. Le parlement dont lord Palmerston avait été l'âme venait d'expirer, comme on dit, de mort naturelle. A l'extérieur, l'horizon politique était chargé d'orages. La Prusse, qui préludait dans l'ombre à des entreprises plus audacieuses et qui s'était montrée sourde aux menaces de lord John Russell, travaillait à humilier et démembrer le Danemark. La gigantesque lutte entre le sud et le nord de l'Amérique venait de se terminer par la chute de Richmond, mais après

avoir remué bien des passions et desséché pour longtemps dans sa source une partie de la richesse manufacturière du Lancashire. Au milieu de ces ébranlemens des deux mondes, la Grande-Bretagne avait maintenu une parfaite neutralité dont, vis-à-vis de l'Allemagne du moins, s'indignait tout bas l'honneur national. A l'intérieur, le pays était calme; le parti libéral tenait depuis six ans le pouvoir, et, grâce à l'habileté du premier ministre, il le portait d'une main légère. Le caractère conciliant de lord Palmerston, son grand âge, sa vaste expérience, servie par un admirable esprit d'à-propos, tout avait contribué à amener entre les whigs et les tories une de ces trêves qui ne sauraient durer bien longtemps dans la vie d'un peuple libre. En Angleterre, les opinions peuvent quelquefois se rapprocher, mais elles ne désarment jamais. L'art avec lequel lord Palmerston se soutenait à la tête du gouvernement tenait d'ailleurs moins à sa grande habitude de manier les hommes et les affaires qu'à une certaine souplesse de caractère et à une élasticité de principes recouvertes par un air de belle humeur et de bravoure. Il évitait les questions dangereuses, et en fin navigateur tenait beaucoup plus à doubler le cap des tempêtes qu'à y aborder franchement. Assez conservateur pour certains tories, assez libéral pour beaucoup de whigs, il dominait les deux camps par sa prudence. Son véritable secret pour ne point attirer la foudre sur le drapeau que représentait son administration était d'en effacer les couleurs. Aussi tout le monde prévoyait-il le moment où, ce modérateur venant à manquer, la lutte éclaterait entre les élémens que sa présence pacifiait d'un regard ou d'un bon mot. Les élections qui devaient avoir lieu après la dissolution de la chambre (6 juillet 1865) préoccupaient donc très sérieusement l'Angleterre. Radicaux, libéraux et tories allaient se rencontrer sur un champ de bataille où il était non moins curieux qu'instructif de les suivre et de les observer.

Ces élections devaient se faire sous la loi de 1832. Tout le monde rend aujourd'hui justice à ce premier *reform bill*; même ceux qui le combattaient alors sont bien forcés de reconnaître que cette grande mesure a régénéré les sources de l'autorité parlementaire. L'Angleterre lui doit le gouvernement de ces trente dernières années, qui a élevé si haut le caractère et la prospérité de la nation; elle lui doit une chambre des communes qui a supprimé les lois injustes sur les céréales et sur la navigation, établi le libre échange, réduit à un denier les frais de poste pour toutes les lettres dans l'intérieur du royaume-uni, et renoncé à exercer l'autorité de la métropole sur les colonies. Quoique les auteurs de ce premier *reform act* aient touché d'une main beaucoup trop timide à un ancien

système de corruption, ils ont du moins réussi à corriger plusieurs abus. Qu'on en juge par un fait. Où trouver ailleurs que dans les romans du passé les scènes dont tout le monde reconnaissait, il y a trente ans, la vérité en lisant *Pickwick papers?* Que sont devenus ces bandes d'agens, de messagers, de porte-drapeau, de musiciens et de boxeurs recevant un salaire proportionné à leurs services? Que reste-t-il de ces tables toujours pleines où fumaient les viandes rôties, où coulait le vin, et devant lesquelles chaque électeur venait s'asseoir aux frais de son candidat? Qui entend aujourd'hui parler d'adversaires enlevés de vive force, enivrés ou tenus sous clé pour les écarter du théâtre de la lutte et de la liste des votans? Tout cela, Dieu merci, s'est évanoui sous l'exercice de la loi à laquelle lord John Russell et lord Grey ont attaché leur nom. Ce que nous avons à décrire est moins excentrique et moins attrayant comme peinture de mœurs, quoique beaucoup plus digne à coup sûr de la liberté d'un grand peuple.

Conformément à l'usage, un mandat de la reine, *warrant*, ordonnait en 1865 au lord chancelier de préparer les lettres de convocation, *writs*, et de les envoyer à leur adresse. Dans chaque collége électoral se trouve un magistrat connu sous le nom de *returning-officer* et chargé de veiller à l'exercice d'un des premiers droits constitutionnels. Dans les comtés, ce magistrat est le *sheriff;* dans les cités et les *boroughs*, les mêmes fonctions se trouvent remplies par le maire, le bailli ou tout autre officier civil nommé pour la circonstance. C'est naturellement à ce *returning-officer* que fait écrire le lord chancelier d'Angleterre. Les élections doivent avoir lieu dans les *boroughs* six jours et dans les comtés douze jours au plus après la réception de pareilles lettres. Au sein de la plupart des villes et même dans beaucoup de campagnes, l'agitation a d'ailleurs devancé de plusieurs semaines, sinon de quelques mois, le signal officiel de la lutte. Les partis ont déjà fait leur choix : d'un camp à l'autre, les batteries sont dressées et les combattans tiennent l'œil fixé sur leurs pièces. Comment les Anglais ne seraient-ils point préparés de longue main à ce grand acte de la vie publique? Les bourgs, les paroisses, les *hundreds*, les comtés n'ont-ils point contracté l'habitude de se gouverner eux-mêmes? N'élisent-ils point dans le cours de l'année et sans aucune intervention de l'état la plupart de leurs magistrats civils? La volonté du peuple est ici la source de presque tous les pouvoirs administratifs; aussi la discussion entre-t-elle pour beaucoup dans les rapports des citoyens entre eux. Il serait bien difficile de saisir le caractère des manœuvres électorales à quiconque ne connaîtrait d'abord les moyens d'éducation politique dont dispose à son gré tout habitant de la Grande-Bretagne.

Il n'est guère dans le pays de *Mechanics' Institute*, d'athenæum ou d'autre société littéraire qui n'ait son *debating club*, et il n'est aucun de ces clubs qui n'ait ses orateurs. On y discute le plus généralement des questions de morale, d'économie politique et d'histoire. Ce sont des salles d'armes pour l'esprit, où chacun se fortifie dans sa manière de voir par les efforts mêmes qu'il déploie pour faire partager aux autres ses convictions. Comme la plupart de ceux qui se mêlent dans ces débats sont des jeunes gens, ils acquièrent en outre par l'exercice l'art de choisir leurs argumens, de les fourbir en quelque sorte et de les manier avec adresse. Prompts à la réplique, hardis dans l'attaque et rompus à certaines formes de l'escrime oratoire, ils apprennent de bonne heure à profiter des fautes d'un adversaire, surtout quand ils ont de leur côté le bon droit et la justice. Il faut voir avec quelle ardeur tel débutant prend parti pour Marie Stuart contre Élisabeth, ou pour Cromwell contre Charles Ier. Ces figures appartiennent, il est vrai, au passé; mais combien de fois les hommes et les choses du jour se trouvent tout à coup transportés sur le terrain de la controverse! De telles sociétés sont souvent inconnues en dehors de la localité où elles florissent; elles n'en exercent pas moins une grande influence sur certains esprits d'élite. C'est à l'une de ces écoles de discussion, le *Tarbolton club*, que s'était formé l'Écossais Robert Burns.

Les étudians des universités s'exercent de leur côté et à peu près de la même manière à l'art de discourir (1). Il est facile de tourner un tel usage en ridicule, on peut trouver à l'éloquence de ces Pitt et de ces Fox en herbe deux légers défauts, — trop de rhétorique et pas assez de raisons; mais qui ne découvrirait pourtant dans leurs luttes et leurs efforts une excellente préparation à la vie publique? Le sens politique est pour les Anglais un don de nature que doivent développer dans la jeunesse les traditions de famille, les mœurs d'un pays libre et l'habitude des débats. Nos voisins sont d'avis que les nations qui renoncent à la parole sur leurs affaires et leurs intérêts perdent bientôt le goût de s'en occuper. Pour rien au monde, ils ne voudraient encourir une telle disgrâce : aussi n'est-ce pas seulement dans les *debating clubs* que trône la discussion; il n'est guère de taverne qui n'ait son cercle de raisonneurs plus ou moins écoutés. Comme la police n'intervient jamais dans ces réunions et que l'es-

(1) Il existe, notamment à Cambridge, depuis plus de soixante ans, la célèbre *Union debating Society*, dont Macaulay, Bulwer, Thackeray, Tennyson et tant d'autres ont été membres durant leur vie d'étudiant. Cette société s'installait, il y a un ou deux ans, dans un nouvel édifice bien orné, bien meublé et pourvu d'une bibliothèque de huit mille volumes. L'*Union* représente à la fois un club soutenu par les souscriptions des étudians et un forum pour ceux qui veulent s'exercer au talent de la parole.

pionnage y est inconnu, toutes les opinions s'y démasquent avec confiance. Les Anglais ont en outre l'habitude de prononcer à la fin de certains repas des *toasts* qui contiennent presque toujours des jugemens sur les affaires du jour. La politique est ainsi en Angleterre de tous les rendez-vous et de toutes les tables. Qu'on ajoute à cela une presse souverainement libre, et l'on conviendra que dans un pays où chacun peut tout dire, tout écrire, tout imprimer, c'est bien la faute des citoyens s'ils se trompent sur le choix de leurs représentans.

A peine les nouvelles élections sont-elles annoncées qu'il se forme partout des comités pour examiner les titres des candidats. Diverses influences peuvent agir sur le choix des personnes; mais il en est une du moins qu'on ne rencontre nulle part, c'est celle du gouvernement. La fortune, la naissance, le talent, désignent en général les noms autour desquels viendront se rallier les forces de chaque parti. C'est assez dire que les différentes classes interviennent dans la lutte avec des chances inégales. Et pourtant qu'on y prenne garde, le candidat dépend de ceux qui par position sont mieux à même de choisir; mais il dépend aussi, quoique moins directement, de ceux qui n'ont point même le droit de voter. L'interpellation, les lettres adressées aux journaux, les placards sur la voie publique, sont ici des armes entre les mains de tout le monde. Dans les *meetings*, le nombre des vrais électeurs est souvent en minorité; qui oserait pourtant nier l'influence de telles assemblées sur le choix des candidats et sur les résultats définitifs de la lutte, surtout au sein des grandes villes? Aucun ouvrier n'a été jusqu'ici élu par les *constituencies*, et aux yeux de plusieurs Anglais éclairés c'est une lacune regrettable; mieux que tout autre, selon M. Stuart Mill, le travailleur serait à même de traiter certaines questions de travail. Les *working men* n'en ont pas moins au sein de la chambre des communes de vigoureux défenseurs, dont quelques-uns comptent parmi les orateurs les plus éminens et les plus grands philosophes de l'Angleterre. Les idées de la classe ouvrière ont une place au parlement, si ses hommes n'y ont point encore de siége. Aussi n'est-il point un seul d'entre les artisans qui, tout en se plaignant de la loi de 1832 et en demandant qu'on élargisse la base du système, ne préfère de beaucoup des élections restreintes où l'on peut tout dire à un suffrage universel sans liberté. Combien parmi ceux qu'excluait du vote la législation de 1865 prirent au mouvement une part bien plus active que les électeurs eux-mêmes! Je pourrais citer, par exemple, la candidature de M. Hughes, dont le succès a été en grande partie assuré par les efforts volontaires et intrépides des ouvriers de Lambeth.

Il n'y a guère eu de régime politique, en France ou ailleurs, qui n'ait donné la liberté à ses amis; le caractère du gouvernement anglais est de ne point la refuser à ses ennemis. J'ai lu plus d'une fois qu'on permettait à nos voisins l'usage de leurs droits parce qu'ils savaient ne point en abuser. C'est bien plutôt le contraire qui est vrai : les habitans de la Grande-Bretagne n'abusent point de leur indépendance parce que le gouvernement, sans arrière-pensée et sans restriction, laisse discuter tous ses actes, attaquer tous ses hommes et scruter tous ses desseins. Est-il d'ailleurs exact de dire que la liberté d'examen ne franchisse jamais les limites légales? J'ai entendu des orateurs comparer les institutions monarchiques de l'Angleterre à la constitution républicaine des États-Unis, et donner hardiment la préférence à cette dernière forme de gouvernement. Qui eût osé les interrompre? Ceux même qui ne partageaient point leur opinion eussent été les premiers à les défendre contre toute atteinte ou toute poursuite de l'autorité. Les penseurs que ne satisfait point la monarchie constitutionnelle (et il s'en trouve bien quelques-uns en Angleterre) n'ont vraiment à accuser que la volonté de leurs concitoyens, car les bases du pacte fondamental sont tous les jours soumises à la discussion. C'est, assure-t-on, le moyen de les consolider; rien ne dure de ce qui, ayant été bâti dans la nuit, redoute la lumière. Et puis, si à peu près tout le monde tient à conserver dans les îles britanniques la prérogative royale, qui voudrait l'accroître? A coup sûr, ce ne sont point les *tories;* plus encore peut-être que certains libéraux, ils se montrent jaloux de défendre les garanties qui s'élèvent ici de toutes parts contre les envahissemens du pouvoir central. L'intervention d'un agent pour mettre le choix des députés dans la dépendance du ministère serait aussi mal accueillie par un parti que par un autre. Sans doute il n'en a point toujours été ainsi. Quoiqu'on lise dans le *bill of rights* (1689) ces belles paroles : « les élections doivent être libres, » longtemps après Guillaume III et jusqu'au commencement du XIXe siècle, l'influence de la couronne se faisait sentir dans le nom et le caractère des candidats; mais pourquoi invoquer le souvenir d'un état de choses que désavouent maintenant au-delà du détroit toutes les opinions? Serait-ce pour se parer des erreurs d'un grand peuple et pour ramasser les dépouilles de son passé? A quelle nation un peu fière fera-t-on croire que ce qui ne convenait déjà plus aux Anglais d'hier est aujourd'hui assez bon pour leurs voisins?

Le mal (car il y a des ombres au tableau) est que la candidature est généralement dans la Grande-Bretagne un luxe de gentilhomme et de millionnaire, mais à qui la faute? Ce n'est point à la loi qu'il faut s'en prendre. Jusqu'en 1858, les membres de la chambre des

communes étaient tenus, je l'avoue, de posséder un bien d'une certaine valeur; mais depuis lors cette condition a été abolie. En principe, tout homme digne de la confiance de ses concitoyens peut aujourd'hui se mettre sur les rangs pour la députation. D'où vient donc que cette belle théorie se trouve le plus souvent démentie par la pratique? Il faut en accuser les habitudes de la nation, la force des préjugés et certaines rivalités de fortunes. De même que tous les états de l'Europe se croient tenus d'armer lorsque l'un d'entre eux se met sur le pied de guerre, ainsi un candidat riche et qui ne regarde point à la dépense oblige ses adversaires à suivre plus ou moins son exemple. C'est ainsi que des sommes folles se gaspillent d'ordinaire sur le terrain de la lutte. Une candidature coûte en moyenne de 3,000 à 4,000 livres sterl. (de 75,000 à 100,000 fr.). Une partie de cet argent s'écoule dans des canaux ténébreux où il serait bien difficile de le poursuivre; l'autre se dissipe en frais d'annonces, d'affichage et de réunions. La publicité revêt toutes les formes imaginables. Les maisons, les boutiques, mais surtout les *public-houses* et les tavernes se couvrent des livrées et des couleurs d'un des candidats militans. Des hommes-affiches, qu'on appelle vulgairement des *sandwiches* (1), organisés par procession de dix ou douze, s'avancent en file droite dans les rues et les places de Londres, portant sur la poitrine et sur le dos un double écriteau avec ces paroles : « Votez pour ***. » Il ne faut pourtant attacher à de tels signes extérieurs qu'une importance médiocre. Combien il est plus facile d'écrire un nom sur les murs que de le graver dans la volonté des électeurs anglais! Plus d'un candidat malheureux reconnaît sous ce rapport son erreur au jour du vote, et peut-être regrette-t-il au fond du cœur tout cet étalage qui n'a servi qu'à illustrer sa défaite. Aux élections de 1865, M. Stuart Mill résolut de donner un grand exemple à son pays en rompant avec les traditions du passé et en refusant d'avance de payer les frais de sa candidature. Quelques autres membres libéraux du parlement actuel ont de leur côté conquis le succès avec des sommes relativement insignifiantes; mais moins on fait appel à l'argent, et plus il faut dans ce cas s'adresser aux forces vives de l'opinion.

C'est surtout par les *meetings* qu'on atteint la conscience de l'électeur. De telles réunions ont généralement lieu dans de grands édifices, le plus souvent des salles de concert pouvant facilement contenir de trois à quatre mille personnes. Des têtes étagées au-

(1) Tout le monde sait qu'un sandwich est une fine tranche de viande placée entre deux tartines de pain beurré. Dans le cas dont il s'agit, l'homme représente la tranche de viande, et les deux planches entre lesquelles il se trouve resserré remplacent les tartines.

dessus des têtes, une sorte d'architecture vivante, des colonnes construites avec des hommes, tel est tout d'abord le spectacle que l'on découvre de la plate-forme occupée par les orateurs et leurs amis. Ceux qui parlent sur le continent de la froideur des Anglais ne les ont certainement jamais vus dans la vie publique. En face de leurs droits et de leurs devoirs de citoyens, ce ne sont plus du tout les mêmes hommes. Après une courte harangue du président, le candidat se lève; quelques applaudissemens saluent en lui ses services reconnus et le choix du comité. Et pourtant c'est une rude charge que la sienne : il lui faut répondre non à des adversaires en chair et en os, mais à des interpellations écrites, à de petits morceaux de papier déposés sur la table du *chairman* par des mains ignorées. Il cherche des interlocuteurs, et il ne rencontre devant lui qu'un auditoire. Cette grave multitude a des orages et des silences profonds comme la mer. Parmi les questions qu'on adresse à l'orateur et qui sont lues l'une après l'autre par le président, il en est souvent qui ont un caractère personnel; mais en général elles roulent sur des sujets politiques, les affaires du jour et surtout les matières qui devront être débattues dans le prochain parlement. La qualité qui réussit le mieux en pareil cas, surtout vis-à-vis des ouvriers anglais, est la franchise. Malheur à celui qui hésite et qui a recours à des déguisemens! Si les discours et les réponses conviennent aux opinions de l'assemblée, les hourras éclatent. Nos voisins mettent de la force physique dans leur enthousiasme. Il est curieux de voir debout au milieu de ces vagues humaines qui le pressent et l'enveloppent de tumulte le candidat, souvent un faible et calme vieillard. Un océan de chapeaux et de mouchoirs agités tourbillonne autour de sa tête, et quoi donc a remué à ces profondeurs la foule, naguère si tranquille et si attentive? le souffle de la pensée. De telles réunions ne sont pas seulement de grands spectacles : où trouver en même temps de plus admirables écoles d'éducation politique? On touche dans ces assemblées à toutes les branches de la science sociale, des orateurs y discutent le présent et l'avenir; comment s'étonner ensuite que les Anglais portent généralement dans les affaires de leur pays un jugement sage et éclairé?

Un des grands vices du système électoral consacré par la loi de 1832, — et tout le monde en convient aujourd'hui, — était le manque d'unité. Il était fait, comme on dit, de pièces et de morceaux. Les élémens du suffrage variaient à chaque instant dans les villes et les campagnes. S'agissait-il de *boroughs*, les locataires payant 10 livres sterling par an pour le loyer d'une maison avaient le droit d'élire; mais à côté d'eux, dans les anciens bourgs, se rencontrait

une classe de *freemen* (hommes ayant acquis la franchise de la cité) qui votaient sans satisfaire aux mêmes conditions. A l'origine, le privilége de *bourgeoisie* s'achetait par certains services, aujourd'hui il se transmet le plus souvent dans les familles par voie d'hérédité; or, en dépit de leur titre, ces *hommes libres* appartiennent volontiers en fait d'élection au plus offrant. La loi de 1832 avait aussi beaucoup trop respecté les anciennes circonscriptions féodales, au lieu de prendre pour base la population et l'importance des bourgs dans le tracé des cadres électoraux. Il existait donc jusqu'en 1865 des localités où le vote était entre les mains de deux ou trois cents personnes connues qui posaient elles-mêmes les chiffres d'une candidature et se chargeaient ensuite de trouver les zéros. Au sein des grandes villes, une publicité sans limite, le droit de réunion et la rivalité ouverte des partis ne laissent aucun doute dans l'âme des électeurs; mais peut-on espérer qu'il en soit toujours de même dans des bourgs ne contenant que cinq ou six mille habitans? Là le cercle restreint des influences personnelles, la dépendance des fermiers vis-à-vis des seigneurs de la terre (*landlords*) et le prestige qu'exerce partout en Angleterre la *gentry* (classe qui tient d'une part à la noblesse et de l'autre à la bourgeoisie), tout concourait trop souvent à obscurcir la liberté du choix. Moins l'opinion prenait de part à la lutte, et plus l'on s'attachait aux apparences. Un grand nom aristocratique, une calèche à quatre chevaux avec deux postillons en tête, le patronage de quelques *ladies* respectées pour leurs bonnes œuvres, et il y en avait quelquefois assez pour décider du sort d'une candidature. Si des bourgs nous passons aux comtés, le système du vote était encore bien autrement compliqué; mais à quoi bon insister sur les vices d'un mécanisme électoral qui a fait son temps?

Pour la question des votes, l'opinion libérale compte avant tout sur les villes, tandis que les espérances du parti adverse reposent en général sur les campagnes. Ne nous faut-il point expliquer le caractère assez mal connu en France de ces deux nuances politiques? L'ancien tory, qu'on le sache bien, est aujourd'hui très rare en Angleterre. Je n'affirmerai point qu'on ne puisse encore le rencontrer dans quelque vieux château ou à l'ombre d'un presbytère en ruine; mais je ne l'ai jamais vu, et tout porte à croire qu'il s'évanouit de jour en jour. Ce qui lui a succédé est le conservateur. En homme d'esprit, ce dernier fait chaque jour le bilan entre ce qu'il doit accorder aux circonstances, aux besoins du temps, aux exigences de l'opinion publique, et ce qu'il peut encore retenir des priviléges accordés par les anciennes coutumes à la naissance et à la fortune. Autant et plus peut-être que ses adversaires

il tient à maintenir intact le dépôt des franchises nationales. Ce n'est point lui qui s'effraie des progrès de l'éducation, car l'expérience lui a démontré que les ennemis les plus dangereux pour le repos d'un état libre étaient les classes ignorantes. Il ne regarde donc point à la dépense quand il s'agit de fonder des écoles, espérant ainsi rattacher dans les campagnes l'esprit de la jeunesse la Bible et à l'idée qu'il se fait de la constitution anglaise. A l'entendre, ce qui l'inquiète dans les progrès de la démocratie, c'est l'ombre des dangers que court la liberté. Sur le continent, le conservateur anglais passerait à coup sûr pour un révolutionnaire. Ce n'est point à lui qu'il faudrait demander des armes contre la presse ou contre le droit de réunion. On serait encore bien plus mal venu à lui parler des avantages du gouvernement personnel, car, s'il tient beaucoup à défendre ses privilèges d'ancien Breton, pour rien au monde il ne voudrait les mettre sous la protection d'un autre. Fier de la considération dont il jouit dans sa localité, il demande non aux favoris de la couronne, mais à ses propres services l'estime et la confiance de ses concitoyens. Les fonctions gratuites qu'il remplit dans son comté ne dépendent aucunement de l'état ni du ministère et n'engagent par conséquent en rien sa conscience. Quoique le fonds de ses principes soit aristocratique, ses manières simples et familières visent très souvent à la popularité. En rapport journalier avec toutes les classes de la population qu'il cherche à se rattacher par le lien des sympathies et des intérêts, il ne domine qu'à la condition d'être utile. Grâce au régime électif et au *self-government* local, qu'il tient plus que tout autre à conserver, n'a-t-il point autant besoin de ses commettans que ses commettans ont besoin de lui? Aussi ne néglige-t-il aucun de leurs griefs. Après tout, le conservateur éclairé ne diffère du libéral que par une certaine défiance envers le progrès. A ses yeux, la vieille constitution anglaise est aussi parfaite que l'œuvre des six jours, et il n'y a guère qu'à se reposer dans les avantages qu'elle procure. C'est avec une sorte de terreur qu'il voit s'avancer dans le pays le gouvernement des masses. Toutefois, quand l'occasion l'exige, il fait aux chefs du parti le sacrifice de ses répugnances, car il sait bien qu'ils cèdent eux-mêmes à un esprit de sagesse, et que le moyen de résister à la tempête est souvent d'abaisser les voiles.

Une influence qu'on ne déracinera point aisément dans les campagnes anglaises est celle de la fortune. Depuis la fin du dernier siècle, le nombre des propriétaires fonciers s'est beaucoup réduit dans toute la Grande-Bretagne. Le monopole de la terre, en se rétrécissant et en se concentrant entre les mains d'un petit nombre, tend, il y a lieu de le craindre, à mettre les classes agricoles dans

la dépendance de quelques familles opulentes et maîtresses du sol. On s'imagine en France que cet état de choses tient à l'essence même des institutions anglaises et au mode d'hérédité qu'elles consacrent; mais ne serait-ce point une erreur? Le droit d'aînesse s'appuie beaucoup moins chez nos voisins sur la loi que sur la volonté des classes riches. Il existe bien, je l'avoue, une disposition légale qui confère à l'aîné de la famille le domaine du père après sa mort; mais cette jurisprudence, d'origine normande, introduite dans la Grande-Bretagne par Guillaume le Conquérant, tout le monde peut l'éluder dans la pratique. Je ne parlerai point des majorats, qui forment après tout une exception; toujours est-il que dans les cas ordinaires chacun se trouve libre de distribuer son bien comme il l'entend entre ses enfans, sans distinction d'âge ni de sexe; il lui suffit pour cela de faire un testament. Moyennant quelques lignes d'écriture, le premier venu est ainsi à même de déjouer la loi sur laquelle repose, comme sur une base antique, le colossal édifice de la hiérarchie anglaise. Il est rare, j'en conviens, que les gros propriétaires aient recours à un tel acte privé pour diviser leur avoir, mais enfin ils le peuvent, et que parle-t-on alors des institutions? Ce sont les mœurs, les coutumes et la politique des classes dominantes qu'il faut mettre en cause, si l'on blâme l'usage du droit de primogéniture. Il serait d'ailleurs absurde de croire que cette influence de la fortune se porte dans les élections tout entière du même côté. C'est bien au sein de la propriété foncière et dans les moyens d'action dont elle dispose que le *Carlton club* (1) cherche surtout à recruter ses forces; mais on rencontre çà et là en Angleterre des libéraux tout aussi riches que les plus riches conservateurs. Les uns et les autres convoquent le ban et l'arrière-ban de leurs fermiers, donnent partout le mot d'ordre et usent largement des moyens de brigue tolérés par la loi.

Arrive enfin le grand jour des élections (*nomination day*). Une plate-forme construite en bois et recouverte d'une espèce de toiture s'élève dans toutes les villes du royaume et même dans plusieurs endroits de chaque importante cité. C'est ce qu'on appelle les *hustings* (2). Jamais plus humbles tréteaux n'ont servi de marchepied à des fonctions plus hautes. Le magistrat dont nous avons parlé, *returning-officer*, s'engage devant tous et par serment à remplir en

(1) Club des tories et l'un des grands centres d'où ils surveillent les opérations de la lutte. Une direction en sens inverse part du *Reform club*, le quartier-général des libéraux.

(2) Ce mot qui s'écrivait autrefois *hus-thing* fut introduit en Angleterre par les hommes du nord dans le langage desquels *hus* signifiait maison (*house*) et *thing* une assemblée judiciaire ou délibérante.

conscience les devoirs de sa charge. Ceci fait, les candidats sont aussitôt *présentés* par un ami et *secondés* par un autre. Du haut de l'estrade ils adressent successivement la parole aux électeurs, exposent leurs vues et font valoir leurs titres à la représentation. La manière dont chacun d'eux est accueilli dépend tout à fait des bonnes dispositions ou des rancunes de l'auditoire en plein vent. Tel se voit tout d'abord assailli par une bourrasque de sifflets, de huées et de sarcasmes, tandis que tel autre est au contraire couvert d'applaudissemens. Le *pluck*, sorte de bravoure tout anglaise qui ne se déconcerte ni devant l'orage ni devant l'impopularité, vient généralement à leur secours; aussi, en dépit de tout, réussissent-ils à se faire plus ou moins écouter par la foule. Je parle naturellement des cas où l'opinion est divisée; dans les endroits au contraire où les avis sont à peu près unanimes, les choses se passent beaucoup plus simplement. S'il ne se présente aucun concurrent, ou en d'autres termes si le nombre des candidats n'excède point le nombre des députés que les électeurs ont le droit d'envoyer au parlement, celui ou ceux qui viennent d'être désignés sont élus par le fait et à l'instant même. Pareille nomination n'a d'ailleurs lieu que dans un très petit nombre de colléges où l'un des deux partis politiques renonce absolument à la lutte. Il faut, pour qu'il en soit ainsi, un de ces rares hommes d'état dont les services ou tout au moins l'influence locale défient d'avance toute opposition. Dans les cas ordinaires, c'est-à-dire quand deux candidats d'opinion différente se disputent les suffrages, le *returning-officer* invite les citoyens présens à lever la main. S'il faut en croire certaines inductions, cet usage porterait la trace mal effacée d'un temps où tout le monde en Angleterre avait le droit d'être consulté sur le choix des représentans. Le votant est en effet ici le premier venu, et combien parmi ceux qui lèvent la main ne sont point du tout électeurs aux yeux de la loi! Il arrive très souvent que la place sur laquelle se dressent les *hustings* soit envahie de bonne heure par des étrangers, des curieux ou même des gens payés. Le *returning-officer* n'en déclare pas moins à haute voix le résultat de cette épreuve, toujours douteuse; mais l'adversaire qui ne veut point se soumettre à une pareille décision a le droit de réclamer le vote à livre ouvert, *poll*. C'est par ce moyen seul que se comptent vraiment les forces de chaque parti, et l'on voit très fréquemment un candidat battu par la levée des mains, *show of hands*, réunir ensuite autour de son nom le plus grand nombre de suffrages. Tout le monde attend donc avec inquiétude les résultats du lendemain.

Le jour des votes (*polling day*) s'annonce dès le matin dans les villes par une émotion générale. Il y a souvent chez une nation des

majorités qui s'ignorent elles-mêmes; pour les atteindre, il faut agiter toute la masse : aussi les Anglais, quoique très sobres en général de signes extérieurs, n'ont-ils rien négligé pour donner à leurs élections un caractère théâtral. Les cabs, les chevaux ornés de rubans, les maisons couvertes d'affiches, tout prend dès le lever du soleil une couleur politique. Il est d'usage que les deux partis fassent amener en voiture les votans au lieu de l'élection. C'est une grande dépense, surtout dans les campagnes; mais la loi de 1832 n'a point considéré le transport gratuit des électeurs comme un fait de corruption à la charge de celui qui paie. On me citait dernièrement un district de Londres où les ouvriers possédant la franchise électorale (*electoral franchise*), quoique fort enthousiastes du candidat qu'ils s'étaient choisi et votant pour lui avec un parfait désintéressement, avaient néanmoins réclamé très haut le privilége d'être voiturés à ses frais. Qu'on se figure alors le nombre de véhicules brûlant ce jour-là le pavé des grandes villes. Le *cabman* (conducteur de fiacre), revêtu des livrées d'un des deux partis, excitant ses chevaux, prend ainsi part à la lutte et se donne quelquefois l'importance de la mouche du coche. Les grands spectacles se composent souvent de petites choses : je me souviens, par exemple, d'avoir vu à Woolwich une pauvre femme qui se figurait sans doute avancer beaucoup le succès de la cause libérale en agitant à sa fenêtre un ruban bleu au bout d'un bâton. Au-dessus de mille détails puérils plane du moins l'âme d'un peuple libre; quel mouvement, quelle vie, et comme on sent bien dans l'air le concours de la volonté nationale!... Que se passe-t-il cependant autour des *hustings?*

Des clercs qui occupent l'intérieur de la maison de bois, et qui ont été nommés pour la circonstance par le *returning-officer*, agissent en quelque sorte comme ses députés. Devant eux se présentent, l'un après l'autre, les électeurs durant tout le cours de la journée : chacun déclare alors à haute voix le nom du candidat pour lequel il entend voter, et son suffrage est aussitôt enregistré sur un livre qu'on appelle *poll-book*. Comme sur les bancs de la baraque exposée à tous les regards siégent en deux groupes séparés des libéraux et des conservateurs, les uns ou les autres remercient l'électeur de l'appui qu'il vient apporter à la cause (*thank you*); mais c'est surtout dans la foule qu'éclatent les cris d'enthousiasme ou les murmures. L'intérêt grandit de moment en moment, et le cercle plus ou moins épais de curieux qui se pressent autour des *hustings* suit avec des émotions diverses les péripéties de la lutte. Aussi quels formidables hourras à chaque fois qu'arrive une voiture, surtout quand c'est une calèche chargée d'électeurs dont on

reconnaît de loin la couleur politique à la nuance des rubans! Cette habitude anglaise d'afficher au grand jour les opinions n'intimide-t-elle point quelques personnes? Ailleurs la principale inquiétude de l'électeur votant à livre ouvert serait sans doute de déplaire au gouvernement et d'être, comme on dit, mal noté; mais on peut, je crois, affirmer que jamais une telle appréhension n'est entrée dans le cœur de nos voisins. Il n'y a point ici de votes factieux, et toute opinion peut se présenter dans la lutte avec confiance. Aussi les partisans du scrutin secret (*ballot*) s'appuient-ils sur un tout autre ordre de considérations. Ce n'est point l'influence de l'autorité qu'ils accusent, mais, selon eux, le scrutin secret serait à la fois un masque et une protection pour certaines consciences timides ou vénales qui dans l'état actuel des choses cèdent trop souvent à la pression des intérêts matériels. Les ouvriers dans les villes, les fermiers surtout dans les campagnes, peuvent en effet craindre quelque disgrâce de la part de leurs maîtres, s'ils votent contre le candidat de l'argent ou de la propriété foncière. D'un autre côté il arrive plus d'une fois que dans de petites localités un certain nombre de marchands s'abstiennent de prendre part aux élections pour ne point mécontenter leur clientèle en arborant une couleur. Quiconque n'ose point avouer son vote est-il d'ailleurs bien digne de voter, et peut-on en aucun cas se reposer sur sa bonne foi? Beaucoup d'Anglais en doutent, et le *ballot* rencontre des adversaires même parmi les libéraux les plus avancés. Suivant eux, l'introduction d'une telle mesure tendrait à dégrader le caractère national, car de tout temps le vrai Breton a tenu à honneur de professer ses opinions le front haut et la poitrine découverte. Il y a bien en Angleterre comme partout des hommes étrangers par calcul aux affaires de leur pays; mais l'indifférence politique, bien loin d'être un titre de faveur aux yeux de leurs concitoyens, est au contraire considérée comme une indigne faiblesse. On pense volontiers de ces individus sans opinion ce que disait autrefois Dante des *anges neutres*, « êtres sans infamie comme sans gloire, mais dont la vie est si basse que les termes manquent pour la définir. »

Les progrès du vote sont annoncés d'heure en heure dans les divers quartiers de la ville par des affiches à la main collées à la porte des clubs, des *public-houses* et des autres établissemens qui prennent un vif intérêt dans la lutte. Il est surtout curieux de voir ce qui se passe dans l'intérieur des comités électoraux. De moment en moment arrivent des messagers volontaires qui apportent des nouvelles. Quand tout va bien, une joie tumultueuse éclate aussitôt parmi les assistans; si au contraire le candidat adverse a gagné du terrain et se trouve maintenant en avance d'un certain nombre

de voix, un sombre silence se répand comme un nuage dans la salle. Quelques zélés partisans restent ainsi toute la journée sur le qui-vive, tantôt debout, tantôt assis et prenant sur le pouce leur frugal repas. Les alternatives de joie et de tristesse, de crainte et d'espoir, se succèdent jusqu'à la clôture du *poll*. Tous les regards sont depuis quelques instans fixés sur les aiguilles de l'horloge, lorsque un émissaire apporte le bulletin définitif de la journée. Les chiens ne sont généralement point admis dans ces lieux de réunion; par je ne sais quel hasard, il s'en trouvait pourtant un dans la salle du comité que j'ai en vue, et l'animal, excité sans doute par la force de l'exemple, mêla de joyeux aboiemens à l'immense clameur qui saluait le triomphe du candidat préféré. Comme les choses se passent autrement dans les endroits où les résultats du vote tournent décidément contre les vœux de la réunion! Le vide se fait peu à peu, et le parti vaincu renonce le plus souvent à enregistrer le succès de ses adversaires. Aussi une liste inachevée pendue à l'entrée d'un club ou d'un comité est-elle, pour quiconque connaît les habitudes anglaises, un aveu de défaite.

Dans les petites villes, on peut durant la soirée juger des résultats de la lutte par la physionomie des cabarets ou *public-houses*. Les uns, ternes et obscurs, portent en quelque sorte le deuil de la journée, tandis que d'autres, tout éclatans de lumière et de joie, célèbrent à leur manière le triomphe de la cause qu'ils ont adoptée. Ne dirait-on pas en vérité que le succès a le pouvoir d'allumer les lustres? Il fait tant de choses dans ce monde! D'autres bourgs constatent par des signes encore plus bruyans le triomphe de l'opinion dominante; les cloches sonnent, des bandes d'ouvriers parcourent les rues en soufflant dans des instrumens de cuivre, et les habitans se répandent sur les places et les promenades avec un air de fête. Le lendemain tout rentre dans le calme. Il n'en a point toujours été ainsi, et gardons-nous d'oublier que c'est la liberté laissée aux électeurs qui a éteint en Angleterre les animosités de la défaite. Dans le procès qui vient de s'instruire au grand jour et où tout le monde a eu la parole, c'est bien le pays, ou du moins la masse des votans, qui a été juge. Ceux que ne satisfont nullement les résultats du *poll* ont le droit de s'en prendre à la loi électorale, à la pression des influences aristocratiques, peut-être même dans certains cas à des manœuvres illicites; mais il ne vient à l'esprit de personne l'idée de mettre en cause le gouvernement. Comment, par exemple, le succès de tel ou tel parti atteindrait-il la reine? Étrangère à la lutte des opinions, elle n'a désigné ni favorisé même indirectement aucune candidature. Quels moyens a de son côté le ministère pour agir sur la volonté du pays? L'élo-

quence, l'appui de ses amis, le concours des intérêts qu'il représente, en un mot les armes dont ses adversaires se servent contre lui et avec les mêmes chances de succès.

Les électeurs ont décidé, c'est maintenant au nouveau parlement de s'assembler après un intervalle de quelques mois et d'être jugé à son tour par la nation.

II.

Le nouveau palais du parlement (*new houses of parliament*) s'élève sur les bords de la Tamise, couvrant une grande étendue de terrain entre le fleuve sillonné par mille bateaux à vapeur et l'abbaye de Westminster, où la vieille Angleterre projette sur tout ce qui l'entoure l'ombre solennelle du passé. Quoique bâti dans le style gothique fleuri, cet édifice est tout moderne et remplace l'ancien palais, détruit en 1834 par un incendie. M. Charles Barry en fut l'architecte, et, si l'argent suffisait pour commander des chefs-d'œuvre, ce monument serait sans contredit une des merveilles du monde, car les millions n'ont point manqué pour le rendre digne d'une riche et puissante civilisation. Les avis peuvent bien différer sur la valeur de l'édifice au point de vue de la beauté architecturale; mais, pour l'étranger qui arrive à Londres, cette énorme silhouette de massives tours et de tourelles, cette longue et imposante façade qui, vue du bord de l'eau, se profile terminée à chacune des extrémités par deux ailes en saillie, ces innombrables fenêtres ornées d'armoiries et d'arabesques, ces corps de bâtiment surmontés par des clochetons ou hérissés d'aiguilles de pierre, tout ne proclame-t-il point assez haut que là réside vraiment la souveraineté de la nation anglaise? L'intérieur est aussi d'une grande magnificence. Des peintures murales, des décorations dont le style est plus ou moins emprunté à l'époque d'Élisabeth et des Tudors, des fenêtres à vitraux coloriés qui jettent un jour d'église sur les escaliers, les galeries et les couloirs, rien n'a été épargné pour donner à ces lieux occupés par les grands pouvoirs de l'état un caractère d'élégance sévère et de recueillement. Sans m'arrêter à de tels ornemens confondus dans la disposition générale de l'édifice, je voudrais tout de suite signaler quelques détails qui fussent de nature à donner une idée de la vie parlementaire chez nos voisins.

Ce palais est un club où chaque membre de la représentation nationale est en quelque sorte chez lui, et où, en dehors de la salle des séances, il peut très agréablement passer ses heures de loisir. D'abord n'a-t-il point à sa disposition une bibliothèque d'en-

viron cinquante mille volumes (1)? Ceux qui ont contracté d'autres habitudes peuvent se rendre au fumoir, *smoking-room*, une fort belle salle qui se divise en deux compartimens ornés d'une manière différente, quoique dans l'un et l'autre se trouvent de distance en distance de petites tables de chêne placées en face de longs sophas recouverts d'un cuir à couleur foncée. Les fenêtres s'ouvrent sur la Tamise, et quelques députés y viennent prendre l'air durant les intervalles d'un long débat; une sonnette qui communique à l'étage supérieur les avertit quand la chambre est sur le point de voter. Il y a aussi une somptueuse salle à manger dans laquelle deux ou trois cents membres commandent presque tous les jours leur dîner, et un comité nommé par l'assemblée est chargé de veiller à cette branche du service (2). Outre ces centres officiels de réunion, se rencontrent dans le palais des chambres plus ou moins isolées, des recoins formés dans les corridors par les embrasures des fenêtres, où quelques amis peuvent s'asseoir et causer entre eux des nouvelles du jour. Les Anglais traitent la politique en hommes d'affaires, et il leur faut de temps en temps au milieu de la discussion générale l'intimité du tête-à-tête pour arriver au choix des moyens qui peuvent assurer le succès ou la défaite de telle ou telle mesure. Ces mille retraites pratiquées dans la grande ordonnance de l'édifice composent en quelque sorte les coulisses de la chambre des communes.

Au début de la session, une des premières formalités est l'élection du président, *speaker*. Assez ordinairement les chefs des deux partis qui divisent la chambre se consultent et s'entendent entre eux sur le choix qu'il convient de faire. On est ainsi d'autant mieux assuré du caractère d'impartialité avec lequel seront conduits les débats. Le mode d'élection est assez curieux : l'un des députés se lève, et, adressant la parole à un des secrétaires (*clerk of the table*),

(1) Cette bibliothèque (*the house of commons' library*) se divise en quatre chambres paisibles et charmantes, qui, bien qu'elles communiquent de l'une à l'autre, peuvent s'isoler, quand on veut, au moyen de portières richement damassées. Le plafond en chêne est orné de panneaux et d'enluminures. Les armoires à rayons sur lesquels reposent les livres sont autant d'ouvrages de boiserie habilement fouillés par le ciseau. Au milieu de la chambre s'étend une table entourée de fauteuils à dossiers de cuir armorié et éclairée par deux candélabres à neuf becs de gaz. Le parlement alloue une somme annuelle de 800 liv. sterl. (20,000 fr.) pour l'entretien de la bibliothèque et l'achat des ouvrages nouveaux.

(2) Ce comité choisit une sorte de maître d'hôtel qui entreprend la spéculation à ses risques et périls, mais qui, n'ayant point de loyer, d'argenterie, de vaisselle, de gens ni de charbon à payer, peut naturellement servir les plats à meilleur marché qu'un restaurant ordinaire. La carte est soumise au comité, qui fixe lui-même le tarif. Les étrangers sont admis à partager au même prix le dîner des députés, quoique dans une autre salle.

qui se tient également debout, propose le nom du futur *speaker*. Si cette motion est appuyée, et si aucun autre candidat n'est présenté par quelque autre membre, la chambre appelle au fauteuil son nouveau président sans lui adresser de questions. Lui pourtant, toujours à sa place, témoigne en quelques mots combien il est sensible à l'honneur qu'on veut lui conférer, et déclare qu'il se met à la disposition de l'assemblée. La chambre une seconde fois l'appelle d'une voix unanime au fauteuil, tandis que deux amis (celui qui l'a proposé et celui qui l'a soutenu) viennent le chercher sur son banc et le conduisent vers les gradins d'une espèce de trône en chêne massif qui lui est réservé. Arrivé là, le *speaker* se tient debout sur la dernière marche, remercie de nouveau les représentans de la nation et prend enfin possession de son siége. La masse dorée (*mace*), ce vieil insigne de la puissance des communes, qui auparavant gisait à terre, est alors placée avec honneur sur une table où elle figurera désormais durant les séances avec les livres de la loi et le sablier. On se souvient que, quand Cromwell fit son coup d'état, il emporta avec lui ce *hochet* qu'il venait d'arracher aux mains du parlement dissous... Dieu merci, le hochet a survécu en Angleterre à l'épée du dictateur.

Le plus ancien *speaker* dont l'histoire ait conservé le souvenirs est sir Thomas Hungerford, qui présidait les communes en 1377, et depuis lors jusqu'à nos jours ces fonctionnaires électifs forment une sorte de dynastie (1). Quoiqu'ils ne soient nullement nommés à vie, ils continuent presque tous d'occuper le fauteuil durant de longues années, et dans leur vieillesse ils sont d'ordinaire récompensés par un siége à la chambre des pairs. En France, le *speaker* est surtout célèbre pour sa longue perruque blanche et sa robe noire; au lieu de s'arrêter à ces signes extérieurs, peut-être feraiton mieux de l'observer dans l'exercice de ses fonctions. Pour quiconque a connu d'autres mœurs parlementaires, c'est vraiment un spectacle auguste que celui de cette noble, froide et calme figure, impassible comme la raison, sévère comme la justice, qui, entre l'orateur et la chambre, décide toujours, non d'après ses opinions ou celles de l'assemblée, mais d'après les éternels principes du droit et le respect le plus profond envers la liberté de la parole. Son costume n'est d'ailleurs bizarre que parce qu'il est passé de mode. On peut aisément s'en convaincre pour peu que l'on jette les regards sur une gravure de 1741 représentant la chambre des communes telle qu'elle existait alors, — une grave réunion de vastes et impo-

(1) Ceux qui seraient curieux de connaître cette série de noms honorables peuvent consulter *The life of the Speakers*, by James Alexanderes Manning. Le présent *speaker* de la chambre des communes est M. John Evelyn Denison.

santes têtes à perruque. Le président différait dans ce temps-là très peu des autres membres, et le présent *speaker* lui ressemble absolument par la manière de s'habiller. Il reçoit 6,000 livres sterling (150,000 fr.) de traitement annuel et est en outre magnifiquement logé dans le palais. Avec l'argent que lui alloue l'état, le *speaker* invite et réunit à tour de rôle dans ses salons les députés, qui sont d'ailleurs tenus de s'y présenter en habits de cour. Cette vieille étiquette nuit beaucoup au succès de telles réceptions : M. Bright, par exemple, et beaucoup d'autres répugnent invinciblement à cet uniforme obligé (l'épée, la culotte courte et le frac), qu'ils considèrent comme indigne d'hommes sérieux (1). Autrefois le président portait un tricorne sur l'édifice de ses cheveux poudrés à blanc; maintenant il ne se couvre jamais durant les séances, et il n'y a que les simples députés qui gardent leur chapeau sur la tête quand ils sont assis. En dépit de son nom, le *speaker* est après tout un des membres de la chambre qui parlent le moins. Si ce n'est dans le sein des comités, il doit s'abstenir de prendre part aux débats. Son titre de *parleur* lui vient donc, selon toute vraisemblance, de ce que dans certaines occasions il adresse au nom de la chambre un discours officiel à la reine. Il faut croire que nos voisins aimaient à considérer le *speaker* comme un être surnaturel, car jusqu'à ces derniers temps sa présence était absolument nécessaire pour revêtir d'un caractère légal tous les actes de l'assemblée. On n'avait même point prévu qu'il pût être malade. Il y a une dizaine d'années, quelques membres de la chambre avaient prêté serment en l'absence du *speaker*, qui était alors retenu chez lui par une grave indisposition : plus d'un doute s'éleva sur la validité de la chose jurée, et il fallut un vote tout spécial de la chambre pour rassurer à cet égard les consciences. Aujourd'hui le président du comité des voies et moyens (*chairman of ways and means*) peut dans certains cas remplacer le *speaker*.

Du temps où la formule du serment impliquait une profession de foi chrétienne, deux ou trois membres, parmi lesquels le baron Rothschild, prenaient part aux premiers travaux de l'assemblée, tels que l'élection du président, puis disparaissaient ensuite durant toute la durée de la session. La cérémonie du *swearing-in* (prestation de serment) a lieu de neuf heures du matin à quatre heures du soir; plus tard, dans la journée, un tel acte serait considéré comme tout à fait nul. Après ces préliminaires, l'horloge de l'état, comme disent les Anglais, est montée; mais pour la mettre en

(1) Les membres du parlement chargés de porter à la reine l'adresse en réponse au discours de la couronne ont déjà obtenu de se présenter devant elle en habits de ville. Seulement ils ne peuvent apporter avec eux ni canne ni parapluie.

mouvement il faut une autre impulsion. De 1837 jusqu'à la mort du prince Albert, la reine Victoria se rendait tous les ans au sein du parlement pour y lire le discours du trône. Un sentiment que tout le monde respecte en Angleterre avait fait pour quelque temps interrompre cet usage, qui a été repris à l'ouverture de la nouvelle chambre, en 1866 (1). La reine entre dans le palais de la représentation nationale par la tour Victoria, et aux deux côtés du vaste porche, dont la grille s'ouvre pour la recevoir, de grands lions héraldiques, couronne en tête, dressés sur leurs pattes de derrière, lui présentent fièrement l'écusson du royaume-uni. Elle passe et se rend dans son vestiaire (*queen's robing room*), où les dames d'honneur la couvraient autrefois du manteau royal. Aujourd'hui que le deuil de la femme a en quelque sorte assombri la reine, ces insignes de la majesté s'étalent en forme de draperie sur le trône qui s'élève dans la chambre des lords, et il serait difficile d'imaginer l'effet produit dans cette salle par la masse des dorures, les murailles couvertes de fresques et les douze fenêtres ogivales à vitraux qui assourdissent la lumière tout en la revêtant de mille couleurs éclatantes. Vers deux heures, la porte s'ouvre, et les hérauts s'avancent, portant la couronne et l'épée de l'état sur un coussin de velours cramoisi. A l'arrivée de la reine, les pairs, rangés sur leur siége par ordre de dignité, se lèvent. C'est alors que l'huissier de la verge noire (*usher of the black rod*) se présente dans la chambre des communes, et invite les membres de cette assemblée à venir entendre le discours royal. Les députés qui veulent bien se rendre à cet appel s'échappent alors comme une bande d'écoliers. Effarés, curieux, bruyans, se poussant les uns les autres, ils accourent en désordre devant la barre de la chambre des lords. Il est curieux de voir quelques graves hommes d'état, pressés sans doute par la masse de leurs confrères, s'insérer dans les vides des boiseries sculptées, entre les lions rampans et les licornes. Quand le silence est rétabli, tous les regards se tournent vers le trône. La reine, en qui cette cérémonie réveille d'anciens et pénibles souvenirs, charge depuis deux années quelque grand de l'état, lord Cranworth ou lord Chelmsford, de lire le discours à sa place. Tout le monde sait d'ailleurs que, quelle que soit la voix, c'est toujours le ministère qui parle en pareille occasion. Cette lecture terminée, la reine se retire, et la session est ouverte.

Qui ne serait surpris de l'humble attitude des communes durant cette séance royale? Quand on songe à la grandeur et à l'étendue

(1) Durant cet intervalle, le parlement était ouvert, comme on dit, par commission, et l'un des commissaires lisait le discours du trône, qui était alors une sorte de message.

de leurs attributions, comment s'expliquer l'indifférence avec laquelle les traite le cérémonial de cour? L'usage, qui tient toujours assez peu de compte du progrès des idées et de l'état successif des institutions, ne semble voir dans les députés de la seconde chambre que les successeurs des anciens bourgeois (*burgesses*), admis comme par faveur dans le conseil national de la noblesse. Il fut en effet un temps où la chambre des lords était tout le parlement et où l'Angleterre se trouvait uniquement représentée par les barons. Le reste, c'est-à-dire le pays, était alors comme s'il n'existait point. Un élément nouveau, celui que nous appelons en France le tiers-état, s'introduisit peu à peu dans l'assemblée des pairs du royaume. Les chevaliers des comtés, les représentans du commerce et de l'industrie des villes, furent admis à donner leur avis sur les questions d'impôts; mais tout porte à croire qu'ils s'abstenaient, au moins dans les commencemens, de prendre part aux grandes affaires de l'état telles que la paix et la guerre. Plus tard, le parlement se bifurqua en deux assemblées bien distinctes : les lords continuèrent de siéger dans Westminster-Hall, tandis que les députés des communes s'installèrent dans une autre salle du même ancien palais. Longtemps après la séparation, combien encore étaient limitées les prérogatives de la seconde chambre! Avait-elle à se plaindre de certains griefs, le seul moyen d'obtenir justice était d'adresser une pétition au roi. Aucune mesure législative ne pouvait émaner directement du sein de ce conseil, et malgré la différence des temps on retrouve encore aujourd'hui la trace de ces humbles origines dans la forme des *bills*. Ce sont des espèces de requêtes dans lesquelles, après avoir signalé tels ou tels abus, l'assemblée indique le remède et conjure l'autorité royale de l'appliquer. Si c'était ici le lieu d'en appeler à l'histoire, on pourrait citer plus d'un exemple du peu de cas que faisait la cour jusqu'à la fin du XVIe siècle de la chambre des communes, et pourtant ce pouvoir naissant avait déjà un grand avantage sur les autres corps de l'état : il tenait les cordons de la bourse publique. Aussi dans le discours du trône se trouve-t-il toujours un paragraphe qui est relatif aux finances et qui s'adresse aux *gentlemen of the house of commons*. Une question d'argent força Louis XVI en 89 d'assembler les états-généraux, qui firent la révolution française; c'est aussi par le droit d'accorder ou de refuser les subsides que les communes ont conquis en Angleterre une si grande place, accru de jour en jour leurs priviléges et réformé les lois du pays. En moins de trois siècles, quel changement! Cette même chambre, qui adressait des suppliques au roi, reçoit aujourd'hui les pétitions de tout un peuple. Ses votes, qui étaient des prières, sont presque devenus des ordres, tant ils

s'imposent avec une autorité irrésistible à la chambre des lords et à la couronne. Aussi, fiers et forts de leur importance, les députés des communes ont-ils le bon esprit de ne point s'offenser des rigueurs de l'étiquette ni de la distance qu'on semble mettre durant la séance royale entre eux et les pairs. Au sortir de la chambre des lords, ils se réunissent dans leur salle, où par dignité ils délibèrent aussitôt sur quelque nouveau bill de leur propre initiative avant de s'occuper du discours du trône.

Excepté le mercredi, où la séance a lieu durant la journée, et le samedi, où la chambre des communes se donne congé (1), les députés s'assemblent toute la semaine depuis quatre heures du soir jusqu'à deux ou trois heures du matin. Quand on songe que la plupart d'entre eux sont tenus de vaquer dans Londres à leurs affaires comme avocats, directeurs de chemins de fer ou chefs de grandes industries, qu'ils sont assaillis de lettres, de demandes et de visites, que quelques-uns passent en outre de longues heures dans les nombreux comités siégeant durant la matinée, on ne saurait trop admirer cette activité tout anglaise, qui, lorsqu'il s'agit des intérêts publics, défie les heures de repos et de ténèbres. Que le soleil se lève ou se couche, il mesure pour les représentans de la Grande-Bretagne une double journée de travail. En principe, les séances de la chambre des communes sont secrètes, et c'est en vertu d'une sorte de convention étrangère à la loi que les curieux s'y trouvent admis. Les membres de la chambre sont tous censés ignorer l'existence de ces profanes auxquels ils ont eux-mêmes donné des billets d'entrée ou dont ils ont écrit le nom sur une liste. Deux galeries pour les étrangers (*strangers' gallery* et *speaker's gallery*) ont été construites à grands frais dans la nouvelle salle du palais de Westminster, et malgré tout il suffirait qu'un député, se levant et désignant ces tribunes, s'écriât de sa place : « Mais, monsieur le président, j'aperçois là-haut des personnes qui n'appartiennent point à la chambre, » pour que le *speaker* fût obligé de faire immédiatement évacuer la salle.

Du moment où la présence même des étrangers n'est point reconnue par la chambre, à plus forte raison la publicité des débats constitue-t-elle un fait relativement nouveau dans les annales de la législature anglaise. Le *Gentleman's Magazine*, vers 1738, eut recours à un subterfuge pour rompre avec les anciens usages et lever l'interdiction qui pesait alors sur les journaux. Sous le titre de *Débats du sénat de Lilliput*, il rendit compte des séances du parle-

(1) Cette immunité a d'ailleurs besoin d'être sanctionnée de semaine en semaine par un vote de la chambre, qui déclare chaque fois ajourner de vendredi à lundi.

ment dans des articles où toute l'assemblée se reconnut en petit comme dans un miroir poli et ajusté par la main d'un des compagnons de Gulliver. L'indignation fut grande sur les bancs de la chambre des communes, et, prenant la défense de ce qu'elle appelait ses privilèges, elle punit les rieurs avec sévérité. Une lutte très vive s'engagea dès lors entre le parlement et la presse; mais, grâce au courage de quelques publicistes, Cave, Woodfall et Perry, la cause du droit gagna chaque jour du terrain dans l'opinion des Anglais éclairés. Aujourd'hui la loge des journalistes (*reporters' gallery*) forme dans l'une et l'autre chambre une des institutions parlementaires qu'on oserait le moins attaquer. Derrière cette loge se trouve même une chambre éclairée au gaz, dans laquelle les sténographes peuvent transcrire et arranger leurs notes. Ainsi que beaucoup d'autres libertés en Angleterre, celle de répandre au dehors et sous toutes les formes les débats de la chambre n'a jamais été reconnue par la loi, elle existe pour ainsi dire à l'état de sous-entendu; mais qui oserait ici reprendre ce qui a été une fois conquis par le bon sens des masses? Quel orateur songe en outre à s'offenser de ce que l'on publie ses discours? Il se plaindrait bien plutôt de ce qu'on ne les reproduit point assez au long et de ce que les anciens privilèges de la chambre sont, sous ce rapport, beaucoup trop respectés dans sa personne. Le fait est que la plupart des franchises de la presse anglaise sont plus réelles qu'apparentes; il faut moins les chercher dans des textes écrits que dans les usages, les mœurs et la force souveraine de l'opinion. N'est-ce point d'ailleurs là une garantie qui vaut bien toutes les autres? Il y a des gouvernemens qui parlent tant des droits de la pensée et qui lui en reconnaissent si peu dans la pratique!

Pour être admis dans la galerie des étrangers, il faut un billet écrit à la main et signé par un des membres de la chambre. Muni de ce précieux autographe, le visiteur se rend vers trois heures au palais du parlement, où il traverse Westminster-Hall, la seule partie vraiment ancienne de l'édifice, fondée par Guillaume Rufus et hantée par tous les spectres de l'histoire d'Angleterre. Là Cromwell fut proclamé protecteur, là furent jugés et condamnés à mort Thomas Morus, Jane Grey, Essex, le favori d'Élisabeth, et Charles Ier. Ces souvenirs, la longueur de la salle, la nudité des voûtes, recouvertes d'un plafond en bois de châtaignier formant une série de grands arceaux et de pendentifs, voilà tout ce qui frappe l'observateur jusqu'à ce qu'il arrive au pied d'un gigantesque escalier de pierre appuyé contre un mur plein dans lequel s'ouvre une vaste fenêtre en ogive et à vitraux coloriés. Il monte, et, tournant vers la gauche, il ne tarde point à se trouver dans Saint-Stephen's-Hall, une galerie bordée de chaque côté par des statues en marbre blanc. A l'entrée

de cette salle, un huissier de la chambre prend le billet sur lequel l'étranger a écrit son nom et le jette dans une urne de verre. Trois ou quatre cents personnes, qui ont passé par la même formalité, se promènent de long en large dans le vestibule et ont tout le temps d'examiner à loisir ces figures historiques, Hampden, Falkland, Walpole, Burke, Pitt et Fox, qui, placés l'un en face de l'autre, prolongent jusque dans la mort l'antagonisme du geste et de la pensée. On dirait des ombres qui se défient, non comme celles d'Ossian au combat de la lance, mais à la lutte éternelle des principes.

Pour s'expliquer la présence et le concours des curieux qui affluent alors dans Saint-Stephen's-Hall, il faut savoir que tout membre de la chambre peut délivrer chaque jour un de ces billets d'entrée; or, pour peu que les trois quarts d'entre eux usent de ce droit, le nombre des invités dépasse de beaucoup celui des places. A la porte de la chambre, ainsi qu'à l'entrée du paradis, il y a plus d'appelés que d'élus, et tout homme ayant obtenu la signature d'un des députés ne doit encore se considérer que comme un candidat dont les titres vont être soumis à la bonne ou mauvaise fortune d'une loterie. A peine en effet l'horloge de la salle a-t-elle marqué trois heures et demie, qu'un groupe épais se forme autour de l'huissier, qui tire de l'urne les billets l'un après l'autre, appelant à haute voix le nom du porteur. Après soixante-dix, il s'arrête. Ceux qui ont été favorisés par le sort sont immédiatement conduits dans l'enceinte de l'assemblée; ceux au contraire dont les noms sont restés au fond de l'urne sont priés d'attendre une autre épreuve. Vers cinq heures a lieu un second tirage, et à mesure que sortent les billets, les expectans (car telle est désormais leur rôle) viennent se ranger par ordre de numéros sur les bancs qui garnissent les deux côtés de Saint-Stephen's-Hall. Qu'attendent-ils donc? Ils espèrent que quelques-uns de ceux qui ont été admis dans la chambre abandonneront leur place avant que la séance ne soit terminée. Un jour que j'étais tombé le septième parmi la seconde catégorie, j'interrogeai un *policeman* qui se trouvait dans la salle et lui demandai si j'avais quelques chances d'entrer ce soir-là dans l'assemblée. Il hocha la tête d'une manière qui voulait dire « aucune. » — « Et si j'étais le cinquième? » repris-je, car un ami plus heureux au sort m'avait offert de me céder son tour. — « Pas davantage. Il se peut que les trois premiers soient successivement admis de minuit à deux heures du matin; mais je ne donnerais point une épingle pour ce que les autres ont à attendre. » Cette réponse était décourageante, et pourtant il y avait après moi cinquante personnes qui passèrent là toute la nuit à guetter la sortie improbable de quelque spectateur fatigué. Une telle patience héroïque montre assez l'intérêt qui s'at-

tache en Angleterre aux délibérations du parlement. Et que penser aussi de ces curieux qui, sans billet, sans aucun espoir d'assister à la séance, attendent, rangés dans Westminster-Hall, le passage des députés se rendant à la chambre? De moment en moment, les noms de Bright, de Gladstone, de Stuart Mill, de Disraeli, de lord Stanley, circulent dans un murmure étouffé d'un bout à l'autre de l'immense salle, tandis que les regards cherchent à lire les événemens de la soirée sur le front de ces hommes d'état qui portent les destinées de la Grande-Bretagne.

Quand des spectateurs en chair et en os, assis sur les bancs d'une galerie découverte, ne sont toutefois considérés que comme des ombres par les législateurs anglais, à plus forte raison la chambre est-elle censée ignorer la présence des femmes qui assistent aux séances dans une loge grillée. Autrefois elles étaient tout à fait exclues de l'enceinte de l'assemblée, et pourtant la curiosité avait fait découvrir à ces filles d'Ève un poste secret d'observation. Dans l'ancien palais des communes se trouvait, au-dessus du plafond, une chambre dans laquelle s'ouvrait un ventilateur. C'est par ce trou que les dames venaient regarder ce qui se passait dans la salle. Certes l'endroit était fort peu agréable, la chaleur et l'odeur des lampes y viciaient l'atmosphère; pourtant cette chambre était toujours pleine, et l'on cite les noms de plusieurs *ladies* qui suivirent de longs débats dans l'horrible cachette. Tant de courage méritait une récompense, et quand s'éleva le nouveau palais du parlement, l'architecte, d'accord avec les autorités de la chambre, fit construire une loge pour les femmes. Seulement, comme les traditions s'opposaient à ce qu'elles se montrassent dans le temple législatif, on convint de les masquer derrière un grillage. Les députés peuvent faire entrer dans cette loge les femmes de leurs amis; mais de telles places sont si recherchées qu'il faut quelquefois attendre plus d'une quinzaine à partir du jour où le nom a été écrit sur le livre de l'huissier. Cette *ladies' gallery* s'élève derrière celle des *reporters* et règne sur toute la largeur de la salle; elle est étroite, mais comfortable à l'intérieur, et à côté se trouve un buffet où retentit le bruit des tasses et des cuillers d'argent, car les belles recluses ont le droit de se faire servir du thé et d'autres rafraîchissemens durant la soirée? Est-ce par manière d'épigramme qu'on a écrit en toutes lettres dans la loge des dames : « *Silence is required,* on est prié de garder le silence? » J'ai entendu des Anglaises se récrier contre l'impertinence de cet avis. A peine entrevues du dehors, elles ressemblent à des oiseaux en cage (soit dit sans allusion aux belles plumes ou aux vives couleurs qui leur servent d'ornemens); mais du moins c'est une cage dorée.

Que découvre-t-on pourtant de ces diverses galeries ouvertes au

public? Un grand spectacle, — l'assemblée d'un peuple qui se gouverne lui-même. La chambre des communes diffère beaucoup de la chambre des lords pour le style des décorations intérieures; ni or, ni peinture; les murs et le plafond, doublés de chêne, n'étalent guère à la vue que le luxe sévère des boiseries. Assis de chaque côté sur quatre rangées de bancs à siége et à dossier doublés de cuir vert, les députés, dans une posture nonchalante, attendent l'ouverture de la séance. En été, le jour entre dans la salle par d'étroites fenêtres à vitraux coloriés qui se succèdent de chaque côté sur toute la longueur du mur entre le plafond en coquille et la galerie des députés ou des pairs (1). Vers quatre heures, l'huissier portant la masse annonce le *speaker*. Tous les députés se lèvent et ne se rassoient que quand le président a pris place dans son fauteuil. La séance n'est-elle point ouverte par le fait? Oui et non, car la curiosité des visiteurs admis dans les galeries peut encore être trompée. Tout membre de la chambre qui découvre moins de quarante députés dans la salle a le droit de demander qu'on les compte. Les étrangers doivent alors se retirer. En leur absence, on retourne le sablier qui figure sur la table des secrétaires, et pendant les deux minutes que met le sable à s'écouler plusieurs hommes d'état qui se trouvaient dans les chambres voisines ont le temps de gagner leur siége. Si toutefois, à la fin de cette épreuve, le *speaker* ne réussit point à compter au moins quarante membres dans l'assemblée, il déclare la séance ajournée au lendemain. Ce dernier cas, il faut le dire, est très rare, et en général la chambre s'occupe tout de suite de ses affaires.

Durant environ une ou deux heures se lisent une foule de pétitions et de projets de loi d'un intérêt secondaire. Vient alors la grande question du jour. C'est le moment où commencent les discours, car jusqu'ici les *speeches* échangés d'un banc à l'autre avaient plutôt le caractère d'une conversation entre gens du monde qui discutent des intérêts sérieux. En principe, la parole appartient à celui qui se lève pour la prendre; comme pourtant il arrive assez souvent que deux membres se dressent à la fois, le *speaker* choisit entre eux et désigne d'ordinaire le plus connu, l'orateur ayant la meilleure chance de se faire écouter favorablement par l'assemblée. Quand il s'agit de débats très importans, les partis peuvent bien organiser entre eux un programme des tours de parole qu'ils soumettent d'avance au président, et qui est alors suivi durant la soirée. Cependant la discussion flotte le plus souvent à l'aventure, en pleine liberté, allant d'un orateur à l'autre sans autre ordre

(1) Cette galerie est en effet consacrée aux membres du parlement, qui peuvent ainsi suivre une partie des débats sans siéger sur leurs bancs.

que celui qui naît naturellement de l'antagonisme des hommes et des principes. Retiré dans sa loge de bois qu'abrite contre l'éclat de la lumière un écran de couleur verte, le *speaker*, dont la coiffure rappelle assez bien celle des sphinx égytiens, assiste plutôt qu'il ne préside aux débats, gardant pendant tout le temps un impénétrable silence. Après quelques discours à effet qui ont vivement ouvert le feu, la lutte de la parole se refroidit, et les bancs se dégarnissent : c'est l'heure du dîner. La controverse se traîne alors lourdement dans une salle à peu près vide. Les voix qui parlent dans ce désert ne s'adressent guère qu'à la loge des journalistes, et les membres de la chambre pourront lire le lendemain dans leur gazette les discours qu'ils n'ont point entendus (1). Vers neuf heures, les députés reviennent; le conflit des opinions se ranime. Comme le jour commence à baisser, même au mois de juin, le plafond de la salle en verre dépoli s'éclaire tout à coup au moyen de lampes invisibles. L'apparition de cette mystérieuse lumière produit l'effet de la descente des langues de feu sur le front des apôtres. Les harangues volent inspirées de la bouche des orateurs, et l'atmosphère morale de la chambre va s'échauffant de plus en plus. C'est d'ordinaire assez avant dans la nuit, quand la secousse électrique commence à se communiquer sur tous les bancs, que l'orateur du cabinet et le chef de l'opposition descendent armés de pied en cap dans l'arène. De l'un à l'autre camp, les marques d'attention (*hear! hear!*), les rires ironiques, les cris d'enthousiasme, s'entre-croisent avec une inexprimable énergie. A la suite de ces derniers discours, quand la grosse cloche de Westminster sonne deux heures du matin et que les autres horloges de la ville lui répondent de distance en distance comme des sentinelles perdues dans les ténèbres, a souvent lieu ce que les Anglais appellent une *division* (2).

C'est par une figure de rhétorique ou par une confusion de mœurs que nous parlons, en ce qui concerne les députés anglais, d'*urne* et de *scrutin*. Rien de pareil n'existe au-delà du détroit.

(1) Un soir que j'assistais à la séance dans la loge du *speaker* et qu'un orateur diffus continuait son discours au milieu de la solitude, un de mes voisins se mit à réciter à demi-voix ces vers, dans lesquels le poète Tennyson fait parler un ruisseau :

For men may come and men may go,
But I go on for ever.

« Les hommes peuvent venir et les hommes peuvent s'en aller, mais moi je coulerai toujours. »

(2) Lorsque les débats touchent au dénoûment, on entend retentir sur les bancs de la chambre les cris de *vide, vide*. C'est une abbréviation pour *divide* et une manière de demander la clôture, qui n'est du reste jamais prononcée dans les chambres de la Grande-Bretagne.

Lorsque le moment est venu pour l'assemblée de décider la question à l'ordre du jour par une épreuve, le *speaker* se lève et prie les étrangers de se retirer : *Strangers must withdraw.* Cet avis ne s'adresse pourtant point aux curieux qui sont assis dans les galeries : ceux-là sont censés ne point exister. Les étrangers que le président a en vue sont des pairs, des hommes d'état, des ambassadeurs qui par une faveur spéciale se trouvent admis sous l'horloge, dans l'enceinte même de la chambre, quoique sur des siéges distincts et à une certaine distance des bancs parlementaires. Ces derniers sortent tandis que les autres visiteurs restent à leur place. Le sablier dont nous avons indiqué l'usage mesure alors deux solennelles minutes. Durant ce temps-là, des sonnettes répandues dans tout l'édifice et que met en mouvement un système d'électricité avertissent à la fois les députés qui peuvent se trouver dans la bibliothèque, dans la salle des rafraîchissemens ou dans toute autre chambre voisine. Dès que le sable a cessé de couler, les sergens d'armes ferment les portes, et tant pis pour les membres attardés, ils sont définitivement exclus du vote. Le *speaker* lit alors la question sur laquelle il s'agit de décider, puis il invite d'après le langage consacré « les oui (*ayes*) à se diriger vers la droite et les non (*noes*) vers la gauche. » Les députés, divisés en deux files, se rendent ainsi dans l'un ou l'autre des deux corridors (*lobbies*) qui règnent de chaque côté de la salle des séances.

Que se passe-t-il alors dans chacun de ces *lobbies*, absolument semblables, garnis de fauteuils et chauffés pendant l'hiver par une grande cheminée de marbre blanc? A un endroit où le couloir forme un coude se trouvent un barrage en fer et un pupitre élevé sur une estrade, entre lesquels il ne saurait passer qu'une personne à la fois. Devant le pupitre se tiennent deux compteurs (*tellers*) désignés par le *speaker* et appartenant à l'un et à l'autre des deux partis qui sont en train de voter (1). Au fur et à mesure que chaque député franchit la barrière, les *tellers* le comptent, et deux secrétaires (*clercks*), tenant en main la liste imprimée des membres de la chambre, marquent son nom par un trait. Ceux qui viennent de satisfaire au péage, car un tel mécanisme rappelle exactement ce qui a lieu tous les jours sur certains ponts de Londres ou à l'entrée des théâtres pour percevoir la recette, rentrent alors un à un dans la salle des séances, où ils attendent sur leurs bancs le résultat de l'épreuve. Lorsque tout le monde a passé par la voie étroite en y donnant son vote, les *tellers* font l'addition et s'avancent alors tous

(1) Le plus souvent un des *tellers* est l'auteur même de la proposition qui divise l'assemblée, et l'on cite des cas assez curieux dans les annales parlementaires où ce compteur n'avait à compter que lui-même.

les quatre (deux pour la droite et deux pour la gauche) vers la grande table qui s'étend en face du *speaker*. Un des compteurs du parti victorieux proclame alors à haute voix le chiffre de la majorité. Ce système est assez compliqué, et pourtant les Anglais y tiennent; il fonctionne avec précision et en beaucoup moins de temps qu'on ne pourrait le croire.

Il y a toujours des membres de la chambre qui manquent à cette épreuve; mais il ne faudrait pas en conclure que leur absence soit dans tous les cas un déficit pour le parti auquel ils appartiennent. Nos voisins ont trouvé le moyen de prévenir les désappointemens ou les surprises qui peuvent résulter de l'éloignement de certains députés au moment du vote, et ils donnent à ce système le nom de *pairing off* (accouplemens). Cette expression ou, si l'on veut, cette métaphore semble être empruntée à la vie des oiseaux, avec cette différence qu'ils ne s'assortissent guère qu'au printemps et au grand jour, tandis que c'est toute l'année et durant la nuit que les membres du parlement anglais s'apparient entre eux. En quoi consiste pourtant cette alliance? Deux membres d'opinion toute différente, car dans ces sortes de mariages ce sont les extrêmes qui s'assemblent, conviennent entre eux que ni l'un ni l'autre ne votera jusqu'à une certaine heure. C'est surtout dans une séance importante, — ce que nos voisins appellent une grande nuit, — lorsqu'une division peut avoir lieu à l'improviste, que les députés sortant de la salle pour vaquer à leurs affaires personnelles cherchent ainsi à neutraliser les effets de leur absence.

Le beau moment de la formation des couples (*pairing-time*) est l'heure du dîner. Ceux qu'on appelle les *whips* (piqueurs) (1), et qui sont eux-mêmes des membres de la chambre, se tiennent alors de chaque côté de la salle, dans les couloirs, et veillent à ce qu'aucun de leurs amis ne s'éloigne sans s'être auparavant accordé avec un adversaire. Le plus souvent même c'est au *whip* qu'on s'adresse pour ces genres de transactions. Les deux députés dont le piqueur écrit les noms et l'engagement sur son livre se saluent souvent sans se connaître et se retirent accouplés l'un à l'autre pour le temps convenu. Comme plus d'une centaine de membres quittent souvent la salle en moins d'une demi-heure, on jugera que la tâche du *whip* n'est point des plus légères au milieu du bruit et de la confusion qui règnent dans les couloirs. De tels engagemens sont presque toujours observés avec l'exactitude d'une dette d'hon-

(1) Ce terme est sans aucun doute emprunté aux usages de la vénerie, et surtout de la chasse au renard, *fox hunting*. Les *whippers in* sont ceux qui excitent et disciplinent la meute des chiens courans. Les *whips* exercent au parlement des fonctions plus hautes, mais après tout de la même nature. Ils sont le *fouet*, l'aiguillon, qui stimulent l'ardeur des deux partis et qui règlent les manœuvres.

neur : tenir sa parole, n'est-ce point dans ce cas être fidèle à la cause? On raconte qu'une nuit la *division* avait été annoncée par la voix du *speaker*, et le dernier grain de sable venait de tomber dans la sphère de cristal quand un député, qui était apparié pour jusqu'à onze heures du soir, trouva moyen de se glisser dans la salle des séances au moment où le sergent d'armes fermait le verrou. Onze heures étaient bien le temps que marquait l'horloge, et même l'aiguille avait un peu dépassé ce chiffre, de sorte que le membre présent devait en conscience se regarder comme libéré de sa parole. L'autre accourait de son côté en toute hâte lorsqu'il trouva les portes closes. Le vote eut lieu, et le bill passa dans cette soirée à la majorité d'une seule voix.

La chambre des communes compte dans son sein plus d'un genre de célébrités. Les dernières élections ont introduit sur ses bancs des hommes nouveaux, MM. Stuart Mill, Hughes, Torrens et Fawcett, professeur d'économie politique à l'université de Cambridge. D'un autre côté siégent en assez grand nombre ce que l'on nomme par dérision « des sacs d'argent, » *money bags;* mais dans cette enceinte la richesse et la naissance, à moins d'être rehaussés par les dons de l'éloquence et du maniement des affaires, ne donnent aucun titre à la considération personnelle. L'or est un pouvoir qui brille dans les élections et qui s'éclipse au seuil de l'assemblée. On n'y tient guère compte que des services rendus dans les discussions publiques ou dans les comités. M. Stuart Mill lui-même, avant d'avoir prononcé dans l'intérieur du parlement une série de discours généralement admirés, n'était encore considéré par plusieurs des membres que comme un *book-worm* (ver rongeur de livres). Les orateurs anglais ont un caractère d'éloquence qu'on peut rattacher sans nul effort à la nature des institutions qui les protégent; chacun d'eux parle... *quasi potestatem habens*. Je ne doute point qu'on ne rencontre ailleurs le même degré de talent, où trouverait-on la même fierté de langage? Que M. Bright se lève, et tout le monde sent bientôt frémir dans son improvisation l'âme d'un peuple libre. Avec quelle familiarité hautaine il aborde toutes les questions et les regarde bravement en face! Quelle verve toute saxonne dans ses invectives et dans son ironie mordante! Comme il s'élève par une gradation naturelle vers les hauteurs de l'émotion oratoire! Puis tout à coup un jeu d'esprit, un bon mot lui passe par la tête, et il l'introduit sans scrupule dans son discours au milieu des rires convulsifs de l'assemblée. Ses idées ne sont pas toujours sympathiques à une grande fraction de la chambre; mais il n'a point même l'air de s'en douter, tant il affiche d'assurance dans son œil clair, dans sa physionomie ouverte et hardie. Du reste nulle menace inutile dans le geste ni dans la voix; on dirait tout

au contraire la bonhomie du lion se reposant sur sa force. C'est bien l'Anglais pur sang qui sait qu'il a droit de tout dire et d'être écouté quand même. Entre l'éloquence de John Bright le quaker et celle de M. Gladstone, ce fleuve toujours plein et qui ne déborde jamais, quel contraste! Ce dernier parle comme on écrit, ponctuant en quelque sorte chaque membre de phrase par le geste et l'accent de la voix. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus magistral, de plus net et de plus véhément que ses magnifiques appels à la raison et aux sentimens de justice. On dirait que c'est la vérité, non l'homme qui cherche à vous convaincre. Quand il se rassoit au milieu d'un auditoire bouleversé par l'enthousiasme, tous les regards se portent vers M. Disraeli. Vêtu à sa propre mode, d'une redingote noire, d'un gilet blanc et d'un pantalon jaune clair, la chevelure noire et artistement jetée sur un front intelligent, le chancelier de l'échiquier, tant qu'il siége sur son banc, imprime à ses traits naturellement mobiles un air de calme et d'attention impassible. Quel changement quand il prend la parole! Pour peu qu'il ait été piqué au vif par l'aiguillon de ses adversaires, il ne tarde guère à s'animer : l'œil tout inondé des éclairs du sarcasme ou des rayons de la poésie, l'orateur rappelle bientôt à tous ceux qui ont bonne mémoire que les dons sacrés du talent littéraire lui ont ouvert la carrière des honneurs. Dans un pays où le gouvernement n'a d'autre force que celle que lui donne la chambre, M. Disraeli ne s'aveugle d'ailleurs nullement sur la fragilité du pouvoir qu'il tient en main. Un souffle l'a élevé aux affaires, un autre souffle peut le renverser; mais il sait bien aussi que sous un régime parlementaire, où les hommes sont par eux-mêmes tout ce qu'ils sont, les renommées acquises planent au-dessus des caprices de la fortune politique.

Tout étranger admis aux séances de la chambre des communes voit et entend beaucoup de choses nouvelles pour lui; qui s'arrêterait pourtant aux coutumes de l'assemblée et au bruit des discours? Ici tout est sérieux et appelle la réflexion. On a beaucoup parlé des emprunts que nos anciennes chambres de 1815 et de 1830 avaient faits aux Anglais; il est permis de croire qu'elles ne leur avaient pas encore assez dérobé le secret de la puissance législative. Sous des formes extrêmement simples, dans cette salle sans tribune, au milieu de ces législateurs qui ressemblent avant tout à des hommes d'affaires, que d'utiles leçons à recueillir sur le véritable esprit du gouvernement représentatif!

Ce qui frappe tout d'abord est le caractère et l'attitude du pouvoir exécutif. Où sont les ministres de la couronne? Assis et groupés sur un banc en face de la grande table des secrétaires, ils ne se distinguent en rien à première vue des autres membres du par-

lement au milieu desquels ils se trouvent plus ou moins confondus. Il y a des métiers qui sont passés de mode en Angleterre, et parmi eux celui de courtisan appartient surtout à l'histoire d'un autre âge. Aujourd'hui toute ambition un peu haute sait parfaitement que la faveur du souverain n'est plus la source des véritables dignités; c'est à la chambre et par conséquent à la nation qu'il faut plaire, si l'on tient à exercer une influence sur la direction des affaires publiques. Quoique ministres de la reine en vertu d'une fiction légale, les membres du cabinet sont bien par le fait les ministres du parlement. Sortis des rangs de l'assemblée et délégués le plus souvent par les circonstances, ils ne s'appuient que sur une majorité flottante qui peut d'un jour à l'autre leur échapper. Sans cesse aux ordres de la chambre, le gouvernement est non-seulement condamné à toujours avoir raison, mais encore à faire partager aux autres sa manière de voir. Il n'existe qu'à ce prix, et du moment où la force de persuasion vient à lui manquer, il disparaît. Dans le langage de nos voisins, changer de ministres, c'est changer de gouvernement : le reste est toujours hors de cause et habite ces hauteurs idéales que les orages politiques ne sauraient atteindre.

Toutes les opinions sérieuses attendent d'ailleurs leur jour avec confiance. Sous ce régime viril de la liberté, les partis acquièrent bientôt un esprit de discipline qui assouplit la raideur des idées et calme l'impatience du succès. Toujours prêtes à recevoir du gouvernement ce que peut lui arracher la force des choses, les minorités se montrent après tout assez tolérantes sur la nature et l'étendue des concessions. Nos voisins ne dédaignent ni les petits gains dans le commerce, ni les minces conquêtes en politique : aussi sont-ils devenus riches et libres. Dans un pays où tout progrès de la démocratie est une victoire de la raison sur d'anciens priviléges, les minorités, quand le moment est venu, se grossissent tout à coup des énergies de la volonté nationale et de l'impérieux concours des événemens. Un fait, si je ne me trompe, a beaucoup nui en France aux essais de gouvernement constitutionnel, c'est que les ministres du roi sortaient presque toujours du même côté de la chambre et que certains noms, en s'approchant du pouvoir, répandaient dans le monde des affaires une vague inquiétude. Il en est tout autrement dans la Grande-Bretagne, où le gouvernement se déplace souvent deux ou trois fois durant la même session et où les hommes n'inspirent en réalité aucune terreur. Cette satisfaction donnée à toutes les idées qui ont des racines dans la chambre et dans le pays est à mon avis une des grandes causes de stabilité pour les institutions anglaises. L'épreuve du maniement des affaires enlève d'ailleurs aux partis l'un après l'autre beaucoup de leur prestige et les tient pour ainsi dire en équilibre. Un conservateur anglais qui con-

naît très bien son siècle et l'esprit de ses concitoyens me disait un jour : « Je ne voudrais point voir les radicaux trop longtemps dans les rangs de l'opposition; ils y acquerraient une force qui leur manque encore. »

N'étant lié par aucune constitution écrite, le parlement britannique n'obéit qu'à d'anciens usages et à sa propre volonté (1). En fait, ses attributions ne reconnaissent point de limites. On parle tous les jours de la constitution anglaise; mais en quoi consiste-t-elle? qui l'a jamais définie? C'est le système général d'après lequel est conduit le gouvernement depuis la révolution de 1689 : il serait difficile d'en dire davantage. Si cette constitution n'est point gravée sur le marbre, elle se trouve en revanche burinée dans les mœurs, l'esprit et la conscience de tous ceux qui foulent le sol britannique. Peut-être nos voisins ont-ils agi sagement en s'abstenant avec soin de formuler les bases du pacte fondamental : les peuples, de même que les individus, ne tiennent pas toujours les engagemens qu'ils souscrivent, tandis que les uns et les autres sont bon gré mal gré fidèles à leur nature. Les partis politiques s'accusent souvent en Angleterre de vouloir altérer l'esprit de la constitution, sans qu'aucun d'eux puisse exactement citer le texte de l'article violé, et pourtant tout le monde s'entend. Dans ce mythe (car ce n'est guère autre chose), nos voisins idéalisent l'ensemble des institutions qui ont assuré la grandeur et les libertés du pays. La vérité est que la charte britannique a été plusieurs fois modifiée et qu'elle se transforme encore tous les jours. Je cherche un trait essentiel et qui suffira, je crois, à prouver ce que j'avance. Il y eut un temps où l'église d'Angleterre était regardée comme inséparable de l'état. Avant 1828, nul ne pouvait siéger ni dans le parlement ni dans les conseils municipaux sans participer aux sacremens selon les rites du culte établi. Rien de pareil n'existe plus aujourd'hui : l'église ni l'état n'y ont rien perdu; mais il est évident que la constitution anglaise a subi par la rupture de cette alliance un changement profond. On pourrait citer mille autres exemples de ces re-

(1) Il est vrai que par ce mot de parlement il faut entendre non-seulement la chambre des communes, mais aussi la chambre des lords et la reine. On sait en effet que tout projet de loi doit recevoir la sanction de ces trois pouvoirs; mais ce que plusieurs ignorent peut-être, c'est que l'assentiment de la couronne est encore censé être prononcé par le clerc en vieux français. Je dis censé, parce qu'aujourd'hui la reine approuve par commission; mais si elle était présente en personne, le clerc assistant lui lirait le bill, et elle y donnerait son adhésion par un signe de tête, après quoi, s'il s'agissait, par exemple, d'un bill de subsides, le clerc dirait : « La reigne remercie ses bons sujets, accepte leur bénévolence, et ainsi le veult. » S'agirait-il de bills privés, il se contenterait de la formule suivante : « Soit fait comme il est désiré. » De même, lorsqu'un projet de loi est envoyé de la chambre des communes à la chambre des lords, le clerc écrit sur le dossier : « *Soi ballé aux seigners.* »

maniemens successifs. La constitution ressemble à beaucoup de villes d'Angleterre, dans lesquelles les anciens édifices religieux et féodaux tiennent encore une grande place, quoique à côté d'eux s'élèvent des constructions plus modernes, des usines, des chemins de fer, des écoles, des centres d'industrie et de travail intellectuel où l'avenir dispute le terrain au passé. Jusqu'où pourraient aller de tels renouvellemens? Il n'y a d'autres limites que la volonté du parlement et le bon sens de la nation. Que demain la reine, la chambre des lords, la chambre des communes, consentent à changer la forme du gouvernement, et la monarchie anglaise peut faire place à une république. Je ne veux point dire qu'un tel événement soit probable : il suffira d'affirmer qu'il serait légal.

Quoique la chambre des communes ne soit point tout le parlement, c'est bien elle qui dirige les affaires de l'état. Douée d'un pouvoir d'initiative sans restriction, s'occupant de régler les intérêts du pays et ceux des individus, elle ne laisse guère au gouvernement que le choix des hommes et des moyens. Un ministre de la couronne, lord Stanley, lui rappelait dernièrement qu'elle tenait dans ses mains la paix et la guerre, puisqu'elle avait le droit d'accorder ou de refuser l'argent nécessaire pour payer les frais de toutes les entreprises belliqueuses. L'armée est censée appartenir à la reine; mais la chambre intervient à chaque instant dans les moindres détails du service et de l'organisation militaire. Elle répond de l'honneur et de la prospérité du pays, tout en veillant au maintien et au développement des institutions libérales. Les docks ne se creusent et les chemins de fer ne s'ouvrent que par ses ordres. Quiconque se croit lésé dans ses droits en appelle à cette assemblée souveraine. De quoi ne s'occupe-t-elle point (1)? Il est bien vrai que ses projets de loi doivent recevoir la sanction de la chambre des lords et l'approbation de la reine; mais combien peu elle s'inquiète de ces retards! Si la chambre des lords est un frein, c'est du moins un frein intelligent qui finit toujours par céder à la pression du temps et de l'opinion publique. Quant au souverain, le dernier acte de résistance à la volonté du parlement a été celui de la reine Anne refusant son adhésion au *Scotch militia bill*. Dans le cas d'une lutte entre le pouvoir législatif et la couronne, la chambre des communes aurait d'ailleurs un moyen bien simple d'en finir : elle ne voterait point les subsides. Grâce à l'autonomie des différens corps de l'état, au respect de l'armée pour le droit, à la confiance qu'in-

(1) La masse des bills votés dans une session par le parlement anglais est vraiment prodigieuse, et pourtant combien d'entre eux restent à l'état d'embryon! Le moyen de renvoyer un bill aux calendes grecques est de décider qu'il sera lu pour la seconde fois dans six mois, lorsqu'il est à peu près certain que la chambre ne siégera plus dans ce temps-là.

spire ici l'autorité morale, le parlement anglais n'a rien à redouter des surprises de la force. Selon nos voisins, la liberté n'est fondée chez un peuple que du jour où la puissance des garanties enlève aux ambitieux de tous les ordres non-seulement les armes, mais même la pensée d'agir contre la loi.

Un autre trait qui frappe à première vue dans la chambre des communes est l'attitude conciliante des partis, qui n'exclut d'ailleurs entre eux ni l'âpreté, ni même quelquefois la fureur des attaques oratoires. Il faut se souvenir qu'ici toutes les opinions ne sont séparées que par des nuances. Quels que soient les rapports du gouvernement et de l'opposition, rien dans les actes du passé ne réveille de ces souvenirs qui creusent des abîmes entre les consciences indignées. L'avénement d'un ministère tory peut bien mécontenter une grande partie de la chambre; mais tout le monde sait en même temps que le nouveau cabinet ne menace aucune des libertés publiques. Pourquoi M. Disraeli, par exemple, en voudrait-il à la presse? C'est à elle qu'il doit ses premiers succès. A-t-on plus de raisons de craindre pour le droit de réunion? Tout jeune, cet homme d'état a grandi dans les *meetings* et dans les luttes de la parole. M. Disraeli ministre ne sera d'ailleurs que ce qu'il était la veille, le chef d'un parti qui rencontre à chaque instant dans la force de ses adversaires le besoin de se plier aux circonstances. Et puis, quand on songe que dans ce pays longtemps gouverné par les anciens tories on trouve assises sur une base inébranlable toutes les véritables conquêtes de l'esprit moderne, telles que le domicile inviolable, la liberté individuelle protégée par l'*habeas corpus*, le droit de discussion exercé sans contrôle et sans limite, le ministère marchant sans cesse en présence de l'opinion, la justice plus puissante que la force et, grâce à une magistrature indépendante, courbant toutes les volontés sous la loi, qui s'effraierait en conscience du passage des nouveaux conservateurs aux affaires? Considérant ce qu'ils ont fait eux-mêmes et ce qu'ils respectent dans ce qu'ont fait les autres, on serait bien plutôt porté à sourire de ce que les gouvernemens appellent ailleurs la liberté. D'un autre côté, les adversaires du cabinet remplissent un devoir constitutionnel, « ils favorisent la reine de leur opposition. » Si étrange que puisse sembler cette manière de dire, elle est d'accord avec les mœurs parlementaires de nos voisins. La monarchie n'a que faire dans la Grande-Bretagne de ces majorités acquises d'avance à la parole d'un ministère. N'ayant ni système à défendre, ni actes personnels à justifier, ni blâme à subir pour la conduite des affaires, elle a tout intérêt à ce que le pour et le contre soient dits sur chaque question. La chambre des communes est ainsi avec la chambre des lords la plus sérieuse garantie et le plus ferme boulevard qui s'élève en

Angleterre contre les dangers du gouvernement personnel. Ne devant rien qu'à eux-mêmes et au pays, investis d'une autorité légale que nul ne peut accroître ni diminuer, les membres du parlement britannique peuvent aisément attaquer tous les abus sans ébranler aucune des colonnes de l'état.

Plus on admire le mécanisme des institutions anglaises, et plus on se demande si ceux qui ont voulu fonder chez nous le gouvernement représentatif ont eu assez de foi dans leur œuvre. Ne se sont-ils point laissé trop tôt intimider devant les dangers de la liberté? Il est bien vrai que certains Anglais très libéraux dans leur pays ne le sont plus du tout quand il s'agit des affaires du continent. Eux seuls, à les entendre, seraient dignes du régime constitutionnel. Il y a plus d'un demi-siècle que Mme de Staël, avec l'autorité de son nom et de son talent, réfutait cet absurde sophisme, sous lequel se cachent d'ailleurs trop souvent de lâches transactions de conscience. Si le respect de la dignité humaine exige que les peuples se gouvernent eux-mêmes, il n'en est point un seul qui, arrivé à un certain état de civilisation et de bien-être, ne puisse trouver dans son histoire, dans ses lumières et dans ses mœurs les formes qui conviennent le mieux à l'exercice de ce droit imprescriptible. Je reconnais qu'un tel système politique exige plus d'un genre de dévouement, et que la liberté est le pain des forts. Pour le maintien des institutions anglaises, il faut une presse toujours éveillée, une opinion publique sachant résister à ses propres entraînemens, la fidélité des hommes à leurs principes et la robuste confiance dans ce que M. Gladstone appelle les forces silencieuses et inéluctables du temps. Bien plus commode est l'oreiller de l'obéissance passive à ceux qui cherchent le repos et l'oubli; seulement les peuples qui n'abandonnent point à d'autres le droit de penser et d'agir trouvent la récompense de leurs sacrifices dans le développement du courage civil. C'est parce que nos voisins croient en eux-mêmes et en leurs institutions qu'ils résistent aux influences de la peur et à l'amollissement des consciences. La lutte perpétuelle des idées empêche les caractères de s'abaisser et de s'avilir dans la recherche exclusive du bien-être présent. N'est-ce point à la rude épreuve journalière des conflits de la parole, aux grandes leçons de ses libres orateurs, que l'Angleterre doit d'avoir traversé dans ces derniers temps une période inouie de prospérité sans que le culte des intérêts matériels ait affaibli le respect des œuvres de l'esprit ni désarmé les aspirations de la masse vers l'idéal du progrès? Avertis par mille voix, habitués à ne s'endormir ni dans la défaite ni dans la victoire, aguerris contre toutes les discussions, ce ne sont point les Anglais qui se laissent aisément surprendre par les événemens, car ils savent que

les sociétés les mieux défendues sont celles qui se gardent elles-mêmes. Aussi vienne un de ces mouvemens de l'opinion qui éclatent de temps en temps chez les peuples libres (je parle naturellement de la réforme électorale), et la Grande-Bretagne saura bien réduire par un acte de prudence et de justice des difficultés qui auraient ailleurs ébranlé les bases mêmes de l'état. En France, on a vu des dynasties emportées dans l'exil par de moindres aventures.

Toute la vie politique ne se concentre point dans le parlement anglais; il arrive même assez souvent que des courans sortis des couches profondes et obscures de la société rencontrent dans les deux chambres une résistance plus ou moins opiniâtre. C'est alors que la minorité fait appel aux réunions populaires. La voix de ses orateurs, grossie de toutes les rumeurs de la multitude et de toutes les tempêtes du forum, est ainsi bien plus à même de secouer l'indifférence ou de déconcerter la résolution de ceux qui s'opposent à un changement dans les lois du pays. Cette pression de l'opinion publique sur les délibérations de la chambre des communes n'est point un fait nouveau en Angleterre. Lors du *bill* pour l'émancipation des catholiques, lors du *reform bill* en 1832, lors du *law corn repeal bill* en 1846, c'est l'agitation de la rue, le ton menaçant des *meetings*, qui ont en grande partie déterminé la conduite des législateurs. Dernièrement encore, le parti conservateur avait en quelque sorte provoqué la levée de boucliers qui a si vivement ému la nation anglaise. « Si les ouvriers, disait-on, réclament vraiment la franchise électorale, qu'ils se montrent! où sont-ils? » Dans un pays où la volonté du peuple est bien la source de tous les pouvoirs de l'état, ce langage était après tout un hommage rendu à la légitimité des vœux appuyés par le grand nombre des citoyens. Toutes les conquêtes ne s'obtiennent chez nos voisins que par la lutte, et la liberté ne couronne comme ailleurs que ceux qui ont le courage de la mériter. *Self help*, « aide-toi, le ciel t'aidera, » tel est en politique comme en affaires la devise des Anglais. Qui ne serait d'ailleurs frappé de l'aisance avec laquelle s'est accomplie une grande mesure que M. Bright déclare lui-même être toute une révolution? Le *reform bill* de 1832 avait déplacé la base du gouvernement anglais en transférant la force électorale de l'aristocratie à la classe moyenne; celui de 1867 doit avec le temps accroître de beaucoup l'influence des classes ouvrières. Heureux le pays qui, grâce au jeu élastique des institutions, à la sagesse des conseillers de la couronne et à la fermeté des législateurs, peut faire des révolutions à aussi bon marché et sans verser une goutte de sang!

ALPHONSE ESQUIROS.

L'EXPOSITION

DU CHAMP DE MARS

II.

LES INDUSTRIES DU VÊTEMENT ET DE L'AMEUBLEMENT. — LES INDUSTRIES DE LUXE.

Se loger, se nourrir, se vêtir, voilà les trois grands besoins que la nature impose à l'homme et d'où sont nés les arts qui y pourvoient. C'est le strict nécessaire, c'est la condition de l'existence, et c'est en même temps le premier aiguillon de toute activité. Supposez l'homme pourvu de tout, sans effort à faire, sans obstacle à vaincre, à quoi eût abouti son passage sur cette terre? A un état purement contemplatif ou à une agitation sans objet, suppositions dérisoires. Le travail seul explique et remplit la destinée humaine, et l'industrie est une des formes de ce travail, celle qui s'applique aux besoins du corps. A l'origine des civilisations, rien n'y est compliqué. L'arc du sauvage, le premier silex qui sert d'instrument tranchant, sont des objets d'industrie comme les machines dont nous tirons le plus de services. Quand l'homme, pour se garantir des rigueurs du froid, imagina de convertir en vêtemens la dépouille des troupeaux, il créa une grande industrie; quand, pour abriter sa tête, il pétrit la chaux et l'argile, lia la pierre, équarrit le bois, ce fut encore une grande industrie qu'il créa. Ainsi des autres, et ces industries, suggérées par l'instinct, se fixaient peu à peu dans

la coutume. Informes d'abord, on les voit dans le cours des temps grandir, se raffiner, élargir les cadres de leurs services et y faire entrer des cliens plus nombreux. Chaque génération transmet ainsi à celle qui lui succède plus d'aisance et de jouissances; la condition de l'homme s'élève en même temps que son génie s'exerce et s'affermit. Dans ces civilisations plus mûres, les servitudes d'industrie disparaissent, et la conciliation des intérêts arrive du moins à ce degré que des nations autrefois séparées par des tarifs implacables confondent à l'envi dans la même enceinte les fruits de leur activité.

Vue ainsi, l'exposition ne manquerait pas de grandeur; elle en garde encore, quoique à un degré moindre, dans l'analyse des détails. Dans les tissus et les meubles, par exemple, quel fonds d'observations à recueillir? Rien qui ne s'y lie, l'esprit de découverte, le luxe des états, le régime de la main-d'œuvre. En y touchant, on est certain de porter la main sur la partie la plus vivante du concours, sur les familles de produits les plus variées et les plus abondantes. Le quart des exposans, 12,000 sur 50,000, appartient à ces deux catégories. Tous les produits qui s'y rattachent sont compris, il est vrai, dans ce calcul, depuis l'article le plus commun jusqu'à l'article le plus riche. Pour les tissus, que de branches diverses et que de diversité encore dans les mêmes branches! Naguère, quand on avait nommé la soie, le coton, la laine et le lin, la série entière était parcourue; aujourd'hui on est à peine à mi-chemin, tant se multiplient par de hardis essais les élémens de fabrication empruntés au règne animal et végétal. Ce sont d'abord les poils de chèvre, d'alpaga et de cachemire, les premiers en ligne pour la souplesse et l'éclat, puis les jutes de l'Inde et les herbes de Chine, plus consistantes et plus rudes, enfin les fibres du chanvre de Manille, du palmier, de l'aloès et de l'abaca, appropriées à des conditionnemens particuliers. Encore, après ce dénombrement sommaire, reste-t-il à savoir comment ces matières se combinent et quel parti en tire l'art des mélanges, dont le champ s'est tant élargi. Aucun sujet ne réunit donc au même point l'abondance et l'originalité.

I.

La soie et les soieries ont naturellement le pas; le premier rang leur appartient dans l'art comme dans la tradition. Faut-il le dire? un sentiment de tristesse pèse aujourd'hui sur cette partie de l'exposition; ce n'est plus l'entrain, la confiance sans limites qui régnaient en 1855 et que justifiait l'aspect de véritables chefs-d'œuvre.

Deux incidens ont jeté comme un deuil sur cette industrie : la maladie du ver à soie, les révolutions de la mode. Étrange fléau que cette maladie du ver! Voici douze ans qu'elle a éclaté, et le voile qui la couvrait à ses débuts n'a fait que s'épaissir. Il y avait lieu de croire qu'il en serait de cette épidémie comme de toutes celles qui ont sévi sur d'autres cultures. Combien la liste en est longue déjà! Ainsi nous avons vu la pomme de terre s'affranchir par une cure naturelle de la pourriture qui en affectait les germes, la vigne délivrée par l'action du soufre des végétations parasites qui l'envahissaient, la peste du bétail elle-même reculer devant des mesures de défense prises à propos. Seule, la maladie du ver est restée ce qu'elle était, impénétrable dans ses causes, rebelle à tous les remèdes. Ni les missions officielles, ni les lumières des savans n'ont pourtant manqué à cette industrie en souffrance. A l'origine c'était M. Dumas, plus tard M. de Quatrefages, en dernier lieu c'est M. Pasteur, qui a étudié le mal au microscope pendant une saison. Bien des conseils ont été donnés, quelquefois contradictoires, bien des traitemens imaginés, toujours impuissans. On n'était pas même fixé sur l'objet à guérir. Y avait-il infection, et alors où en était le germe? Ceux-ci le plaçaient dans la graine du ver, ceux-là dans la feuille du mûrier; on citait des exemples à l'appui de l'une et l'autre opinion; ce litige a duré longtemps. Enfin tout récemment un certain accord s'est établi : il n'y a infection, dit-on, ni dans la feuille ni dans la graine; tout le mal provient d'une dégénérescence de la race, d'un abus de la domestication. Le seul remède est un retour à une plus grande rusticité, et il en est ainsi dans tous les fléaux qui s'attachent aux cultures; la nature y réagit contre des raffinemens qui à la longue contrarient et violent ses lois. Dès lors il n'y aurait qu'un parti à prendre : fractionner les grandes éducations, multiplier les petites, former des chambrées de grainage avec des papillons de choix, et cela pour les vers étrangers également, puisqu'eux aussi dégénèrent à la seconde campagne. Voilà le dernier mot de la science; peut-être sera-t-il aussi vain que le premier. En attendant, l'industrie de la soie est frappée de léthargie, doute d'elle-même, et sent que les produits qu'elle livre sont loin de valoir ceux qu'elle tirait d'espèces robustes, se reproduisant sans dégénérer.

Le catalogue de l'industrie des soies trahit ces découragemens; il y a des vides parmi les éleveurs des Cévennes, où se récoltaient naguère les plus belles soies connues, et dont les vallons abritaient des magnaneries citées comme des modèles. A peine quelques vétérans sont-ils à leur poste, les Blanchon, les Champanhet; le gros des éleveurs s'est dispersé devant l'orage; ce pays, si riche il y a

douze ans, est jonché de ruines. Ce qu'on nommait le travail du *magnan* était une fête pour les campagnes de l'Ardèche, du Gard et de l'Hérault. Pendant six semaines environ, entre avril et mai, toute la population était littéralement sur pied : ce temps suffisait pour que le ver s'élevât, montât en bruyère et filât son cocon; mais que de détails dans ces éducations, et comme les heures étaient bien remplies! Point de limites fixes pour les journées; à peine songeait-on au sommeil et au repos. On dînait debout, presque toujours de vivres froids, les soins de la cuisine auraient pris trop de temps. L'essentiel, c'était que le ver ne souffrît pas, qu'il fût délité après ses mues, qu'il eût de la feuille fraîche quatre fois par jour, qu'il trouvât, au moment venu, des branchages où il pût tisser à son gré sa dernière enveloppe. Tous les bras du ménage, forts ou faibles, y aidaient : les garçons dépouillaient les mûriers, les jeunes filles nettoyaient les claies; chacun avait sa tâche, et toute autre activité semblait suspendue. La récolte faite, on portait les cocons sur le marché; les cours s'établissaient, l'argent circulait, et l'aisance régnait à plusieurs lieues à la ronde. Tout s'en ressentait, le prix et le loyer des terres, le taux de la main-d'œuvre, le placement des denrées; la soie animait, égayait, enrichissait le pays. Ainsi en était-il avant le fléau; quel changement aujourd'hui et quel contraste!

Comment la soierie française n'en eût-elle pas été atteinte? Les Cévennes, de temps immémorial, lui fournissaient son meilleur approvisionnement, et cet approvisionnement était devenu tout d'un coup incertain et suspect. Tout au moins fallait-il payer plus chèrement une soie plus médiocre. C'était là une véritable calamité, mais qu'y faire? Guérir les vers indigènes? Dix ans d'efforts, on l'a vu, n'y ont pas suffi; il n'y avait donc, pour combler les vides, qu'à recourir aux soies étrangères. Naturellement on a dû songer d'abord à celles qui se rapprochaient le plus des nôtres par la nature et les procédés d'ouvraison. Les soies du nord de l'Italie étaient dès lors désignées, et ces belles plaines, siége de tant de filatures, eussent amplement pourvu à tous nos besoins, si le fléau ne les eût touchées presque à la même date que nous. Le dommage était le même, et la détresse a été commune : nul appui à attendre de ce côté. Cependant, à en juger par les produits exposés au Champ de Mars, le Piémont, la Lombardie et le Vénitien sembleraient être dans la voie d'une cure très franche, tandis qu'aucune apparence de ce genre ne se montre dans nos produits. Il est impossible de n'être pas frappé de la bonne figure que font les gréges, les organsins et les trames qui garnissent les vitrines italiennes; Brescia, Novi, ont surtout des assortimens très complets. On dirait que ces soies, principale-

ment celles qui proviennent des graines japonaises, ont retrouvé le brillant et le nerf des soies qu'on récoltait des deux côtés des Alpes dans les années saines. Serait-ce donc que l'Italie a découvert le spécifique qui manque à la France, ou bien ne faut-il voir dans ce succès apparent qu'un triage plus attentif des écheveaux et une plus habile mise en scène?

Quoi qu'il en soit, à défaut de l'Italie, notre soierie était mise en demeure de se procurer sur d'autres marchés un supplément de provisions; elle l'a fait patiemment et de proche en proche, sur le littoral de la Méditerranée d'abord, dans les Calabres, dans l'Asie-Mineure, dans les chaînes du Liban. Partout le fléau avait tracé sa voie; les quantités devenaient rares, et la graine était infectée. Bon gré, mal gré, il a fallu pousser plus loin. C'est ainsi que du Bengale on est allé en Chine et de la Chine au Japon. Dans cet extrême Orient, la moisson du moins a été abondante, c'était le point essentiel, mais que de difficultés encore! Aucune de ces soies n'avait été régulièrement traitée; beaucoup d'entre elles étaient chargées de corps hétérogènes. Pour les approprier à nos métiers, il y avait à les reprendre de fond en comble, à les soumettre à un décreusage énergique qui les dégageât des impuretés. Bien des veilles et des soins ont été dépensés dans cette œuvre de préparation, qui nous a valu toute une famille de soies nouvelles d'un prix modéré et d'un bon emploi. On est allé plus loin, on a agi sur le cocon même; rien n'était plus délicat. Jusqu'à ces derniers temps, le cocon était regardé comme un objet d'un transport impossible; tout lui est contraire, la compression, l'état de l'atmosphère : c'est comme un fruit mûr qui ne peut être consommé que sur place. Le ver qu'il renferme ne peut se dissoudre sans altérer son enveloppe. Tels étaient les obstacles; ils ont été vaincus. Les cocons sont devenus transportables sans dépréciation, voici comment : on les étend sur le sol en couches légères et on les soumet à l'action d'un soleil d'été. Au moyen de ce traitement, non-seulement les chrysalides périssent asphyxiées comme dans des fours et des étouffoirs, mais à la longue elles passent à l'état complet de dessiccation; ce n'est plus un débris animal, c'est une poussière inerte. Plus de décomposition à craindre, plus de bavure, par conséquent plus de souillure possible pour les brins de soie. Alors au moyen d'un appareil mécanique les cocons sont aplatis, pressés comme le seraient des figues sèches, et disposés par couches dans des caisses ou des ballots. Des ports du Liban, ils arrivent ainsi à Marseille, d'où ils sont dirigés vers les filatures où le dévidage doit s'opérer.

Dans les circonstances où elle se trouvait, l'industrie des soieries s'est donc défendue aussi bien que possible; elle a paré au plus

pressé et s'est assuré de quoi vivre. Pour corriger ce qu'ont encore d'imparfait les soies venues de si loin, il lui reste quelques belles soies de nos montagnes, et en les combinant elle a su maintenir au dedans et au dehors la renommée de nos étoffes. La maladie du ver, malgré sa durée, ne lui eût donc pas porté de bien rudes coups, si un incident ne fût venu en aggraver les effets. Voici deux ans bientôt que la soierie traverse une de ces révolutions de la mode qu'on ne saurait en industrie ni prévoir ni conjurer. Des crises de ce genre sont presque toujours la suite de quelques excès. Après 1852, au point de départ de beaucoup de fortunes équivoques, la toilette des femmes se jeta dans ce luxe à outrance dont M. Jules Simon parlait récemment au corps législatif. On en vit les preuves au concours de 1855. Les travaux d'apparat y dominaient; l'étoffe riche, sous quelque nom qu'on la désigne, grand façonné, haute nouveauté, en était déjà à ces raffinemens dont le goût s'offense et dont les mœurs souffrent. C'était entre les fabricans à qui enchérirait l'un sur l'autre pour la surcharge des dessins et l'élévation des prix. Encore quelques pas dans cette voie, et l'on en serait revenu au temps où une robe, à raison de la somme qu'il fallait y mettre, devenait un meuble de famille et se transmettait d'une génération à l'autre. C'est contre ces débauches de la vanité qu'une réaction a enfin eu lieu : nous y assistons. D'où est-elle venue? Est-ce de la disette de soies vraiment supérieures? est-ce, comme d'autres le pensent, de la suppression temporaire du débouché américain? ou bien serait-ce que la réforme des toilettes a accompagné l'ébranlement des fortunes de mauvais aloi? Peu importe, pourvu que le fait soit acquis, et il l'est pleinement. Le goût s'est évidemment tempéré; à la poursuite de l'effet ont succédé des moyens plus simples et en même temps plus sûrs; il y a dans la mise des femmes moins de prétention et plus d'harmonie; on évite le chamarrage avec autant de soin qu'on le recherchait autrefois. Les préférences sont désormais pour les étoffes unies avec deux objets en vue, la beauté des teintures et la perfection du tissu. C'est là un premier retour à un art plus décent et une amende honorable qui arrive à propos après tant d'exagérations somptuaires.

Aussi le meilleur titre des expositions de Lyon et de Saint-Étienne est la sobriété. A peine, à les examiner de près, trouverait-on quelques exécutions outrées ou violentes; dans tout le reste règne le juste sentiment du dessin et de la couleur. Quoi de mieux réussi, par exemple, que la série de satins? Ils porteraient un défi à la palette la plus riche. Dans les tons adoucis comme dans les tons vigoureux, point de nuance qui n'y figure; il y a là des blancs

d'argent, des gris de perle, du rose tendre, du pourpre, du bleu et du vert d'aniline, comme aussi de ces noirs profonds que, sous un certain jour, traversent des reflets métalliques. Il en est de même des pouts-de-soie, qui en aucun concours n'ont été plus abondans ni plus élégans, soit en gros grains, soit en larges bandes, en écossais et en ombrés de couleur. Et les moires qui serpentent comme des sillons de foudre sur une étoffe unie et régulière comme le vélin, quelle profusion! Il y a des chefs-d'œuvre en ce genre au Champ de Mars, entre autres une pièce de couleur maïs dont la moirure s'empare du regard, quoi qu'on en ait, par l'ampleur de ses proportions. Les façonnés eux-mêmes, sans avoir les airs fanfarons d'autrefois, font encore bonne contenance et ont gagné en distinction ce qu'ils perdaient en turbulence; il y a maintenant place à leurs côtés pour des articles de grande vente, comme les taffetas noirs et les peluches pour chapeaux d'hommes; mais de toutes ces collections, la plus brillante est celle des velours. Quel luxe de couleurs, et comme la lumière s'y brise capricieusement! Nulle étoffe ne drape aussi bien, ne s'ajuste mieux aux formes; il y en a pour tous les usages et de tous les prix, depuis la robe de bal jusqu'au corsage le plus modeste. Rare mérite que de pouvoir se rendre populaire sans déroger!

Saint-Étienne a eu comme Lyon ses révolutions de genres. Il y a une dizaine d'années, l'ornement était poussé à ses dernières limites; on ne voyait que rubans chargés de fleurs, d'oiseaux, de ramages, de médaillons, quelquefois de motifs de paysage. Aujourd'hui c'est vers la simplicité qu'on incline; plus d'essor ambitieux, on s'en tient au ruban uni, écossais ou quadrillé. Cette simplicité n'est point exempte d'art; l'art consiste ici dans le choix des nuances et l'harmonie des tons, dans la gradation des couleurs, dans la combinaison des reflets et des ombres, dans les motifs qui se répètent symétriquement, carreaux, losanges, sillons de moire, dans les contrastes ingénieusement ménagés entre la chaîne et la trame. Par ce retour vers un décor plus sobre, il ne faut pas croire que la tâche du fabricant soit devenue plus facile, ni que son mérite soit diminué. Dans l'industrie, comme dans les lettres et les arts, on n'arrive à la simplicité qu'au prix d'un certain effort; l'œuvre où le travail paraît le moins est souvent celle qui en a coûté le plus. On peut s'en convaincre par l'analyse des rubans exposés. Comme Lyon, Saint-Étienne s'est surtout attaché à la beauté de la teinture et du tissu; il a été bien inspiré. Dans la gamme de ses couleurs, à peine en trouverait-on une ou deux qui soient mal venues; les autres couvrent de glacis sans tache des surfaces sans défaut. C'est évidemment là le lot du marché de Paris, le grand régulateur du goût.

Pour les marchés étrangers, les genres sont plus mêlés, le clinquant reparaît; chaque nation est servie comme elle l'entend : pour l'une, ce sera le ruban broché d'argent et d'or, pour l'autre le ruban velouté ou gaufré, ou bien le ruban à effet d'armures. Il n'est pas d'article qui n'ait quelque part un débouché, et plus les prix s'abaissent, plus ce débouché s'étend. C'est ce qui arrive pour les rubans en soie pure ou mélangés de coton que l'on voit voltiger sur les épaules des femmes. D'où en est venue la mode? On ne le sait; mais quelle qu'en soit l'origine, elle a fait son chemin. Aucuns rubans n'ont plus de débit; on les expédie par millions de mètres, et déjà on les traite mécaniquement, comme aux Mazeaux et à la Séauve, dans la Haute-Loire.

Tel est à vol d'oiseau, et sans toucher au chapitre délicat des noms propres, l'aspect de notre industrie des soieries; que peuvent opposer à ces grands foyers de production les industries étrangères? Les pièces sont sous nos yeux; on est à même de comparer. Il y a d'abord à exclure les fabrications de fantaisie que chaque nation crée à son usage et dont les produits ne dépassent pas ses frontières; c'est le cas pour tout l'Orient et pour une grande partie du midi de l'Europe. Aucune concurrence sérieuse n'est à craindre de ce côté. Depuis longtemps, Lyon a battu la Chine pour les crêpes, comme Tarare et Saint-Quentin ont battu l'Inde pour les mousselines. C'est autour de nous, à nos portes, qu'il faut chercher nos vrais rivaux, si tant est que nous en ayons : les mieux armés sont les Anglais, les Prussiens et les Suisses. Les Anglais ont peu exposé; leur plus fort contingent est venu de Londres, probablement de seconde main; Coventry, Manchester et Norwich ont fourni les autres envois. A ne les juger que sur l'exécution, ces étoffes ne sont pas de nature à nous causer grand souci. Du premier coup d'œil, on reconnaît la distance qui sépare l'élève du maître. Point de taches, point de tons faux dans l'exécution française; dans l'exécution étrangère, il y a toujours de mauvais coups de navette, des parties qui déparent et où la main se trahit. En général on nous copie, mais on nous copie comme on parle notre langue, avec un accent étranger et quelques idiotismes. Il y a d'ailleurs un autre point où l'imitation échoue : c'est dans l'art du montage; là nos ouvriers sont incomparables, ils trouvent sur le métier même des effets inattendus. Grands artistes que ces ouvriers, et comment les oublier quand on parle des merveilles qu'ils créent? Le goût qui les anime a survécu à tout, à l'esprit de secte, aux révolutions de la mode et de la politique. Dessinateurs, apprêteurs, teinturiers, ourdisseurs, tous se prêtent sans effort et presque sans méthode un mutuel appui. C'est leur instinct, c'est leur nature; ils font des chefs-d'œuvre comme on

ferait ailleurs des choses vulgaires, naturellement et sans avoir la conscience de leur supériorité.

Avec de tels hommes, le plagiat ne serait donc pas à craindre, s'il n'avait à son service des procédés perfectionnés, c'est-à-dire la vapeur et son organisme précis. L'Angleterre en effet l'a largement appliquée au tissage de la soie; tous ses nouveaux ateliers marchent mécaniquement, et on y fabrique des articles assez délicats, comme les brocatelles, les velours, les damas, les tissus pour robes, pour meubles, pour cravates. Entre cette exécution et l'exécution à la main, au degré où les Anglais l'avaient conduite, la distance n'est pas sensible. Ce qui manque à ces étoffes, c'est un je ne sais quoi plus aisé à sentir qu'à définir, c'est la manière, c'est le goût, le choix des dessins, l'harmonie des couleurs, la disposition générale. La même cause nous protége du côté de la Prusse, où, comme en Angleterre, la vapeur s'est emparée de quelques soieries. Elberfeld, Crefeld et Viersen sont les trois principaux siéges de ce travail, Elberfeld pour les grandes étoffes, Crefeld et Viersen pour les pièces et rubans de velours. A étudier ces produits, on en vient à comprendre comment, si loin des marchés de la matière première, une industrie peut vivre et prospérer par les façons particulières dont elle a le secret. Ce qui distingue le génie allemand, c'est moins l'originalité que le don de l'imitation et une sorte d'archaïsme appliqué aux arts comme à la science. Autant nous aimons à imposer nos goûts, autant les Allemands subordonnent volontiers le leur aux coutumes, aux traditions de leur clientèle. A Elberfeld, c'est au service des colonies espagnoles que se sont mis cet esprit de calcul et cette aptitude de la main; les robes, les mantilles qui sont sur les métiers reproduisent des modes américaines. A Crefeld et à Viersen, les cartes d'échantillons se composent d'emprunts faits au Tyrol, aux échelles du Levant, aux pays barbaresques. C'est vers ces contrées que se dirige une partie des velours fabriqués dans les deux villes allemandes. Le mérite des produits est dans la fidélité de reproduction des types originaux; les ouvriers n'y ajoutent et n'en retranchent rien. Même en face du marché de Paris, ce procédé a réussi pour les galons et rubans employés en bordure. Le crédit de Viersen et de Crefeld était naguère si bien établi sur ces articles, que Saint-Étienne et Lyon en ont éprouvé pendant plusieurs années un préjudice réel. Il a fallu un vigoureux effort pour ramener la faveur de notre côté, et la partie n'est qu'à demi gagnée.

De la part de la Suisse, les envahissemens sont également possibles. La Suisse a, comme l'Angleterre, les procédés mécaniques, comme l'Allemagne, le débouché lointain; elle a de plus chez elle la vie à bon marché dans la plus sérieuse acception du mot. Sa

frontière, largement ouverte, lui donne le choix parmi les objets de consommation qui sont à sa portée, et la quotité d'impôts qu'elle paie en moyenne n'est que de 10 francs par tête, tandis que cette quotité s'élève en France, tout compris, à plus de 60 francs. Ce sont là en industrie des avantages significatifs, des compensations qui permettent de maintenir les salaires à des taux tellement réduits qu'ils paraîtraient dérisoires dans des pays moins ménagés par la fiscalité. Il n'est pas rare en effet de voir, dans les cantons du nord et pour certains travaux, le prix de la journée descendre en Suisse à 1 fr. 50 c., même à 1 fr. 25 c. pour les hommes, à 80 et 90 centimes pour les femmes. Ce ne sont, il est vrai, que des tâches de manœuvres, mais encore faut-il que ces manœuvres puissent vivre. Comment s'en tirent-ils? Mieux qu'on ne le supposerait. Ces prix ne subsistent guère que dans les campagnes, où chaque homme a son chalet avec un morceau de champ, quelquefois une basse-cour et une étable. Ce salaire n'est donc qu'un supplément, et, si mince qu'il soit, l'ouvrier s'en contente; il sent que l'industrie locale, dans les conditions d'isolement où elle se trouve, est une entreprise de gagne-petit qui ne s'accommoderait pas de prétentions exagérées. Il y conforme le loyer de ses services et la rend viable à cette condition. De son côté, le fabricant se contente de profits modérés et vit près de ses ouvriers avec une simplicité qui désarme leurs jalousies. L'industrie suisse marche ainsi sans bruit ni grèves, comme un produit de mœurs saines et d'institutions libres. L'exposition réfléchit bien la solidité de ses mérites. Rien au clinquant, rien pour l'effet; ses étoffes, ses rubans sont donnés pour ce qu'ils sont, offerts pour ce qu'ils valent, sans qu'aucun apprêt les relève ou qu'un arrangement d'étalage les mette mieux en relief. On peut les palper, les examiner à la loupe, compter les duites, tout est sincère dans la montre qu'on en fait. L'assortiment entier, de dispositions modestes, ne vise pas plus haut que la consommation courante, mais il remplit bien cet office. Les dessins, constamment simples, sont choisis avec goût, les couleurs sont franches, le tissu est ourdi avec soin, les prix, tels qu'on les établit, sont à la portée des moindres fortunes. Isolés, ces titres ne sont pas communs; réunis, ils classent une industrie parmi les plus méritantes. Dans cette distribution, Bâle a les rubans, Zurich les étoffes; les deux cantons, en bons confédérés, semblent s'être partagé les rôles sans se porter envie ni se nuire réciproquement.

Une remarque à faire sur ces fabrications, c'est qu'elles emploient, au moins en mélange, la bourre de soie, ou, en termes de métier, la *fantaisie*. Cette fantaisie se compose des déchets de la

filature et de l'ouvraison, comme aussi des cocons accouplés ou bien des cocons dont la phalène est sortie et qui se cardent au lieu de se filer. Les meilleures préparations en ce genre se font en Suisse; ces fils, connus sous le nom de *schappes*, s'appliquent aux velours, aux taffetas, aux rubans, à toutes les petites étoffes d'un coût minime et d'un grand débit. C'est par quantités énormes que ces marchandises s'exportent, et peut-être Lyon et Saint-Étienne les ont-elles traitées jusqu'ici avec trop de dédain. Il existe en effet dans nos grands ateliers un point d'honneur qui y entretient l'horreur du mélange et le culte de la soie pure. Personne ne veut encourir le reproche que l'industrie a déchu dans ses mains; le fabricant s'y résignerait, que l'ouvrier ne s'y prêterait pas. En plus d'une circonstance, ce sentiment s'est fait jour. L'introduction des soies de Bengale sur nos métiers a été presque un coup d'état; on n'a cédé qu'à la nécessité. Pour les bourres de soie et les amalgames du coton, les résistances sont encore très vives; à peine citerait-on en ce genre quelques ateliers spéciaux. Ces scrupules sont dignes de respect; il ne faudrait pourtant pas les exagérer. Il y a là une branche considérable de travail; pourquoi ne pas la revendiquer plus largement, sauf à en bien marquer la nature et à en justifier l'adoption par des perfectionnemens décisifs?

Voilà nos trois rivaux directs, et en aucun temps l'industrie des soieries n'en a pris sérieusement ombrage; à la suite de ce concours, elle y sera moins disposée que jamais. Faut-il donner maintenant une mention aux rivalités indirectes, celle de l'Autriche, celle de l'Italie? Aucun de ces états n'a fourni la mesure de sa force; la guerre y avait mis empêchement. L'Autriche est fort en arrière de 1855, où ses produits causèrent quelque surprise; l'Italie n'est représentée que par la chambre de commerce de Côme et quelques villes comme Gênes, Turin et Milan. C'est une double revanche à prendre. Que dire des envois de la Turquie? Tout au plus comptent-ils à titre de curiosité. En mettant en réquisition les gens des *eyalets* et des *vilayets* (circonscriptions administratives), on est parvenu à former, pour la soierie seule, un total de deux cents exposans. Ils ne sont pas, il est vrai, bien chargés de bagage : celui-ci a des draps de lit, celui-là des chemises, un troisième des essuie-mains, le tout en soie écrue; mais le nombre y est, et le gouvernement turc y a mis de la discrétion; les pachas aidant et avec les procédés familiers aux pays orientaux, on eût pu remplir les galeries.

II.

Le coton a eu, comme la soie, sa période de crise, dont quelques effets persistent encore; de 1860 à 1865, il a traversé un régime de disette. Jamais calamité pareille n'avait frappé une industrie; il s'agissait d'une valeur qui dépasse 2 milliards de francs et du sort d'un million d'ouvriers. Le plus grand marché d'approvisionnement, l'Amérique du Nord, venait d'être brusquement fermé, et la denrée était emportée par un mouvement de hausse à causer des vertiges. Qui ne se souvient des émotions et des soucis nés de ces événemens? De tous côtés les métiers cessaient de battre, un instant on put craindre que pas un établissement ne survécût à cette épreuve. Le salut est venu d'un approvisionnement auxiliaire suscité à temps et entretenu par des moyens ingénieux. Il est venu aussi, ce qui ne semblait pas probable, du renchérissement même. Ce renchérissement délivrait l'industrie du coton de son embarras le plus fréquent, l'engorgement des produits, et la rendait maîtresse du débouché, cas assez rare; au lieu de subir la loi, elle la dictait. A la hausse tout le monde gagne, et ici quelle hausse! Le prix de l'article porté de 1 à 8 et maintenu pendant quatre ans à cette exorbitante plus-value. Ce n'était plus dès lors ni de l'industrie ni du commerce, c'était une spéculation qui a souvent pris un caractère d'emportement. Peu de fabricans on su garder leur sang-froid; le plus grand nombre a trouvé dans les bénéfices du jeu d'amples compensations à la réduction du travail. Moins il y avait de cotons dans les entrepôts, plus il s'échangeait à la bourse de cotons imaginaires. Aussi la liquidation qui depuis trois ans se poursuit est-elle des plus pénibles. On est à la baisse aujourd'hui, et à la baisse il n'y a que de la perte pour les détenteurs sérieux. Il en est qui se sont chargés plus que ne comportaient leurs forces: de là des sinistres. D'un autre côté, l'Amérique du Nord reparaît sur les marchés d'Europe avec des quantités qui chaque jour grandissent et des qualités qui souffrent peu de comparaisons. C'est un premier trouble jeté dans cette industrie, et qui ne semble pas de nature à cesser promptement.

Il y en a un second : à la même date où commençait le blocus des ports américains, nos ports de France se sont ouverts, moyennant des droits modérés, à l'introduction des marchandises anglaises. Les traités de commerce en vigueur datent de 1860 et de 1861. Le premier mouvement de nos industries fut, on s'en souvient, d'en prendre l'alarme, et, plus qu'une autre, l'industrie du coton se crut condamnée. Sur combien de points ne se disait-elle

pas vulnérable : le prix des charbons, du fer, des machines, élémens ou instrumens de son travail, le loyer des capitaux, la perfection de la main-d'œuvre, l'étendue des débouchés! L'exposer à un tel choc, c'était, assurait-elle, vouloir de gaîté de cœur qu'elle fût brisée comme verre; du moins eût-il été prudent d'attendre qu'elle fût mieux préparée. Le temps a passé sur ces doléances et en a démontré le peu de fondement. La liberté, ici comme partout, n'a eu que d'heureux effets; elle a dégagé les intérêts généraux sans froisser d'une manière sensible aucun intérêt particulier. Loin de sombrer dans cette expérience, notre industrie du coton s'est plutôt fortifiée. L'Angleterre, à la vérité, n'a rien perdu des avantages qui lui sont propres, le bas prix de la houille et la puissance des moyens d'échange; mais nous avons eu en revanche des compensations très réelles dans les conditions plus modérées de la main-d'œuvre et l'élan salutaire que les besoins de la défense ont imprimé aux établissemens menacés. C'est une justice d'avouer qu'aux plaintes de la première heure a succédé l'effort le plus viril et le plus soutenu. Rien n'a été épargné pour que les chances fussent au moins balancées. Jusqu'alors, beaucoup de filatures, énervées par le régime de la protection, avaient vécu petitement sur un outillage défectueux; cet outillage a été complétement renouvelé. D'autres fois les exploitations se constituaient sur une échelle trop réduite, ce qui les frappait de langueur; partout aujourd'hui la moyenne des exploitations s'est relevée de manière que les moindres d'entre elles fournissent un bon service. Bref, dans tous les sens et de toutes les façons on s'est mis en mesure de résister, le cas échéant, et avec de meilleures armes que par le passé. Ni la disette des matières ni le ralentissement relatif du travail n'ont empêché ce mouvement d'aboutir.

Dans ces surprises des événemens, il n'y a qu'un objet qui ait réellement souffert, c'est le produit ouvré, et l'on va comprendre pourquoi. Le coton américain était un coton incomparable tant pour les tissus communs que pour les tissus fins; il défrayait à lui seul, au moment où il fit défaut à l'Europe, les neuf dixièmes des consommations. On peut dire que, depuis le calicot jusqu'à la mousseline, tout lui appartenait. Quel embarras et quel vide lorsqu'à un jour donné il fallut le suppléer dans tous ses services! A quelles contrées recourir? Où trouver l'analogue, à quelques degrés près, de ces qualités qui jouissaient sur tous les marchés du monde de préférences enracinées? Le problème n'était pas aisé à résoudre. L'Égypte, le Brésil et l'Algérie avaient bien quelques cotons de choix, mais en quantités limitées par les surfaces propres à ces cultures. C'était à peine la vingtième partie de l'approvisionnement

interrompu. Tout calcul fait, les Indes anglaises pouvaient seules en former le principal appoint; malheureusement la qualité du coton était des plus médiocres. Le produit se ressentait du traitement empirique auquel les natifs soumettaient la plante; dans une cueillette faite sans soin, ils énervaient la fibre et la laissaient en outre chargée d'impuretés. C'est avec ces cotons lentement et insuffisamment améliorés que pendant cinq ans au moins ont marché nos tissages. Les besoins étaient tels qu'on ne regardait ni aux qualités ni aux prix, et par suite il existe aujourd'hui tant dans les magasins de détail que dans les réserves des ménages une masse d'étoffes qui n'ont ni le nerf ni la finesse de celles d'autrefois. L'apparence y est, grâce à l'apprêt qu'on leur donne, mais c'est au fond un produit inférieur et peu durable. Nul doute qu'à la longue l'industrie n'eût périclité, si le coton américain, réintégré sur nos marchés, ne fût venu la relever de cette déchéance.

C'est là ce qui répand une ombre sur les expositions des tissus de coton; elles sont le dernier témoignage de deux faits fâcheux: des prix élevés, des matières médiocres. Que nous sommes loin des prodiges de rabais de 1855, quand Manchester, représenté par un comité, groupa les échantillons de ses industries dans un imposant ensemble! Il y avait dans le nombre un petit article qui fit alors beaucoup de bruit, un calicot de 80 centimètres de largeur offert au prix de 17 centimes le mètre, — tour de force probablement; — mais avec cette circonstance que la marchandise voisine ne s'en éloignait guère : 20, 25, 30 centimes le mètre, en fils Louisiane très corsés, très soyeux, donnant des tissus d'un bel aspect et d'un bon usage. Où sont aujourd'hui ces qualités, et là où elles reparaissent, quels en sont les prix? Tant qu'on ne nous aura pas rendu la recette autrefois vulgaire de produire bien à bon marché, les expositions manqueront une partie de leur objet et la plus essentielle, la diffusion de l'aisance dans les classes où elle ne pénètre que lentement. Un autre mécompte pèse sur celle-ci, la mode s'est détournée des tissus de luxe dans ce qu'ils avaient de plus achevé. L'Alsace y était inimitable, et chaque année elle ménageait de nouvelles surprises au public. L'imagination de ses fabricans a-t-elle cédé à un moment de lassitude? Non; elle invente encore, multiplie ses nouveautés, couvre ses jaconas, ses basins, ses piqués, ses mousselines, des couleurs les plus fraîches; elle est toujours aussi bien inspirée, aussi habile, aussi active; seulement c'est pour les marchés étrangers qu'en grande partie elle travaille; le goût des toiles peintes, pour employer le nom qu'on leur donne, a passé parmi nous, et il faut dire que les saisons, comme elles se succèdent, ne se prêtent guère à un retour de faveur.

Dans les conditions qui viennent d'être décrites, il était difficile qu'une exposition de fils et de tissus de coton apportât beaucoup de noms nouveaux. En revanche tous les vétérans sont à leur poste et dans le nombre les lauréats de vingt concours, les Dollfus, les Bourcart, les Kœchlin, pour ne citer que ceux-là. Quant aux produits, ceux qui s'adressent au monde élégant conservent la grande tournure d'autrefois; ceux qui desservent des besoins plus modestes ont de l'aspect et une solidité relative. C'est l'Alsace qui cette fois encore mène la phalange; elle embrasse tous les genres ornés ou unis dans les cadres de son travail; aucun détail ne lui échappe ni dans la filature, ni dans le tissage, ni dans l'impression; elle y ajoute les cotons à coudre et à broder, simples ou retors. La Normandie entre en partage pour les mêmes fabrications, et elle en a en outre une qui lui est propre, la rouennerie, c'est-à-dire des pièces d'étoffes ou de mouchoirs teints en fil et comportant quelques motifs d'ornement. Rien de plus curieux que cette industrie, l'une des plus vigoureuses que nous ayons et qui a pour principal siége les campagnes du pays de Caux. L'ouvrier est ici un véritable entrepreneur qui achète ses fils et vend son tissu en cherchant à se ménager sur cette opération un bénéfice qui représente son salaire. Quand ce n'est pas l'ouvrier lui-même qui spécule ainsi, c'est une sorte de facteur rural qui se substitue à l'ouvrier, lui fait des avances et s'en couvre par la vente. Le compte final s'établit à la halle de Rouen : des montagnes d'étoffes y sont en moins de quelques heures converties en argent soit par un marché direct, soit au moyen d'intermédiaires. Un autre article particulier à la Normandie, c'est la toile destinée aux pays nègres ou arabes : le Sénégal prend des guinées bleues, l'Algérie des pièces écrues portant une invocation à Dieu et au prophète. Pour la Picardie, le vrai titre est dans la variété et l'abondance des assortimens; les attributions se partagent entre Saint-Quentin et Amiens, ou plutôt entre les campagnes environnantes; Saint-Quentin excelle dans les articles de blanc, jaconas, nansouks et gazes, Amiens dans les étoffes mélangées et tirées à poil. Enfin Tarare et Roanne offrent le contraste d'objets de luxe, comme la tarlatane et la broderie riche, et de futaines ou draperies communes qui sortent des ateliers de leurs montagnes. Dans tout cela, il y a sans doute des efforts sérieux, un désir de perfection, un soin des détails qui frappent les hommes du métier; mais pour la foule il n'y a plus de surprises, et elle en est avide par-dessus tout.

Les envois des pays étrangers sont l'objet du même délaissement, peut-être parce qu'ils sont en petit nombre. Manchester et Glasgow, de qui il y aurait eu tant à attendre, se sont mon-

très d'une parcimonie fâcheuse. L'exposition collective a été tardive et insuffisante, et dans les expositions individuelles point de noms de premier ordre, si ce n'est MM. Bazley et Armitage. Aucun de ces fabricans d'indiennes qui impriment jusqu'à 40 millions de mètres d'étoffes par an; rien de nouveau d'ailleurs ni de saillant dans les produits. D'où vient cela? Est-ce indifférence, est-ce dédain? Non, c'est plutôt le sentiment qu'une industrie dans sa convalescence a besoin de se recueillir. A en juger par les abstentions, ce calcul a dû être commun à toute la région allemande. A part Gladbach, dans la Prusse rhénane, qui a fourni quelques filés ou tissus, et un petit nombre de lots venus de la Bohême, de Plauen entre autres, il n'y a à noter dans le reste de l'Europe que l'effort très marqué fait par la Russie pour introduire chez elle l'industrie du coton de toutes pièces. En Suisse seulement, un incident s'est produit, non dans la filature ni dans l'ensemble des tissages, mais dans un art spécial, la broderie. On sait de quel intérêt cette broderie, en apparence secondaire, est pour les cantons qui confinent au lac de Constance, Saint-Gall et Appenzell. Ces deux cantons, qui, réunis, ne comptent pas 300,000 âmes, ont pu, dans une seule branche d'industrie, balancer la fortune des grands états, former 50,000 ouvrières et créer une valeur annuelle de 30 millions de francs. Curieuse industrie, surtout par la manière dont elle s'exerce! Elle a ses comptoirs et ses magasins à Saint-Gall, d'où part et où aboutit l'impulsion, mais ses ateliers sont en grande partie en plein air, dans les deux Appenzell ou les deux Rhodes, comme on les nomme. Qu'on se rende à Trogen et à Hérisau, et le long des chemins on verra les ouvriers et les ouvrières à l'œuvre. Toute fille gardant un troupeau, quelquefois de jeunes garçons, promènent l'aiguille sur un tambour garni d'une étoffe enroulée ou exécutent au crochet des bandes de rideaux. C'est l'emploi obligé des mains disponibles, et partout on s'y livre, sur le seuil des portes, sous les tonnelles, dans les prés, dans les bois; le tambour à broderie est un compagnon dont on ne se sépare point : ici il est suspendu aux branches des arbres, là au joug des bœufs, en mouvement ou au repos, toujours à portée.

Ce tambour nomade est sérieusement menacé; il y a au Champ de Mars, sous les vitrines de l'estrade suisse, une série de broderies exécutées mécaniquement, douloureux présage pour les deux cent mille femmes qui en Europe vivent de l'aiguille ou du crochet à broder. Nous avions bien eu des essais en ce genre à Saint-Quentin et à Paris, mais ils s'étaient réduits à quelques dessins très simples, des points d'esprit, des fleurs informes, des tâtonnemens en un mot. Ici, dans les coupons exposés, l'exécution est

franche, avec des reliefs très nets, et l'ornement semble comporter à peu près tout ce qui se fait au tambour. Si c'est là une œuvre sérieuse et qui puisse devenir industrielle, ce sera un chapitre de plus à ajouter à cette révolution mécanique, cause déjà de tant de souffrances populaires. Nul doute que la vie rurale n'en soit profondément troublée dans les cantons où la broderie à la main était depuis longtemps une ressource régulière, ayant sa place dans le budget des ménages. Cette ressource, le cas se réalisant, disparaîtra ou du moins se modifiera : la fabrique au pied levé fera place à la fabrique sédentaire. Si habitué que l'on soit à ces déplacemens, on ne saurait assister à celui-ci sans regret. Le sort ne pourrait frapper un meilleur peuple. La campagne du Rhode extérieur est une suite de jardins coupés de quelques cultures; nulle part les habitudes pastorales ne sont demeurées plus en honneur. Point de villes, quelques bourgs à peine, surtout des maisons éparses et entourées d'un clos. Ce qu'on nomme une police dans les grands états est ici chose inconnue; une surveillance mutuelle, là où tout le monde se connaît, suffit pour la sûreté des personnes et le maintien des bonnes mœurs. La loi politique du pays est un régime patriarcal où les dissentimens sont rares. Il en existait un autrefois dans la différence des religions, l'un des deux Rhodes étant protestant, l'autre catholique; quelques troubles en étaient même issus. Ces troubles appartiennent désormais à l'histoire; ils se sont éteints il y a plusieurs siècles dans un pacte respecté de part et d'autre, et si bien que dans quelques localités les mêmes églises et les mêmes temples servent indistinctement aux cérémonies des deux cultes.

III.

Nous voici aux fils et aux tissus de laine; c'est l'industrie que depuis dix ans les événemens ont mise le plus en évidence. Les dommages qui se multipliaient autour d'elle lui ont profité; elle a pris au coton tout ce qu'elle pouvait lui prendre et a empiété sur la soie en s'efforçant d'en imiter le lustre. Elle s'est arrondie, en un mot, pendant que par la force des choses ses deux rivales subissaient des démembremens. Que la maladie du ver cesse, que les beaux cotons abondent de nouveau, et la laine sera, comme tous les conquérans, exposée à des représailles.

Elle est menacée d'un autre côté. On sait ce que l'industrie des lainages doit à l'introduction du mérinos, qui date de la fin du siècle dernier, et aux croisemens qui en sont issus. Après une ex-

périence séculaire, il paraissait établi que nulle matière n'est préférable à celle que fournit ce type renommé; on ne la discutait pas. Aujourd'hui on la discute, et on se demande si ces toisons d'une finesse incomparable ne font pas payer trop cher les services qu'elles rendent. Le mouton en effet est une créature à deux fins; il doit donner à la fois de la laine et de la viande, deux produits qui n'ont jamais pu se mettre en équilibre et qui passent pour incompatibles aux yeux de bien des gens. Comment ne pas incliner à le croire? Les races d'élite, celles qui fournissent à l'industrie ses plus beaux fils, les races de Naz et de Rambouillet, la race électorale, ne donnent à l'abattoir que peu de viande et de la viande médiocre. Leurs flancs creux, leur poitrine, leur croupe et leurs reins serrés ne se prêtent pas à l'engraissement. Ce ne sont à la lettre que des bêtes à laine, et encore, si cette laine a de la douceur, elle laisse à désirer pour l'éclat du brin et la longueur de la mèche. Qu'en conclure? A la rigueur ceci, qu'entre les deux produits la viande n'est pas le moins utile et qu'il faut vivre avant de se vêtir; mais ce serait trancher dans le vif, et les accommodemens sont possibles. A quelque croisement qu'on soumette nos troupeaux, les laines fines ne manqueront jamais, dans nos pâturages maigres d'abord, qui sont par destination de vrais parcs à mérinos, puis dans les docks de Londres, dont nos filateurs connaissent le chemin et où abondent les laines d'Australie, désormais classées parmi les meilleures.

Tel est le défi qu'au nom de l'agriculture on a récemment jeté à l'industrie de la laine, et voici la transaction qu'on lui propose. Il s'agirait de convertir le mérinos, déjà fort amalgamé dans la Beauce et dans la Brie, en une bête mixte qui troquerait la supériorité bien établie de sa toison contre une charpente mieux conformée. Peut-être nos tissus seraient-ils moins souples, mais les étaux de nos bouchers seraient plus copieusement garnis. Projets en l'air! dira-t-on; la foi aux croisemens est en réel déclin, chacun s'en tient à ce qu'il a. Soit, mais les convenances commerciales ne capitulent pas pour cela, et voici ce qui arrive. Dans le cours de quarante ans, le prix de la laine a baissé de deux tiers au moins, tandis que celui de la viande montait au double et au triple. En 1805, la laine en suint valait 7 fr. le kilogramme, et en 1816 elle était encore cotée à 5 fr.; depuis lors, par des dépréciations brusques ou lentes, elle est arrivée au prix où nous la voyons, oscillant entre 2 fr. et 2 fr. 50. D'un autre côté, la viande suivait la progression inverse. Sans remonter bien loin, on peut se souvenir du temps où l'on trouvait sur de certains marchés de la viande passable entre 50 et 75 c. le kilogramme. Nous voici aujourd'hui au double dans beaucoup de localités, au triple dans quelques autres, et il faut s'accou-

tumer à l'idée que, l'aisance aidant, le prix de 3 fr. le kilogramme ne passera plus pour une prétention exorbitante. S'il en est ainsi, le calcul le plus élémentaire démontrerait que sacrifier la laine à la viande est tout bénéfice pour l'éleveur : avec la laine, à peine couvre-t-on ses frais; avec la viande, la marge est déjà belle et devient chaque jour plus engageante. Ce changement, il est vrai, ne se réalisera point d'un coup de baguette : on ne refait pas une race en un jour, il faut pour cela de l'argent, de la patience, presque du génie; mais, petit ou grand, aucun obstacle ne tiendrait devant les nécessités de l'alimentation, si elles devenaient plus impérieuses.

Dans tous les cas, l'industrie des lainages n'en serait point ébranlée; c'est une de nos industries les plus vaillantes. Elle n'a jamais éprouvé, au nom seul du produit étranger, ces peurs et ces colères qui troublaient les autres jusqu'au vertige. Familiarisée avec les marchés du dehors, elle s'y était aguerrie dans un combat à égalité d'armes où toutes les nations avaient leurs représentans. La part qu'elle s'y était ménagée était des plus avantageuses. Ou elle avait évincé tous ses concurrens, comme pour les tissus de mérinos, ou elle était du moins entrée en partage avec eux, comme pour les draperies légères et les étoffes de nouveauté. Dans ce mouvement extérieur, point de temps d'arrêt ni d'échecs, si ce n'est ceux que nous infligeaient des tarifs hostiles ou des événemens politiques. En des temps et par des traitemens réguliers, toute prise de possession a été définitive, et il est peu d'exemples d'un débouché où notre industrie, une fois introduite, n'ait été en s'affermissant.

Une autre épreuve, plus décisive encore, ne l'a pas trouvée moins résolue : c'est celle des traités de commerce, dont on a déjà pu suivre les effets sur les autres tissus. Il y avait là une cause très naturelle d'émotions et un champ ouvert aux conjectures. Tout ne se bornait pas, pour les hommes prévoyans, à la question de savoir si, au fond, nous étions à même de soutenir le choc de ces entreprenans voisins à qui nous ouvrions délibérément nos portes. Un autre souci devait s'y mêler. A l'état réel des forces engagées et aux chances qui en découlaient s'ajoutaient, comme menace, les surprises et les caprices de l'opinion. Le passé là-dessus n'était pas rassurant. Ces préférences de la première heure avaient contribué pour une bonne part au préjudice causé à nos industries par le traité de commerce de 1786, signé par M. de Vergennes. Il devint alors de bon ton de mettre en crédit les produits anglais et d'aggraver ainsi la situation de nos produits, qui n'auraient jamais eu autant besoin d'être soutenus. Dans les mêmes circonstances, la faute, en 1861, aurait pu être renouvelée. Il eût suffi pour cela

d'un de ces engouemens qui naissent on ne sait pourquoi et acquièrent d'autant plus de violence qu'ils ont moins de raison d'être. Le courant d'imitation une fois établi, le mal eût pu devenir grand, jeter du trouble sur ce nouvel essai de liberté, donner à l'incident une telle importance que l'objet de l'expérience eût pour ainsi dire disparu dans une équivoque.

Cette seconde déception nous a été épargnée; tout s'est réduit à d'insignifiantes alertes. Il y a bien eu, dans le goût public, quelques accès de fantaisie, quelques préférences pour ce fruit longtemps défendu et désormais mis à notre portée; les choses n'ont pas pris le caractère d'un danger et d'un dommage sérieux. Ce n'a plus été comme jadis une invasion en règle, servie par des connivences étourdies; c'est une suite d'escarmouches qui se répètent encore contre nos positions les moins bien gardées. Çà et là, de temps à autre, quelques trouées sont faites, mais le front de nos troupes se reforme aussitôt sans préjudice sensible. Nos représailles sont autrement vigoureuses, comme le témoignent les tableaux officiels. A une valeur de 30 millions environ de lainages introduits chez nous dans l'année la plus chargée, nous avons opposé 145 millions d'exportations, près de cinq fois l'équivalent. Des deux parts d'ailleurs l'effort a été dès le début ce qu'il pouvait être. Il n'est pas de genre sur lequel nous n'ayons été éprouvés; voici bientôt sept ans qu'il y a sur la place de Paris comme un défilé d'étoffes foulées et d'étoffes rases marquées aux étiquettes étrangères : elles pullulent cette année. Bien peu ont eu les honneurs d'un classement régulier; les plus heureuses ne persistent que comme assortiment. Ce sont des exceptions auxquelles il faut se résigner de bonne grâce; le peu qu'on nous dispute démontre la solidité de position de ce qu'on renonce à nous disputer. En somme, sur ce chef du moins, et jusqu'à la date où nous sommes, l'épreuve a été concluante. Elle atteste quels pas nous avons faits depuis l'époque bientôt séculaire où un relâchement de rigueur à la frontière suffisait pour mettre notre production en désarroi. Cette fois du moins le marché a été bien défendu, et il est resté en nos mains, non comme faveur, mais comme prix de la lutte. Veut-on savoir maintenant où est le secret de cette défense? Dans la mobilité des inventions, dans l'art des surprises, dans une escrime constamment offensive et qui ne laisse jamais rien à découvert.

S'il fallait une garantie de plus de cette sécurité laborieusement acquise, l'exposition des lainages nous la fournirait. Notre concurrent le plus redoutable est évidemment Bradford, siége principal des industries qui tissent la laine peignée. Nulle part on n'est parvenu à tirer parti avec un art plus sûr des toisons anglaises, que

distinguent le lustre et la longueur des brins. C'est Bradford également qui a su donner aux poils de chèvre, d'alpaga et de lama, les façons qui les ont rendus propres à la fabrication des belles étoffes rases. Voilà deux avantages; le troisième, qui en est la conséquence, c'est l'ampleur des affaires : on n'évalue pas à moins de 500 millions de francs le mouvement annuel de ce marché. Un seul fabricant, M. Titus Salt, a construit aux portes de la ville une manufacture qui est devenue un bourg, Salter, du nom de son fondateur. Les proportions de cet établissement dépassent toute croyance. Ateliers, logemens d'ouvriers, église, écoles, halles, infirmerie, ont été faits d'un jet par les soins du même homme, aux frais de la même caisse, il y a dix ans de cela. C'est aujourd'hui une ruche qu'animent 4,000 ouvriers et 1,500 chevaux-vapeur; les poils et les laines y arrivent à l'état brut, et, sans sortir de l'enceinte, s'y transforment successivement en fils, en pièces écrues, en tissus de couleur. Point de confusion d'ailleurs entre les produits ni entre les tâches; toute nature de travail a un atelier distinct, et des appareils électriques mettent le chef de l'établissement en communication constante avec chacun de ces ateliers; d'heure en heure, il reçoit des avis et expédie des ordres, l'unité du commandement plane sur cette activité disséminée. Un foyer d'industrie qui peut mettre en ligne de tels champions se désigne de lui-même à notre vigilance; il est bon d'être en garde vis-à-vis de concurrens qui manient des masses aussi considérables de capitaux et de produits.

Le cas échéant, quels seraient nos moyens de résistance? Nous avons quatre villes dont le travail principal est le même qu'à Bradford : Roubaix, Reims, Amiens et Sainte-Marie-aux-Mines, dans les Vosges. Les trois premières ont un crédit établi, la dernière est en voie de fonder le sien. Réunies, et dans les années actives, elles peuvent entrer en balance avec Bradford pour l'importance des affaires. Quant aux produits, les voici sous nos yeux, il n'y a qu'à comparer. Pour simplifier les choses, le mieux est de s'en tenir aux étoffes rases et de grand débit, sans insister sur les noms qu'on leur donne : mohairs, lenos, sultane, orléans; ces noms de caprice ne sont ni une indication ni une garantie de la composition du tissu. Le seul moyen d'être intelligible au milieu de cette multitude de désignations, toutes de métier, c'est de rester dans les généralités. Or d'un examen général on est conduit à conclure que, si à de certains égards Bradford est plus industriel que nous, nous sommes incomparablement plus artistes que lui. A quelque produit qu'on l'applique, la distinction porte juste; nous passons au second rang là où il y a plus d'industrie que d'art, nous reprenons le

premier quand il y a plus d'art que d'industrie, et l'art ici ne signifie pas seulement une décoration meilleure, il est également dans le mélange des fils, dans la proportion des calibres, dans ce qui constitue l'aspect d'une étoffe. Notre marché est dès lors d'un accès difficile pour tout ce qui est orné, facile au contraire pour les unis, les orléans surtout, où les Anglais ont atteint une perfection qui nous échappe. Tout récemment il s'y est joint un autre motif d'inquiétude : c'est une avalanche d'étoffes à l'usage du peuple, qu'on peut voir empilées dans quelques magasins de nouveautés. Rien de plus défectueux : c'est grossier, mal teint, de largeur très réduite; mais le prix est de 60 centimes le mètre, on a une robe pour 4 francs. Ces surprises ont été tentées plus d'une fois, elles ont constamment tourné contre leurs auteurs; si Roubaix n'était pas dans une heure de découragement, il aurait déjà pris sa revanche.

Dans les étoffes foulées, c'est-à-dire la draperie et ses dérivés, il ne semble pas que nous soyons serrés de si près, et le régime de cette industrie y contribue beaucoup; à force de mobilité, elle déroute toute concurrence. Il y a vingt ans, on ne connaissait guère que des draps unis ou lisses, de laine pure, souples et résistans. Sauf le noir, qui n'a jamais pu être bien fixé, les couleurs étaient franches, solides, ne s'altérant point à l'air ni par le frottement. Dans ces conditions, et malgré les changemens de goût, une étoffe traversait une saison sans trop se déprécier ni tomber dans les rebuts. La part de l'aléatoire était limitée; elle est sans limites depuis qu'à la draperie unie a succédé ce que l'on nomme la draperie de nouveauté. On sait en quoi cette draperie consiste; mais peu de personnes en connaissent les origines. On la doit à M. Bonjean, Belge d'origine, qui s'était fixé à Sedan, où on l'avait vu débuter, grandir et marcher rapidement à la fortune. Doué d'une imagination active, il fut en outre servi par le hasard. Un jour on lui apporta l'échantillon d'un drap qui allait être mis sur le métier; l'aspect lui en parut défectueux, l'étoffe était maigre, mal venue, et comme le vice était moins dans l'exécution que dans la matière, il n'en pouvait pas attendre un produit régulier. Que fit-il alors? Il imagina une combinaison purement de fantaisie, mêla quelques fils de soie aux fils de laine et en régla le jeu par des cartons. C'était une hardiesse au succès de laquelle personne ne croyait. Dès que la première pièce fut achevée, on l'envoya en essai à un tailleur de Paris. La réponse fut une forte commande, la nouveauté avait réussi : l'étoffe reçut le nom de l'inventeur, et le genre l'a longtemps gardé; c'était l'étoffe Bonjean, introduite dès lors dans le domaine public, et qui, sous diverses formes, est encore la grande

draperie du jour. Que de mélanges et de dessins elle a usés déjà au service d'un maître capricieux! Il y en a eu pour tous les goûts, même les plus bizarres. A chaque saison, ce sont vingt draps nouveaux. Les uns sont gaufrés, d'autres jaspés, d'autres zébrés, les derniers venus sont piquetés de blanc; on en fait à côtes, à carreaux, à rayures; le teint varie des nuances les plus tendres aux tons les plus sombres. Une remarque à faire, c'est que de la bourgeoisie ce goût est passé au peuple avec des bariolages qui ne sont pas toujours heureux, témoins ces draps exposés, de fonds noir ou brun et criblés de plaques qui ressemblent à des flocons de neige.

Plus que l'ancienne, la draperie nouvelle a exercé le génie du fabricant; elle exclut pour ainsi dire le repos et oblige l'imagination à de perpétuels efforts. Tous les six mois, c'est une partie qui se lie et qui a ses émotions comme ses surprises; bon gré, mal gré, il faut changer de manière sous peine d'être dépassé. Les grands industriels mènent la partie, inventent, combinent, s'arrangent pour que rien ne transpire de leurs travaux; les petits fabricans sont aux écoutes et s'associent du mieux qu'ils peuvent au mouvement; c'est un constant état de fièvre. Le besoin de se renouveler tient les esprits en haleine; la routine n'a plus d'empire quand le mot d'ordre est le changement. Aucun succès n'est d'ailleurs durable ni sûr, même pour les réputations établies; les noms, les titres acquis, ne préservent pas d'un échec quand on se trompe. Comment en serait-il autrement? Le public est là, qui impose ses décisions, ses fantaisies, ses goûts souvent équivoques. En réalité, les fabriques en renom exploitent à peu près les mêmes genres et s'adressent aux mêmes cliens, qui sont les principaux tailleurs et les maisons de commission pour l'intérieur et le dehors. C'est devant ces juges du camp que chaque année le tournoi s'ouvre, et malheur aux vaincus, c'est-à-dire aux articles qui ne réussissent pas! Une déchéance les frappe; ils tombent dans ce qu'on nomme *les soldes* et sont voués aux plus onéreuses liquidations. Cette perspective ferait de la draperie de nouveauté une dangereuse industrie, si on ne corrigeait pas ce qu'elle a de trop aléatoire. Les établissemens de premier ordre ont pris là-dessus un parti décisif; ils ne travaillent qu'à coup sûr et après commandes. Ils traitent avec une ou plusieurs maisons de Paris, discutent les genres, arrêtent les prix, fixent les quantités et transportent à leurs acheteurs le monopole de l'article. C'est, comme on dit, un marché ferme. De tels marchés ne se passent d'ailleurs qu'entre puissances, c'est-à-dire d'une part entre fabricans qui ont fait leurs preuves et acquis le droit de dicter des conditions, d'autre part entre marchands qui

sont posés de manière à mettre une étoffe en vogue et savent couvrir leur retraite en cas d'échec. Une impulsion est ainsi donnée par l'élite; le gros de la fabrique cède au courant.

Dans ce régime militant, la draperie de nouveauté trouve, comme on va le comprendre, un puissant moyen de défense contre le produit étranger. Si déjà pour nous-mêmes le métier est difficile, si nos fabricans ne sont pas toujours sûrs de rencontrer juste dans le choix de leurs étoffes de saison, s'ils sont tenus, sous peine d'échec, d'étudier les variations du goût public et d'y conformer leurs services, combien ces entraves et ces risques ne s'aggraveraient-ils pas pour le fabricant anglais, belge ou autrichien! Puis que de charges en surcroît : les frais de transport, les assurances, les commissions, les droits d'entrée! Voilà plus qu'il n'en faut pour décourager la spéculation la plus téméraire. S'appliquât-elle à quelques types fixes, que les types mobiles, les seuls en vogue, lui échapperaient; tout envoi arriverait à contre-temps et trouverait la place prise. On a vu en effet que la tenue de la draperie de nouveauté sur les marchés régulateurs est pour ainsi dire commandée par des engagemens préalables; dès lors les quantités en excès se trouveraient en face d'acquéreurs pourvus et de besoins remplis. Un écoulement n'aurait lieu qu'au prix de grands sacrifices, et de semblables opérations ne se renouvellent pas; ce sont des leçons qui datent. Cette catégorie d'étoffes est donc hors d'atteinte; ni Huddersfield, ni Leeds, ni Verviers, ni Brunn, n'entameront Elbeuf, Louviers et Sedan. Tout au plus y aurait-il quelque chose à craindre des comtés de Wilt et de Glocester, qui sont restés fidèles à la draperie sévère, si leurs prix n'étaient pas sensiblement au-dessus des nôtres. Toutes ces localités ont d'ailleurs des expositions qui ne laissent rien à désirer. Elbeuf et Sedan soutiennent dignement leur nom, Verviers est en plein essor, Brunn plutôt en déclin. Dans la draperie moyenne, nous avons Vienne et Vire, qui, avec leurs unis et leurs articulés noirs et de couleur, poussent aussi loin que possible la modération des prix unie à la solidité de l'étoffe; il en est de même de la Lorraine et du Languedoc, où sont situés les établissemens qui fabriquent nos draps de troupe. Pour ces divers articles, on arrive à la dernière limite d'un rabais régulier.

Voici maintenant des cas où cette limite est dépassée. Dans la section anglaise et sur la droite de la galerie du vêtement règne une suite d'étalages à découvert garnis de coupons de drap avec leurs étiquettes. On y lit non-seulement le nom des villes qui les exposent, Leeds, Huddersfield et Halifax, mais encore les dimensions et les prix des étoffes exposées. La curiosité est piquée; on s'arrête. Ce n'est pas que l'objet en vaille la peine, rien de plus gros-

sier, c'est un simple feutrage; l'intérêt est dans l'étiquette, à la mention des prix. Les plus chers de ces draps sont cotés à 2 francs 50 centimes le mètre; les autres vont en diminuant jusqu'à 1 franc 75 centimes; il y en a de toutes les nuances et de toutes les combinaisons; quelques-uns, tout inférieurs qu'ils sont, ont la prétention d'être des œuvres d'art. Un mètre de drap de largeur ordinaire à 1 franc 75 centimes, c'est à n'y pas croire. Avec quelle laine a-t-on pu le confectionner? quelle main-d'œuvre superficielle y a-t-on appliquée? Voici le mot de l'énigme : jusqu'à ces derniers temps, on n'avait pas songé à tirer parti des débris de nos vêtemens, ni à restituer aux fabriques sous la forme de chiffons les matières qui en étaient sorties sous la forme de draps. Les haillons du pauvre et les rebuts du riche ne servaient guère que d'engrais à la vigne et au houblon. Il y avait là une lacune, on l'a comblée. Une fabrication de seconde main existe aujourd'hui; elle est florissante, on a essayé de la relever par le nom, c'est en termes de fabrique de la *renaissance*. Les chiffons de laine, ramenés dans les ateliers, y sont soumis à un défilochage, passés au chlore, blanchis et cardés. Comme la substance est énervée, on la traite par le feutrage, et, vu son prix, on la prodigue. On compose de la sorte des étoffes très épaisses qu'on envoie à l'impression et qu'on décore de dessins dans le goût populaire. Cela ne vaut guère que le prix marqué; l'étoffe a une raideur qui la rapproche du carton; elle fait poche partout où la pression du corps s'exerce. Tels quels, ces draps ont néanmoins leur place dans la consommation, et, bien que sur une moindre échelle que les Anglais, nous en répandons dans le commerce. Les halles qui ont une clientèle rurale en sont pourvues; les magasins de confection en emploient des quantités considérables; on y découpe ces habillemens qui garnissent les devantures et se recommandent à la foule par la modicité des prix. Avec du drap à 2 francs le mètre et les machines à coudre, on peut fournir le public à bon marché et glaner encore quelques bénéfices.

Des industries du vêtement, il ne reste à mentionner que les chanvres et les lins pour clore cette série; peu de mots suffiront. C'est la même famille que les soies, les cotons et les laines; la plupart des traits sont communs. Le régime est exclusivement manufacturier pour le filage; il est manufacturier ou domestique pour le tissage, suivant les localités. Cette industrie est d'ailleurs très vigoureuse; elle profite aux champs et à l'atelier dans un cumul d'activité et de richesse, et n'expose pas les populations aux troubles et aux incertitudes d'un approvisionnement lointain. Le seul inconvénient est l'insalubrité qui accompagne une partie des travaux; elle est insalubre au rouissage, insalubre également dans

le filage, qui a lieu au milieu de vapeurs humides et chaudes et par de brusques changemens de température. Dans les grands établissemens, comme ceux qui entourent Lille et Armentières, cette insalubrité a pourtant disparu. Nulle part les ateliers ne réunissent à un plus haut degré la perfection des machines et les bonnes conditions d'aérage. On n'est pas mieux installé en Angleterre et en Écosse. La qualité des produits répond à la précision des instrumens : les toiles que notre Flandre expose sont des plus belles; d'un autre côté les Vosges et l'Anjou confirment leurs anciens titres par une nouvelle sanction. Dans l'ensemble, les toiles françaises ne le cèdent ni à celles de la Silésie et de la Saxe, ni à celles de Belfast et de Glasgow; le grain des nôtres serait peut-être plus serré, l'échelle des finesses mieux réglée, le fil d'un calibre plus égal, et ce qui le témoigne, c'est que nous restons les maîtres à peu près exclusifs de notre marché; on ne bat en retraite que devant les forts. Maintenant que dire des tissus inférieurs auxquels la disette du coton avait donné une notoriété éphémère? Ils sont bien effacés déjà et ne méritent guère qu'on les sauve de l'oubli. A l'essai, aucun n'a tenu ce qu'on espérait. Le jute manque de souplesse, se teint mal et ne drape pas; l'herbe de Chine est d'une nature si savonneuse que les mailles, glissant les unes sur les autres, n'acquièrent jamais de consistance; les deux textiles sont jugés, presque condamnés. A quoi bon d'ailleurs courir de telles aventures quand on en est venu à produire industriellement et par masses des étoffes de laine ou de laine et coton à 60 centimes le mètre, des draps à 1 franc 75 centimes? Chercher après cela des graminées et des fibres d'un emploi meilleur et moins coûteux n'est plus qu'une lubie de savant ou une gageure puérile.

IV.

Voici encore une industrie où l'art met sa touche comme dans les tissus : c'est celle de l'ameublement. Elle relève à la fois de la sculpture et du dessin. Pour l'exécution, on peut être fier d'elle, on ne saurait l'être pour l'invention; sa seule originalité consiste à changer de modèles et à promener l'imitation de siècle en siècle, au gré du goût régnant. Dans l'ébénisterie par exemple, jusqu'où cette manie n'est-elle pas allée! Nous avons été un instant livrés à la lettre aux antiquaires. Un meuble n'avait de prix qu'à la condition d'être ancien; s'il ne l'était, il devait du moins le paraître; le neuf ne passait que sous ce déguisement. Singulière infirmité, et il n'est pas certain que nous en soyons bien guéris.

Il est toujours fâcheux de s'asservir à promener un calque sur la tradition, quelque glorieuse que cette tradition puisse être. Nulle ne l'est plus que celle de la France. Nous avons là dès le début tout un art, et un art exquis. Cet art remonte aux premiers procédés d'assemblage, c'est-à-dire au moment où les meubles cessent d'être assujettis au moyen des goujons en fer et où l'on emploie la colle pour faire les joints. Alors naît la grande sculpture sur bois, au seuil même de la renaissance, qui s'en empare et la livre au ciseau de ses maîtres, Jean Goujon, Germain Pilon, Jacques Sarrazin. Que de chefs-d'œuvre coup sur coup, frises, décorations, buffets d'orgue, stalles, chaires, bahuts, crédences! Ce qu'on en voit dans nos musées et dans nos églises suffit pour donner une idée du génie du temps; rien de plus achevé ni de plus vigoureux; c'est la grâce unie à la force. Dans cette période, c'est la sculpture qui l'emporte; plus tard ce sera la marqueterie. Déjà sous Henri IV et sous Louis XIII le style de la renaissance dégénère; le meuble devient plus lourd, plus triste. Il faut franchir un demi-siècle pour arriver à un autre genre et à une autre supériorité. Boule imagine alors et pousse à une perfection incomparable l'art d'incruster le bois et d'y distribuer avec un goût parfait des ornemens de cuivre, d'écaille, d'ivoire, de nacre, de burgau, même de corne et de baleine. Du temps des sculpteurs, le chêne suffisait à leurs compositions; tout au plus le suppléait-on par quelques bois indigènes. Pour les œuvres de marqueterie, on eut recours à d'autres bois, et le commerce en amena de tous les points du globe : l'acajou, l'ébène, le palissandre, le citronnier. Boule fit école, et cette école remplit la France de chefs-d'œuvre; jamais meubles plus riches ne garnirent les appartemens.

Après lui, il y eut, sous Louis XV, quelques déviations et un excès de mouvement dans les formes. Un bois peu connu, peu employé auparavant, depuis prodigué jusqu'à l'abus, le bois de rose, fournit un placage très recherché, et sous ce nom on comprit toutes les essences d'un ton fauve ou jaune allant jusqu'au rouge veiné de noir. C'était ou le liseron des Antilles ou le balsamier de la Jamaïque, parfois même des racines d'arbres à couches concentriques et à structures bizarres. Le style d'ailleurs allait d'affectation en affectation. Plus de jambes droites ni de lignes uniformes; les pieds sont contournés, les panneaux courbes, on sent la manière et l'effort; l'ameublement répond à la galanterie qui règne. La laque joue aussi un rôle; déjà connue sous Louis XIV, elle entre pour une plus grande part dans le revêtement et se marie avec l'incrustation et la dorure. Les choses durent ainsi, avec des veines heureuses ou médiocres, jusqu'à l'avénement de Louis XVI, où la sculpture, longtemps délaissée, se relève dans le découpage

du bois et surtout dans le travail des siéges et des fauteuils. Ce fut une belle époque pour l'ameublement, celle où la délicatesse du goût s'allia le mieux à la richesse de l'exécution. Riesner y donnait le ton pour la marqueterie, Goutière pour la ciselure; c'est à leurs talens combinés que l'on doit ces meubles ornés de cuivre qui ont laissé un nom et une date dans l'industrie. Les siéges et les fauteuils n'étaient pas traités avec moins de soin. Des médaillons en tapisserie de Beauvais ou en damas de Lyon garnissaient ces bois merveilleux et en rehaussaient l'effet; tout était assorti dans ces témoignages d'une opulence qui allait disparaître et se signalait par un dernier éclat.

C'est à ces réminiscences que depuis trente ans l'art de l'ameublement demande des motifs de décoration. Il lui a fallu pour cela se guérir de l'épidémie d'antiquité grecque ou romaine qui, dans le premier quart de ce siècle, envahit nos écoles de dessin. Il n'y avait plus qu'un bois, l'acajou, plus qu'une forme, la ligne droite. Cette cure ne s'opéra pas sans effort, et le plus heureux de ces efforts fut un retour vers le siècle qui venait de finir et dont les souvenirs paraissaient oubliés. Jacob en eut des premiers le sentiment et copia, ligne par ligne, quelques-uns de ces meubles qu'on laissait pourrir dans les greniers. Cet essai réussit pleinement. Toute cette grâce méconnue et abandonnée surprit et charma les yeux; l'engouement s'en mêla, et comme toujours on passa d'un excès à l'autre. De là cette chasse aux vieux mobiliers qui mit en campagne tant de brocanteurs et dévalisa les provinces au profit de Paris; de là également cet abus de l'imitation, qui en se prolongeant nous livre sans défense aux médiocrités. Pour quelques essais passables, que de lourdes contrefaçons! Rapprochées des vrais débris du passé, comme ces tristes copies pâlissent! Ces cuivres, ces découpures, ces incrustations, procédant des ornemens anciens, n'en ont plus ni le charme ni le cachet individuel; encore moins retrouve-t-on dans ces meubles d'imitation la légèreté d'aspect qui cadrait si bien avec le caractère et les allures de nos aïeux. Quel degré de ressemblance attendre des œuvres de la main, quand les tours d'esprit sont si différens!

L'intérêt de cette exposition était précisément de savoir si l'industrie de l'ameublement était résolue à rompre avec ce long plagiat. Vérification faite, le doute subsiste. On a bien quelque peu retranché dans les sculptures exubérantes, émondé ce qu'il y avait de trop luxuriant dans les détails, c'est un art qui se range après une jeunesse orageuse; mais c'est toujours le même art. Tous ces meubles français ou étrangers ont un grave défaut, ils manquent de caractère. Prenez les panneaux un à un, vous constatez partout la

sûreté et l'adresse de la main; l'ensemble néanmoins ne laisse qu'une impression vague. On a sous les yeux des objets dont la signification échappe. A quoi sont-ils destinés? On ne le saisit pas d'abord ni sans commentaire. Cela tient à ce qu'on s'y est montré moins préoccupé de l'usage ou du style que de la richesse, et qu'on les a trouvés suffisamment commodes dès le moment qu'ils étaient copieusement ornés. Peut-être le tort en est-il moins au fabricant qu'au client, enclin à imposer son mauvais goût. Autrefois l'artiste n'avait affaire qu'à des souverains ou à de grands seigneurs; maintenant il est obligé de compter avec tout le monde et souvent de se gâter la main pour plaire à des acquéreurs inintelligens. La profusion des ornemens nous vient de là; c'est une des faiblesses des parvenus. On aime ce qui brille, ce qui saute à l'œil, ce qui a les apparences de la richesse; on prise moins les travaux délicats ou sévères qui s'adressent à l'élite et relèvent de suffrages plus éclairés.

Personne n'est plus heureux en ce genre que M. Fourdinois; dans les trois concours qui se sont succédé, des récompenses de premier ordre lui sont échues, en 1855 pour une bibliothèque en poirier noirci, en 1862 pour un bahut d'ébène, en 1867 pour deux meubles, l'un en chêne sculpté, l'autre en ébène, relevés par une riche marqueterie. Ces meubles sont à la fois d'une exécution d'apparat et d'un genre indéfini, double écueil volontairement affronté. On peut tout aussi bien y voir des médailliers, des bahuts ou des armoires. Tels quels, ce sont des modèles d'incrustation patiente. L'un des soubassemens est à lui seul une page d'art, un peu chargée, mais exquise; le jaspe, le vert antique et le lapis-lazuli sont enchâssés et combinés de telle sorte, les bois choisis et préparés avec une telle entente des effets, que l'harmonie se maintient au milieu des plus vigoureux contrastes; des statuettes d'un très bon style achèvent cette décoration. En réalité, ce ne sont pas là des meubles; ce sont des objets d'art et de curiosité, comme on en trouve encore dans quelques galeries italiennes, et qui au temps de la renaissance se distribuèrent à profusion dans les palais des princes ou de marchands comme les premiers Médicis. A quoi répondraient aujourd'hui des meubles pareils? Il leur faut plus d'espace qu'on n'en a communément, des oisifs qui puissent en jouir, des curieux qui sachent les goûter, des riches qui ne regardent pas de trop près au prix qu'on en demande; c'est un débouché bien réduit.

Les Anglais en sont comme nous à l'imitation, avec un degré de plus; ils nous copient dans ce que nous copions. Seulement, et on reconnaît là une qualité qui leur est habituelle, ils approprient mieux les objets à la destination; ce mérite est commun à leur ébé-

nisterie, à leur orfévrerie, à leurs bronzes, à leurs poteries et à leurs cristaux. Ils en ont un second, c'est le soin de l'exécution; au point de vue du métier, ils sont irréprochables; rien de mieux ajusté que leurs meubles. Au point de vue de l'art, ils satisfont moins, l'ornement est souvent lourd, et les couleurs sont volontiers criardes. Ni les musées ni les écoles n'ont pu introduire dans leur goût ce que donnent seuls le tempérament et la race, le choix, la mesure, l'inspiration. Il y a pourtant des exceptions à faire pour de vigoureux morceaux de sculpture et de ciselure. L'Allemagne a aussi quelques bons échantillons de marqueterie, mais c'est au ciseau de ses sculpteurs qu'elle doit ce qu'elle nous montre de plus achevé, des bas-reliefs, des panneaux de bahuts, des armoiries dans un goût gothique et franchement féodal. L'Italie enfin nous envoie du berceau de la renaissance un témoignage du changement que le goût y a subi; c'est le même art, mais alourdi par les années. Les bordures sont massives, d'une largeur extravagante, taillées dans le bois en forme de feuilles d'acanthe et de brocoli, surmontées de figures en ronde-bosse de dimensions outrées. Certain buffet a les proportions d'un monument, les sculptures y ont de tels reliefs et prennent du haut en bas une telle place que les abords en sont pour ainsi dire interdits; ce ne sont partout que feuillages, fruits, sujets de chasse et de pêche; dans cette profusion, ni l'harmonie des lignes ni les ménagemens à garder pour les convenances du service ne sont respectés.

L'industrie des métaux précieux ne nous retiendra pas longtemps; elle a peu gagné depuis les derniers concours; de l'application, du soin, de la conscience, c'est tout ce qu'on y relève. Un certain niveau semble avoir passé sur les produits : tout le monde conçoit et exécute à peu près dans les mêmes conditions. D'où vient cela? D'une cause à peine perceptible aujourd'hui, destinée plus tard à agir profondément sur les arts qui s'inspirent du dessin. Qui ne voit les procédés chimiques et mécaniques envahir le domaine de l'inspiration et de l'interprétation libres? Pour peu que la reproduction rigoureuse s'étende, que deviendra la reproduction arbitraire? L'objectif du photographe remplacera le coup-d'œil et le crayon de l'artiste. Naguère la miniature seule était menacée; c'est maintenant la gravure, la sculpture, le paysage, et que serait-ce si, après avoir fixé la ligne, on parvenait à fixer la couleur? On conçoit de quels secours sont de tels expédiens pour des mains inhabiles ou paresseuses; les plus vaillantes s'y laissent même gagner, et on citerait des peintres de renom qui en usent pour les ébauches de leurs toiles. Toujours est-il que les vitrines des orfévres, des bijoutiers et des joailliers présentent un peu d'uniformité, et qu'il en faut voir la cause dans ces moyens commodes d'obtenir l'image

exacte et même la réduction à volonté des objets. Les grandes maisons comme celles de MM. Odiot et Christofle pour l'orfèvrerie, MM. Bapst pour la joaillerie, n'en gardent pas moins leur rang, et s'appliquent de leur mieux à soustraire le génie de leur industrie aux facilités énervantes vers lesquelles on l'entraîne.

A passer en revue tous les arts de décoration, il y aurait encore bien des articles à y comprendre, et au premier rang les tapisseries des Gobelins et de Beauvais, et les porcelaines de Sèvres. C'est la perfection même et l'une des passions du public. Le succès n'est pas moindre pour Baccarat et Saint-Gobain. Baccarat, avec ses grands lustres à cristaux, a donné à l'espace dont il dispose l'aspect d'une salle de bal; Saint-Gobain a disséminé dans les galeries du palais les magnifiques glaces sorties de ses coulées. Saint-Gobain doit être le vétéran de nos établissemens d'industrie; il fut créé par Colbert, qui voulait enlever à Venise le monopole de ses miroirs. Les plus singuliers engouemens marquèrent ses origines. Louis XIV le protégeait, et c'était parmi les courtisans à qui irait sur ses brisées. Saint-Simon raconte à ce sujet d'une comtesse de Fiesque, qui « n'avait presque rien parce qu'elle avait tout fricassé, » une histoire qui prouve combien le succès fut vif. « Tout au commencement de ces magnifiques glaces, alors fort rares et fort chères, elle acheta un parfaitement beau miroir. — Hé! comtesse, lui dirent ses amis, où avez-vous pris cela? — J'avais, dit-elle, une méchante terre et qui ne me rapportait que du blé. Je l'ai vendue et en ai eu ce miroir. Est-ce que je n'ai pas fait merveille? Du blé ou ce beau miroir! » On a aujourd'hui des miroirs plus beaux à de moindres prix. Les glaces qui valaient, il y a un siècle, 300 francs le mètre se vendent 30 fr., et on fabrique 365,000 mètres par an; avec le prix d'une terre, on garnirait de trumeaux une petite ville. C'est que de grands progrès ont été faits dans la perfection et la promptitude des opérations, la hardiesse des procédés, l'étendue des surfaces, et que la manufacture, dans cette longue succession de maîtres, est toujours tombée en de fortes mains.

En résumé, comme on l'a vu, ce qui manque aux industries et aux arts dont nous venons de récapituler les titres, c'est l'originalité. Parviendront-ils à la reconquérir? C'est une grosse tâche pour des temps de déclin. Dans les arts comme en toutes choses, à mesure que les civilisations vieillissent, l'invention semble se rétrécir. Sans doute, s'il survenait un vrai génie, tout ce qui nous enchaîne aujourd'hui à une certaine médiocrité, la diffusion de la richesse, l'action qu'exerce dans le domaine des arts cette foule de cliens qui autrefois s'en tenaient éloignés, l'altération du goût dont cette invasion a été suivie, la nécessité où l'on est d'y conformer les travaux

de la pensée et de la main, tous ces empêchemens, toutes ces difficultés ne seraient rien devant la puissance d'un grand exemple; mais les génies où sont-ils? Qui en donnera à notre monde appauvri? C'est du ciel qu'ils descendent, et il en est avare. Qui nous donnera surtout de ces génies simples dans leur grandeur et ne gâtant pas, à force de s'enivrer d'eux-mêmes, les dons qu'ils ont reçus d'en haut? C'est là le problème, et, à vrai dire, il n'est pas à la veille d'être résolu.

Quoique l'exposition de 1867 ne soit parvenue qu'à la moitié de son cours, sa mission essentielle est remplie; le plus puissant moyen qu'elle eût d'agir sur ses justiciables lui a échappé : elle a distribué ses prix. La cérémonie a été fort belle, c'est la seule joie sans trouble qu'ait eue le commandeur des croyans, étonné au fond de se trouver là. Point de mécompte dans la mise en scène, pas un point noir à l'horizon. Le lendemain seulement un orage a éclaté, et avec quelle furie, les grands foyers d'industrie le savent; il dure encore et gagne les petites localités qui n'en avaient jusque-là reçu que d'insignifiantes atteintes. Ces récriminations ne sont pas nouvelles : dans tous les concours de ce genre, les exposans se sont trouvés mal jugés, les lauréats plus mal que les autres; ceux qui avaient du bronze auraient voulu de l'argent, ceux qui avaient de l'argent auraient voulu de l'or, les petits prix contestaient les grands prix et les mentions — ayant pour elles le nombre — menaient un bruit à tout dominer. Le temps fera justice de ce concert de doléances et d'accusations où les vanités individuelles se retranchent derrière des griefs généraux pour frapper des coups plus sûrs. Le seul devoir qui reste aux personnes désintéressées, c'est de s'assurer si parmi ces griefs il n'en est point de fondés et d'une gravité telle qu'il y ait intérêt à les porter devant le public.

Le premier reproche que l'on fait à la commission impériale, c'est d'avoir multiplié outre mesure les prix impersonnels au détriment des récompenses individuelles. Ainsi beaucoup de médailles d'or décernées à des corps moraux, contrées, villes, chambres de commerce, ont eu pour conséquence d'abaisser d'un degré les médailles accordées aux exposans de la localité. Dans le groupe de Lyon par exemple, il a suffi d'une médaille d'or donnée à la chambre de commerce, qui n'en a que faire, pour condamner à la médaille d'argent quinze ou vingt industriels de premier ordre, qui, dans les concours précédens, avaient obtenu les récompenses supérieures, médailles de prix en Angleterre, en France grandes médailles d'honneur ou médailles d'or. N'est-ce pas là, dit-on, une mauvaise

note, une diminution de grade, comme on en inflige dans l'armée à ceux qui ont démérité? Encore si cette sobriété dans l'octroi de la médaille d'or eût été générale, la résignation fût devenue plus facile; mais ces mains fermées pour une classe s'ouvraient largement pour d'autres : le hasard, le caprice, en décidaient. Croirait-on que les boissons fermentées ont eu 84 médailles d'or, tandis que la soie et les soieries n'en obtenaient pas une, et en outre 191 médailles d'argent, le tout pour des marchands plutôt que pour des vignerons. Que signifient enfin ces grands prix distribués entre les états plus ou moins engagés dans la culture du coton, l'Égypte, le Brésil, la Turquie, l'Italie, l'Algérie, les Indes anglaises? A qui les adresser et à quel écusson les suspendre? Passe encore pour des grands prix d'empereurs, ceux-là ne restent pas en chemin; il y a assez d'officieux pour les remettre aux destinataires.

A ces remontrances, à ces plaintes, la commission impériale répond en rejetant sur les jurys de classe, puis sur les jurys de groupe, qui forment le second degré de juridiction, la responsabilité de ces erreurs, de ces contradictions, de ces fantaisies. Ces jurys agissent séparément et dans une pleine indépendance; on ne saurait leur demander ni en attendre une conformité rigoureuse dans la manière de procéder. Ils se composent de membres français et étrangers; on n'y réunit des noms de quelque poids qu'à la condition d'affranchir les jurys des formes gênantes et d'avoir un certain respect pour leurs décisions. Dans tout cela, il y a bien la part des infirmités humaines; mais où ne se glisse-t-elle pas? Le plus fâcheux, c'est que l'arrêt une fois rendu n'est susceptible ni d'appel, ni de recours. Le jury se disperse, et on serait mal venu à le convoquer de nouveau pour se réformer lui-même. Quant à une réforme d'office, il n'y faut pas songer : ce serait la ruine du principe même des expositions. Pour que les autres états y acquiescent, il est de règle que la main du pays qui les inaugure n'en rende pas le régime trop onéreux, et que les balances où les titres se pèsent ne soient pas soupçonnées d'avoir des poids inégaux. Le respect des décisions prises est donc de rigueur. Tout au plus peut-on panser les blessures les plus vives, réparer quelques omissions, ajouter aux faveurs accordées. C'est une révision amiable, un supplément d'instruction qui apaise sans rien infirmer. Voilà comment la commission impériale se défend, et dans une certaine mesure elle a raison. A réparer toutes les erreurs et redresser tous les torts, il faudrait guerroyer sans relâche et la lance au poing : personne n'est infaillible. Seulement il est difficile de supposer qu'à aucun degré de la juridiction des récompenses les présidens de groupe d'abord et après eux la commission impériale n'aient pu arrêter cette pluie de

médailles d'or et d'argent qui est tombée comme une manne sur deux cent soixante-quinze vignerons ou prétendus tels. C'est un miracle à mettre à côté de celui des noces de Cana.

Toute grandeur s'expie, et l'exposition de 1867 n'échappera pas à cette loi : son châtiment sera d'avoir rendu impossible les expositions futures, à moins qu'elles ne se résignent à déchoir. Vainement cherche-t-on par où l'on pourrait renchérir sur les scènes dont nous sommes témoins. La part de l'agrément? elle est ample déjà, et on ne pourrait guère la pousser plus loin sans scandale; la part des constructions accessoires? qu'on demande à ceux qui ont fait les frais de celles-ci, s'ils seraient d'humeur à recommencer; le nombre des exposans, la masse des produits? mais l'encombrement est déjà exagéré, et on a calculé qu'à trois minutes par exposant il faudrait plus d'une année pour tout voir; la pompe des fêtes? la présence des souverains? mais la série des fêtes données est déjà satisfaisante, sans compter celles qu'on nous réserve, et quant aux souverains il ne nous aura guère manqué que l'empereur de Chine, qui est trop sédentaire, et le président des États-Unis, qui est trop viager; les autres auront été représentés ou seront venus en personne. Tout laisse donc croire que nous aurons joui d'un exemplaire unique dont nos neveux ne verront pas l'équivalent, sous cette forme du moins : les difficultés de dépense, d'espace, d'installations, ne seront pas vaincues deux fois. Mettons dès lors à profit les jours de grâce qui nous restent. Maintenant, pourquoi s'en cacher? ce qui frappe le plus dans ce spectacle, c'est moins encore le témoignage de la puissance de l'homme que la profusion des inutilités dont il s'est fait un besoin. Lorsque dans le cours de toute une journée on a arpenté en long et en large ce vaste palais, poussé des reconnaissances dans ses plus riches galeries, qu'on s'est promené d'éblouissement en éblouissement, et qu'on s'en revient le soir avec beaucoup de fatigue dans les membres et un peu d'humeur dans l'esprit, on est plus d'une fois tenté de s'écrier comme ce sauvage à qui l'on montrait les merveilles de nos arts : Que de choses dont je puis me passer!

LOUIS REYBAUD.

L'OCÉAN

ÉTUDE DE PHYSIQUE MARITIME.

I. *Der Ursprung der Inseln*, von Oscar Peschel, *Ausland*, janv. et fev. 1867. — II. *Sul moto ondoso*, di Alessandro Cialdi; Roma 1866. — III. *On the Composition of sea-water in the different parts of the Ocean*, by George Forchhammer, *Philosophical Transactions*, part. I, 1865. — IV. *Les Courons et les Glaces de la Mer Polaire*, par Charles Grad, 1866. — V. *Mittheilungen von Petermann*, Justus Perthes, Gotha. — VI. *Nautical Magazine*. — *Annales hydrographiques*, etc.

Pour la plupart des hommes, les continens, qui s'étendent à peine sur le quart de la surface planétaire, sont les seules parties de la rondeur du globe dignes d'être connues, et la mer n'est autre chose qu'un sombre chaos sans limite et sans fond. Les savans eux-mêmes sont portés, par une illusion d'optique intellectuelle, à donner aux phénomènes des régions continentales un rôle géographique beaucoup plus grand qu'à ceux des régions océaniques : ainsi nos ancêtres, tout en voyant au-dessus de leurs têtes s'arrondir l'espace infini rempli d'étoiles et de nébuleuses, ne considéraient cette immensité que comme une simple coupole reposant sur le large édifice de la terre. Et pourtant, si l'influence de l'océan dans l'économie générale du globe n'est point relativement étudiée avec le même soin que l'action des rivières qui coulent dans les plaines et des sources qui jaillissent dans les creux des collines, cette influence n'en est pas moins de premier ordre, et c'est d'elle que dépendent tous les phénomènes de la vie planétaire. « L'eau est ce qu'il y a de plus grand ! » s'écriait Pindare dès les origines de la civilisation hellénique, et depuis la science nous a révélé que les

continens eux-mêmes se sont élaborés au sein des mers, que sans elles le sol, pareil à une surface métallique, ne pourrait donner naissance à aucun organisme. Ainsi que le racontent poétiquement presque toutes les cosmogonies des peuples primitifs, la terre est « fille de l'océan. »

Ce n'est point là simplement un mythe, c'est la réalité même. L'étude des couches terrestres, grès, sables, argiles, calcaires, conglomérats, prouve que les matériaux des masses continentales ont en grande partie séjourné au fond de la mer et qu'ils y ont pris leur forme et leur composition. Même sur les flancs et les sommets des plus hautes montagnes, actuellement soulevées à 5 et 6,000 mètres au-dessus du niveau de l'océan, on trouve les traces de l'antique séjour et de l'action des eaux marines. D'autres terres, aujourd'hui submergées, vont s'élever à leur tour, tandis que, soit par érosion, soit par affaissement, des fragmens des plaines et des montagnes retournent au sein des eaux pour s'y modifier encore. Par cet incessant renouvellement des roches, l'océan crée chaque jour, pour ainsi dire, une terre différente de l'ancienne. Aussi, dans l'esprit du géologue, le fond invisible des mers ne devrait-il pas avoir moins d'importance que la surface émergée des terres : le sol qui nous porte aujourd'hui, nous et nos cités, disparaîtra comme ont déjà disparu totalement ou en partie les continens des époques antérieures, et les espaces inconnus que recouvrent les eaux surgiront à leur tour pour s'étendre à la lumière du soleil en masses continentales, en îles, en péninsules.

Durant la longue période de siècles ou d'âges géologiques pendant laquelle les terres sont baignées, non par les flots marins, mais seulement par les ondes de l'atmosphère, l'océan n'en continue pas moins de modeler la surface du globe par les nuages, les pluies et tous les météores qui prennent naissance à la surface des eaux. Tous ces agens de l'atmosphère qui s'acharnent contre les sommets des monts, qui les ravinent et les abaissent peu à peu, c'est la mer qui les envoie; tous ces glaciers qui polissent les roches et poussent devant eux dans les vallées de puissantes moraines de débris, ce sont les nuages venus de l'océan qui les déposent sous forme de neige dans les névés des montagnes; toutes ces eaux qui pénètrent par les failles dans les profondeurs du sol, qui dissolvent les rochers, percent les grottes, entraînent à la surface les substances minérales et causent parfois de grands éboulemens souterrains, que sont-elles, sinon les vapeurs marines retournant à l'état liquide vers le bassin d'où elles étaient sorties? Enfin les innombrables rivières qui répandent la vie sur tout le globe, et sans lesquelles les continens seraient des espaces arides et complétement inhabita-

bles, ne sont autre chose qu'un système de veines et de veinules rapportant au grand réservoir océanique les eaux déversées sur le sol par le système artériel des nuages et des pluies. C'est donc aux phénomènes de la vie maritime qu'il faut attribuer l'immense travail géologique des fleuves et le rôle si important qu'ils remplissent dans la flore, la faune et l'histoire de l'humanité. Et les climats, aux variations desquels est soumis tout ce qui vit sur la terre, ne dépendent-ils point des mouvemens océaniques bien plus que de la distribution et du relief des continens? Les découvertes futures des géologues et des naturalistes nous diront aussi quelle part revient à la mer dans la production et le développement des germes de vie animale et végétale qui ont atteint leur plus grande beauté à la surface des terres émergées.

D'ailleurs l'océan n'est plus aujourd'hui « l'infranchissable abîme, » et l'homme peut l'explorer dans presque toute son étendue. Plus de deux cent mille navires parcourent les eaux entre les rivages des continens et des îles; plus de deux millions de marins ont fait leur patrie des vagues redoutées, et leur vie presque tout entière se passe loin des côtes, sur de frêles embarcations que balance le flot, que secoue la tempête. Les traversées maritimes deviennent de plus en plus fréquentes, et c'est maintenant par centaines de mille que l'on compte le nombre des voyageurs qui se déplacent chaque année de l'un à l'autre bord de l'Atlantique. Les rivages de la mer se peuplent rapidement, les grands travaux hydrauliques se multiplient, on abat des collines pour les jeter en brise-lames à l'entrée des baies de refuge, on construit des digues en pleine mer pour faire des ports artificiels, on transforme en campagnes parsemées de villages de vastes estuaires dont le fond garde encore les débris de bien des navires naufragés. L'homme se hasarde même à prendre possession du lit de l'océan, puisqu'il y déroule les fils qui dans l'espace de quelques instans portent sa pensée d'un monde à l'autre. Ces grands travaux et tous ceux que l'on prépare rattachent de plus en plus le gouffre immense de la mer au domaine de l'humanité. Que serait-ce donc si chaque navire devenait un observatoire flottant, ainsi que le demandait l'illustre Américain Maury, cet homme qui fut si grand lorsqu'il était servi dans ses tentatives par la puissante république dont il a cessé d'être le citoyen? Dès que cette pensée aura reçu une exécution générale, dès que les milliers d'observations recueillies chaque jour en mer seront classées régulièrement, la surface de l'océan sera beaucoup mieux connue que ne l'est celle des terres elles-mêmes, et l'on pourra déterminer rigoureusement les lois qui président à tous les mouvemens des eaux marines. Déjà, grâce à l'initiative de Maury et aux re-

cherches des navigateurs et des savans qui sont entrés dans la voie si brillamment ouverte, la connaissance des choses de la mer s'est très rapidement accrue dans les dernières années, et le champ de notre vue s'étend chaque jour, pour ainsi dire, dans les abîmes jadis si mystérieux du profond océan. Dans l'étude qui va suivre, nous résumerons d'une manière générale l'état de nos connaissances sur les questions de physique et de géographie maritimes encore discutées par les savans. Il importe de nous rendre compte des recherches les plus récentes faites à cet égard, car la science de la mer est encore bien loin d'être établie.

I.

Si ce n'est vers les deux pôles, où des espaces considérables comprenant ensemble à peu près la seizième partie de la rondeur du globe restent encore inconnus, la surface des mers est assez rigoureusement délimitée sur les cartes; les corrections faites en divers points des côtes par les marins et les astronomes n'en peuvent modifier que très faiblement le tracé. Toutefois, si la largeur des mers est mesurée, la profondeur des bassins océaniques n'est connue d'une manière certaine que pour des zones peu étendues. Hors des mers fermées, des golfes et des estuaires, les navires voguent presque partout sur des gouffres insondés.

Un fait est certain, c'est que le relief du sol sous-marin n'offre point d'inégalités aussi grandes que celles des terres émergées. En général il s'étend en surfaces aux longues ondulations et aux pentes douces. Les matelots que le vent ou la vapeur emporte rapidement sur les eaux et qui jettent le plomb de sonde à des distances d'ordinaire assez éloignées les unes des autres sont tentés de s'exagérer l'importance des inégalités du fond et de voir des « sauts » et des précipices là où la déclivité du sol est en réalité peu considérable. On peut se faire une idée des étendues sous-marines à la vue des contrées émergées à une époque relativement récente. Les landes françaises, les terres basses qui ont remplacé l'ancien golfe du Poitou, une grande partie du Sahara, les pampas de la Plata, fournissent des exemples remarquables de la régularité d'inclinaison qu'offre en général le fond des mers. Même les côtes rocheuses, comme celles de l'Écosse et de la Scandinavie, ont été partiellement nivelées sur le pourtour du littoral que recouvraient jadis les eaux de l'Atlantique. L'apport incessant des alluvions fluviales, les débris des rocs érodés par les flots et surtout les restes de ces organismes pullulans qui remplissent la mer ont pour iné-

vitable résultat d'égaliser le fond des océans et d'en transformer les abîmes en dépressions doucement inclinées. Ces chaînes de montagnes fantastiques dessinées sous les eaux de la mer par Buache et d'autres géographes ne peuvent donc avoir d'existence réelle, puisque les agens géologiques à l'œuvre dans l'océan diffèrent de ceux qui travaillent sur nos continens à sculpter les plateaux et les montagnes. Des escarpemens pareils à ceux qu'offre en si grand nombre le relief de la surface continentale sont tout à fait exceptionnels en pleine mer : aussi l'amiral Fitz-Roy fut grandement surpris de trouver dans le voisinage des Abrolhos des pentes sous-marines assez rapides pour que la sonde jetée d'un côté du navire indiquât de 8 à 10 mètres de profondeur, tandis que de l'autre côté elle marquait de 30 à 40 mètres. Parfois une cause spéciale explique ces changemens brusques de niveau. Ainsi M. de Villeneuve-Flayosc a constaté que dans le golfe de Cannes une importante source d'eau douce jaillit du fond d'un gouffre dont les parois ont 27 degrés d'inclinaison. En d'autres parages, des courans sous-marins passant avec vitesse sur le fond même de l'océan peuvent empêcher le dépôt des alluvions organiques et maintenir constamment le lit dans sa rugosité primitive : dans la partie la plus creuse de la mer qui sépare la Grande-Bretagne de l'Islande, le docteur Wallich a retiré d'une profondeur de 1,128 mètres un gros fragment de quartz détaché du roc vif et plusieurs morceaux de basalte.

La profondeur moyenne de l'océan a été, comme le relief sous-marin, l'objet des recherches de nombre de mathématiciens et de géographes qui ont essayé jadis de la déterminer en s'appuyant sur des considérations théoriques. Buffon, qui ne cite point l'auteur italien auquel il avait emprunté ses calculs, donnait à tort à l'ensemble des mers une épaisseur d'eau d'un quart de mille, soit de 230 toises (449 mètres). Quant à Laplace, évaluant par erreur l'élévation moyenne des terres à 1,000 mètres, c'est-à-dire à trois fois la hauteur déterminée aujourd'hui d'une manière approximative, il pensait que la couche d'eau marine devait être aussi d'environ 1,000 mètres. Il est inutile de s'arrêter désormais à ces hypothèses, car c'est par l'observation directe, c'est par des sondages répétés que l'on commence à se rendre compte de la véritable profondeur des eaux. Malheureusement les sondes que les marins ont à leur disposition sont encore des instrumens imparfaits, et, plongées dans les profonds abîmes que parcourent des courans et des contre-courans cachés, elles ne peuvent donner de résultats d'une rigoureuse exactitude. Dans les parages où les profondeurs sont de plusieurs centaines ou même de plusieurs milliers de mètres, on ne peut se hasarder à jeter la sonde, si l'atmosphère et les vagues ne

sont d'une tranquillité exceptionnelle, et même alors la ténuité de la corde, le poids des appareils, l'énorme pression qu'ils supportent à mesure qu'ils descendent et qui croît d'une *atmosphère* pour 10 mètres d'enfoncement, enfin les longues heures qu'il faut employer à cette délicate opération, mettent toujours en danger le succès final : tant qu'on n'aura pas découvert d'autres engins d'un emploi plus facile, plus rapide et plus sûr, les mesures *bathymétriques* seront toujours bien espacées, et l'on ne pourra dresser la carte du relief sous-marin comme on dresse aujourd'hui pour les diverses contrées du monde celles du relief continental. D'ailleurs il est bien rare que dans les mers très profondes les navigateurs opèrent des sondages pour la joie purement scientifique d'explorer les gouffres de l'océan. C'est uniquement pour les besoins de la navigation, du commerce et de l'industrie que l'on a procédé à l'étude systématique des profondeurs marines, soit dans les golfes et les estuaires remplis de bas-fonds, soit dans le voisinage des côtes et des *vigies* signalées sur d'anciennes cartes, ou bien dans les bras de mer au fond desquels doivent être tendus les fils télégraphiques.

Actuellement le lit de la Baltique, de la Mer du Nord, de la Manche et tous les fonds du grand plateau sous-marin qui sert de piédestal aux îles britanniques sont les seules parties de l'Atlantique connues d'une manière à peu près complète. La Manche surtout, cet étroit canal où cent mille navires se croisent chaque année, a été explorée avec soin, et l'on en dresse des cartes plus riches en détails que celles de bien des pays où se pressent de nombreuses populations. Il est vrai que les profondeurs de ce détroit sont relativement très faibles, et que les opérations de sondage s'y exécutent sans la moindre difficulté. Pour se faire une idée vraie de la faible dépression qu'offre le lit de la Manche, on peut s'imaginer un plan en creux de cette mer exécuté à l'échelle de 1 mètre par kilomètre dans une prairie parfaitement horizontale. La flaque d'eau qui remplirait le bassin n'aurait pas moins de 500 mètres de long, et, suivant la disposition des côtes, de 33 à 220 mètres de large; cependant, en dépit de cette grande surface, la profondeur de la mare serait de 5 centimètres seulement dans la partie la plus basse du canal : une souris passerait à gué cette mer en miniature.

Au sortir de la Manche, les points du lit océanique explorés par les sondages sont de plus en plus espacés dans la direction de l'ouest, puis deviennent tout à fait rares. Enfin à plusieurs centaines de kilomètres en mer, là où la terrasse sous-marine qui porte le continent d'Europe cesse brusquement et où la pente du fond, inclinée d'environ 8 degrés, s'abaisse graduellement de 200 mètres

jusqu'à 3 et 4,000 mètres au-dessous des vagues, c'est à des intervalles de quelques dizaines de milles seulement qu'ont été opérés les sondages. Les points de repère qui ont servi à dresser la carte du « plateau télégraphique » et des autres parties de l'Atlantique boréal sont relativement très peu nombreux; néanmoins les dépressions recouvertes par les eaux offrant en général de très douces ondulations, on peut voir dans cette carte la représentation du relief vrai des profondeurs océaniques. La partie la plus creuse de l'Atlantique du nord est située entre les Açores, Terre-Neuve et les Bermudes. Le point le plus bas qu'on ait observé se trouve au sud-est du banc de Terre-Neuve : la corde de sonde y a mesuré des couches liquides de plus de 8,000 mètres d'épaisseur.

C'est également par des sondages faits à de grandes distances les uns des autres que l'on a pu obtenir des cartes figurant d'une manière approximative le fond de la mer des Antilles et des deux bassins de la Méditerranée à l'est et à l'ouest de la Sicile. Dans l'état actuel de la science, il serait impossible d'en faire autant pour l'Atlantique méridional, où les explorations bathymétriques manquent presque complétement; il paraît même que les sondages de 13,800 et de 15,000 mètres exécutés dans cette partie de l'océan par le capitaine anglais Denham et par le lieutenant américain Parker doivent être provisoirement écartés, parce que ces marins n'avaient pas tenu compte de la dérivation que les courans et les contre-courans font subir à la corde de sonde. Dans l'ignorance où l'on se trouve relativement à l'épaisseur de la couche liquide dans les divers parages de cet océan, des mathématiciens ont du moins essayé de calculer la profondeur moyenne de tout le bassin par la vitesse de translation des vagues de marée. D'après leurs évaluations, le fond de l'Atlantique austral, beaucoup plus creusé que celui de l'Atlantique boréal, serait à 9 kilomètres environ au-dessous de la surface; toutefois ce calcul repose sur l'hypothèse bien contestée que les marées, au lieu de se former d'une manière distincte dans chaque bassin de l'océan, prennent leur origine commune dans la grande mer polaire du sud, et se déroulent vers le nord comme une vague immense dans la double vallée de l'Atlantique.

Quant à la partie de l'Océan-Pacifique comprise entre le Japon et les côtes de la Californie, ce n'est point par la vitesse de propagation des marées, mais par celle des vagues d'ébranlement que l'on a pu en évaluer approximativement la profondeur moyenne. Lors du terrible tremblement de terre du 23 décembre 1854, qui détruisit en grande partie plusieurs villes japonaises, entre autres Yeddo et Simoda, les vibrations de la surface marine traversèrent en 12 heures et quelques minutes un espace océanique de 11,000 kilo-

mètres, et le professeur Franklin Bache, dont la science déplore la perte récente, put calculer en conséquence la vitesse des ondes et la surface de l'océan à travers lequel elles s'étaient propagées; cette profondeur est en moyenne de 4,285 mètres. D'ailleurs les divers sondages authentiques exécutés dans le bassin septentrional du Pacifique, entre la Californie et les îles Sandwich, confirment ce résultat du calcul, puisqu'ils indiquent des fonds variant de 3,600 à 4,700 mètres. Non loin de la côte de la Californie, le sondage le plus profond qui ait encore apporté des échantillons de sol sous-marin a marqué 4,940 mètres. A l'est des Philippines, un autre sondage isolé donne 5,975 mètres; enfin, entre le Pacifique et la mer des Indes, le capitaine Ringgold aurait, dit-on, trouvé le fond à plus de 14 kilomètres au-dessous de la surface. Ainsi l'on pourrait jeter dans cet abîme de la mer non seulement le Pélion sur l'Ossa, mais aussi le Gaourisankar, la plus haute montagne du globe, et si l'on dressait encore sur ce pic le Mont-Blanc, le sommet de ce colosse du continent d'Europe n'atteindrait même pas la surface des flots. Quoi qu'il en soit, toutes les opérations de sondage isolées ou en chaîne que l'on a déjà faites dans l'Atlantique et le Pacifique aussi bien que dans l'océan des Indes, dans les mers du pôle sud et dans les détroits arctiques, permettent d'affirmer que la profondeur moyenne des eaux marines est comprise entre 4 et 7 kilomètres. D'après Herschel, dont l'évaluation est probablement trop forte, l'épaisseur de la couche liquide, en supposant qu'elle fût partout la même dans les bassins océaniques, serait de 4 milles anglais, plus de 6,400 mètres, et par suite le volume total des eaux serait de 3,270,000 milliards de tonnes. Il nous semble que ces nombres devraient être réduits de plus d'un tiers; mais on ne saurait se prononcer encore avec certitude. Les nouvelles observations qui s'ajoutent chaque année à toutes celles que la science possède déjà permettront bientôt sans aucun doute d'indiquer des chiffres plus précis pour la profondeur des gouffres marins et la masse liquide qui les emplit.

Un autre problème hydrologique, celui de la vraie composition de l'eau de mer, est plus facile, et on peut le considérer comme à peu près résolu depuis les longues et patientes recherches comparatives que Forchhammer a faites à cet égard. D'après le savant danois, la quantité moyenne de tous les sels contenus dans la mer, ou, si l'on veut, la *salinité* des eaux marines, évaluée autrefois par de Bibra et Bischof à 35,27 parties sur mille, est plus exactement de 34,40. D'ailleurs chaque mer présente une salinité spéciale suivant la quantité des substances dissoutes, le taux de l'évaporation, les apports d'eau douce ou d'eau plus salée, la direction des cou-

rans et des contre-courans, l'éloignement ou la proximité des glaces polaires. Ainsi la salinité moyenne de la Baltique, mer peu profonde où viennent affluer tant de rivières, ne s'élève pas tout à fait à 5 millièmes, tandis que la Mer-Rouge, dans laquelle il ne se jette pas un seul cours d'eau permanent et où l'évaporation est très considérable, présente l'énorme salinité de 43 millièmes. Ces différences et la plupart de celles qui ont été observées entre les eaux des divers bassins maritimes sont faciles à expliquer, cependant on ne comprend pas bien pourquoi la Mer du Sud et l'océan des Indes contiennent dans leurs eaux une proportion de matières salines inférieures d'un millième environ à celle de l'Atlantique : celui-ci reçoit en effet une plus grande abondance d'eau douce que tous les autres océans, et l'évaporation n'y est pas aussi active que dans l'immense chaudière de la mer des Indes. C'est peut-être à la l'énorme quantité de glaces charriées par les courans entre l'Afrique et l'Australie qu'il faut attribuer cette anomalie apparente dans la salinité des eaux.

Le sel commun ou *chlorure de sodium* constitue à lui seul les trois quarts de toutes les matières salines contenues dans la mer. C'est là le sel vraiment caractéristique de l'océan, celui qui a le plus d'importance dans l'histoire de la terre par les immenses assises qu'il a déposées dans les terrains géologiques, par les lagunes et les marais salans qu'il remplit encore de nos jours. Outre le sel commun, plusieurs autres substances, toujours mélangées dans les mêmes proportions relatives, font partie de la composition normale des eaux de mer. Actuellement les divers corps simples que la science a pu reconnaître dans l'océan, soit par l'analyse des sels, soit indirectement par celle des plantes qui tirent toute leur nourriture de l'eau marine, sont au nombre de vingt-huit; mais il n'est pas douteux que tous les autres corps se trouvent également dans l'eau de mer, et nombre d'entre eux n'échapperont point au regard perçant des chimistes. Après l'oxygène et l'hydrogène, qui constituent la masse liquide elle-même, les principaux élémens contenus dans la mer sont le chlore, l'azote, le carbone, le brome, l'iode, le fluor, le soufre, le phosphore, le silicium, le sodium, le potassium, le bore, l'aluminium, le magnésium, le calcium, le strontium, la baryte. Le fucus ordinaire et les autres varechs renferment la plupart de ces substances ainsi que plusieurs métaux. On a découvert du cuivre, du plomb, du zinc, dans les cendres du *fucus vesiculosus,* du cobalt, du nickel, du manganèse, dans celles de la *zostera marina.* Le fer peut être obtenu directement par l'analyse de l'eau de mer; enfin l'argent se trouve dans un zoophyte, le *pocillopora.* Forchhammer a retiré d'une branche de ce corail environ un trois-

millionième d'argent mêlé à six fois la même quantité de cuivre et à huit fois la même quantité de plomb. Une faible proportion d'argent se précipite sur la carène des navires par suite du courant magnétique établi entre le doublage de cuivre et l'eau de mer environnante. Enfin, dans des chaudières de bateaux à vapeur qu'on avait alimentées d'eau de mer, il s'est trouvé de l'arsenic. Il est vrai que ces diverses substances n'existent dans l'eau qu'en proportion infinitésimale, et c'est uniquement par des moyens indirects que la chimie parvient à les révéler.

Le sel, cet élément si important dans la composition de l'eau de mer, jouerait-il aussi, comme le pense Maury, le principal rôle dans la coloration bleue de l'océan? Le *gulfstream* des côtes américaines, que le savant géographe cite en exemple pour appuyer sa théorie, est bien à la fois d'une salinité plus forte et d'un bleu plus foncé que les eaux environnantes. De même la Méditerranée, supérieure à l'Atlantique par sa richesse en ingrédiens salins, offre presque toujours une nappe d'un magnifique azur à laquelle ceux qui ont vu les flots d'un vert glauque des mers septentrionales peuvent à peine habituer leurs yeux. Toutefois la minime différence de salure qui existe entre la Méditerranée et l'Océan ne saurait expliquer un contraste de coloration aussi frappant, d'autant moins que nombre de lacs intérieurs, où l'analyse ne découvre pas une particule de sel, ont des eaux d'un bleu semblable à celui du golfe de Gênes ou de la grotte de Capri. D'un autre côté, Tyndall se croit autorisé à conclure des observations qu'il a faites sur les lacs de la Suisse que les diverses nuances de l'eau sont dues principalement à la quantité plus ou moins grande de corpuscules en suspension sur lesquels vient frapper la lumière. C'est là une hypothèse que des recherches futures auront à confirmer ou à détruire; quoi qu'il en soit, les navigateurs ont constaté d'une manière générale que les mers de la zone torride sont celles qui offrent le bleu le plus intense, et que dans la direction des pôles l'eau prend graduellement une teinte verdâtre. On peut en inférer que la réfraction des rayons lumineux, beaucoup plus vifs sous les latitudes tropicales, est le principal agent dans la coloration de la mer. La lumière qui se brise en pénétrant dans les profondeurs de l'eau lui donne cette belle couleur bleue, supérieure en éclat à celle de l'atmosphère, tandis que les rayons reflétés à la surface varient incessamment l'aspect des flots, et mêlent à l'azur permanent de la mer les nuances les plus délicates, modifiées à chaque instant suivant la hauteur du soleil, la pureté de l'air, la forme et la couleur des nuages.

Quant à la transparence des couches liquides, elle ne semble

point dépendre, comme le bleu de l'océan, de l'intensité de la lumière, car dans les mers arctiques on discerne les objets flottans à des profondeurs aussi grandes que dans la mer des Antilles, et c'est même sous les latitudes polaires que le regard de l'homme aurait pu sonder jusqu'à la plus grande distance au-dessous de la surface : en effet, d'après Scoresby, le consciencieux explorateur de l'océan polaire, le fond des eaux pures de ces régions serait encore parfois visible à 130 mètres. Il est vrai que, par suite de la différence des climats et des organismes qui en dépendent, les espaces sous-marins sont dans la zone tropicale bien autrement curieux à contempler que dans le voisinage des pôles. Rien de plus agréable que de voguer sur une de ces tièdes mers où, tout en voyageant sans crainte des écueils, l'on ne cesse de voir le lit marin se dérouler au loin sous la proue du navire. Les nombreuses algues vertes ou roses ondulent gracieusement sous le flot comme les herbes d'un ruisseau, les coquillages rampent sur le fond, les poissons, les étoiles de mer aux couleurs éclatantes, une foule d'animaux aux formes étranges glissent lentement ou s'élancent comme des flèches à travers l'eau bleue; les némertes et autres rubans animés y déploient mollement leurs anneaux transparens; on pourrait se croire suspendu au-dessus d'une autre terre et flottant dans un navire aérien. L'écume blanche des vagues que soulève la proue du vaisseau et les couleurs irisées qui brillent sur les gouttelettes éparses ajoutent encore au charme de ce merveilleux tableau.

Parmi les diverses questions relatives à la physique de la mer, celle de la température dans les couches profondes sera certainement l'une des plus difficiles à résoudre, car les observations faites jusqu'ici par les navigateurs ne concordent pas entre elles, et peuvent en conséquence servir de points d'appui aux théories les plus contradictoires. On a pu constater sans peine que la nappe superficielle de l'océan offre à peu près le même degré de chaleur moyenne que l'atmosphère surincombante, et que du point de congélation sous les pôles la température des eaux s'élève assez régulièrement à 20 et à 25 degrés sous les tropiques, même à 30 degrés près des îles Gallapagos et jusqu'à plus de 32 degrés dans la Mer-Rouge et l'Océan indien; mais quant à la croissance ou à la décroissance dans le sens vertical il serait téméraire, vu la rareté des sondages précis, d'adopter l'une ou l'autre des hypothèses émises à cet égard par les physiciens.

James Ross, l'un des premiers, crut avoir découvert cette loi des températures sous-marines. D'après cet illustre navigateur, les couches liquides des mers équatoriales se refroidissent graduellement jusqu'à 2,200 mètres, profondeur à laquelle le thermomètre

indique seulement 4 degrés centigrades. A mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, la nappe superficielle perd de sa chaleur, la limite de 4 degrés se relève vers la surface, et dans le voisinage du cercle polaire elle finit par atteindre le niveau de l'océan. Au-delà et en se rapprochant de l'un ou l'autre pôle, les eaux supérieures continuent d'être de plus en plus froides; en revanche la température s'accroît dans le sens vertical, et la couche des eaux à 4 degrés s'abaisse peu à peu jusqu'à une profondeur de 1,400 mètres. Admettant avec les physiciens de son temps que l'eau de mer a sa plus grande densité et par conséquent son plus grand poids relatif à 4 degrés au-dessus du point de congélation, James Ross en concluait que toutes les eaux profondes reposant sur le lit de la mer ont uniformément cette même température de 4 degrés, et se sont enfoncées en vertu de leur poids au-dessous de toutes les autres couches, plus chaudes ou plus froides.

Toutefois Neumann et d'autres savans ont établi que, si la plus forte densité de l'eau douce correspond en effet à 4 degrés centigrades, l'eau de mer n'atteint ce maximum de poids qu'à moins de 2 degrés au-dessous du point de glace, et par cela même la théorie que Ross avait imaginée sur la foi de sondages insuffisans se trouve complétement renversée. Les expériences faites dans les petits laboratoires de chimie, où les substances sont traitées en faibles quantités, ne sauraient, il est vrai, donner une idée parfaitement exacte des phénomènes qui ont pour théâtre la nature elle-même, et qui s'accomplissent soit dans les espaces de l'air, soit dans les grands bassins océaniques. Il est donc fort possible, ainsi que le célèbre météorologiste Mühry l'a prétendu dans un récent travail, que l'eau salée contenue dans un baquet et les flots de la mer immense n'obéissent pas absolument aux mêmes lois de température et de densité; mais en attendant que la différence soit constatée, rien n'autorise à maintenir quand même et contre toutes les expériences des chimistes une théorie surannée d'après laquelle les masses salées de la mer offriraient en se refroidissant des phénomènes identiques à ceux des lacs d'eau douce. D'ailleurs, dans les dernières années, de nombreux observateurs des mers polaires ont trouvé à de grandes profondeurs au-dessous de la surface des couches liquides dont la température était inférieure à 4 degrés (1), et tout récemment le professeur Edlund de Sockholm a constaté que dans la mer Baltique et sur les côtes occidentales de la Norvége la glace se forme d'ordinaire au fond, où les eaux sont à la fois plus froides et plus lourdes. Ce sont là des des faits décisifs

(1) Fitz-Roy, *Weather-book*.

contre l'hypothèse, bien séduisante par sa simplicité, qu'avait émise le célèbre explorateur des mers antarctiques.

II.

Pour la plupart de ceux qui ont vu l'Océan, le souvenir du grand spectacle qu'ils ont contemplé se confond dans leur mémoire avec le murmure lointain des vagues qui se pourchassent et se brisent. Ils se rappellent surtout le mouvement incessant des eaux, qui au large bouillonnent en un désordre apparent, puis se redressent et s'alignent peu à peu en approchant des rives, et, recourbant leurs puissantes volutes, s'écroulent de tout leur poids pour glisser en longues nappes écumeuses sur les plages unies, ou pour mener et ramener avec un bruit de fer les cailloux entre-choqués des grèves. Dans les parties de l'Océan qui baignent l'Europe occidentale, il est bien rare en effet que la surface marine soit complétement calme. C'est presque uniquement dans la Méditerranée et les autres bassins intérieurs à marées indistinctes que, pendant les beaux jours, la nappe des eaux semble devenue complétement immobile, et que les objets flottans s'y mirent comme dans un lac : alors la mer brille au loin comme une large bande d'argent ou d'acier, des mirages fugitifs apparaissent à l'horizon, « l'eau se regarde, » disent les pêcheurs; mais ce n'est là qu'un état passager. Bientôt, sous l'impulsion du vent ou sous la pression latérale de lames qu'ont soulevées des tempêtes éloignées, la surface de la mer se hérisse de nouveau, les « mille voix » des flots dont parlent les chants homériques reprennent leur concert immense, les vagues se déroulent régulièrement ou bien se heurtent et s'entre-croisent par suite des variations de l'atmosphère. Même pendant les calmes, les plis soulevés par les vents antérieurs continuent de se développer à travers l'Océan en longues ondulations. C'est l'un des spectacles les plus grandioses de la mer que ces renflemens de l'onde se succédant en ordre sous un air parfaitement paisible, alors que pas un souffle n'agite les voiles des navires. Hautes, bleues et sans écume, les masses puissantes se suivent à 2 ou 300 mètres d'intervalle, passent en silence sous les embarcations qu'elles soulèvent, et, pourchassées par d'autres ondes, vont se perdre au loin dans l'espace indistinct. On contemple avec admiration et même avec une sorte de terreur ces flots majestueux et tranquilles, remparts mouvans qui semblent devoir tout engloutir sur leur passage et qui dérangent à peine le moindre fétu. Ils présentent surtout une étonnante régularité sous le tropique du Cancer pendant les calmes d'automne, et presque

en toute saison dans la partie de la mer des Antilles qui se rétrécit vers le golfe d'Uraba : là, les gonflemens de l'onde que l'on voit accourir, puis se profiler à droite et à gauche et s'éloigner rapidement, sont aussi droits que les ados d'un champ et se prolongent jusqu'à perte de vue de l'un à l'autre horizon.

La hauteur des vagues n'est point la même dans toutes les mers; elle est d'autant plus considérable que le bassin est plus profond, que la surface en est plus librement parcourue des vents, et que l'eau, moins salée et par conséquent moins pesante, donne plus de prise aux courans atmosphériques. Ainsi, à égalité de surface, les eaux du Lac-Supérieur sont soulevées en vagues plus hautes que celles d'un golfe de la mer barré du côté du large par des îles et des bancs de sable. A égalité de salure, ce sont les bassins les plus étroits qui doivent présenter les vagues les plus courtes et les moins hautes. Les flots de la Caspienne ne sont point comparables à ceux de la Méditerranée, qui de leur côté sont de beaucoup dépassés en hauteur par ceux de l'Atlantique du nord, et ceux-ci à leur tour n'atteignent point à la hauteur des vagues de la mer antarctique, car celle-ci est l'océan par excellence recouvrant de ses eaux tout un hémisphère.

D'après l'amiral Smyth, qui connaissait si bien la Méditerranée, les vagues de tempête y ont de 4 à 5 mètres et même 5 mètres et demi de hauteur verticale au-dessus du creux de l'eau; il a vu des ondes tout à fait exceptionnelles se dresser à 9 mètres de hauteur; mais les vagues moyennes soulevées par les grands vents ont seulement de 3 à 4 mètres. Dans une traversée que le célèbre marin Scoresby fit en 1847 de Liverpool à Boston, il mesura des vagues atteignant 8 et 9 mètres, et la moyenne de toutes ses observations donna pour les grandes lames la hauteur de 5m 80. A son retour, en 1848, il trouva une moyenne de 9m 14 pour toutes les vagues mesurées, et quelques-unes d'entre elles s'élevèrent à 13m 10 au-dessus de l'intervalle le plus profond. D'autres navigateurs donnent des évaluations analogues pour les hautes crêtes des flots dans l'Atlantique du nord; quant à la moyenne d'élévation à laquelle atteignent les lames, elle est beaucoup moins considérable.

Dans l'Atlantique du sud, les hauteurs des ondes sont certainement plus fortes que dans les parages du nord. Un grand nombre de marins ont vu l'eau se relever à 15, 16 et 18 mètres au large du cap de Bonne-Espérance, là où l'Atlantique et l'océan des Indes confondent leurs bassins. Dumont d'Urville affirmait même avoir rencontré des vagues de 33 mètres de hauteur au fond desquelles le navire descendait comme dans une vallée, et M. Fleuriot de Langle atteste la vérité de cette assertion : ce sont bien là les mon-

tagnes dont parlent les poètes, et qui semblent telles en effet à ceux qui sont à leur merci. Chose remarquable, ce n'est point toujours pendant les tempêtes les plus violentes que se forment les plus hautes lames. Alors au contraire les masses aériennes, se précipitant obliquement sur les vagues, les dépriment et les écrasent en quelque façon. Pour que les ondes puissent se développer dans toute leur majesté, il faut que le vent soit à la fois très fort, très régulier, et qu'il souffle pendant longtemps du même point de l'horizon.

Quant à l'amplitude des vagues, c'est-à-dire à la largeur totale de base à base, tous les observateurs n'ont point obtenu les mêmes résultats; mais parmi eux il en est peu qui aient trouvé pour la vague une hauteur verticale inférieure au vingtième de la largeur ou supérieure au dixième : en moyenne, le plissement de l'eau ne présente en hauteur que le quinzième de la base; une vague d'un mètre a 15 mètres de vallée à vallée; une vague de 10 mètres a 150 mètres d'amplitude. C'est là une proportion bien plus faible que ne le croirait le marin perdu au milieu des lames qu'il voit se dresser de toutes parts à la surface de la mer. D'ailleurs l'inclinaison des eaux soulevées varie avec la force du vent et les mouvemens des ondes secondaires qui croisent les lames principales.

Les physiciens ont beaucoup agité la question du mouvement des vagues dans le sens vertical. A quelle profondeur dans les abîmes de la mer pénètre l'action de l'onde superficielle, à combien de mètres peut-elle remuer le sable et les débris des bas-fonds? On admettait autrefois comme un fait certain, mais sans le prouver, que l'agitation de la mer cesse de se faire sentir à 8 ou 10 mètres au-dessous de la surface. Les observations faites directement par les marins en un grand nombre de parages ont montré que cette opinion est complètement erronée. Fréquemment les navigateurs ont vu les vagues se briser sur des écueils cachés à 20, 30 et même 50 mètres de profondeur, ce qui prouve que ces écueils étaient pour elles un obstacle et barraient brusquement la marche à la base de l'onde. Bien plus fréquemment encore on a vu, soit pendant les violentes tempêtes, soit même plus tard, l'eau toute chargée de l'argile ou de la vase qu'elle avait soulevée des bas-fonds à 100, à 150 et même à 200 mètres au-dessous du niveau marin. Enfin les expériences directes de Weber sur les mouvemens des ondes ont prouvé que chaque vague propage son action dans le sens vertical jusqu'à 350 fois sa hauteur. Ainsi tout flot de 30 centimètres seulement remue le lit de la Mer du Nord, dont les fosses les plus profondes sont environ 100 mètres; toute lame océanique de 10 mètres se fait sentir à 3 kilomètres 1/2 au-dessous de la surface. Il est vrai que dans ces abîmes l'action du flot est pour ainsi dire tout

idéale, car au-dessous de la surface elle décroît en proportion géométrique; mais à 50 ou 100 mètres seulement les vagues sous-marines conservent encore une grande force, et l'on comprend que, lorsque des milliers et des millions d'entre elles sont arrêtées brusquement dans les anfractuosités des roches et sur les versans rapides des hauts-fonds, il doive se produire de violens remous qui reviennent ensuite en « lames sourdes » à la surface de l'eau. De là ces mers houleuses que les navires rencontrent parfois par un temps calme et surtout dans le voisinage des bancs sous-marins; de là ces « lames de fond » qui, tout à fait inattendues, gonflent soudain la nappe des eaux et mettent les bâtimens en danger; de là ces marées formidables qui jaillissent des profondeurs de l'océan et remontent brusquement la pente des rivages en détruisant tout ce qu'elles rencontrent sur leur chemin.

C'est aux assauts de ces vagues profondes que sont probablement dues en grande partie les brèches que creuse la mer dans les falaises des côtes et dans les remparts de défense élevés par les hommes. Les annales des ports nous offrent en foule des exemples de la force terrible que peuvent déployer les eaux projetées contre le rivage. Sur tous les ouvrages avancés que vient heurter la lame franche du large, à Portland, à Holyhead, à Kingston, à Cherbourg, à Biarritz, à Livourne, on a vu les vagues saisir des matériaux du poids de plusieurs tonnes et les lancer comme des jouets par-dessus les digues. A Barra-head, dans les Hébrides, Thomas Stephenson a constaté qu'un bloc de pierre de 43 tonnes avait été déplacé de plus de 1 mètre 1/2 par les brisans de tempête. A l'île de la Réunion, un bloc de pierre madréporique n'ayant pas moins de 390 mètres cubes a été détaché du récif et poussé par les flots dans la campagne comme une simple épave. Il est vrai que la pression de l'eau projetée contre la rive peut s'élever, ainsi que Stephenson l'a mesuré, à plus de 30 tonnes par mètre carré, soit à plus de 3 kilogrammes par centimètre. En outre les masses liquides qui se gonflent en une seule lame sont parfois de dimensions énormes. Les trombes d'eau qui dans les grandes tempêtes enveloppent en entier le phare d'Eddystone, et s'élancent jusqu'à 25 mètres au-dessus du fanal, ont au moins de 2 à 3,000 mètres cubes et pèsent autant qu'un puissant navire à trois ponts.

Cependant ces flots toujours agités ne donnent lieu qu'à de bien faibles déplacemens de la masse des eaux, puisque, en dépit de la vitesse apparente avec laquelle ils se propagent, ils ne sont autre chose qu'une oscillation de la surface marine analogue aux mouvemens d'une étoffe soulevée par le vent. Les petits courans de dérive produits dans un sens ou dans un autre par la marche des

vagues sont de peu d'importance en comparaison de ces grands fleuves d'eau salée ayant des milliers de kilomètres en largeur, des centaines de mètres en profondeur, et coulant régulièrement de l'équateur au pôle ou du pôle à l'équateur à travers les bassins océaniques. De tout temps, les peuples navigateurs ont observé au large de leurs côtes la marche égale et continue de ces puissantes masses d'eau qui se portent toujours dans une même direction comme si elles allaient se déverser au fond de quelque gouffre; nos ancêtres nous ont même transmis de siècle en siècle leurs connaissances à cet égard sous forme de légendes qui parlent d'écueils enchantés attirant les vaisseaux pour les rompre ou de monstres entraînant la mer dans leur sillage. Toutefois il était impossible de se faire une idée générale du circuit des eaux tant que l'océan n'avait pas été parcouru dans la plus grande partie de son étendue : c'est aux savans du XIXe siècle, appuyés sur les observations recueillies, qu'il était réservé de donner enfin la théorie des courans et de tracer sur la carte la direction approximative des remous qui tournent incessamment dans chaque mer pour y mélanger les masses liquides de toutes les régions de l'océan.

L'existence de ces grands tourbillons maritimes qui travaillent sans cesse à égaliser d'un pôle à l'autre pôle le niveau, la température et la salinité des eaux est un fait désormais incontestable; mais quand il s'agit de préciser les détails, d'évaluer l'importance de ces fleuves de la mer, de marquer la vraie direction qu'ils suivent pendant les diverses saisons, d'indiquer nettement les parages où s'opèrent les croisemens entre deux courans contraires, là commence le doute, et l'on doit, vu le manque d'observations directes, chercher quelques indices qui permettent de s'approcher de la vérité par une voie détournée. Même le courant le mieux connu des géographes et des marins, ce *gulfstream* ou « courant du golfe » que découvrirent Ponce de Leon et Antonio de Alaminos il y a plus de trois siècles et demi, et que Franklin étudia scientifiquement dès l'année 1775, reste encore inexploré dans une grande partie de son cours, et l'on ne sait pas bien comment à ses deux extrémités s'opère le passage entre ses flots et ceux des autres courans. A la sortie du détroit de la Floride, le *gulfstream* est nettement limité par les côtes des îles Bahames et par les eaux froides qui lui servent de lit; aussi a-t-on pu en mesurer la largeur, la profondeur et la vitesse, comme on l'eût fait pour une rivière continentale; on a même tenté d'en évaluer le débit, et l'on a trouvé qu'il est en moyenne de 33 millions de mètres cubes par seconde, c'est-à-dire qu'il représente un volume d'eau vingt mille fois supérieur environ à celui du Rhône ou du Rhin. Plus au nord, le courant

du golfe, déployant sa grande courbe à travers l'Atlantique boréal, s'affaiblit peu à peu en s'étalant sur une large étendue, mais il est toujours reconnaissable à la marche et à la température des eaux; grâce aux traversées qui se font chaque année par dizaines de mille dans cette partie de l'océan, il a même été possible de reconnaître les déplacemens que la nappe d'eau courante subit alternativement vers le nord et vers le sud suivant la position du soleil : ainsi que l'a dit Maury dans son langage plein d'un enthousiasme poétique pour les phénomènes de la mer, on peut voir le *gulfstream* flotter sur l'océan comme une banderole au souffle de la brise. Sur le littoral de l'Islande et de l'Écosse et jusque sur les côtes de la Laponie et du Spitzberg, où les eaux venues de la mer des Antilles apportent à la fois les débris de plantes américaines et les effluves du climat tropical, la marche du courant est parfaitement connue; mais plus loin s'étend le grand bassin polaire où le courant du sud, encore tiède, lutte pour la prépondérance à la surface de la mer contre le froid courant du nord. C'est là qu'on perd de vue le fleuve maritime, dont la vaste courbe se déploie si majestueusement des récifs de coraux des Bahames aux glaciers du Spitzberg. Il doit alors plonger sous les eaux mêlées de glaces fondues, par conséquent moins salées et plus légères, du courant qui vient à sa rencontre; mais le *gulfstream* continue-t-il son cours sous-marin dans les profondeurs jusqu'à ce qu'il soit complétement mélangé avec les masses liquides environnantes, ou bien garde-t-il son individualité et reparaît-il soudain à la surface dès qu'il se retrouve sous des couches plus pesantes?

Récemment deux éminens géographes d'Allemagne, MM. Mühry et Petermann, ont démontré, en discutant les observations des navigateurs, qu'un bras de ce courant surgit en effet du fond de la mer après avoir coulé au-dessous et en sens inverse du courant polaire durant un espace d'environ 1,000 kilomètres. Au sud de la pointe méridionale du Groënland commence un courant côtier qui suit la rive occidentale de la grande île et porte les navires jusque vers le 78e degré de latitude, à l'extrémité de la mer de Baffin. L'opinion commune des marins voulait que ce courant fût la continuation du flot polaire qui passe entre l'Islande et la côte orientale du Groënland; par un singulier phénomène, ce fleuve d'eau froide entraîné vers le foyer d'appel des mers équatoriales n'aurait point suivi directement sa route, mais, se reployant brusquement autour du cap Farewell, il aurait fait un grand circuit à l'ouest du Groënland avant de reprendre sa marche normale vers l'équateur. Un pareil détour du courant polaire serait déjà un fait inexplicable; mais ce qui en démontre l'impossibilité, c'est la tempéra-

ture élevée des eaux qui longent à l'ouest la côte groënlandaise. En effet, jusqu'à près de 2,000 kilomètres de l'entrée, les parties de la mer de Baffin rapprochées du Groënland ne sont jamais, même dans les hivers les plus froids, entièrement obstruées par les glaces. Des formidables glaciers de la baie de Melville, les plus vastes et les plus épais que l'on connaisse dans l'hémisphère boréal, se détachent d'énormes pans, d'un volume de plusieurs milliards de mètres cubes, qui refroidissent au loin la mer dans laquelle ils plongent, et cependant l'eau maintient toujours sa température au-dessus du point de congélation; elle reste à l'état liquide même lorsque le mercure gèle dans les baromètres, et l'on ne cesse d'entendre le clapotis des vagues contre les blocs flottans. Aussi les baleiniers et les explorateurs de l'archipel polaire ne manquent-ils jamais, pour remonter vers le nord, de faire suivre à leurs navires la route, relativement facile, qui longe la côte du Groënland. Jusqu'à l'entrée du Smith-Sound, de ce détroit toujours rempli d'un effrayant chaos de glaces entassées, les flots du courant riverain ne cessent de couler librement. C'est là que se trouve le « bassin bouillonnant » des Esquimaux, où, grâce à la douce température, surabonde la vie animale. Les baleines et les morses s'y promènent en bandes, les méduses et autres animaux marins y pullulent; dans le voisinage des côtes, tous les écueils sont tapissés d'algues, de gracieuses prairies se montrent à la base des promontoires, des myriades de papillons voltigent autour des fleurs. Hayes, ravi par l'étonnant contraste qu'offrent ces rivages comparés à ceux des terres voisines, en parle comme d'un « paradis. » On ne saurait donc mettre en doute l'existence de cet émissaire du *gulf-stream* qui par la douce température de ses eaux porte ainsi la vie dans la terrible région des glaces. Les tribus d'Esquimaux qui habitent les côtes baignées par ce courant, à plusieurs centaines de kilomètres au nord de toute autre plage habitée, jouissent même d'une véritable abondance, et c'est aux ressources obtenues dans ces parages que les deux grands explorateurs américains, Kane et Hayes, doivent de n'avoir pas misérablement péri pendant leur hivernage.

On le comprend, si la véritable origine d'une branche aussi importante du courant du golfe a pu rester longtemps inconnue, précisément dans une mer où se sont succédé tant de voyages scientifiques de découvertes, à combien plus forte raison faut-il s'attendre à des erreurs du même genre relativement à tous les courans des parages moins explorés! Dans l'Atlantique boréal, les mouvemens des eaux sont étudiés avec soin à cause de l'intérêt de premier ordre qu'ils offrent aux navigateurs, dont ils accélèrent ou retar-

dent la marche, et pour lesquels ils peuvent être pendant les tempêtes la voie du salut ou le chemin de la mort. En outre le *gulfstream* et ses courans partiels sollicitent d'autant plus les recherches des savans qu'ils sont, après les rayons solaires, les principaux agens du climat dans l'Europe occidentale : en portant vers le nord les eaux tièdes et la douce température de la mer des Antilles, ils ramènent pour ainsi dire l'équateur vers les îles britanniques, la France et les pays voisins; c'est au flot méridional qui baigne leurs rivages que les peuples civilisés de l'Europe doivent leur climat tempéré, leur richesse agricole, et par suite une part très notable de leur puissance matérielle et morale. Les autres courans océaniques n'ont point le même intérêt pour les nations européennes; aussi leur régime ne sera-t-il longtemps encore que vaguement connu, surtout dans les parages où les vents produisent des mouvemens superficiels qui cachent la marche des eaux profondes et dans ceux où s'opère le croisement de deux courans se propageant en sens contraire. Là les observations doivent être faites avec d'autant plus de soin que les objets flottans sont fréquemment entraînés dans une direction opposée à celle du courant principal. C'est ainsi que sur les côtes des landes françaises longées du sud au nord par la branche du *gulfstream* connue sous le nom de *courant de Rennell* les épaves sont transportées dans la direction du sud par le mouvement superficiel de la houle. De même les montagnes de glace qui passent au large de Terre-Neuve, battues par les vagues courtes et pressées qui marchent au nord, n'en descendent pas moins vers le sud, sous la pression du courant polaire où elles plongent par la base.

Quant au mouvement vertical des eaux marines produit par l'ondulation régulière du flux et du reflux, il a été beaucoup plus étudié que le mouvement de translation des courans. Tandis que les astronomes rattachaient de la manière la plus précise ce phénomène de l'océan à la marche des corps célestes, les observateurs des ports mesuraient les amplitudes diurnes et calculaient le retour de la marée avec le soin le plus minutieux, bien justifié d'ailleurs par l'intérêt de la navigation. Désormais la théorie générale du flux est parfaitement connue, et sur les côtes de l'Europe et des autres contrées fréquemment visitées par les marins le va-et-vient des eaux est rigoureusement prévu; mais dans les mers lointaines que de faits secondaires, que de phénomènes locaux encore incompris! C'est que, pour suivre les marées dans leurs fluctuations à travers les mers, il ne suffit pas de connaître les lois de la gravitation et de calculer avec précision la marche et la position des astres, il faut aussi connaître tous les faits relatifs aux mouvemens des fluides

et savoir appliquer à tous les phénomènes d'accélération, de retard, de croisement, d'interférence, d'équilibre, les formules les plus compliquées des hautes mathématiques; enfin, et c'est là ce qui est aujourd'hui le plus difficile, il importe de ne rien ignorer de la forme des rivages et des inégalités du fond de la mer. Chose étonnante, les savans ne sont pas même d'accord sur l'importante question de savoir où se produisent les premières ondulations de la marée sous l'influence combinée de la lune et du soleil. D'après le physicien anglais Whewell, dont les idées ont été acceptées sans objections par la majorité des hydrographes, le vrai « berceau des marées » serait cette grande nappe continue des eaux qui recouvre presque toute la surface de l'hémisphère austral : c'est là que la masse liquide, peu d'instans après le passage de la lune au méridien, atteindrait son niveau le plus élevé, et formerait cette première oscillation régulatrice à laquelle la surface de toutes les mers obéirait ensuite de proche en proche, de même qu'une corde secouée à l'une de ses extrémités remue jusqu'à l'autre bout en vibrations rhythmiques. De ce bassin central, le mouvement se propagerait en trois grandes ondulations latérales dans le Pacifique boréal, dans l'océan des Indes, dans la vallée tortueuse de l'Atlantique; mais, par suite du retard éprouvé par la vague de marée dans le trajet de plus de 10,000 kilomètres accompli des mers antarctiques aux côtes de la Grande-Bretagne, c'est après un voyage de deux jours et demi seulement qu'elle atteindrait l'embouchure de la Tamise. Suivant la théorie de Whewell, la lune aurait donc eu le temps de soulever cinq marées consécutives dans l'Océan austral avant que le mouvement de la masse liquide se fût propagé jusqu'à l'entrée de la Mer du Nord. D'après Fitz-Roy, au contraire tout bassin océanique nettement limité est le berceau de ses propres marées. L'ondulation commencerait au centre de chaque mer pour se propager vers les rivages environnans comme une grande ride circulaire au diamètre incessamment élargi. Les marées de nos côtes ne seraient donc point celles qui ont pris naissance dans la Mer du Sud. Ce qui confirme cette idée, c'est que les divers océans sont séparés les uns des autres par des espaces où la marée régulière est à peine sensible. Ainsi entre l'Atlantique boréal et l'Atlantique austral il existe une large zone où le flux ne change guère le niveau maritime de plus de 60 à 90 centimètres. Enfin, d'après la théorie de Whewell, c'est du sud au nord que devrait se propager le flot sur les côtes de la république argentine et du Brésil, tandis qu'au contraire le mouvement se porte du nord au sud, de Pernambuco à l'estuaire de la Plata. Il semble donc très probable que chaque grand bassin de l'Océan a ses marées

spéciales, comme en ont certaines parties de la Méditerranée et le lac Michigan lui-même. Cependant, avant de se prononcer d'une manière définitive, il faut attendre que les divers phénomènes du flux et du reflux aient été observés avec soin sur tous les rivages de la mer.

III.

L'agent qui travaille le plus activement à la modification des roches du fond de la mer et par conséquent au renouvellement de la surface terrestre, c'est la vie animale. Les testacés, les innombrables animalcules à carapace calcaire ou siliceuse qui vivent dans l'océan sont sans cesse à l'œuvre pour consommer et produire. Ils absorbent les molécules terreuses que les fleuves apportent à la mer, les décomposent chimiquement dans leurs organismes et sécrètent les substances dont ils forment leur squelette ou leur étui. A mesure que ces tourbillons vivans cessent de s'agiter, leurs débris s'entassent au fond de la mer ou sur les plages, et finissent par y former des bancs immenses, des plateaux sous-marins qu'un soulèvement produira plus tard au grand jour. Dans les mers tropicales, les zoophytes, enracinés dans les roches composées des restes de générations antérieures, s'acharnent sans relâche à bâtir des îles, à jeter les assises de continens futurs. Ainsi la mer, par les myriades et les myriades d'animaux qui la peuplent, ne cesse de modifier la forme de son bassin; mais, par la seule action de ses vagues, elle travaille aussi d'une manière constante à remanier les contours de ses rivages. Ici les flots sapent et renversent lentement une péninsule, ailleurs ils construisent des plages. Aux anciennes roches démolies par les brisans succèdent des roches nouvelles différant des premières par l'ordonnance et l'aspect. Déjà depuis les siècles historiques bien des côtes ont tout à fait changé. Des promontoires ont été rasés, tandis qu'ailleurs des pointes se sont avancées dans la mer; des îles se sont transformées en écueils, d'autres sont englouties, et l'on ne sait plus même où elles s'élevaient au-dessus des flots, d'autres encore sont rattachées au continent. La ligne pierreuse du rivage ne cesse d'osciller, empiétant ici sur l'océan, plus loin sur les surfaces continentales. Tout ce que les eaux engloutissent d'un côté, elles le rendent ailleurs sous une autre forme. Les hautes falaises de granit qu'assiégeaient les lames deviennent ces hauts-fonds de sable qui développent leurs courbes gracieuses à l'entrée des golfes et des estuaires.

A la vue des grands travaux géologiques accomplis par le choc des vagues sur le littoral des diverses parties du monde, les savans

se sont fréquemment demandé quelle est la part de la mer dans la formation des îles. Parmi ces terres qui parsèment la surface de l'océan, les unes disposées en groupes ou en séries, les autres complètement solitaires, comment distinguer celles que la mer a détachées des continens et celles qui de tout temps ont existé d'une manière isolée comme des mondes à part? Est-il même possible, dans l'état actuel de la science, de tenter une classification des îles suivant leur origine? C'est là, il est vrai, une œuvre qui n'avait point encore été entreprise; mais, en appelant à son aide les ressources nouvelles que la botanique et la zoologie offrent à la géographie physique, M. Oscar Peschel n'a point reculé devant ce problème, et nous croyons qu'il l'a heureusement résolu. L'éminent professeur, avec qui nous avons eu récemment le bonheur de nous rencontrer dans une explication des remarquables découpures du littoral de Scandinavie (1), affirme que l'on peut désormais indiquer avec certitude le mode de formation de chaque terre océanique, et les preuves qu'il donne à l'appui de sa théorie ne sauraient manquer de faire partager ses convictions à cet égard.

D'abord il est évident que les îles, les îlots et les écueils rocheux situés dans le voisinage immédiat des côtes sont une dépendance naturelle des continens et en font géologiquement partie. A la base des hautes montagnes qui projettent au loin dans la mer des caps avancés, semblables aux racines d'un chêne, on peut en maint endroit voir, pour ainsi dire, se continuer sous la surface de l'océan la crête des chaînons latéraux. Le profil des hauteurs continentales s'abaisse par degrés : aux monts succèdent les collines, puis vient le promontoire de rochers dont les escarpemens plongent sous la nappe unie des eaux. Un faible détroit, simple échancrure où se rencontrent les vagues, sépare le cap d'une île moins élevée; mais plus loin s'ouvre un large canal, et la cime qui se montre à la surface de l'autre côté de la vallée sous-marine n'est plus qu'une aiguille de rocher. Au-delà s'étend la haute mer, où les écueils submergés, s'il en existe encore, ne se révèlent que par l'écume des brisans. Sur toutes les côtes abruptes, ces îlots appartenant à l'architecture primitive du continent sont fort nombreux, et même en certains parages forment de véritables archipels. La Norvége, l'Écosse occidentale, le Groënland, la Patagonie chilienne et toutes les contrées où les fiords changent le littoral en un immense labyrinthe sont ainsi bordés d'îles innombrables ayant également leurs découpures, leurs détroits, leurs ceintures d'îlots. C'est que, depuis la retraite relativement récente des glaciers qui remplissaient tout

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1867, l'étude sur *les Fiords et les Glaciers*.

l'espace compris entre les cirques des plateaux neigeux et les promontoires extérieurs, le relief primitif n'a que faiblement changé; les alluvions terrestres apportées par les torrens n'ont comblé qu'un petit nombre de vallées, et les bases des îles et des caps, plongeant trop profondément sous les eaux, n'ont pu servir de point d'appui à des alluvions marines semblables à celles qui s'étendent sur les côtes basses. Les rocs isolés, que les glaces entouraient jadis comme elles entourent aujourd'hui le « jardin » du Mont-Blanc, se dressent maintenant au milieu des eaux, mais ils n'en sont pas moins des saillies du relief continental; sur des côtes plus basses, où le jeu des alluvions marines peut facilement s'accomplir, ils seraient depuis longtemps déjà rattachés à la terre ferme.

Parmi les îles qui doivent être considérées comme de simples dépendances des grandes terres voisines, il faut aussi ranger non-seulement celles qu'ont élevées des alluvions marines ou fluviales, mais également celles qui sont dues soit au soulèvement, soit à l'affaissement graduel du sol. Ainsi la chaîne de dunes insulaires qui défend le littoral de la Frise et de la Hollande contre les assauts de la Mer du Nord, de Wangerooge au Texel, est bien certainement un reste de l'antique littoral, et c'est elle encore, bien mieux que les rivages à demi noyés du Dollart et du Zuyderzée, qui marque la véritable limite entre la terre et les mers. Par un phénomène inverse, les côtes de la péninsule scandinave, qui s'exhaussent lentement au-dessus des flots, se sont enrichies d'îles nouvelles pendant le cours de l'époque géologique actuelle. Dans le dédale des fiords norvégiens, dans les Lofoden, dans l'archipel de Quarken, des écueils cachés sont devenus des roches visibles, puis des îles étendues où les algues ont été peu à peu remplacées par la flore terrestre. Tandis que le continent empiétait sur la mer, les îlots surgissaient çà et là et s'étalaient au loin sur les eaux comme les feuilles de quelque plante gigantesque. Les roches insulaires montent lentement du fond de l'océan, soulevées par la même force qui redresse le continent voisin. D'ailleurs pareil phénomène ne s'est pas accompli seulement sur les côtes de la Scandinavie. Peut-être même la grande île d'Anticosti, qui s'étend dans le golfe Saint-Laurent sur une longueur de plus de 200 kilomètres, est-elle une de ces terres lentement exhaussées, car, d'après le témoignage de Henry Yule, on ne verrait dans les vallons granitiques de ses collines ni serpens ni batraciens comme sur les côtes voisines du Labrador et du Canada. S'il en est vraiment ainsi, on ne pourrait guère admettre qu'Anticosti ait jamais été en communication avec le continent d'Amérique : elle a dû surgir des eaux comme les îlots du littoral scandinave.

Les choses se sont passées différemment pour la Grande-Bretagne et la plupart des îles qui frangent le pourtour des masses continentales. Il est certain que l'Angleterre faisait autrefois partie de l'Europe : c'est là ce que prouve la concordance parfaite des terrains de l'un à l'autre rivage du Pas-de-Calais. Le détroit, simple fossé maritime d'une vingtaine de mètres de profondeur, est une brèche entre deux golfes que les météores, les vagues de tempête et les courans de marée ont graduellement creusée et qu'ils ne cessent d'élargir encore. Depuis l'époque romaine, les eaux ont gagné plus de 6 kilomètres sur les côtes orientales du comté de Kent; dans leurs envahissemens successifs, elles ont englouti les vastes domaines du comte saxon Goodwin, que remplacent maintenant de redoutables bancs de sable, puis elles ont transformé en une grande rade ouverte l'étroite lagune des Downs. Chaque année, les fermiers anglais du littoral perdent environ 1 mètre de terrain, tandis que, du côté de la France, la falaise de Gris-Nez recule en moyenne de 25 mètres par siècle. Si durant les âges antérieurs le travail d'érosion s'était accompli dans les mêmes proportions, on pourrait calculer, à quelques siècles près, l'époque précise à laquelle l'isthme de jonction entre l'Angleterre et le continent a été rompu par la pression des flots. De la même manière, l'Irlande a été séparée de la Grande-Bretagne pendant la période géologique actuelle, et sur le pourtour de ces deux îles principales nombre de fragmens secondaires, Wight, Anglesey, les Sorlingues, se sont également isolés au milieu des flots. Si la mer qui baigne les côtes occidentales de l'Europe s'abaissait tout à coup de 200 mètres, on verrait surgir des eaux la puissante masse du plateau sous-marin qu'entourent au nord et à l'ouest les profonds abîmes de l'Atlantique boréal, et qui sert de piédestal commun à la France et aux îles britanniques. Les contours de ce plateau indiquent sans doute l'ancien rivage du continent; ces terres submergées sont, pour ainsi dire, les fondemens de l'édifice disparu. D'ailleurs la faune et la flore de la Grande-Bretagne étant strictement européennes, on ne saurait douter de la continuité qu'avaient autrefois les terres dans cette direction. Tous les animaux, toutes les plantes sauvages des deux grandes îles sont des colons venus du monde voisin; pas une seule espèce n'appartient en propre, comme production spontanée, au sol d'Érin ou d'Albion. Seulement l'Angleterre est moins riche que la France en êtres organisés, et l'Irlande de son côté est peuplée de moins d'espèces que la grande île dont elle s'est détachée. Ce sont là des faits très faciles à comprendre : plus une terre est petite, moins elle peut offrir de variété dans sa population d'animaux et de plantes, et parmi les espèces celles qui ne sont pas

assez fortes pour maintenir isolément leur terrain dans la grande bataille de la vie, et qui ne sont point soutenues par des renforts venus du continent, doivent nécessairement diminuer, puis disparaître. Tel est le vrai sens de la légende qui nous montre saint Patrick saisissant les reptiles de l'Irlande et les précipitant dans la mer. N'a-t-on pas vu, il y a deux siècles à peine, disparaître les loups qui parcouraient les forêts anglaises, et pareille extermination ne serait-elle pas depuis longtemps accomplie en plusieurs contrées de l'Europe continentale, si ces régions se trouvaient isolées des grandes forêts et des montagnes par une infranchissable barrière?

Une multitude d'îles situées comme l'Angleterre et l'Irlande dans le voisinage des continens sont aussi de simples fragmens que les vagues, aidées peut-être par l'affaissement graduel du terrain, ont détachés des rivages de la grande terre. Le magnifique archipel de la Sonde, les Moluques et les îles voisines de l'Australie offrent le plus remarquable exemple de ce morcellement des masses continentales. Un canal d'une trentaine de kilomètres de largeur et d'une profondeur de plus de 200 mètres passe entre les deux grandes îles de Bornéo et de Célèbes, et, se continuant dans la direction du sud, va séparer les deux terres volcaniques, très rapprochées l'une de l'autre, de Bali et de Lombok. Ce canal est l'ancien détroit qui servait de limite commune à l'Asie et au continent austral. A l'ouest, Java, Bornéo, Sumatra, la péninsule de Malaisie, le Cambodge, reposent sur un plateau sous-marin qui s'étend à 60 mètres à peine au-dessous de la surface des eaux; à l'est, Sumbava, Florès, Timor, les Moluques, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, se trouvent également sur une sorte de piédestal qui s'est graduellement affaissé, et sur lequel les zoophytes construisent çà et là de longues barrières d'écueils. Ainsi que le naturaliste Wallace l'a démontré par ses recherches dans l'archipel indien, toutes les espèces, plantes et animaux, diffèrent complétement de chaque côté du canal de séparation : faune et flore sont asiatiques à l'ouest, tandis qu'à l'est elles présentent le type australien; même les oiseaux, pour lesquels un détroit de quelques lieues de largeur semble pourtant un bien faible obstacle, diffèrent nettement dans chacun des deux groupes d'îles. Les espèces du monde asiatique, appartenant au plus vaste des continens, à celui qui présente la plus grande diversité de hauteurs et de climats, sont aussi de beaucoup les plus nombreuses et les plus variées : ce sont des espèces modernes. Les animaux et les végétaux du groupe australien ont au contraire une physionomie des plus antiques, comme si les anciens types, graduellement renouvelés dans le vaste et tumultueux continent d'Asie, s'étaient main-

tenus sans changement dans le petit monde australien délaissé au milieu des mers. C'est en effet là ce qui a dû arriver. L'Australie de nos jours présente dans sa faune et dans sa flore la plus grande analogie avec les animaux et les plantes qui vivaient dans les mers du Jura d'Europe et sur leurs rivages. A la vue des kanguroos australiens, qui rappellent les marsupiaux fossiles, et de cet étrange ornithorhynque, non moins bizarre que l'ancien ptérodactyle, moitié oiseau, moitié batracien, on ne peut s'empêcher de croire que l'Australie se rattachait au grand continent boréal pendant l'époque jurassique. C'est sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, rappelle le géologue Marcou, que l'on retrouve aujourd'hui les seuls représentans vivans de ces *trigonies* qui peuplaient jadis les mers du Jura.

Ainsi le groupe des îles australiennes, aussi bien que l'archipel distinct formé par les îles de la Sonde, serait composé de terres ayant appartenu au continent à des époques plus ou moins éloignées de nous. On peut en dire autant des îles de la mer Égée, de celles du Danemark et de la plupart des terres qu'entourent des eaux peu profondes dans le voisinage des côtes. Dans le Nouveau-Monde, les régions situées aux deux extrémités du double continent, l'archipel polaire et le dédale des îles magellaniques, sont également sans nul doute des fragmens découpés par d'innombrables canaux de formation récente. Quant aux grandes îles de la Méditerranée, Chypre, la Crète, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, les Baléares, elles sont aussi très probablement les restes de contrées plus étendues qui se rattachaient à ces parties du monde qui sont aujourd'hui l'Asie, l'Europe et l'Afrique, — car bien que ces terres, à l'exception de la Sicile, surgissent toutes du fond d'abîmes ayant en moyenne de 1,000 à 2,000 mètres de profondeur, cependant les espèces fossiles et vivantes des îles méditerranéennes ne diffèrent point de celles des continens voisins, et c'est là par conséquent qu'il faut en chercher l'origine. Au point de vue géologique, on peut même dire que toutes les côtes du bassin occidental de la Méditerranée, l'Espagne, la Provence, la péninsule italique, Tunis, l'Algérie, le Maroc, forment avec les îles voisines un ensemble bien plus nettement déterminé que ne l'est, par exemple, l'Europe actuelle, du détroit de Gibraltar aux bords de la Caspienne : en dépit des gouffres qui les séparent, les terres situées en face l'une de l'autre des deux côtés de la mer ont gardé une physionomie semblable dans les terrains, la flore et la faune.

Les îles d'origine continentale que l'on peut désigner comme d'antiques dépendances soit de l'ancien monde, soit du nouveau, sont donc très nombreuses, et couvrent en superficie un espace

beaucoup plus considérable que les autres terres océaniques. En outre il existe au milieu de la mer d'autres massifs insulaires où les géologues voient aussi les débris de vastes terres continentales, mais qu'ils ne sauraient sans témérité considérer comme ayant appartenu à l'une des grandes parties du monde émergées pendant la période actuelle. Ainsi Madagascar, pourtant assez rapprochée de l'Afrique, semble une sorte de monde à part, ayant une faune et une flore qui lui appartiennent en propre et possédant même des familles entières, notamment de serpens et de singes, qui n'ont pas d'autres représentans dans le monde. De même, chose étrange, l'île de Ceylan, à demi réunie à l'Hindoustan par les écueils, les îlots et les bancs de sable du Pont-de-Rama, diffère beaucoup de la péninsule voisine par la physionomie générale de ses animaux et de ses plantes, et l'on peut se demander si, au lieu de se rattacher à l'Asie, elle n'est pas au contraire le mince débris d'un ancien continent qui s'étendait à la place de l'Océan indien, et comprenait Madagascar, les Seychelles et d'autres îles maintenant presque imperceptibles sur la carte.

Parmi ces témoins de mondes disparus, nous croyons qu'il faut ranger aussi la plupart des Antilles et la Nouvelle-Zélande. M. Oscar Peschel se borne à les mettre au nombre des îles très anciennes, tout en admettant comme probable qu'elles ont fait partie, les unes de l'Amérique, l'autre du continent australien. Néanmoins le voisinage des côtes ne doit point suffire pour faire admettre l'existence d'anciens isthmes de jonction. Les grandes Antilles présentent avec les terres voisines de l'Amérique du Nord un contraste bien plus frappant encore que celui de Ceylan et de la péninsule du Gange. Par le relief et la nature des assises géologiques, Cuba, Haïti, la Jamaïque, ne ressemblent aucunement aux terres basses du littoral américain situé de l'autre côté du golfe; leurs espèces végétales et animales diffèrent notablement de celles du continent voisin, bien que les vents, les courans, les oiseaux voyageurs et enfin les hommes aient collaboré depuis un nombre inconnu de siècles à porter de l'un à l'autre bord les animaux et les plantes. A l'époque de la découverte des Antilles, il y a bientôt quatre siècles, les seuls mammifères indigènes, à l'exception des chauves-souris, qui peuvent voler au-dessus des détroits, étaient quatre ou cinq espèces de rongeurs, dont une encore vivante de nos jours. Quant à la Nouvelle-Zélande, c'est un monde à part, dont la faune et la flore ont un caractère essentiellement original. Ses fossiles ne ressemblent ni à ceux de l'Australie, ni à ceux de l'Amérique du Sud. Les espèces vivantes se distinguent par leur physionomie générale de celles de tous les continens. Nulle part on ne trouve un aussi grand

nombre de familles végétales relativement aux genres et aux espèces; nulle part on ne voit une aussi forte proportion d'arbres et d'arbustes, comparés aux plantes annuelles; nulle part les cryptogames n'offrent une pareille variété de formes. Les prairies manquent, mais en revanche les fougères poussent en immenses forêts. Par la série de ses animaux aussi bien que par celle de ses végétaux, la Nouvelle-Zélande ne ressemble à aucune autre terre. Elle ne nourrit point de bêtes de proie, de même qu'elle ne donne point naissance à des plantes vénéneuses. Elle n'a d'autres mammifères indigènes que deux chauves-souris, un rat, introduit peut-être par les navires, une sorte de loutre, et un animal sauteur dont on n'a vu que les traces. Enfin les deux îles se distinguent par leurs remarquables espèces d'oiseaux aptères, plus nombreuses que celles de tout le reste du monde. Ces faits justifient l'opinion de Hochstetter, qui voit dans la Nouvelle-Zélande et dans l'île voisine de Norfolk les fragmens d'un continent isolé depuis l'antiquité géologique la plus reculée. Tandis que la Grande-Bretagne peut être considérée comme le type des îles à peines séparées du continent voisin, sa belle colonie des antipodes représente au contraire un ancien monde graduellement réduit par les érosions de la mer et les affaissemens aux dimensions d'un simple groupe insulaire.

En dehors de ces débris de masses continentales antiques ou modernes, toutes les saillies qui se montrent au-dessus du niveau de l'océan sont des îles bâties par les zoophytes ou des volcans rejetés du fond des mers; telle est sans exception l'une ou l'autre origine des terres émergées. Les caractères distinctifs de ces deux espèces d'îles sont connus de tous. Ainsi que Darwin l'a démontré par les admirables recherches faites à bord de l'*Adventure*, les récifs de construction madréporique peuvent servir d'indicateurs pour révéler les oscillations du fond de la mer. Les bâtisseurs qui travaillent par myriades à l'élévation de ces roches vivent seulement dans les couches superficielles des eaux, et cependant des multitudes d'îles érigées par eux surgissent d'abîmes océaniques de plusieurs centaines ou même de plusieurs milliers de mètres de profondeur. Il faut donc en inférer que le sol sur lequel reposent ces édifices s'est affaissé graduellement; les fondations descendent, mais en même temps les animalcules ne cessent d'exhausser le faîte et le maintiennent toujours au niveau de la surface de l'océan. C'est ainsi que se forment sur les hauteurs sous-marines de continens engloutis ces étranges *atolls*, à l'architecture d'une si merveilleuse régularité. Semblables à des ceintures de fleurs posées sur les eaux, les blancs récifs rayés de rose et d'autres couleurs vives, ombragés d'arbustes que domine çà et là le feuillage épanoui des cocotiers,

étendent autour d'une lagune tranquille leur gracieux ovale assiégé par les brisans de la haute mer. Rarement ces îles annulaires sont complétement isolées dans l'océan; elles se groupent au contraire en multitudes, et, comparables aux nébuleuses du ciel, parsèment de leurs amas la surface bleue du Pacifique et de la mer des Indes. Dans les Maldives, le groupe entier n'est pas moins régulièrement formé que chaque récif. Les divers anneaux sont disposés en un cercle allongé de manière à constituer un atoll de gigantesques dimensions, et l'archipel lui-même, pris dans son ensemble, est un immense ovale de plus de 1,100 kilomètres de longueur, comprenant dix-sept ovales secondaires et ne renfermant pas moins de 12,000 atolls à lagunes, sans compter les écueils. Ne dirait-on pas qu'en ces parages l'ancien continent qui sombre se révèle encore par une sorte de végétation rocheuse dont chaque feuille est un de ces anneaux de corail étalés sur la mer?

Le contraste est grand entre les atolls et les îles formées de laves entassées. Les simples cônes d'éjection encore actifs, comme le Stromboli, ou bien éteints depuis longtemps comme la plupart des autres îles éoliennes, Salina, Alicudi, Felicudi, dressent superbement hors des flots leurs pentes régulièrement inclinées en talus, et doivent à la simplicité de leur profil une admirable majesté. Bien plus grandioses encore sont les monts aux nombreux cratères latéraux, comme le pic de Ténériffe, le Mauna-Roa, dont les cimes bleues rayonnent dans le ciel au-dessus des nuages et de la foule des pics secondaires. Des périodes d'une longueur prodigieuse ont dû s'écouler depuis le jour où les scories de ces volcans se montrèrent pour la première fois au-dessus de la surface marine; mais, relativement à presque toutes les autres terres, on peut les dire jeunes, et le petit nombre d'espèces observées sur les îles volcaniques non colonisées par l'homme prouve qu'elles sont en effet d'origine moderne. Comme les atolls, elles affectent dans leur disposition générale une grande régularité. Elles s'élèvent ordinairement dans le voisinage des côtes continentales et de manière à former des rangées en arc de cercle dont la convexité est tournée vers la haute mer : les îles du Japon, les Kouriles, les Aléoutiennes, sont les exemples les plus remarquables de cette disposition des volcans maritimes.

Comparées aux terres d'origine continentale, les corps vraiment insulaires formés de lave ou bâtis par les coraux ont une étendue relativement bien faible. Il semble donc que d'après l'ordonnance générale du globe la séparation devait être primitivement beaucoup plus tranchée entre la mer et les espaces soulevés au-dessus de l'eau. D'un côté de grandes terres continues, de l'autre des océans

déserts, telle paraît avoir été la distribution naturelle; mais l'incessant travail qui s'accomplit sur notre planète, comme sur tous les astres du ciel, a modifié à l'infini la forme des reliefs continentaux et des cavités qui les séparent. De même que, par les pluies et les neiges qu'elle a envoyées, la mer a parsemé de lacs les régions émergées et tracé les innombrables vallées des eaux courantes, de même les terres ont donné à l'océan ces myriades d'îles et d'îlots qui en varient si gracieusement la surface. Les alluvions des fleuves, la puissance érosive des vagues, les forces intérieures qui soulèvent ou dépriment lentement de vastes contrées et font jaillir brusquement des cônes de lave, enfin les innombrables organismes qui mettent en œuvre les substances contenues dans l'eau marine, tous ces agens géologiques ont travaillé de concert à égrener çà et là des îles de formes et de grandeurs diverses, les unes en amas, les autres en petits groupes ou même complétement isolées. Ensuite les vents, les pluies, les trombes et autres météores de l'atmosphère, les courans océaniques, le flux et le reflux, les ondulations des vagues, tout ce qui se meut et tout ce qui flotte dans les eaux et dans les airs, — oiseaux et poissons, algues et bois de dérive, écume et poussière, — n'a cessé d'agir directement ou indirectement pour introduire la vie dans ces îles, les peupler d'espèces animales et végétales, pour en faire le séjour de tribus heureuses. C'est à ces îles, Madère, les Canaries, les Antilles, Java, Taïti et tant d'autres « perles de la mer, » que la surface de la planète doit ses traits les plus gracieux; c'est à ces terres éparses que les peuples doivent aussi en grande partie leur civilisation. Ainsi que Ritter aimait à le répéter, il serait difficile de s'imaginer combien le cours de l'histoire eût été changé, si les îles de la Grèce, la Sicile, la Grande-Bretagne, avaient manqué à l'Europe. Que les nations âryennes eussent été privées de ces sortes de citadelles où elles ont pu se retrancher pour ainsi dire et mettre en sûreté le trésor de leurs conquêtes intellectuelles et morales, et certainement elles n'auraient point réalisé les progrès qui ont fait le monde moderne. Immergées dans l'antique barbarie, elles seraient restées étrangères les unes aux autres; la terre, si petite pourtant, n'aurait point été reconnue dans toute sa rondeur, et l'humanité n'aurait pas encore conscience d'elle-même.

ÉLISÉE RECLUS.

CUSTOZA

I. *La Guerra in Italia nel 1866*, 1 vol. in-8°; Milano 1867. — II. *Delle vicende del primo corpo d'armata durante il primo periodo della campagna del 1866*, del maggiore Corsi; 1 vol. in-8°; Milano 1867. — III. *La Battaglia di Custoza*, per L. A. Casati; Firenze. — IV. Rapport du général La Marmora. — Documens, etc.

Les peuples ne grandissent pas seulement par la victoire; ils se forment et grandissent aussi par les revers, où leur virilité se retrempe, où s'éclaire leur inexpérience. A cette rude école des revers immérités ou mérités, ils s'accoutument à modérer leur orgueil, à faire entrer dans leurs calculs les infidélités de la fortune; ils apprennent qu'il ne suffit pas de rassembler des soldats, de disposer d'armées nombreuses et puissantes, qu'une nation, même favorisée, n'acquiert pas subitement tous les dons de l'action, que le génie des hommes ne grandit pas toujours avec leur destinée, que les plus mâles efforts peuvent être trahis dans un jour de combat. L'Italie a été certes heureuse depuis bientôt dix ans, elle a réussi plus qu'aucun Italien ne pouvait l'espérer, elle a fait ce qu'aucun peuple n'avait pu faire en si peu de temps. Elle a réussi par bien des raisons, d'abord par l'obstination de ce sentiment d'indépendance toujours ravivé dans les désastres, par la dextérité à saisir les occasions et surtout parce qu'elle a eu pour elle cette force des choses qui en certaines heures a la fantaisie de se déclarer pour le bon droit en compensation de tant d'autres circonstances où elle se fait la servile complice des iniquités triomphantes. Jusque dans ses plus éclatans bonheurs cependant elle a senti plus d'une fois l'aiguillon de la mauvaise fortune, et, pour tout dire, ce n'est qu'en étant souvent battue, refoulée, comprimée, qu'elle a fini par vaincre,

allant de Novare à Solferino, où elle a gagné la Lombardie, de Custoza à Venise, arrachant par la politique ce que la force des armes lui refusait.

Ce nom de Custoza, le dernier qui ait retenti dans les luttes italiennes, ne sonne guère en effet que comme un nom de déroute; il s'est éteint dans le bruit des victoires prussiennes, et peu s'en faut que l'Italie n'ait paru recevoir Venise, le complément de son indépendance, comme une dépouille opime des mains d'un allié généreux. La Prusse elle-même ne s'est pas fait faute de se poser en protectrice payant d'un prix opulent un secours inefficace. — L'Italie, il est vrai, a été moins heureuse que la Prusse dans son dernier duel avec l'Autriche; elle a éprouvé cette cuisante mortification d'avoir passé six ans à se faire une armée pour voir s'évanouir ses rêves d'orgueil militaire entre le lever et le coucher d'un soleil d'été, presque en face des positions où elle avait combattu et vaincu avec la France en 1859. En réalité pourtant, c'est l'Italie qui, en s'alliant avec la Prusse, donnait plus qu'elle ne recevait; elle portait à la Prusse sa popularité, le prestige de son droit, la neutralité de la France et une puissance militaire trop jeune encore peut-être pour vaincre, mais assez imposante pour retenir sur le Mincio et l'Adige 200,000 hommes dont la présence eût probablement changé la face des choses sur l'Elbe. Sans la Prusse, l'Italie aurait toujours eu Venise; sans l'Italie, la Prusse eût-elle osé jouer la redoutable partie qui lui a donné l'Allemagne? Que serait-il arrivé si l'Autriche, plus clairvoyante, mieux inspirée, eût concentré son énergie sur un seul champ de bataille, si elle ne se fût laissée aller, pour se donner l'orgueilleux plaisir de Custoza, à affronter Sadowa avec des forces diminuées? D'ailleurs cette bataille de Custoza, inutile à l'Autriche, utile à la Prusse seule, douloureuse au premier moment pour l'Italie, cette bataille si peu connue a été sans doute une défaite, mais une de ces défaites qui, loin d'abaisser un pays, le relèvent en devenant pour lui une fortifiante épreuve et un viril enseignement.

Dans cette guerre de 1866 qui, à peine commencée, a fini par un coup de foudre et par une confusion universelle, il y a deux choses qui se lient intimement : une campagne diplomatique, obscur prologue de la lutte, et la campagne militaire qui en a été la suite, qui s'est déroulée en quelques jours. Diplomatiquement, l'Italie s'agitait, il y a deux ans encore, dans une de ces situations qui n'ont rien de définitif et ne peuvent se prolonger longtemps. L'Italie était-elle en guerre, était-elle en paix avec l'Autriche? Ce n'était ni la paix ni la guerre, c'était tout au plus une trêve. Tant que l'Italie en était à son vieil état de morcellement ou même dans la nouvelle organisation fédérative qu'on avait un moment rêvée pour elle, la présence de l'Autriche restait peut-être possible en-

core, quoique toujours difficile. Le jour où l'unité sortait tout armée du sol ébranlé par la guerre de 1859, le jour où la nationalité italienne existait manifestement, condensée dans un royaume de 22 millions d'hommes, la question de Venise était moralement résolue; le dénoûment réel et politique n'était plus qu'une affaire de temps et de circonstance. Par là, l'Italie restait à la disposition de l'imprévu et devenait l'alliée nécessaire de quiconque entrerait en lutte avec l'Autriche, — à moins que l'Autriche, par une de ces résolutions d'une prévoyance hardie, ne se décidât à subir héroïquement une nécessité, à se faire honneur d'un grand acte de cession pacifique, pour se dégager et reconquérir la liberté de ses mouvemens au centre de l'Europe. Je me borne à rappeler une situation générale; mais à quel moment cette situation commençait-elle à se préciser, à se nouer en quelque sorte? On l'a vu depuis, l'inique guerre de Danemark, en paraissant réunir l'Autriche et la Prusse sous un même drapeau, cachait, au moins pour l'une d'elles, un redoutable piége, et la convention de Gastein, en révélant les ambitions grandissantes de la Prusse, en laissant entrevoir la possibilité d'un choc entre les deux puissances qui s'étaient alliées sur l'Eider, cette convention bizarre et subtile du mois d'août 1865 préparait justement une de ces occasions où l'Italie pouvait avoir un rôle.

L'Italie ne se hâtait pas cependant; elle se hâtait même si peu que vers cette époque, à la veille de la convention de Gastein, elle recevait avec une certaine réserve quelques insinuations, vagues encore il est vrai, par lesquelles la Prusse essayait déjà de la tenter, — ou du moins à Florence on se montrait peu impatient, on se bornait à répondre sur le même ton et sans rien repousser que, lorsque la Prusse voudrait agir sérieusement, on verrait. A vrai dire, ce n'était pas sur Berlin que la politique italienne fixait en ce moment son attention, c'était bien plutôt du côté de l'Autriche, qu'on croyait pouvoir amener à une transaction. Je ne voudrais point exagérer ce qui n'a été en définitive qu'une négociation insaisissable et fuyante. Qu'on se souvienne seulement d'un mot lancé par le général La Marmora, alors président du conseil, devant le parlement italien, au commencement de 1865 : ce loyal soldat, qui bientôt devait être moins heureux qu'il ne le méritait, disait avec une confiance presque naïve que, s'il voyait l'empereur d'Autriche, il lui donnerait des raisons faites pour le décider à cette cession pacifique de la Vénétie. Le général La Marmora ne vit point l'empereur d'Autriche, auprès de qui ses plus fidèles serviteurs ont toujours craint d'aborder nettement une telle question; mais quelques mois après que ces paroles étaient prononcées, il y avait à Vienne, dit-on, un personnage, Italien d'origine, connu de la cour impé-

riale, avec laquelle il avait eu d'anciens rapports, diplomate volontaire au service de cette pensée de transaction.

Ce qu'on pouvait laisser entrevoir à l'Autriche, il est facile de le pressentir : des avantages financiers et commerciaux, la possibilité d'un mariage qui placerait un jour une archiduchesse sur le nouveau trône italien, l'alliance de l'Italie dans les affaires d'Allemagne ou d'Orient. Et de fait, avec cette tentative coïncidaient tout à coup des signes nombreux, caractéristiques, d'un adoucissement sensible dans les relations de l'Italie et de l'empire. La presse autrichienne parlait d'un ton moins acerbe des affaires italiennes; la proposition d'un traité de commerce surgissait dans cette phase nouvelle comme un acheminement à une solution plus large et plus politique; pour la première fois, les batteries de Pola saluaient la bannière aux trois couleurs, et des vaisseaux italiens, pour échapper à la tempête, trouvaient un refuge hospitalier dans un port de l'Autriche. Ces indices extérieurs avaient une signification qu'on ne soupçonnait guère alors. La vérité est qu'à une certaine heure, vers le mois d'octobre 1865, le cabinet de Florence pensa sérieusement avoir touché le but; il put croire un moment Venise affranchie sans combat. Ce n'était malheureusement qu'une illusion. Les velléités réelles et nombreuses qui existaient à Vienne allaient se heurter contre un certain ressentiment, contre les préjugés du parti militaire et féodal, contre la fierté des Hapsbourg, qui ne pouvait se résigner à abandonner l'Italie.

L'Autriche hésita, elle laissa fuir l'occasion, et pendant ce temps M. de Bismark, de son côté, n'hésitait pas. La convention de Gastein était pour lui simplement une étape où il ne comptait point s'endormir, où il ne voulait s'arrêter que tout juste assez pour avoir raison des difficultés qui l'entouraient, — car ce terrible homme avait, lui aussi, ses difficultés : il avait à se démener au milieu de tous les partis dont il violentait les instincts ou les traditions; il avait à désarmer les scrupules dont le roi se sentait parfois assailli; il avait à disposer de la Prusse contre la volonté de la Prusse. Il n'était pas homme à se déconcerter pour si peu. Il avait à peine fait un pas qu'il combinait déjà une nouvelle marche en avant, et à ceux qui le croyaient lié par le pacte de Gastein il répondait dans un langage moins relevé que pittoresque et humoristique, mais dans tous les cas de façon à leur montrer qu'il n'était pas disposé à en rester là.

Deux choses le préoccupaient. Que ferait d'abord la France? Si dans le voyage d'exploration qu'il fit vers cette époque à Biarritz M. de Bismark n'obtenait pas des assurances bien claires, s'il tournait vainement autour du secret qu'il aurait voulu connaître, opposant la réserve à la réserve, il revenait du moins avec cette con-

viction nullement décourageante, que la France, peu décidée pour le moment à prendre un rôle actif, n'empêcherait rien et s'en tiendrait à ce qui s'est appelé depuis « une neutralité attentive, » dans laquelle il se proposait, lui, de l'entretenir le plus possible. D'un autre côté, M. de Bismark s'était borné jusque-là vis-à-vis de l'Italie à des ouvertures assez vagues, à des mots jetés en l'air comme une provocation. Bientôt, soit qu'il démêlât le travail qui se faisait à Vienne, soit qu'il jugeât le jour arrivé de serrer de plus près l'alliance italienne, dont il sentait tout le prix, il en vint à parler plus clairement; il répétait volontiers que les grandes choses qui restaient à faire, l'Italie et la Prusse devaient les faire ensemble. M. de Bismark eût été singulièrement trompé dans ses calculs, à vrai dire, si à ce même instant l'Autriche eût étonné le monde par une inspiration de bon sens et de prévoyance. Il ne se trompait pas dès que l'Autriche, en reculant à l'heure décisive devant l'abandon de la Vénétie, laissait à ses deux adversaires le terrain libre pour une action commune. Tout ceci se passait dans l'automme de 1865, et c'est au commencement de 1866 que s'agitaient entre la Prusse et l'Italie les propositions formelles d'une alliance offensive et défensive.

Que pouvait faire l'Italie dans cette situation à la fois si décisive et si compliquée? Tout la poussait évidemment désormais vers l'alliance prussienne. Elle venait de reconnaître une fois de plus qu'elle n'avait rien à espérer de la cour de Vienne, et il eût été vraiment trop naïf, dans le duel qui s'annonçait, d'attendre que l'Autriche eût abattu la Prusse pour lui demander de nouveau la Vénétie. L'Autriche eût-elle, comme on le disait, cette pensée secrète de ne vouloir se dessaisir de sa domination sur l'Adige qu'en pleine victoire sur l'Elbe, les Italiens ne pouvaient acheter la liberté de Venise par cet aveu éclatant et spontané d'impuissance. D'un autre côté, l'Italie ne se fût pas probablement engagée sans connaître les vues de la politique française et moins encore contre cette politique; mais la France, bien loin de la détourner de l'alliance avec la Prusse, l'y encourageait au contraire. Ce n'est pas cependant que cette alliance prussienne fût très populaire au-delà des Alpes; elle ne l'était nullement. Les violences de la guerre de Danemark, les luttes soutenues par M. de Bismark contre le parlement prussien, ses procédés absolutistes et féodaux, rendaient le premier ministre de Berlin fort suspect aux libéraux italiens. Et puis, s'il faut tout dire, l'armée prussienne, — cette armée qui allait vaincre à Sadowa, — n'inspirait pas une confiance absolue; elle n'avait pas paru sérieusement sur un champ de bataille depuis 1815; ses chefs étaient peu connus, les lauriers de Düppel faisaient une médiocre figure et n'éblouissaient nullement les esprits.

Tout semblait singulièrement confus; mais ce conflit qui se dessinait en Allemagne apparaissait comme une occasion unique, la pensée d'aller à Venise enflammait les cœurs, le sentiment d'une situation précaire et énervante poussait en avant les plus modérés. L'Italie, en un mot, se sentait prise d'un de ces besoins d'action qui saisissent parfois les peuples jeunes, impatiens d'essayer leurs forces, et c'est ainsi que le cabinet de Florence répondait aux propositions de la Prusse en envoyant à Berlin le général Govone, un des plus brillans officiers de l'armée italienne, l'ami, le coopérateur et le confident du général La Marmora. Au mois de mars 1866, le traité était signé. Jusque-là, tout aurait pu sans doute être détournéou ajourné; à partir de cette heure, rien ne pouvait plus guère être évité. M. de Bismark restait maître de la situation. D'un côté il venait de s'assurer le concours de l'Italie, de l'autre il avait, et il s'en vantait, l'alliance tacite, permanente, au besoin active de la Russie, cette alliance sur laquelle des esprits naïfs se plaisent encore quelquefois à élever des doutes; en même temps il croyait pouvoir compter sur la neutralité française, que lui garantissait presque l'alliance italienne. Bien des comédies politiques se sont déroulées dans le monde, précédant souvent les tragédies les plus sanglantes; il n'y en eut peut-être jamais de comparable à l'agitation de ce grand Prussien nouant son action durant tout un printemps et cachant à peine son complot, jouant avec tous les essais de conférences diplomatiques, déconcertant tous les partis allemands par l'audacieuse brusquerie de ses évolutions, poussant l'Autriche de retranchement en retranchement, tout en l'accusant de provocation, jusqu'au moment où il se dévoilait, prêt à enlacer son ennemie dans le réseau de ses combinaisons et de ses forces longuement préparées.

Quant à l'Italie, elle n'avait aucun jeu à jouer; son attitude était aussi naturelle qu'habile. Elle ne profitait même des embarras de l'Autriche qu'après lui avoir offert l'occasion de se dégager d'un grand péril, et la revendication qu'elle mettait désormais au bout de son épée restait une de ces causes que ne désavouent pas les âmes libérales. Elle n'avait d'ailleurs aucune initiative à prendre. Son rôle était simple, il consistait à se préparer, à proportionner le déploiement de ses forces à la gravité croissante de la crise allemande. C'était la première conséquence du traité avec la Prusse. Dès le mois de mai 1866, l'armée italienne, remise en état de guerre, grossie de tous les contingens appelés successivement sous le drapeau, se trouvait concentrée avec autant d'habileté que de promptitude dans la vallée du Pô et dans les positions faisant face au Mincio. La diplomatie avait fait sa campagne, elle avait sa victoire

presque assurée à tout événement; restait maintenant l'œuvre militaire, et celle-là dépendait d'un signal venu d'Allemagne.

Je résume donc ces dates significatives : au mois d'août et même encore au mois d'octobre 1865, l'Italie est en négociation secrète avec l'Autriche, disposée sans doute à payer l'abandon volontaire de la Vénétie, comme aussi toute prête à saisir l'occasion d'une revendication armée. Vers la fin de 1865, tout espoir de cession pacifique s'est évanoui, et la Prusse paraît à l'horizon, ouvrant à la politique italienne une carrière imprévue. Au mois de février 1866, les propositions d'alliance se précisent, s'échangent entre Berlin et Florence, et quelques jours après le traité est signé. Au mois de mai, l'armée s'ébranle en masse et se porte vers la frontière. L'Italie, à cette heure décisive, se déployait dans sa force avec une singulière confiance; elle marchait au combat d'un pas tranquillement résolu, redoutant les lenteurs ou les diversions de la diplomatie bien plus que la guerre. Il lui semblait qu'elle n'irait jamais assez tôt se heurter contre l'Autriche, qui l'attendait dans ses lignes redoutables, entre ses quatre forteresses du Vénitien. Cette confiance n'avait rien d'extraordinaire. L'armée italienne était jeune, ardente et nombreuse. Elle avait été depuis six ans l'objet de tous les soins et de toutes les prédilections du pays, impatient de montrer sa puissance militaire. Dans sa composition nouvelle, elle était principalement l'œuvre de deux hommes, — l'un, le général Manfredo Fanti, vieux soldat modenais exilé en 1831, qui avait servi en France et en Espagne avant de rentrer dans l'armée piémontaise en 1848, qui depuis avait pris part à toutes les campagnes et s'était trouvé ministre de la guerre en 1860, au moment de la fusion de toutes les provinces italiennes, — l'autre, le général Alfonso La Marmora, le vrai réorganisateur de l'armée sarde après Novare, le chef brillant de l'expédition piémontaise en Crimée, le ministre de la guerre presque invariable depuis quinze ans, et qui se trouvait encore président du conseil à l'approche des hostilités nouvelles. Du travail énergique de ces deux hommes, secondés de bien d'autres, était sortie une armée où se mêlaient les élémens les plus divers, soldats réguliers de toutes les provinces, volontaires de Garibaldi, mais qui en peu de temps, par sa cohésion, par son esprit discipliné et fidèle, était devenue l'image sensible et virile de l'unité.

L'armée italienne pouvait s'élever à 450,000 hommes; mais en tenant compte de tout, — nécessités intérieures, dépôts, corps en formation, etc., l'armée, la véritable armée d'opération, réduite à ce qui pouvait être immédiatement conduit au feu, comptait 225,000 hommes, distribués en vingt et une divisions de guerre, formant elles-mêmes quatre corps d'armée. A la tête de ces forces

se trouvaient comme commandans de corps d'armée et comme divisionnaires les hommes les plus habiles ou les plus populaires, sans distinction d'origine d'ailleurs, Napolitains ou Piémontais, garibaldiens ou réguliers : Cialdini, esprit vif et hardi, âme intrépide, qui n'avait pas encore paru au premier rang, mais qui semblait destiné cette fois à jouer un des rôles les plus actifs; Brignone, le modèle des divisionnaires, exact, solide au feu et prévoyant; Govone, le négociateur du traité avec la Prusse, officier brillant, expérimenté, quoique jeune encore, qui avait fait son apprentissage de la guerre un peu sur tous les champs de bataille, sur le Danube, à Silistrie avec Omer-Pacha, dans l'armée anglaise d'Orient avant l'arrivée des Piémontais en Crimée, en 1859 dans la campagne de Lombardie; — d'anciens chefs de volontaires, tels que Sirtori, Cosenz, Medici, Bixio; le Napolitain Pianelli, l'ancien ministre de François II, militaire d'autant d'instruction que de sang-froid, et qui devait montrer un rare coup d'œil. Le prince royal commandait une division, et le prince Amédée, duc d'Aoste, était à la tête de la brigade des grenadiers de Lombardie dans la division Brignone. L'armée régulière se complétait par un corps de volontaires porté successivement de 16,000 à 40,000 hommes, et qui devait naturellement marcher sous les ordres de Garibaldi, appelé de son île de Caprera. Je ne parle pas de la flotte, qui était l'orgueil de l'Italie et qui semblait destinée à combiner ses mouvemens avec l'armée de terre.

A cette force guerrière qu'elle voyait se masser devant elle, qu'avait à opposer l'Autriche? Elle était d'abord forte de ses positions présentant un front hérissé de fer et de feu, et de plus elle avait elle-même une armée considérable avec laquelle elle pouvait attendre le choc de l'Italie. Placée entre deux orages qui se formaient pour elle au nord et au midi, décidée à faire face des deux côtés, elle réunissait dans le Vénitien 200,000 hommes; mais sur ces 200,000 hommes 110,000 au moins devaient être employés en observation ou en garnisons : 20,000 gardaient la vallée supérieure de l'Adige, du côté du Tyrol; 25,000 occupaient l'Istrie, Palmanova, Trieste, Pola; 10,000 observaient le littoral de la Dalmatie; 55,000 étaient distribués entre les places fortes, Vérone, Mantoue, Peschiera, Legnago, Venise. Il ne restait donc tout au plus que 90,000 hommes pour le corps principal d'opérations, qui se composait du 5e corps de l'armée autrichienne sous le prince Lichtenstein, du 7e corps sous le général Maroicic, du 9e corps sous Hartung, plus une division de réserve commandée par Rupprecht et une brigade de cavalerie aux ordres du général Pultz.

Ce vigoureux noyau était placé en arrière de l'Adige, entre Vérone, Vicence et Padoue. L'armée autrichienne semblait inférieure en

nombre à l'armée italienne; elle était supérieure peut-être, — chose étrange, — par la mobilité qui tenait à son organisation, surtout par son artillerie, qui n'était pas meilleure, mais relativement plus nombreuse que celle des Italiens. Enfin, par sa position au centre de ses lignes de défense, elle pouvait rayonner de toutes parts, se porter alternativement vers le Pô ou vers le Mincio, rallier en peu de temps et sur un point donné des forces qui, entre les mains d'un chef habile, avaient la chance de frapper un coup décisif. Ce chef chargé de l'honneur militaire de l'Autriche, ce n'était plus Benedek, qui avait dû à sa vigueur contre les Piémontais, à Solferino, de rester depuis 1859 le commandant de l'armée impériale d'Italie, et que la cour de Vienne, cédant à une opinion publique affolée, venait d'appeler comme un sauveur à l'armée du nord; c'était l'archiduc Albert, à qui on donnait pour chef d'état-major le général John, Anglais d'origine et l'un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne. L'archiduc Albert, malgré une carrière militaire déjà longue, n'avait pas eu l'occasion de se signaler avec éclat; mais ceux qui l'approchaient le savaient instruit, modeste autant que capable, actif, et se plaisaient à voir en lui le digne fils d'un illustre père, l'archiduc Charles, autrefois l'antagoniste et l'émule de Napoléon. Ainsi placée, l'Autriche pouvait sans nul doute attendre le choc de l'Italie, puisqu'elle mettait son honneur à livrer un dernier combat.

L'armée italienne, massée dès le commencement de mai dans la vallée du Pô, se distribuait, disais-je, en quatre corps. En réalité, c'étaient presque deux armées distinctes se rejoignant, se touchant par leurs extrémités, se bornant pour le moment à couvrir d'une ligne ininterrompue la Lombardie, l'Apennin, la Romagne, mais paraissant destinée, au jour de l'offensive, à opérer séparément, quoique en se combinant toujours. L'une, sous le nom de quatrième corps, comptait à elle seule sept divisions de guerre avec un effectif de plus de 70,000 hommes, et s'échelonnait le long de la voie émilienne, de Reggio à Forli; elle avait son quartier-général à Bologne, et était confiée à l'impétueux Cialdini, qui, sans être absolument indépendant du commandement général, devait garder une certaine liberté d'action. Les trois autres corps, représentant une force de 120,000 hommes avec une division de cavalerie de ligne commandée par le général de Sonnaz, restaient sous les ordres directs du roi, qui avait pour major-général La Marmora. De ces trois corps, comptant chacun quatre divisions, le 1er, sous les ordres de Durando, campait à Lodi; le 2e, commandé par Cucchiari, était à Crémone; le 3e, placé un peu en arrière vers Plaisance, sur la rive droite du Pô, rejoignant d'un côté Cucchiari, de l'autre Cial-

dini, avait pour chef le général Morozzo della Rocca, vieux Piémontais fort honorable, longtemps aide-de-camp et ami du roi, mais peu en faveur dans l'opinion.

Jusqu'à la mi-juin, l'armée italienne n'avait pas quitté les premiers campemens qui lui avaient été assignés. Toutefois, par ses positions, il était facile de voir qu'elle devait poursuivre une opération très complexe, que les deux rassemblemens principaux visaient un objectif différent, l'un tendant vers les régions inférieures du Pô, paraissant destiné à tenter le passage du fleuve pour tourner les forteresses et l'armée autrichienne, l'autre faisant face au Mincio, tandis que les volontaires de Garibaldi, un moment disséminés aux deux extrémités de la péninsule, à Bari et à Come, devaient définitivement se porter sur le Tyrol. Cette situation devenait bien plus sensible le jour où, la Prusse donnant en Allemagne le signal de la lutte, l'armée italienne à son tour était obligée de prononcer ses mouvemens. C'est le 20 juin au matin que le géneral La Marmora adressait à l'archiduc Albert un manifeste de guerre dénonçant les hostilités sous trois jours, et en même temps tous les corps italiens s'ébranlaient. Tandis que Cialdini échelonnait ses sept divisions de Magnocavallo à Mesola, tout à fait dans le bas Pô, se transportant lui-même à Ferrare, Durando se portait à Cavriana à travers tous ces lieux sur lesquels semblait planer un souvenir de victoire, et amenait ses forces le long du Mincio, plaçant la division Pianelli à Dondino, d'où elle surveillait Peschiera, la division Cerale à Pozzolengo, la division Sirtori à Castellaro, la division Brignone à Volta. A la suite, c'était le 3e corps de della Rocca s'avançant du même pas et prolongeant la ligne par les divisions Bixio, Cugia, Govone et prince Humbert. Puis venait le 2e corps de Cucchiari, arrivant à Castelluchio, en face de Mantoue, et allant donner la main par la division Nunziante à l'extrême gauche de Cialdini. Enfin la division de cavalerie de Sonnaz s'avançait à Medole, suivant l'armée de près, et le quartier-général du roi se portait à Canneto, au centre et un peu en arrière de la ligne de marche. C'est à Canneto qu'eut lieu un dernier conseil.

On en était là le soir du 22 juin, quelques heures à peine avant l'action. Que la marche de l'armée italienne dût aboutir à une double attaque essayant de saisir l'ennemi des deux côtés en divisant ses forces, c'était bien clair, et il n'avait pas fallu aux Autrichiens une extrême perspicacité pour pénétrer ce secret; ils n'avaient nullement besoin des indiscrétions des journaux, indiscrétions qu'on paraissait redouter beaucoup au quartier-général italien. Il ne restait pas moins à savoir, entre les deux attaques, quelle devait être la principale, quelle devait être l'accessoire, comment l'une et l'autre pouvaient se combiner, de qu'elle façon elles allaient s'exécuter

sur le terrain, — et ici commençait de se révéler ce qui devenait la faiblesse de l'armée italienne, ce que je résumerai d'un seul mot, l'inexpérience de la guerre, je veux dire l'inexpérience dans le maniement de ces grandes masses d'hommes poussées à l'action par une volonté unique.

Coordonner une immense et délicate opération de guerre, avoir une vue nette et sûre du but à poursuivre et des moyens de l'atteindre, prévoir les mouvemens de l'ennemi pour les combattre ou les déjouer, pousser en avant des corps considérables de façon qu'ils restent toujours liés, toujours prêts à se porter un mutuel secours au lieu de s'embarrasser ou d'être nuisibles les uns aux autres, tenir compte de tout, des conditions d'une marche militaire aussi bien que des accidens qui peuvent se produire ou des besoins des hommes, c'est une bien autre affaire que de mettre sur pied une armée nombreuse, brillante, pleine de bonne volonté et de feu, et la difficulté est bien plus grande encore lorsqu'il s'agit de conduire cette armée à l'assaut d'un pays merveilleusement disposé pour la défense, transformé en un vaste et redoutable camp retranché.

Qu'on se représente un instant d'abord le terrain devant lequel se présentait l'armée du roi le soir du 22 juin; ce terrain, les généraux piémontais devaient le connaître, puisque c'est là qu'ils avaient combattu en 1848, qu'ils s'étaient retrouvés encore en 1859, au moment où la paix de Villafranca venait suspendre la marche de l'armée alliée. Ces noms de Pastrengo, de Custoza, de Sommacampagna, qu'ils allaient rencontrer de nouveau, leur rappelaient des succès ou des revers, viriles épreuves du passé. Le Mincio, en s'échappant du lac de Garde pour descendre vers le Pô, forme une première barrière, une ligne sinueuse, tourmentée, bordée sur les deux rives de hauteurs inégales, et dont Valeggio est à peu près le point central. A la droite extrême de cette ligne est Mantoue, au sein des lacs qui lui font une ceinture; à l'extrémité opposée, sur la gauche, est Peschiera, étendant assez loin ses ouvrages avancés; au fond de l'horizon est Vérone, la place forte maîtresse de l'Adige, achevant avec Legnago, la quatrième citadelle située plus bas, cet éternel quadrilatère qui a eu cette étrange fortune de ne pas tomber devant la force d'un assaillant. Sur la rive gauche du Mincio, à partir de Valeggio et en remontant vers Peschiera, se déploie un large massif montueux, accidenté, irrégulier, d'un côté suivant le cours du fleuve et le serrant souvent de près, de l'autre allant se perdre dans la plaine de Villafranca, puis se repliant par Custoza, Sommacampagna, Sona, Santa-Giustina, et tendant vers le haut Adige. Des hauteurs de Custoza ou de Sommacampagna, on aperçoit alternativement Villafranca, Vérone, se perdant dans les va-

peurs avec son camp retranché, la verte plaine de l'Adige, la chaîne marbrée des Alpes.

Tout ce pays, qu'on pourrait se figurer comme un triangle dont les trois sommets seraient Valeggio, Peschiera et Sommacampagna, est un amas de collines souvent abruptes, coupées de vallons assez étendus parfois. Le seul cours d'eau est le Tione, qui serpente à travers les gorges entre Castelnovo, du côté de Peschiera, et Villafranca, sans jamais être un obstacle. Les maisons sont rares et isolées dans les plaines, plus nombreuses sur les hauteurs, où elles se groupent en gros bourgs et même en villages importans qui deviennent facilement de fortes positions militaires. Les routes qui sillonnent cette région se déroulent à travers une campagne cultivée, boisée, couverte de plantations qui gênent toutes les évolutions d'une armée, et entravent notamment à chaque pas la cavalerie ou l'artillerie. Dans son ensemble, cette contrée est singulièrement favorable à la défense, surtout pour un ennemi depuis longtemps accoutumé à étudier, à choisir ses positions de combat. C'est là le terrain que l'armée du roi devait aborder, si elle voulait agir sérieusement de ce côté, et où elle se préparait effectivement à s'engager le 23 juin en franchissant le Mincio sans rencontrer aucun obstacle.

A huit heures du matin, le mouvement commençait sur toute la ligne. Les Autrichiens n'avaient détruit aucun pont sur le Mincio et ne paraissaient même pas pour troubler l'armée italienne dans cette opération du passage d'un fleuve, toujours délicate. Le corps de Durando formait toujours l'extrême gauche dans cette marche en avant. Tandis que la division Pianelli avait l'ordre de rester sur la rive droite, en descendant seulement de Dondino sur Pozzolengo pour se rapprocher du Mincio sans cesser d'observer Peschiera, la division Cerale devait franchir le fleuve à Monzambano, porter ses têtes de colonnes sur les hauteurs de la rive gauche et les y établir fortement; la division Sirtori avait mission de prendre le pont de Borghetto, d'occuper militairement Valeggio, et au besoin de mettre en état de défense ce point capital; plus bas, Brignone devait effectuer son passage par les moulins de Volta et aller s'établir à peu de distance, à Pozzuolo. Le corps de della Rocca s'ébranlait de même. La division de cavalerie qui venait d'être attachée à ce corps passait la première par le pont de Goïto pour pousser des reconnaissances dans tous les sens et aller camper en avant dans la direction de Villafranca; puis venait Bixio, chargé de prendre position derrière la cavalerie de Sonnaz, tandis que le prince Humbert allait s'établir à Roverbella, point central des communications entre Villafranca, Valeggio et Mantoue. Govone, passant à son tour, avait ordre de s'arrêter sur la route de Goïto à Mantoue. Enfin Cu-

gia devait passer le Mincio plus haut, à Ferri, et camper derrière Bixio, à peu de distance de la division Brignone, du 1er corps, établie à Pozzuolo. Quant au corps de Cucchiari, il devait franchir la frontière près de Mantoue, pour porter au besoin le lendemain les divisions Longoni et Angioletti jusqu'à Goïto à l'appui du mouvement général. Le roi suivait le 3e corps et passa la nuit à Goïto.

Cette marche en avant, cette invasion s'accomplissait avec une certaine précision, d'autant plus facile, à vrai dire, que rien ne venait la troubler, et il eût bien mieux valu sans doute qu'elle eût été troublée, car alors le quartier-général italien ne serait pas resté jusqu'au bout dans une grande et dangereuse illusion. La plupart des divisions avaient atteint leurs positions respectives d'assez bonne heure dans l'après-midi du 23; mais quel était le sens définitif de cette opération qui commençait comme une promenade militaire? Que se proposait sérieusement le général La Marmora en faisant ce premier pas au-delà du Mincio? Les commandans des corps d'armée eux-mêmes paraissaient l'ignorer; ils ne savaient pas, en un mot, s'ils étaient engagés dans un mouvement à fond ou dans une simple démonstration. Le soir du 23 seulement, ou même assez avant dans la nuit, les généraux apprirent que, quelques heures après, à l'aube du 24, l'armée, reprenant son élan et abordant ce massif montueux dont je parlais, devait se jeter sur la ligne de communication entre Peschiera et Vérone, — Cerale allant prendre position à Castelnovo, Sirtori à Santa-Giustina, Brignone à Sona, Cugia à Sommacampagna, Bixio à Gonfardine, Govone à Pozzo-Moreto, le prince Humbert à Villafranca. — Et ce qui dénotait une confiance bien étrange, c'est que ce mouvement offensif si prononcé était indiqué comme une marche ordinaire qui semblait ne devoir rencontrer aucune difficulté sérieuse. Or voilà justement le nœud de cette campagne de deux jours qui allait se résumer dans une déception cruelle pour l'Italie.

Il y a deux choses dans un plan de guerre : la conception et l'exécution. Aux yeux de bien des militaires, essayer de pénétrer de front dans l'intérieur du quadrilatère, c'était tenter une opération des plus risquées, dans laquelle Charles-Albert avait échoué en 1848, que l'armée française elle-même en 1859 n'avait pas voulu pousser à bout, et qu'on ne pouvait renouveler sans s'exposer à de cruels mécomptes, toujours possibles, en échange d'avantages peu décisifs, dans tous les cas lentement et chèrement conquis. C'était assaillir l'Autriche dans sa partie la plus robuste, là où elle est couverte par cette cuirasse de la double ligne du Mincio et de l'Adige, avec ses places fortes aux feux convergens, au milieu desquels il y avait à se mouvoir. Même dans le cas d'un premier succès qui aurait eu, il est vrai, une grande valeur morale, l'armée italienne se

trouvait encore devant la seconde ligne de l'Adige et le puissant boulevard de Vérone, ayant à garder ses communications, à faire face aux retours que les places de Peschiera et de Mantoue permettaient à l'armée autrichienne sur la rive droite du Mincio. Le côté le plus vulnérable au contraire, le vrai point d'attaque, semblait être par le bas Pô. Ce système avait été étudié. Dans le seul discours, si je ne me trompe, qu'il ait prononcé au sénat, discours d'une éloquence virile et toute militaire, le général Cialdini indiquait, une année auparavant, cette éventualité comme une des raisons qui devaient déterminer à assurer fortement la position de Bologne. L'instinct public, qui n'est pas un grand stratégiste, mais qui souvent y voit clair, semblait attendre quelque coup décisif de ce côté.

Ce n'est pas que ce fût une œuvre facile, qui pût être accomplie au pas de course et sans péril. La première condition était d'abord de ne pas laisser la tête de pont de Borgoforte, sur le Pô, entre les mains des Autrichiens, qui par là pouvaient se jeter sur les derrières d'une armée d'opération. En outre le passage d'un fleuve tel que le Pô n'est jamais aisé en face d'un ennemi vigilant. Et, le Pô une fois passé, on se trouvait tout d'abord dans les rizières de Sanguinetto et des vallées véronaises, dans les campagnes marécageuses de la Polésine, c'est-à-dire sur un terrain où l'ennemi pouvait trouver les maladies pour complices; mais, s'il y avait des difficultés à surmonter, ce n'était pas impossible avec une distribution de forces différente toutefois de celle qui existait, en d'autres termes, avec le gros de l'armée sur le Pô. Par ce côté, une victoire, outre son effet moral, devenait décisive; les résultats les plus sérieux devaient être obtenus. On pouvait tourner les forteresses. Dans cette hypothèse, l'armée du Mincio, un peu réduite, mais puissante encore, devait agir comme auxiliaire du mouvement principal, manœuvrant au même instant de façon à attirer sur elle au moins une partie de l'armée active autrichienne, l'occupant par ses démonstrations sans engager sérieusement une bataille, jusqu'au moment où le passage de l'armée du Pô et un premier succès lui auraient permis de s'élancer à son tour et de se frayer un chemin.

Quelque chose de cela entrait sans doute dans le plan qu'on se proposait d'exécuter, et c'est le général La Marmora qui le dit lui-même dans son rapport. « ... Le commandement suprême de l'armée avait eu la pensée de se jeter hardiment entre les places de Vérone, Peschiera et Mantoue, de les séparer l'une de l'autre et d'occuper entre la plaine de Villafranca et le système de collines de Valeggio, Sommacampagna et Castelnovo, une forte position qui, en appelant à soi l'attention de l'ennemi et de la plus grande partie de ses forces, favorisât le passage du bas Pô, qui devait être effectué par le 4e corps, alors concentré entre Bologne et Fer-

rare... » Mais dans ce plan, tenté d'ailleurs avec les forces les plus considérables, l'opération du Mincio restait évidemment la principale. L'armée du roi faisait plus qu'une démonstration dans son invasion de la rive gauche, dans sa marche en avant, alourdie par tout un attirail de bagages dont on se faisait suivre, et qui, en encombrant les routes, gênait toutes les évolutions. Enfin dans les combinaisons de cette entrée en campagne simultanée il y avait un calcul d'approximation qui pouvait devenir singulièrement dangereux. L'armée du roi franchissait le Mincio le 23 pour se remettre en marche dès le 24 au matin, tandis que l'armée de Cialdini ne devait passer le Pô que le 26. La première conséquence, c'est que deux ou trois jours étaient laissés à un ennemi qui pouvait sans doute ne point en profiter, mais qui, avec la liberté de ses mouvemens, la facilité de ses communications et une inspiration heureuse, pouvait très bien aussi essayer d'aller chercher un succès vers le Mincio pour revenir faire face à Cialdini.

Ce n'est pas tout : le quartier-général italien vivait dans une illusion singulière que favorisaient des apparences spécieuses, et qui l'enhardissait peut-être dans son entreprise. Il était persuadé qu'on ne devait pas rencontrer l'ennemi, au moins au premier moment, et qu'on aurait le temps d'arriver sur la ligne qu'il se proposait d'atteindre. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il avait appris, lui indiquait que les Autrichiens, renonçant à défendre le terrain entre le Mincio et l'Adige, restaient immobiles à l'abri du dernier de ces fleuves. Quelques reconnaissances, dirigées toutefois d'un seul côté, vers Villafranca, n'avaient aperçu que des patrouilles légères de cavalerie se repliant sur Vérone. On en concluait qu'on avait devant soi l'espace libre. C'était vrai effectivement le 23; il n'y avait que la division de réserve autrichienne laissée plus haut entre le lac de Garde et l'Adige, à Pastrengo, et si l'armée italienne se fût portée rapidement dès ce jour-là sur les points qu'elle devait essayer d'atteindre le lendemain, elle les aurait trouvés inoccupés ou bien peu défendus. Ce n'était plus vrai le matin du 24. Qu'était-il arrivé? L'armée autrichienne n'avait pas quitté sans doute à la première sommation de guerre les positions qu'elle occupait entre Vérone, Vicence et Padoue. Elle ne s'était nullement hâtée dès les premiers jours de sortir de cette attitude défensive que la politique lui imposait peut-être, mais qui devenait aussi une prudente et habile tactique inspirée par un sentiment juste des circonstances. De cette façon, l'archiduc Albert, avec son corps d'opérations tout entier sous la main, laissait les Italiens dessiner leurs mouvemens, et restait maître de se porter là où l'orage serait le plus menaçant, avec l'avantage de pouvoir tirer parti des fautes ou des témérités de ses adversaires. C'était une nécessité de sa situation entre deux feux,

et ce qui était une nécessité pour lui pouvait être un grand piége pour les Italiens. Le 23 dans l'après-midi, il apprenait le passage du Mincio par l'armée du roi ; d'un autre côté, il était immédiatement informé que rien ne s'agitait encore sur le Pô, et, comme le passage d'un tel fleuve ne se fait pas sans préparatifs, sans mouvemens, il était facile de supposer qu'on pouvait avoir au moins deux ou trois jours devant soi. Dès lors la résolution de l'archiduc Albert était prise avec une habile promptitude. Laissant un rideau de sept ou huit mille hommes entre le Pô et l'Adige, en face de Cialdini, il se tournait vers La Marmora, portant toutes ses forces à la rencontre de l'armée du roi. La nuit suffisait pour cette opération, vu les faibles distances qu'il y avait à parcourir.

A l'aube du 24, l'armée autrichienne devait occuper toute cette ligne sur laquelle les divisions italiennes se préparaient à marcher. La division de réserve de Rupprecht, descendant de Pastrengo à Castelnovo, avait ordre de s'avancer sur la route de Valeggio dans la direction d'Oliosi et de Salionze, formant l'extrême droite. A côté, le 5e corps de Lichtenstein, porté à Sona, devait s'avancer jusqu'à San-Rocco-di-Palazzolo avec deux de ses brigades, appuyant avec la troisième la division Rupprecht. Le 9e corps, celui de Hartung, prenait possession de Sommacampagna, poussant une de ses brigades sur Custoza. En arrière, le 7e corps, celui de Maroicic, formait une sorte de réserve générale remplissant successivement les vides laissés par les deux autres corps. A l'extrême gauche, la brigade de cavalerie légère, grossie de huit nouveaux escadrons et conduite par le général Pultz, était chargée de menacer Villafranca. Toutes les mesures de l'archiduc Albert étaient prises d'ailleurs avec une singulière prévoyance. En cas de revers, il s'était ménagé des moyens de retraite en jetant des ponts sur l'Adige. Tous les gros bagages avaient été laissés en arrière pour ne point gêner les mouvemens de l'armée. Le soir du 23, on avait fait de larges distributions de vivres, de café, d'eau-de-vie, aux soldats pour qu'ils pussent supporter les fatigues qu'il était facile de prévoir. Ces quelques heures avaient été bien employées, puisqu'elles avaient pour résultat d'amener sur un terrain supérieurement choisi près de 80,000 hommes dans les meilleures conditions de combat.

Voilà ce que les Italiens ne savaient pas dans la nuit du 23 au 24, ce qu'ils ignoraient encore le matin, et ce qu'ils n'allaient apprendre qu'en se heurtant contre l'ennemi. Il y avait une telle sécurité ou un tel oubli que nul n'eut l'idée de faire explorer le terrain sur lequel on allait s'engager, et ici ce n'était pas seulement l'affaire du commandement général. Il n'y eut d'autres reconnaissances que celles qui avaient été faites la veille dans la plaine du

côté de Villafranca. Ainsi, faute de précision dans des mouvemens qui ne pouvaient être efficaces que par leur simultanéité, l'armée du Mincio laissait aux Autrichiens assez de temps pour venir gagner peut-être sur elle une bataille et se retourner ensuite contre Cialdini; faute de vigilance, elle les avait déjà devant elle qu'elle ne s'en doutait même pas, s'abandonnant à cette persuasion chimérique, que ce qui était vrai le 23 ne pouvait manquer de l'être le 24 : de telle sorte que les Italiens allaient renouveler avec moins de raison et surtout moins de succès ce qui était arrivé à Solferino, où l'armée alliée et l'armée autrichienne se heurtaient sans le savoir. Nos bons Italiens, quoi qu'ils en disent, auraient eu encore besoin ce jour-là d'un coup de main de ceux qui à pareille heure, sept ans auparavant, les avaient gaîment et virilement aidés à avoir leur San-Martino à côté de notre Solferino.

Cette journée commençait donc par une confiance bien étrange en face de l'inconnu, confiance qui pouvait être une force chez ces jeunes soldats impatiens de combattre, mais qui, de la part des chefs chargés de les conduire, ne laissait pas d'être inquiétante. La vérité est que ce vague, cet à peu près, faiblesse de la conception première, se reflétait dans les instructions de la journée, qui recommandaient bien sans doute de « marcher avec toutes les précautions nécessaires devant l'ennemi, » mais qui semblaient conçues comme si on ne devait pas rencontrer cet ennemi et ne précisaient rien, laissant les commandans de divisions à eux-mêmes dans le cas d'un choc qu'on ne prévoyait pas. Chaque général, ai-je dit, avait son ordre de marche, qu'il suffit de rapprocher du mouvement en sens inverse des Autrichiens pour pressentir ce qui allait inévitablement arriver. Cerale, débouchant par Monzambano, devait, à travers les hauteurs qu'il avait devant lui, gagner directement la route de Valeggio à Castelnovo, pour s'avancer vers ce dernier point en passant par Oliosi. Sirtori, campé à Valeggio depuis la veille, devait se mettre en mouvement vers la même heure, quitter la route de Castelnovo presque au sortir de Valeggio, et, prenant un chemin de traverse, se porter sur Santa-Giustina par San-Rocco-di-Palazzolo et San-Giorgio-in-Salice. Brignone, ayant plus de chemin à faire pour gagner la ligne de marche, partait de Pozzuolo à trois heures et demie du matin, et, contournant Valeggio, avait sa direction sur Sona par Custoza. Cugia et Govone, plus éloignés encore, devaient s'ébranler aux mêmes heures pour aller remplir l'espace entre Sommacampagna et Villafranca, tandis que le prince Humbert et Bixio se portaient sur ce dernier point, faisant face à Vérone et ayant sur leurs derrières, à Mozzecane, la division de cavalerie de Sonnaz. De cette façon, entre trois et quatre heures du matin, l'armée italienne tout entière, sauf le 2ᵉ corps,

laissé autour de Mantoue, entrait en mouvement, les deux divisions Cerale et Sirtori, du 1er corps, formant la gauche sur les hauteurs, les divisions prince Humbert et Bixio, du 3e corps, formant l'extrême droite vers Villafranca, Brignone marchant au milieu, bientôt suivi de Cugia et Govone. Custoza apparaissait bien ainsi comme le point central de ce grand déploiement.

C'eût été fort bien, si cette ligne assez étendue n'avait eu en face d'elle une force de près de 80,000 hommes concentrée sur un espace de 7 ou 8 kilomètres, justement dans les positions qu'on voulait atteindre, si l'inégalité des distances que les corps avaient à parcourir n'avait laissé place à quelque incohérence, si enfin les contre-temps n'étaient venus; mais ces contre-temps ne tardaient pas à se produire, ils se multipliaient, et le premier de tous était l'encombrement des routes, obstruées d'une immensité de bagages. Chaque général traînait avec lui son pesant attirail, chose d'autant plus dangereuse qu'aux équipages militaires se joignaient des trains bourgeois, toujours prompts aux paniques et aux débandades. Seul, le général Brignone, guidé par son instinct, ne pouvant se résoudre à croire que l'armée autrichienne fût aussi loin qu'on se plaisait à le dire et livrât sans combat des positions si fortes, Brignone profitait du vague de ses instructions, qui ne prescrivaient rien à ce sujet, pour laisser tous ses gros bagages sur la rive droite du Mincio, avec laquelle on restait toujours en communication. En outre de la précipitation et du trouble de ces premiers mouvemens il résultait que toutes les divisions n'eurent pas leurs distributions, et quelques-unes allaient combattre pendant toute la journée sous une chaleur accablante sans avoir mangé.

Ce n'est pas tout : au moment même du départ, des contretemps bien plus graves survenaient à la gauche de l'armée. Cerale, en débouchant de Monzambano, avait appris qu'il ne pouvait suivre le chemin ordinaire conduisant directement à la route de Valeggio à Castelnovo sans passer sous le feu d'un des ouvrages avancés de Peschiera. Le chef de son avant-garde, le général de Villarey, avait trouvé, il est vrai, à peu de distance, un autre passage à peu près direct à travers les hauteurs, et dès quatre heures du matin il était à son poste, auprès du chemin sur lequel la division avait l'ordre de déboucher. Le général Cerale jugea peut-être ce passage trop difficile ou ignora d'abord la direction qu'avait prise le général de Villarey, et il crut tout simple de redescendre jusqu'à Valeggio pour remonter de là par la route large et facile de Castelnovo. Ce vieux soldat piémontais, de simple tambour devenu général par cinquante ans de service, plein de bravoure, connu dans l'armée pour sa ponctualité, mais ayant plus de courage que de tête, Cerale, pour la première fois peut-être de sa vie, prenait le droit d'interpréter un

ordre, et il choisissait une heure étrangement critique. Cette erreur ne pouvait aboutir qu'à doubler la distance qu'il avait à parcourir. Arrivé à Valeggio, il tomba sur la queue de la division Sirtori, qui défilait à peine. Il perdit deux heures, et encore fallut-il qu'on lui fît une place en suspendant la marche des bagages. Sirtori, de son côté, éprouvait à ce même instant une déconvenue d'un autre genre, qui n'était pas moins dangereuse. Par un accident au moins bizarre, son avant-garde, aux ordres du général de Villahermosa, en quittant Valeggio, était trompée par un faux renseignement, et au lieu de tourner à droite, comme elle le devait, pour gagner directement San-Rocco-di-Palazzolo par Viacava, elle continuait à s'avancer sur la route de Castelnovo, tandis que le gros de la division, qui la suivait, prenait son vrai chemin. Il en résultait que sur cette route de Castelnovo Cerale allait avoir deux avant-gardes, celle de Villarey, qui l'attendait, plus celle de Villahermosa, qui s'était trompée, et que Sirtori n'en avait plus aucune.

Comment un pareil fait pouvait-il se produire? Une erreur était sans doute possible un moment. Il ne reste pas moins étrange que l'erreur ait pu se prolonger assez pour devenir irréparable, qu'une avant-garde ait pu marcher à si peu d'intervalle sans savoir si elle était suivie par le gros de sa division, qu'une division à son tour ait pu continuer son chemin sans savoir si elle était précédée de son avant-garde, et si je relève cette circonstance, c'est qu'elle allait avoir une importance décisive, c'est que de plus ce ne fut pas un fait unique dans une journée où des divisions combattirent à 2 ou 3 kilomètres de distance, presque sans rapports entre elles, à peu près sans rapports avec le quartier-général, réduites le plus souvent à ne juger de leur situation réciproque que par les mouvemens et l'intensité des feux. Ainsi à la gauche de l'armée la journée ne laissait pas de commencer avec un certain trouble. Les deux divisions en marche avaient de la peine à se débrouiller. Il était cinq heures du matin.

Pendant ce temps, le premier bruit du canon retentissait tout à coup à l'extrême droite, vers Villafranca. Que se passait-il de ce côté? Le prince Humbert, avec la 16e division, marchant en tête du mouvement du 3e corps, était arrivé à Villafranca, qu'il avait un peu dépassée, disposant ses forces sur la route de Vérone, deux bataillons de *bersaglieri* en avant, la brigade de Parme formée en bataille un peu en arrière, et la seconde brigade de la division adossée au village. Il avait envoyé aussitôt en exploration quelques chevau-légers d'Alexandrie, et ces cavaliers avaient fait tout au plus 2 kilomètres, qu'ils se voyaient assaillis à l'improviste par l'ennemi auquel ils avaient de la peine à échapper. C'était la cavalerie de Pultz qui accourait sur les têtes de colonnes italiennes. Le

prince Humbert n'avait que le temps de prendre ses dispositions de combat, de former en carré ses bataillons de la brigade de Parme, et de se jeter au milieu de l'un d'eux, — un bataillon du 49e régiment, — attendant de pied ferme, avec une vigueur digne de son sang, le choc ennemi. A une petite distance, un feu violent d'artillerie et de mousqueterie arrêtait net la charge impétueuse de Pultz, qui était obligé de reculer en désordre, laissant le terrain couvert de morts et de blessés, et au même instant deux escadrons d'Alexandrie aux ordres du colonel Strada s'élançaient sur les hulans autrichiens, qu'ils reconduisaient en les sabrant. La charge recommençait bientôt et n'était pas plus heureuse. Les Italiens, animés par leur jeune chef, gardaient la plus ferme contenance. Au bruit du canon, Bixio, qui était en marche, accourait intrépidement, allait se placer à la gauche du prince Humbert, formait également en carré les bataillons d'une de ses brigades, et il était à peine en position qu'il se voyait à son tour assailli par la cavalerie autrichienne sans lui laisser prendre plus d'avantages. Les charges se multipliaient et venaient toujours se briser contre les lignes italiennes. Cette lutte violente durait une heure et demie, et coûtait des pertes considérables à la cavalerie de Pultz, qui de fait se trouva dès ce moment à peu près hors de combat pour la journée, et ne reparut plus que le soir. Le résultat eût été plus grand encore, si la cavalerie de Sonnaz, appelée à propos, eût pu achever le succès des bataillons du prince Humbert et de Bixio.

Cela n'avait sans doute rien d'extraordinaire que deux divisions tinssent tête aux cavaliers autrichiens; ce n'était pas moins une heureuse entrée en campagne et dans cette première rencontre il y avait comme une révélation virile. Par une curieuse combinaison, ce bataillon, au sein duquel s'était jeté le prince Humbert, et qui le premier montrait sa fermeté sous le feu, ce bataillon semblait une image de l'Italie nouvelle. Toutes les provinces se trouvaient représentées dans ses rangs. Il y avait 88 soldats du Piémont, 48 de Lombardie, 21 de l'Ombrie et des Marches, 54 de Parme, 6 Toscans, 85 Romagnols, 97 Napolitains, 29 Siciliens, 9 émigrés vénitiens. L'unité nationale se scellait et s'attestait sous la charge autrichienne. Ce combat heureux s'était engagé un peu après cinq heures; il durait encore, quoique touchant à sa fin, vers six heures et demie, et déjà de proche en proche le feu s'allumait sur toute la ligne; déjà commençait cette bataille disséminée qui a reçu son nom du lieu même où elle aurait pu devenir une victoire, mais qui en réalité s'agitait sur trois points principaux, avec des chances inégales, au milieu d'épisodes multipliés, brillans ou douloureux.

Ce n'était pas malheureusement partout comme à Villafranca. Pour les trois divisions du 1er corps engagées au même instant

ou à peu d'intervalle, la fortune ne se montrait pas aussi favorable. Il est vrai que ces divisions avaient devant elles des forces bien autrement imposantes, à peu près toute l'armée autrichienne venant disputer les positions qu'on prétendait aborder, et deux d'entre elles au moins n'étaient pas dans les meilleures conditions de marche pour aller au-devant d'un choc. La première qui rencontra l'ennemi fut celle de Sirtori. Sirtori, disais-je, en quittant Valeggio avait perdu son avant-garde; il ne le savait même pas, ou il savait tout au plus qu'elle était égarée, et il s'avançait tranquillement sur le chemin intermédiaire qui lui avait été assigné. A six heures et demie, il atteignait le Tione, profondément encaissé en cet endroit et dominé des deux côtés par des crêtes tournantes, dont l'une, sur la rive droite, est celle de Sainte-Lucie, qu'il ne faut pas confondre, comme on le fit à cette époque, avec Sainte-Lucie devant Vérone. Arrivé là, Sirtori, marchant en tête de sa division, dépassait le Tione et gravissait les premières pentes, qui, avant de se dérouler vers Capellino et San-Rocco-di-Palazzolo, passent sous une ferme dite la Pernisa, lorsqu'il se voyait tout à coup salué par une vive fusillade. Il avait encore si peu de méfiance qu'au premier moment il crut à une erreur de son avant-garde, qui se retrouvait devant lui, et il s'avança faisant des signes d'intelligence, défendant aux siens de tirer, envoyant en même temps deux officiers pour faire cesser le feu. La méprise ne pouvait durer longtemps. Sirtori avait affaire aux avant-postes de 5ᵉ corps de l'armée autrichienne, venant de San-Rocco-di-Palazzolo et occupant déjà les hauteurs de Capellino, couvertes de son artillerie. C'était une épreuve critique pour ce vaillant homme, devenu général après avoir été prêtre, puis chef de volontaires, connu d'ailleurs pour son énergie dans la défense de Venise en 1849, et placé tout à coup avec sa division en face de forces supérieures. Surpris en marche, privé d'une partie de ses troupes, menacé par les batteries autrichiennes qui le dominaient et auxquelles il n'avait à opposer qu'une artillerie fort inégale, ne sachant rien d'un autre côté des autres divisions de l'armée, Sirtori, à ce qu'il semble, n'aurait eu qu'à se replier avec toutes ses forces sur la rive droite du Tione, où il pouvait tenir avec avantage en attendant de voir plus clair, d'être mieux informé et de pouvoir reprendre une offensive efficace. Il ne voulut pas reculer, et, disposant la première ligne de ses forces autour de la Pernisa, tandis que la seconde ligne restait encore de l'autre côte de la rivière, il accepta le combat.

Cette résolution était une inspiration de courage; mais Sirtori avait évidemment l'infériorité des forces et des positions. Il acceptait le combat ayant à dos une petite rivière aux abords difficiles, tandis que les Autrichiens le couvraient de feu du haut de Capel-

lino et tendaient à le déborder. Il n'aurait eu peut-être qu'un moyen de se tirer d'affaire, c'eût été de rassembler toutes ses forces et de se porter en avant à l'assaut des positions ennemies. Il ne se crut pas en état de tenter une telle aventure. Le général Sirtori payait chèrement à cette heure l'erreur de son avant-garde, qui ne lui aurait pas seulement épargné une surprise, qui eût été pour lui une force précieuse de plus dans la situation difficile où il se trouvait. Il l'avait bien compris, et dès le commencement du combat il avait essayé de rappeler à lui cette force errante, il avait expédié des officiers à la recherche du général de Villahermosa; mais au moment où il reçut cet appel, Villahermosa lui-même était déjà de son côté aux prises avec l'ennemi sur une autre route; il ne pouvait accomplir le mouvement qu'on lui demandait, de telle sorte que Sirtori, dans l'impossibilité d'aller en avant, se trouvait réduit à défendre son terrain. Il ne se battait pas moins pendant quatre heures avec le 19ᵉ et le 20ᵉ régiment, qu'il avait portés à gauche et à droite de la Pernisa, et aussi avec les chevau-légers de Lucques, qui, sous les ordres du major Colli de Felizzano, — un vieux nom piémontais, — servirent plus d'une fois à dégager les bataillons compromis. Il continuait à opposer la plus vigoureuse contenance lorsqu'une attaque plus décisive des Autrichiens mettait en désordre deux bataillons du 19ᵉ régiment qui, dans la crainte d'être tournés, se rejetaient un peu confusément au-delà du Tione, tandis que deux bataillons du 20ᵉ se repliaient vers Sainte-Lucie, et Sirtori se voyait obligé de faire en plein combat ce qu'il n'avait pas voulu faire au début, c'est-à-dire de repasser le Tione, laissant derrière lui trois pièces d'artillerie qu'on ne put sauver dans la précipitation de ce mouvement de retraite, — à demi vaincu, mais nullement découragé et prêt à recommencer. Il était dix heures et demie du matin, et ici commençait de se réaliser ce que je disais : Sirtori combattait à 2 kilomètres de la route de Castelnovo, à 3 ou 4 kilomètres au plus de Custoza, et il ignorait ce qui se passait à ses côtés, comme du reste on ignorait ce qu'il devenait lui-même.

Ce qui se passait à la gauche de l'armée était bien simple. Les conséquences de la double erreur qui avait été commise se déroulaient avec une désastreuse logique. Villahermosa, s'enfonçant sur cette route de Castelnovo, qui court à travers une série de hauteurs, le Monte-Vento, Oliosi, le Monte-Cricol, Mongabia, Fenile, — Villahermosa dépassait le général de Villarey, qui attendait lui-même le gros de sa division, et le général Cerale se débrouillait péniblement à Valeggio, qu'il ne quittait qu'après six heures. Or à ce même instant Villahermosa, approchant d'Oliosi, avait déjà rencontré l'ennemi : c'était la division de Rupprecht, appuyée par la brigade de Piret du 5ᵉ corps de l'armée autrichienne, détachée de San-Rocco-

di-Palazzolo. Villahermosa, sans se laisser intimider, entrait en action et disputait avec des chances assez inégales les hauteurs voisines de la route. Cerale apprit cet engagement en débouchant des défilés du Monte-Vento. Il avait au moins l'avantage de n'être point surpris. Il aurait bien pu, lui aussi, essayer de se reconnaître, communiquer avec Sirtori en informant le chef de son corps d'armée; mais, soit qu'il ne crût pas encore à une résistance sérieuse, soit qu'il fût un de ces hommes à qui le péril ôte la réflexion pour ne leur laisser que l'entraînement du courage, Cerale n'avait plus qu'une idée, aller tête baissée se frayer à tout prix un chemin vers Castelnovo sans s'inquiéter de rien, — et il avançait, poussant devant lui le général de Villarey, qui à son tour rejoignait Villahermosa, déjà fort menacé par le déploiement des forces autrichiennes.

Arrivé à Oliosi, il ne pouvait méconnaître la gravité de la situation en voyant les feux ennemis se multiplier. Il ne continuait pas moins à marcher en tête de ses troupes, avec plus d'intrépidité que de prudence, ayant à ses côtés le général Dho, commandant de la brigade de Forli, lorsque tout à coup d'un chemin couvert débouchait une colonne autrichienne d'infanterie et de cavalerie. Un moment encore, et l'état-major italien était pris. Une escorte de guides put à peine le couvrir, animée au combat par le général Dho, qui reçut trois coups de lance. En même temps apparaissait sur la droite une autre brigade autrichienne, celle de Piret. Ce qui en résulta, ce fut un mouvement subit de retraite qui se communiqua à la colonne italienne tout entière et dégénéra bientôt en confusion, les bataillons se rejetant les uns sur les autres, les soldats se débandant de toutes parts. Le malheureux Cerale, l'épée à la main au milieu du feu, essayait vainement de raffermir sa colonne et de ramener ses hommes; il tombait atteint d'une dangereuse blessure. Le général Villarey à son tour s'efforçait de rétablir le combat, et au moment où il se jetait en avant il était mortellement frappé auprès de son fils, qui lui servait d'aide-de-camp.

En un instant, les trois généraux de division se trouvaient hors de combat. Le colonel Dezza restait le commandant de cette malheureuse colonne, dont il rassemblait intrépidement les tronçons pour tenir encore l'ennemi en respect. Tout ce qu'il pouvait tenter évidemment, c'était de se défendre en se repliant et de retarder la marche des Autrichiens. En apparence, le désordre était grand sans doute; cette infortunée division avait été la victime d'une de ces paniques auxquelles sont exposées toutes les armées. Malgré tout cependant, même dans cette confusion, ce n'est pas le courage qui manquait. Parmi ces soldats débandés, beaucoup, réunis par groupes, s'étaient dispersés dans les fermes, multipliant la résistance, fatiguant les Autrichiens, et plus d'un de ces obscurs combats révélait

une trempe de cœur digne d'une meilleure fortune; je n'en veux citer qu'un exemple. Dix officiers et trente hommes du 44e régiment avec le drapeau s'étaient réfugiés dans une ferme isolée après en avoir délogé des chasseurs ennemis. Pendant deux heures, ils résistèrent à des assauts répétés qui les décimaient; les Autrichiens finirent par mettre le feu à la maison. Quand ces braves gens se virent menacés des flammes, avant de se rendre ils mirent leur drapeau en morceaux qu'ils se partagèrent en s'engageant à rapporter fidèlement ces précieuses reliques le jour où ils seraient rendus à la liberté, et cet engagement a été tenu. Quatre mois après, sur la place Saint-Marc, à Venise, le général de Revel, aujourd'hui ministre de la guerre, rendait au 44e régiment cette bannière en morceaux, ingénieusement sauvée après avoir été virilement défendue. Ceux qui faisaient cela étaient évidemment des soldats; mais enfin ces actes obscurs et isolés n'empêchaient pas que cette échauffourée, où venaient de tomber Cerale, Villarey et Dho, n'eût pour conséquence de rejeter cette division si durement éprouvée jusqu'aux défilés du Monte-Vento, justement à l'heure où un peu plus loin Sirtori était refoulé de son côté.

Que faisait à son tour Brignone, le troisième divisionnaire du 1er corps? Celui-ci, prudent et aussi habile que ferme, ne commettait pas les mêmes fautes, quoiqu'il allât au-devant des mêmes malheurs. Il était parti à la première heure du jour. Le bruit du canon d'Oliosi et de la Pernisa, qu'il entendit en passant sous Valeggio, ne pouvait que le confirmer dans son idée d'une rencontre inévitable, et lui faisait hâter le pas. Désormais il ne doutait plus que les Autrichiens ne se présentassent en force sur un vaste front, et dans sa pensée l'essentiel pour lui plus que jamais était de devancer l'ennemi sur les hauteurs de Custoza, pour pouvoir de là gagner le point extrême assigné à sa marche, Sona. Custoza apparaissait comme la clé de cette bataille indistincte qui s'annonçait. Par sa position en effet, Custoza peut être considéré comme le sommet de deux systèmes de hauteurs, l'un formé par Monte-Torre et Monte-Croce, l'autre courant dans la direction de Sommacampagna par le Belvédère, la Bagolina, Monte-Godio, la Berettara, et constituant une série de positions qui ont été plus d'une fois le théâtre de sanglans combats. Entre les deux systèmes se prolonge une vallée où se déroule la route qui va par Staffalo à Sommacampagna. Ici comme partout du reste, le sol est couvert d'arbres, de plantations, de vignes, et de colline en colline apparaissent des maisons, le palazzo Maffei, le palazzo Baffi. Brignone se hâtait donc vers ces régions, qui avaient l'avantage de le mettre en état de tenir tête à l'ennemi, de le relier au mouvement du reste de l'armée sur la gauche, et de fermer l'espace entre le 1er et le

3e corps. A sept heures du matin, il gravissait les premières pentes lorsqu'il était rejoint par le général La Marmora, que la canonnade matinale de Villafranca avait attiré, et qui se chargea lui-même de fixer les positions que la division Brignone devait prendre sans plus de retard. Dans sa préoccupation de ce qui venait d'arriver à Villafranca et de ce qui pouvait se renouveler, n'ayant peut-être aussi que des données assez vagues sur ce qui se passait à la gauche de l'armée, La Marmora n'eut qu'une pensée, faire face à Villafranca. Une partie des forces de Brignone fut donc portée sur Monte-Torre et Monte-Croce, qui dominaient la plaine, mais qui à leur tour étaient dominés par Monte-Godio, la Berettara. La brigade des grenadiers de Lombardie, à la tête de laquelle était le duc d'Aoste, fut laissée sur la route encaissée qui passe entre Custoza et Monte-Torre en se dirigeant vers Staffalo.

Ces dispositions avaient par malheur un double inconvénient qui allait bientôt se faire sentir. En laissant libres les hauteurs de Custoza même, de Belvédère, elles ouvraient un espace par où les Autrichiens pouvaient s'avancer en coupant toute communication avec le reste du 1er corps d'armée, et en même temps elle plaçait la division Brignone sous les feux qui pouvaient la dominer. C'est ce qui ne manquait pas d'arriver. Brignone était à peine en position sur ces deux cimes nues et abruptes de Monte-Croce et de Monte-Torre qu'il se voyait criblé de feux meurtriers partant de divers points. C'était le 9e corps autrichien de Hartung qui se démasquait et entrait en action, appuyé sur Sommacampagna, dessinant ses attaques sur tous les points, sur Monte-Croce, sur la vallée de Staffalo en même temps que sur les hauteurs inoccupées conduisant à Custoza. En peu de temps, les grenadiers de Sardaigne, décimés par le feu à Monte-Croce, se voyaient assaillis à plusieurs reprises par l'ennemi, qu'ils repoussaient sans cesse en s'affaiblissant eux-mêmes, et la situation devenait menaçante. Brignone n'avait pas tardé à voir le danger, et, réparant l'erreur qui avait été commise, il voulut, avec les grenadiers de Lombardie laissés en réserve, s'emparer des hauteurs du Belvédère. Les grenadiers en effet prirent plusieurs fois et reperdirent ces positions. C'est là que le prince Amédée, à la tête de ses soldats, recevait une blessure à la poitrine, et peu après le général Gozzani était à son tour mis hors de combat. Il ne restait plus à la brigade de Lombardie qu'à se replier sur Custoza, dont elle s'emparait cette fois, mais qu'elle perdit encore après un combat acharné. La conséquence pour Brignone était la pénible nécessité de la retraite. Il se replia après un combat de quatre heures où il avait perdu 67 officiers, plus de 600 soldats, — et ici encore on ne touchait qu'à dix heures du matin. Brignone avait quitté le dernier Monte-Croce, où il s'était tenu

pendant toute la lutte au milieu du feu, et au moment où il se repliait il voyait déjà paraître les têtes de colonne de Cugia, que sa division, décimée et exténuée, ne pouvait plus seconder utilement, mais à qui il laissait quelques bataillons sous les ordres du colonel Boni, tenant tête à l'ennemi en couvrant la retraite.

De toutes parts donc, excepté à Villafranca, cette première entrée en action n'avait pas été heureuse et de douloureux pressentimens, on le conçoit, durent agiter le quartier-général. A dix heures et demie du matin, tout semblait perdu, si bien que le général La Marmora, ramenant le roi, qui pendant tout le combat était resté auprès de Custoza, s'occupait déjà d'aller préparer la retraite sur Goïto. Et cependant rien n'était perdu. Deux heures après, sur la ligne entière, tout semblait au contraire avoir pris une face nouvelle. Sirtori d'abord avait eu dans son revers le mérite de rester inaccessible au découragement. Réparant par son énergie les mauvaises chances de sa marche ou de sa tactique, il avait réorganisé ses troupes, s'était assis fortement sur la rive droite du Tione, dans le dessein d'arrêter l'ennemi, et, profitant d'un moment où les Autrichiens paraissaient hésiter, il avait repris une offensive hardie. En peu d'instans, il avait réussi à regagner les positions de la Pernisa, où il se défendait vigoureusement en attendant de pouvoir pousser plus loin un succès qu'il ne croyait pas au-dessus de ses efforts. Tout semblait donc rétabli sur ce point, et, si on n'avançait pas précisément, on avait reconquis le terrain perdu. A l'extrême gauche, le chef du 1er corps d'armée, le général Durando, qui avait passé la matinée à Valeggio sans rien savoir encore, était parti vers huit heures, et lui aussi, il avait appris aux défilés du Monte-Vento l'engagement, mieux encore le désastre de Cerale.

Durando avait eu la pensée prévoyante et heureuse de se faire une réserve qu'il amenait avec lui. Sans doute, en prenant un bataillon à chacune de ses divisions, il les avait affaiblies, et en choisissant principalement des *bersaglieri*, il avait composé cette réserve d'une troupe mieux faite, surtout dans ces pays boisés, pour combattre en avant que pour former une réserve. Ce n'était pas moins, dans un pareil moment, une force précieuse qui pouvait devenir un moyen de salut. Attristé par les nouvelles qui se succédaient, saisi par le spectacle des fuyards, rares d'abord, puis nombreux et effarés, qui se précipitaient, Durando s'était arrêté, faisant avancer sa réserve, recueillant les troupes de Cerale ou de Villahermosa qui se repliaient pêle-mêle, portant son artillerie sur le Monte-Vento, d'où elle pouvait dominer le pays, et se disposant à montrer à l'ennemi qu'il n'était pas au bout de sa victoire. Il ne pouvait faire rien de mieux, et son attitude eut tout au moins pour

effet de remettre un certain ordre dans l'action en suspendant quelque peu le progrès des Autrichiens. Du haut du Monte-Vento particulièrement, le colonel Bonelli soutenait contre les coteaux d'Oliosi, occupés par des batteries impériales, un combat d'artillerie qui n'était pas au désavantage des Italiens; mais une circonstance bien autrement décisive venait en aide à cette malheureuse aile gauche de l'armée.

La division Pianelli, on l'a vu, était restée sur la rive droite du Mincio en se rapprochant du fleuve, à Monzambano, d'où elle pouvait surveiller ces événemens auxquels elle ne paraissait pas destinée à prendre part. Dès le matin, au bruit du canon, Pianelli n'avait pas tardé à démêler que quelque chose de grave devait se passer sur la route de Castelnovo, et après avoir appelé une partie de ses troupes de Pozzolengo, n'ayant d'ailleurs ni ordres ni nouvelles, il était accouru d'instinct, envoyant quelques bataillons avec le colonel Pasi dans la direction du feu, et se portant lui-même sur une hauteur pour apprécier la situation. Il n'avait pas hésité alors à s'engager plus vivement et à faire venir des forces nouvelles. Cette intervention était d'autant plus opportune que les Autrichiens, s'avançant par la route de Salionze, plus rapprochée du Mincio, en même temps que par la route d'Oliosi, menaçaient déjà de couper les communications par le pont de Monzambano et de tourner toutes les positions italiennes. Heureusement Pianelli avait en peu d'instans si bien pris ses dispositions sur les hauteurs voisines de Monzambano, garnies d'artillerie, et sur la rive gauche du Mincio, que, si les Autrichiens cherchaient à gagner du terrain, ils risquaient d'être pris entre deux ou trois feux, et c'est ce qui allait effectivement arriver bientôt. Un bataillon de chasseurs autrichiens arrivant du côté de Salionze tomba dans ce guêpier, ne pouvant plus avancer ni reculer, renvoyé de l'un à l'autre, et finit par être pris tout entier. Par cette initiative aussi hardie qu'intelligente, Pianelli avait peut-être sauvé la gauche de l'armée d'un désastre; dans tous les cas, il avait brusquement arrêté la marche des Autrichiens.

Autour de Custoza même, la face des choses était redevenue plus favorable encore. Au moment où Brignone avait quitté le champ de bataille, Cugia et Govone se montraient à peine après une marche commencée à deux heures et demie du matin, et embarrassée par ces éternels bagages qu'on retrouvait partout. Ils arrivaient trop tard pour épargner à Brignone l'amertume d'une retraite forcée. Telle était cependant l'importance de ces positions un instant perdues, que le général La Marmora, rencontrant successivement Cugia et Govone, leur avait donné l'ordre de se hâter pour les reprendre, et c'est ce qu'ils avaient fait l'un et l'autre avec une

énergique résolution. Cugia avait enlevé Monte-Croce aux Autrichiens; Govone à son tour avait repris Monte-Torre. Une fois là, Govone avait laissé un peu respirer ses troupes, harassées de leur longue marche; puis, s'élançant de nouveau, il avait assailli à son sommet le village de Custoza et avait réussi à s'en emparer. Maître de ces positions, Govone s'y défendait énergiquement, et bientôt, prenant lui-même l'offensive, il poussait jusqu'aux hauteurs du Palazzo-Maffei, du Belvédère, qui restaient encore entre ses mains. De ce côté, on n'avait pas seulement regagné le terrain disputé par Brignone, on avait fait des progrès, et ce n'étaient pas les derniers.

Ainsi donc à dix heures du matin voilà une bataille perdue; entre midi et deux heures, voilà une bataille rétablie. Maintenant supposez au milieu de cette armée une supériorité de direction égale au patriotisme et à la bonne volonté; supposez un commandement placé sur quelque point central, tel que le Monte-Mamaor, entre Custoza et Valeggio, bien servi, bien informé, connaissant le terrain comme devaient le connaître des hommes qui l'avaient disputé aux Autrichiens dix-huit ans auparavant, embrassant l'ensemble d'une opération, animant tous les chefs d'un même esprit, prompt à tirer parti des circonstances : cette bataille rétablie aurait pu devenir sans doute une victoire définitive. Un esprit fait pour maîtriser ces grands hasards qui s'appellent des batailles aurait vu peut-être que dans cette situation, telle qu'elle apparaissait entre midi et deux heures, il y avait encore de singulières ressources, et que les Autrichiens eux-mêmes avaient leurs points faibles, notamment cette gauche laissée vide depuis la défaite de Pultz, — qu'en demandant simplement à Pianelli, à Durando, à Sirtori, de maintenir leurs positions, et en les soutenant au besoin, si on avait pu appeler quelque force du 2e corps, on pouvait se servir des deux divisions qui restaient inactives depuis le matin à Villafranca pour les jeter dans la direction de Sommacampagna, sur le flanc et sur la ligne de retraite des Autrichiens. Un homme fait aux grandes opérations de la guerre eût vu cela peut-être ou autre chose, et il aurait réussi à tirer parti de ce retour de fortune. Nul assurément n'eût mieux mérité une victoire que le digne La Marmora, ce loyal soldat qui l'avait préparée en faisant l'armée italienne. Malheureusement pendant toute cette journée la direction semble avoir été trop flottante, trop mobile, trop livrée à des impressions partielles. A la confiance excessive du matin succédait tout à coup une certaine défiance de soi-même; l'impulsion manquait, et c'est ainsi que cette bataille rétablie, par une sorte d'élan spontané, retombait, à partir de deux heures, sous le poids de la fatalité qui la livrait à l'imprévu.

D'un côté en effet, Sirtori, après s'être vigoureusement défendu

et avoir vainement demandé des secours qu'on ne pouvait lui envoyer, se voyait obligé de se replier de nouveau un peu en désordre, et cette fois ce n'était plus sur la rive droite du Tione, sur les hauteurs de Sainte-Lucie que s'arrêtait le mouvement de retraite. Harcelée, refoulée après avoir perdu depuis le matin 650 hommes et se battant encore, cette division n'allait plus s'arrêter qu'à Valeggio. De son côté, Durando n'était guère plus heureux au Monte-Vento, où il tenait encore à la vérité. Ce que serait devenue cette défense du Monte-Vento, il serait difficile de le dire; elle fut désorganisée par la disparition de Durando, atteint d'une blessure qui semblait légère au premier abord, et qui bientôt le mettait hors d'état de rester sur le champ de bataille. Il en résultait une inévitable confusion. Le commandant de ce qui restait de la division Cerale était un simple colonel; le corps d'armée n'avait plus de chef. Le commandement devait passer au général Pianelli, et Pianelli n'était pas là. Il tenait heureusement en respect les Autrichiens; mais, restant toujours sans ordres, ne sachant rien d'ailleurs de l'ensemble de la bataille, il finissait par se renfermer dans la défensive, tandis que les combattans de Monte-Vento, comme Sirtori, se repliaient peu à peu sur Valeggio. A ce moment, il n'y avait plus qu'un point où la bataille ressemblait encore à une victoire : c'était Custoza, où Govone ne se bornait pas à se défendre, où il avançait, on l'a vu, jusqu'aux hauteurs du Belvédère, pendant que Cugia tenait toujours à Monte-Croce, — et tant que la question n'était pas résolue sur ce point, les Autrichiens savaient bien qu'ils ne pouvaient être nullement certains de l'issue de la journée. Ils sentaient fort justement que le nœud de la bataille était à Custoza. Aussi se disposaient-ils à un retour violent et décisif. Govone les attendait de pied ferme, et le choc allait être terrible, car les Autrichiens se préparaient à assaillir les positions italiennes avec cinq colonnes composées du 7e et du 9e corps, appuyées de fortes masses, soutenues par une nombreuse artillerie distribuée sur les collines.

A trois heures, l'assaut commença. Govone, sans s'émouvoir du nombre de ses ennemis et sans les laisser arriver jusqu'à lui, entraîne ses troupes dans une attaque à la baïonnette et fait reculer les Autrichiens, qui se retirent en désordre. Cette première attaque avait complétement manqué. C'était en somme le choc victorieux de 10,000 hommes contre 20,000. Malheureusement le général Cugia, assailli de son côté, n'avait point eu le même succès. Il fut obligé d'abandonner ses positions. Govone restait donc seul contre les attaques qui ne pouvaient manquer de se renouveler. Or ici s'élève une considération bien simple : pendant que l'intrépide général disputait ainsi un terrain où se jouait évidemment le sort de la journée, que faisaient les deux divisions Bixio et prince Hum-

bert, qui étaient à Villafranca? Elles ne faisaient rien, elles n'avaient pas tiré un coup de fusil depuis le matin. Si on craignait un retour possible de la cavalerie autrichienne, une division eût assurément suffi avec la cavalerie du général de Sonnaz, qu'on avait sous la main. Dans vingt minutes de galop, le commandant du 3ᵉ corps, le général della Rocca, aurait pu aller s'assurer de ce qui se passait à Custoza, de ce que devenait une de ses divisions qui lui demandait du secours; il n'y alla point, il n'envoya pas le secours. Govone espérait encore, lorsqu'à quatre heures l'assaut autrichien recommençait plus furieux. Pendant plus d'une heure, il se défendit de position en position avec le plus intrépide acharnement; mais à la fin ses munitions étaient épuisées, il avait quatre pièces d'artillerie démontées, ses soldats étaient exténués de faim, de chaleur et de fatigue. Il avait perdu 1,326 hommes; deux des officiers de son état-major avaient été tués, et tous les autres étaient blessés; lui-même, il avait été atteint.

Que pouvait-il faire de plus? Il avait tenu obstinément jusqu'à cinq heures et demie. Ce ne fut qu'alors qu'il se décidait à se replier, ne cédant toutefois le terrain que pied à pied, suspendant par instans sa marche pour faire face à l'ennemi. A cette heure-là, Sirtori, après s'être arrêté un moment à Valeggio, en était déjà parti et avait fait passer au-delà du Mincio toutes les troupes réunies sur ce point, sans se rendre tout à fait compte de la gravité d'une résolution qui pouvait compromettre singulièrement le reste de l'armée. La perte de Custoza, c'était la perte définitive de la bataille. Un succès sur un autre point n'eût rien décidé; le maintien victorieux de Govone sur les hauteurs de Custoza eût neutralisé tous les autres avantages des Autrichiens. Dès que Govone succombait sous le nombre, — il n'y avait plus que lui qui combattît encore, — c'était le signal d'une retraite générale, que Bixio eut la mission de couvrir. C'est alors que pour la première fois de la journée reparut la cavalerie de Pultz, essayant de harceler les divisions italiennes dans leur mouvement vers le Mincio; mais Bixio la reçut comme il l'avait reçue le matin, et à une vaine sommation de se rendre qu'on eut la fantaisie de lui adresser il répondit d'une si fière façon qu'on n'eut pas envie de recommencer, ni même de pousser plus loin la poursuite. On le laissa se retirer, ce qu'il fit après un combat d'arrière-garde, tranquillement, en ordonnant à ses soldats de jouer des fanfares. La retraite ne fut point autrement troublée et se prolongea jusque fort avant dans la nuit.

C'était une défaite sans nul doute. Telle est la fortune des batailles : quelques jours plus tard, à Sadowa, les Prussiens étaient battus vers deux heures, lorsque l'arrivée de l'armée du prince

royal venait tout changer. — Le 24 juin à la même heure, Govone se tenait victorieux sur les hauteurs de Custoza, l'immobilité de della Rocca laissait périr la victoire. Un retard dans l'arrivée du prince royal eût fait peut-être de la Prusse la vaincue de Sadowa; une inspiration heureuse sur le Mincio pouvait faire de l'Autriche la vaincue de Custoza. C'est l'Italie au contraire qui succombait. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, cette journée, qui était une défaite et encore plus un malheur qu'une défaite, montrait qu'une armée italienne existait. Elle s'était comportée, cette armée, de façon à inspirer à l'archiduc Albert lui-même ce mot de bon goût : « On ne peut refuser à l'ennemi ce témoignage, qu'il s'est battu avec obstination et avec bravoure. Ses premières attaques surtout étaient impétueuses, et ses officiers donnaient le bon exemple à leurs soldats.»

En réalité, il n'y avait eu que trois divisions du 1er corps et deux divisions du 3e corps qui avaient été sérieusement et fortement engagées, seules elles s'étaient battues pendant douze heures. La division Pianelli, si heureuse et si décisive que fût l'inspiration de son chef, n'avait eu qu'un rôle relativement épisodique, et n'était pas entrée à fond dans la lutte. Les deux divisions du prince Humbert et de Bixio, les premières au feu dès le matin, n'avaient eu à soutenir qu'un combat brillant, mais court, qui ne s'était plus renouvelé de la journée. Le 2e corps tout entier était resté en dehors de l'action, et n'avait pas eu un seul homme au combat. C'était donc, tout compte fait, une force de 50 à 60,000 hommes au plus qui avait tenu tête pendant toute la journée aux 5e, 7e et 9e corps de l'armée autrichienne, successivement engagés et devant s'élever avec la division Rupprecht à près de 80,000 hommes. Govone seul eut un instant sur les bras, à la fin de la journée, 40,000 hommes, accumulés pour enlever Custoza. Autre fait : les Italiens avaient eu en officiers ou en soldats un peu plus de 700 morts et près de 3,200 blessés; les Autrichiens avaient près de 1,200 morts et plus de 3,500 blessés. Il y avait, il est vrai, du côté italien un plus grand nombre de prisonniers et d'absens. La perte au feu ne restait pas moins à peu près égale et même un peu à l'avantage de l'armée italienne. Enfin un dernier fait qui ne laisse pas d'être curieux et significatif : le soir du 24, les Italiens étaient sans doute vaincus et avaient échoué dans leur tentative; à cinq heures et demie, Govone quittait Custoza, et vers la même heure il n'y avait plus autour de Valeggio qu'une défense désorganisée, qui cessait même par la retraite qu'ordonnait dangereusement Sirtori en la couvrant d'ailleurs de sa personne. Cependant les Autrichiens n'occupaient définitivement Custoza qu'à sept heures, et ils n'allaient pas même jusqu'à Valeggio, si bien qu'un régiment de Govone y passa la nuit et ne se

retira au-delà du Mincio que le lendemain matin. C'était donc la preuve que les Autrichiens se trouvaient ou singulièrement exténués eux-mêmes par cette longue lutte, ou étrangement incertains sur le degré de résistance que les Italiens pouvaient opposer encore.

C'est le plus puissant maître de la guerre, Napoléon, qui a dit, si je ne me trompe, que souvent le soir d'une bataille il n'y a pas une grande différence entre les vainqueurs et les vaincus, et que tout tient un peu à l'idée qu'on se fait de part et d'autre, ce qui ne signifie qu'une chose : c'est qu'une victoire est presque toujours dans l'effet moral bien plus que dans les résultats immédiatement sensibles. Rien ne le prouve mieux que Custoza. Au premier aspect, rien certes ne semblait perdu, puisque l'armée du Mincio comptait encore plus de 100,000 hommes qu'on pouvait ramener au combat, un corps entier qui restait intact, des divisions qui avaient à peine vu le feu, d'autres divisions, qui, en ayant été fortement éprouvées, ne se laissaient pas atteindre dans leur esprit. Par malheur l'impression au camp italien dépassait évidemment la réalité. La déception du soir se proportionnait à la confiance du matin. On tombait un peu du haut d'un rêve, et jusqu'en cette mauvaise fortune, surtout en cette mauvaise fortune, les détails obscurcissaient encore, je le crains, le sentiment simple et supérieur des choses. En un mot, un accident de guerre qui pouvait être réparé devenait presque un désastre qui, d'un seul coup, suspendait l'élan de Cialdini sur le Pô, en même temps qu'il rejetait l'armée du Mincio au-delà de l'Oglio, où elle allait se réorganiser. Toujours l'impression! Et c'est ainsi que cette bataille de Custoza, perdue, regagnée, reperdue, dans tous les cas honorable, restait comme le résumé brillant et douloureux de cette campagne d'un jour, dont le nœud allait être tranché par d'autres avant même que l'armée italienne eût le temps de rentrer en action, — et cette fois dans des conditions bien différentes, où la diplomatie avait autant de part que la guerre. Heureusement dans cette phase nouvelle, où elle a porté, je le sais bien, l'amertume d'une déception cuisante, l'Italie avait pour elle plus que la gloire militaire, qui est sujette aux éclipses, plus que le courage d'une armée vaillante, qui peut avoir ses jours de malheur; elle avait le droit, la puissance vivace de son instinct national, sans compter cette force des choses dont je parlais, qui l'a si souvent servie, et qui une fois encore allait faire sortir d'une défaite, comme elle aurait fait sortir d'une victoire, l'affranchissement de Venise, le couronnement de son indépendance.

CHARLES DE MAZADE.

ÉTUDES

SUR

LES TRAVAUX PUBLICS

LES AQUEDUCS ET LES EAUX PUBLIQUES.

Après l'air que nous respirons, il n'est rien qui, plus que l'eau, soit indispensable à l'existence et qui exerce plus d'influence sur la santé. L'eau n'est pas seulement le principe essentiel de nos boissons, c'est aussi le grand purificateur de toutes les souillures dont nous avons essayé dans une étude précédente de mettre en lumière les pernicieux effets (1). Un air pur et une eau saine sont les deux conditions premières d'une habitation salubre, et si l'intérieur des grandes villes nous fait voir parfois les tristes conséquences d'une atmosphère viciée, on y découvre aussi le spectacle attristant de misères et de saletés répugnantes que des ablutions abondantes feraient disparaître. Il n'est pas un être qui puisse vivre sans eau, pas un hameau qui puisse en être privé; pour l'industrie, c'est un agent universel qui produit et condense la vapeur, qui dissout, nettoie, conserve ou altère tour à tour les matières premières; aussi les usines en consomment-elles d'énormes quantités. Il n'est donc pas surprenant que les villes aient été fondées de préférence sur le bord des rivières, et que le souci de tout pro-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

priétaire qui se fait bâtir une maison soit de découvrir une source ou de creuser un puits sur son domaine. On dirait au premier abord que l'eau est un bien répandu à profusion sur la croûte terrestre, et que chacun est libre de s'approvisionner aux inépuisables réservoirs que la nature a ménagés. Par malheur il n'en est pas ainsi : les rivières, souillées par les détritus de la vie animale et des fabriques, ne fournissent trop souvent qu'un liquide malsain; les sources, chargées de sels terreux et minéraux, sont quelquefois impropres à la boisson et aux usages domestiques; ailleurs il n'y a ni sources ni rivières. De là est née une science qui a pour but de découvrir les eaux de bonne qualité qui se cachent dans le sein de la terre et de les amener à portée des consommateurs par des canaux artificiels, science déjà vieille, puisque les Romains ont laissé des preuves magnifiques du soin qu'ils apportaient aux ouvrages hydrauliques, récente toutefois à d'autres égards, car le microscope et les minutieuses analyses de la chimie moderne sont seuls capables de nous éclairer sur la valeur relative des eaux d'origine diverse qui coulent à la surface du globe.

I.

Si l'on veut apprécier les vertus et les défauts dont l'eau peut être douée, il faut suivre par la pensée les pérégrinations qu'elle accomplit soit à l'état liquide, soit à l'état gazeux, et examiner les causes multiples qui en altèrent la pureté naturelle. Les vapeurs aqueuses qui s'élèvent dans l'atmosphère au-dessus des mers, des rivières et des étangs sont, comme on sait, de l'eau distillée, c'est-à-dire un composé à proportions invariables de deux corps simples, oxygène et hydrogène. Ces vapeurs sont toujours d'une pureté parfaite, qu'elles émanent d'un marais fangeux, d'un océan saumâtre ou d'un clair ruisseau. Réunies et déjà presque condensées, elles forment les nuages qui planent au-dessus de nos têtes. Un dernier degré de condensation les précipite sur le sol, où elles arrivent en gouttes encore vierges, sauf l'addition d'une notable quantité d'air dissous et de parties infinitésimales d'ammoniaque et d'acide carbonique empruntées aux couches aériennes que traverse la pluie. Si l'on s'avisait de mettre les nuages en bouteilles ou que l'on recueillît simplement l'eau de pluie avant qu'elle n'ait touché la terre, on aurait une boisson potable, mais qui paraîtrait un peu fade, parce qu'elle manquerait des élémens minéraux qui donnent la sapidité au liquide que nous avons coutume de boire.

On sait que l'eau de pluie, à moins d'averse extraordinaire, ne

séjourne que peu de temps à l'endroit où elle est tombée. Une partie s'évapore immédiatement et regagne l'atmosphère, une autre partie s'écoule en minces filets ou en torrens qui ravinent les sols en pente jusqu'au lit de la rivière la plus proche, le reste enfin pénètre sous terre, s'infiltre à travers les couches sablonneuses, glisse sur les rochers, s'introduit par les fissures des couches imperméables, chemine obliquement avec une lenteur excessive, en descendant toujours, et finit par venir sourdre à ciel ouvert dès que la configuration géologique de la contrée le permet. La proportion entre la quantité d'eau tombée du ciel et celle qui s'insinue à l'intérieur du globe dépend, on le comprend sans peine, de la nature même de la surface; les sables retiennent presque tout ce qu'ils reçoivent, les rochers ne gardent presque rien. Toutefois on peut évaluer en moyenne la quantité d'eau absorbée par le sol au tiers de celle qu'il a reçue sous forme de pluie. C'est du moins le chiffre admis pour les terrains les plus communs aux environs de Paris, si bien que, lorsqu'il tombe 60 centimètres de pluie par an, on calcule avec assez de vraisemblance qu'il y en a 20 centimètres qui imbibent les couches profondes, ou, si l'on aime mieux, que chaque hectare superficiel cache une masse d'eau souterraine de 2,000 mètres cubes.

Avant de suivre plus loin le cours invisible de cette eau tombée du ciel, rappelons en peu de mots la disposition géologique des régions inférieures où elle va pénétrer. Personne n'ignore que la croûte solide du globe se compose d'assises superposées dans un ordre régulier et pour ainsi dire emboîtées les unes dans les autres. Dans le creux des vallées se trouvent les couches les plus modernes, qui sont aussi les plus propres à la culture; au-dessous s'étendent des bancs d'argile, de craie, de sables ou de grès que les océans des siècles passés ont déposés par étages successifs aux diverses époques de la vie de notre planète; puis au-dessous encore gisent dans leur immobilité primitive les roches granitiques, que l'on dit être le noyau de la terre. Les terrains d'alluvion, plissés, déformés, inclinés en divers sens par les convulsions qui ont déprimé l'écorce terrestre, se relèvent sur le flanc des coteaux, mais n'en atteignent pas tous le sommet, en sorte qu'on les voit affleurer à différentes hauteurs. Les uns sont perméables à l'eau, comme les sables siliceux, qui la laissent filtrer par tous les interstices et ressemblent à des éponges, ou comme les bancs de craie, qui sont brisés par mille fendillemens. D'autres sont imperméables, tels que les argiles et les grès. Les eaux se réunissent au bas des couches perméables, et jaillissent en sources lorsqu'elles arrivent à un endroit où le terrain manque devant elles. Les anciens avaient

imaginé les théories les plus bizarres pour rendre compte de l'existence des sources; ils allaient jusqu'à prétendre qu'elles étaient engendrées par la mer au moyen de conduits souterrains, tandis qu'elles n'ont en réalité d'autre origine que la pluie, les brouillards, la rosée et la neige. Grâce à cette explication simple et ingénieuse, on a pu affirmer qu'il existe au fond de chaque vallon une source apparente ou secrète, et des hydroscopes exercés ont su deviner au seul aspect du sol les ruisseaux cachés au-dessous de la surface. L'expérience et l'observation ont ainsi remplacé, pour la découverte de ces trésors d'eau limpide, la baguette de coudrier et les autres moyens chimériques auxquels on avait jadis recours. La recherche des sources est maintenant une science que plusieurs personnes exercent avec une sûreté d'appréciation remarquable (1).

Les eaux ne peuvent ainsi circuler sous terre sans emprunter quelque chose au terrain qu'elles traversent. Tantôt elles se chargent de matières minérales ou sulfureuses et acquièrent des propriétés médicinales; le plus souvent elles ne dissolvent que des sels terreux, des carbonates et des sulfates de chaux ou de magnésie qui ne leur donnent ni couleur ni odeur, et leur communiquent seulement une légère sapidité; parfois elles deviennent tout à fait salées; les plus pures émergent des terrains primitifs. Lorsque les eaux sortent de terre avec un excès de sels en dissolution, elles en abandonnent bien vite une partie, et l'on dit alors qu'elles sont incrustantes, parce qu'elles recouvrent d'une couche calcaire les objets que l'on y plonge. Dans ce cas, elles conviennent peu à la boisson et moins encore à la consommation industrielle. Tandis qu'elles courent à ciel ouvert, les eaux acquièrent de nouvelles qualités et aussi de nouveaux défauts. Elles abandonnent, ainsi qu'il vient d'être dit, une portion des sels qu'elles tenaient en dissolution; mais elles se chargent de boue et de limon lorsque le volume de la rivière est grossi par accident, elles prennent un goût désagréable si elles traversent des marais tourbeux, elles s'altèrent quelque peu au contact des végétaux qui vivent et périssent sur la rive et des détritus qui tombent à la surface, elles se corrompent par les débris organiques qu'y rejettent les hommes et les animaux. Cette dernière cause d'impureté, qui n'a qu'une faible importance dans les campagnes, devient au contraire très redoutable en aval des villes et des centres industriels.

Depuis les eaux vives et claires qui sortent du pied des glaciers ou jaillissent entre les roches des terrains primitifs jusqu'aux eaux

(1) On lira avec intérêt l'*Art de découvrir les sources*, où l'abbé Paramelle a expliqué avec une lucidité parfaite les principes de la prétendue divination dont on l'avait gratifié.

épaisses et bourbeuses que certaines rivières déversent dans l'océan, il y a bien des degrés intermédiaires. Quelles sont celles qui conviennent le mieux aux besoins de la vie, à la boisson, aux usages domestiques et industriels, à l'arrosage des prairies et des jardins, au nettoiement des villes? Les médecins s'accordent à dire que les qualités essentielles d'une eau potable sont d'être limpide, sans odeur, d'une saveur franche et agréable, d'être tempérée en hiver et fraîche en été. Hippocrate a dit jadis : *Optimæ sunt quæ et hieme calidæ sunt, æstate vero frigidæ.* Les carbonates en dissolution paraissent exercer une influence favorable à la digestion, non moins que l'air et l'acide carbonique à l'état gazeux. L'eau distillée, qui est au point de vue chimique la plus pure de toutes les boissons, semble fade au palais et pesante à l'estomac, parce qu'elle est privée de matières étrangères et recèle à peine des traces d'air atmosphérique. Les marins s'en procurent souvent, soit au moyen d'appareils distillatoires, soit dans les mers polaires par la fusion de la glace; mais ils ont soin de ne la boire qu'après l'avoir agitée à l'air. S'il y a au contraire un excès de substances dissoutes, l'eau est encore indigeste; on appelle eaux séléniteuses, eaux dures, eaux crues, celles qui présentent ce dernier inconvénient. Par une prévoyance providentielle qui est une des innombrables harmonies de la nature, les sources qui s'offrent le plus souvent à l'homme sont exemptes de ces défauts. On doit donc éviter d'employer à la préparation des alimens les eaux de pluie ou de neige fondue, qui sont trop pures, de même que les eaux incrustantes, qui ne le sont pas assez; on ne redoutera pas moins les eaux stagnantes, qui sont trop fréquemment croupies. L'eau des rivières, lorsqu'elle coule sur un fond rocailleux ou sur un lit de sable, convient mieux, si l'on a soin de ne pas la puiser aux endroits où elle est altérée par le voisinage des villes, et si l'on est à même de la tiédir en hiver, de la rafraîchir en été, de la clarifier lorsqu'elle est trouble. Les puits donnent une boisson salubre et agréable, s'ils sont préservés de toute infiltration malsaine, ce qui est plus rare qu'on ne le pense. En définitive, ce sont les sources qui sont au premier rang. Les préférences générales s'étaient prononcées en ce sens bien avant que les savans aient eu l'idée d'analyser les qualités des eaux.

Il importe peu que les eaux destinées à l'industrie et aux besoins de l'économie domestique soient douées, hiver comme été, d'une température uniforme; mais il est indispensable qu'elles soient propres, ce qui veut dire débarrassées du limon et des substances organiques putrescibles, et qu'elles ne contiennent en dissolution qu'une faible dose de sels terreux. Ce dernier point est

surtout d'une importance extrême pour le blanchissage, car les sels calcaires et magnésiens absorbent en pure perte une notable quantité de savon. On s'est amusé à calculer, d'après des évaluations qui ne manquent pas d'exactitude, que les habitans de Londres économiseraient du savon pour une somme de 400,000 livres sterling par an, s'il leur était fourni de l'eau douce en place de l'eau séléniteuse que distribuent les fontaines de cette capitale. Quant aux liquides destinés aux services publics, à l'arrosement des rues et des plantations, au lavage des égouts et des abattoirs, il est clair que la composition chimique n'est plus en cause, et qu'il suffit qu'ils ne dégagent aucun gaz malfaisant; toutefois, s'ils sont distribués dans une grande ville par des tuyaux souterrains, il faut encore qu'ils ne soient pas incrustans, car les dépôts qu'ils laisseraient sur les parois des conduites en rétréciraient bientôt l'ouverture. On évitera aussi d'amener dans les rues d'une ville les eaux trop chargées de sédimens et de boue que fournissent les rivières où les crues sont fréquentes; tout au contraire il faudra préférer cette nature de liquide, s'il s'agit d'irriguer des terres trop sèches et d'en colmater la surface par un dépôt artificiel de limon.

Nous sommes renseignés sur la nature des eaux qu'il convient de rechercher pour les diverses applications que l'on en veut faire; mais comment reconnaître, à moins d'être un chimiste expérimenté, les vices occultes d'une source, d'une rivière ou d'un puits? En réalité, il est assez facile d'arriver à ce résultat avec une exactitude suffisante, quand même on ne posséderait que des notions scientifiques très élémentaires. Les substances étrangères qui influent sur la qualité de l'eau sont organiques ou inorganiques. Dans la première catégorie se rangent tous les résidus de plantes et d'animaux que la mort décompose; dans la seconde figurent les sulfates et carbonates de chaux ou de magnésie et d'autres sels empruntés au sol que les eaux ont baigné. L'odorat et la vue donneront d'abord des indications utiles; si le liquide est louche ou coloré, s'il décèle une odeur quelconque, il sera prudent de le tenir pour suspect. La transparence et la saveur de l'eau pure sont si connues, que le plus ignorant ne risque guère de s'y méprendre. Toutefois une expérience plus délicate ne sera pas superflue. Prenons une goutte de l'eau soumise à l'épreuve, et plaçons-la sur le porte-objet d'un microscope. Personne n'ignore que l'on y verra, si limpide qu'elle soit à l'œil nu, des myriades d'êtres infiniment petits qui se meuvent avec une vivacité prodigieuse. L'eau distillée même n'en est pas exempte, pour peu qu'elle ait été exposée à l'air; mais le nombre, la nature, la forme de ces embryons dévoileront le poison caché, surtout si l'on a soin de soumettre au même essai, pour en

faire la comparaison, une eau évidemment contaminée, comme le serait celle qui s'écoule dans les ruisseaux des rues. Il est une méthode plus simple encore et non moins certaine. Qu'on laisse de l'eau dans un vase clos pendant vingt ou trente jours, et si elle n'a perdu ni sa limpidité ni sa saveur primitive, elle sera réputée sans crainte de bonne qualité. On ne saurait trop recommander cette expérience, qui semble banale à force de simplicité, car la présence dans les boissons de matières organiques en décomposition exerce un effet funeste sur la salubrité. Il n'est guère permis de douter que l'altération des eaux potables par des débris d'êtres vivans joue un rôle capital dans la production et le développement des épidémies qui déciment la population des grandes villes.

Voilà pour les substances organisées, dont l'influence est sans contredit prépondérante. Cependant il est nécessaire de compléter cette analyse sommaire par la recherche des matières inorganiques, surtout du gypse ou sulfate de chaux, sel nuisible, bien qu'il n'ait aucune propriété toxique. Le gypse s'appelait sélénite dans l'ancienne nomenclature chimique, d'où vint le nom de séléniteuses donné aux eaux qui en sont chargées. Dans la pratique de tous les jours, ce défaut se reconnaît à ce que les eaux qui en sont affectées dissolvent mal le savon et sont impropres à la cuisson des légumes, qui s'y durcissent au lieu de s'y ramollir. On leur reproche aussi, et l'on paraît en avoir de sérieux motifs, de détruire les dents. Lorsque ce caractère est bien tranché, il ne convient donc de les employer ni pour la préparation des alimens ni pour les besoins domestiques. Il est heureux que l'on puisse apprécier la qualité de telles eaux au moyen d'un appareil très simple, l'*hydrotimètre*, invention récente de MM. Boutron et Boudet, qui a rendu d'immenses services dans toutes les études hydrologiques entreprises depuis quelques années. Peu de mots suffiront pour indiquer en quoi consiste cet utile instrument. Si l'on dissout dans l'eau pure une légère quantité de savon et qu'on agite cette eau, elle absorbe des globules d'air, les emprisonne et forme ce qu'on appelle de la mousse. Il ne faut qu'un décigramme de savon par litre d'eau distillée pour que ce phénomène se produise; mais lorsque l'eau contient un sel de chaux ou de magnésie, le savon, s'unissant à ce sel, donne naissance à un produit insoluble qui se manifeste sous forme de flocons ou de grumeaux. Il se dépose au fond du vase après quelques instans de repos ce que les chimistes appellent un précipité caillebotté, et c'est seulement lorsque tous les sels terreux ont été décomposés par le savon qu'une nouvelle dose de celui-ci communique à l'eau la propriété de devenir mousseuse. Ce qu'il a fallu mettre de savon avant d'en arriver là donne la mesure des sels ter-

reux qui se trouvaient dans le liquide et que l'on en a éliminés. MM. Boutron et Boudet ont basé sur cette réaction curieuse une méthode élémentaire pour apprécier la valeur de l'eau, méthode d'une rigueur scientifique irréprochable, et néanmoins facile à comprendre et à pratiquer par des hommes qui n'ont pas l'habitude des opérations chimiques.

L'hydrotimètre est pour les sources et les rivières ce que l'alcoomètre est pour les spiritueux; le premier exprime en degrés de convention le mérite d'une eau, comme le second donne la valeur marchande d'un alcool. Quoique cet instrument ne soit connu que depuis peu d'années, on s'en est servi déjà pour éprouver d'innombrables échantillons d'eau puisés dans toutes les contrées de l'univers. Une source qui jaillit près de Cannes et qui porte le nom significatif de fontaine des Lessives a été trouvée presque aussi pure que l'eau distillée; elle ne marque que 1° hydrotimétrique. Au contraire l'eau de la fontaine Maubuée, à Paris, dont le nom n'est pas moins expressif, atteint 76°. En général toutes les sources des environs de Paris, issues d'un terrain gypseux, sont au nombre des plus mauvaises que l'on ait expérimentées. La Loire ne titre que 6°, tandis que la Seine varie de 15° à 23°. La Garonne à Bordeaux se tient à 11°; le Rhône et la Saône ne valent pas mieux que la Seine, et la Marne lui est inférieure en qualité. Le Tibre est pire encore, car il est coté à 29°. Les anciens Romains avaient donc d'excellens motifs d'en répudier les eaux, à part même la couleur jaunâtre et l'aspect trouble qu'elles présentent; mais les eaux abondantes qui arrivent encore à Rome par des aqueducs ne leur sont guère préférables. L'hydrotimètre, manié par d'habiles observateurs, s'est montré du reste un instrument si délicat, que l'on a pu constater entre les quais de Paris une différence appréciable, suivant que l'eau était puisée près de la rive droite ou près de la rive gauche. Il a révélé que les eaux de la Marne se mêlent à celles de la Seine avec une lenteur extrême, car l'influence prépondérante et la qualité inférieure des flots de cet affluent sont encore sensibles sur le côté droit du fleuve à plusieurs kilomètres au-dessous du point où les deux lits se confondent. Grâce à l'ingénieuse méthode de MM. Boutron et Boudet, des savans poursuivent depuis plusieurs années sans embarras ni difficultés une immense enquête qui révélera sous un jour nouveau les ressources en eaux potables de notre pays, et donnera peut-être l'explication de certaines anomalies sanitaires que les hygiénistes n'avaient pas su deviner. On s'occupe avec persévérance de dresser des statistiques agricoles ou industrielles; des investigations de même nature appliquées à l'eau, au liquide universel et indispensable sans lequel

nous ne pouvons vivre, présentent un intérêt incontestable. La qualité des eaux répandues à la surface du globe avait été de tout temps l'objet des préoccupations publiques; le vulgaire leur attribuait, par d'invincibles préjugés que la science a souvent reconnus justes, une influence prépondérante sur l'état de santé ou de maladie des populations. Il est heureux qu'on puisse enfin en connaître la composition par des méthodes simples et efficaces, bon moyen de prévenir des dangers ou de calmer des inquiétudes en temps d'épidémie (1). Toutefois on aurait tort de mettre trop de confiance en une seule épreuve. Après avoir constaté qu'une eau est suffisamment exempte de matières organiques parce qu'elle est de conservation facile, après avoir déterminé le titrage hydrotimétrique qui indique ce qu'elle contient de sels terreux, il serait prématuré de porter un jugement définitif sur ce qu'elle vaut en tant que boisson. Ce ne sont que des présomptions. Le mode d'action sur l'économie animale des liquides ingérés est soumis à des lois encore mystérieuses; on en trouve une preuve certaine dans la variété d'effets que produisent les sources minérales, bien que l'analyse chimique n'y découvre souvent aucun caractère spécial. Aussi un savant hygiéniste, M. Michel Lévy, a pu dire avec une exacte vérité que le complément de l'exploration des eaux est dans l'observation des personnes et même des animaux qui en font usage.

Cependant, puisque les analyses chimiques sont encore le guide le plus sûr lorsqu'il s'agit de choisir des eaux pour la consommation d'une ville ou d'un village, on s'est demandé quel est le degré de l'hydrotimètre auquel il convient de s'en tenir, quelle est la proportion de sels dissous qui est favorable à la santé, quelle est la limite qu'on ne pourrait dépasser sans fournir au blanchissage et aux industries diverses des liquides impropres à leurs besoins. Au-dessus de 18°, les eaux incrustent les tuyaux de conduite; elles tapissent l'intérieur des chaudières à vapeur d'une croûte de dépôts calcaires qui est une cause fréquente d'explosions; elles cessent d'être agréables au goût, et deviennent dures, malsaines, in-

(1) Pendant le choléra de 1854, une paroisse de Londres qui n'avait enregistré que vingt cas de maladie jusqu'au 30 août en compta plus de six cents pendant les cinq jours suivans. Au milieu de la désolation que causait cette mortalité, un médecin s'avisa d'accuser les eaux d'un puits public que l'autorité fit interdire; l'épidémie se calma subitement. Dans une enquête postérieure, il fut constaté que ce puits communiquait avec une fosse d'aisances, et que toutes les personnes qui avaient bu de ces eaux avaient été atteintes du choléra. Ne se dira-t-on pas que le fait a dû se produire en bien d'autres localités? Choisir pour l'alimentation d'une ville des eaux de sources recueillies au milieu des champs, les amener dans un canal souterrain à l'abri des atteintes des hommes et des animaux, c'est prévenir de tels accidens autant que la sagesse humaine en est capable.

digestes. On s'est donc dit que des eaux de source ou de rivière ne sauraient convenir à l'approvisionnement d'une ville, si elles marquent plus de 18° à l'hydrotimètre. Elles seront encore rejetées, si elles ne sont pas susceptibles d'être conservées longtemps en vase clos, ou bien si la population qui en fait usage est affectée de l'une de ces endémies inexplicables attribuées depuis longtemps, non sans motifs, à des eaux impures (1).

Pour épuiser la série des questions théoriques que soulève l'approvisionnement des villes en eaux pures, il reste à examiner quelle quantité chaque habitant doit en avoir à sa disposition. Le chiffre en est assez variable. Il dépend du climat, des habitudes, de mille autres conditions locales auxquelles une solution générale ne s'applique qu'avec peine. S'il ne s'agissait que de la boisson des hommes et des animaux domestiques, il suffirait à coup sûr que chacun en reçût quelques litres. Ce que réclament les ablutions et le blanchissage s'estime moins facilement. L'arrosage public et la consommation industrielle échappent de même à toute supputation exacte. Toutefois il est un fait incontestable, c'est que les besoins du public s'étendent ou s'amoindrissent suivant les saisons; l'été, qui fait baisser le niveau des sources et des rivières, est par malheur le moment où les besoins augmentent. Il est bien reconnu aussi que les soins de propreté sont en progrès, ce qui est un signe d'amélioration sociale, et que des classes nombreuses d'habitans réclament des quantités d'eau bien supérieures à celles qui leur suffisaient jadis. Enfin la population des grandes villes ne s'accroît-elle pas d'une façon incessante? Qu'on s'étonne si les cités qui paraissaient, il y a vingt ans, bien pourvues se préoccupent d'augmenter leurs distributions d'eau! Pour le moment, il semble que 150 litres par jour et par tête soient une ration convenable. Ce n'est toutefois qu'un chiffre restreint, au-dessous duquel il serait imprudent de descendre. Les villes qui passent pour bien pourvues ont adopté un coefficient deux ou trois fois plus considérable. Avant toutes, il convient de citer Rome, où l'eau qui s'écoule journellement par des conduites artificielles correspond à un mètre cube par habitant; il n'y reste cependant que des débris des anciens aqueducs, types admirables que nos édiles modernes n'ont imités que de loin, même quand ils ont eu la licence de donner une

(1) Quand les eaux les plus voisines d'une ville et qu'il serait le plus facile de distribuer à peu de frais dans les rues ne satisfont pas aux conditions multiples qui viennent d'être énumérées, on s'est demandé s'il ne serait pas possible de les clarifier par le filtrage, lorsqu'elles sont impures, ou de les ramener hiver comme été, lorsqu'elles sont glacées ou tièdes, à la température voulue. Toutes les tentatives de ce genre ont échoué lorsqu'on en a fait l'essai sur une grande échelle.

immense impulsion aux travaux publics. Ainsi la vieille capitale du monde est, en ce qui concerne les distributions d'eau, comme sous beaucoup d'autres rapports, le premier modèle à étudier.

II.

Du moment que les habitans d'une ville, ne se contentant plus des eaux de puits ou de rivière qu'ils ont sous la main, prennent la résolution d'y amener celles de sources ou de ruisseaux éloignés, il faut ouvrir un canal factice à ces eaux nouvelles; c'est ce que l'on désigne sous le nom d'aqueduc. Tantôt c'est une simple rigole, à ciel ouvert ou abritée d'une voûte, que l'on trace à la surface du so avec une pente ménagée de telle sorte que le liquide s'écoule en vertu de la pesanteur. La science de l'hydraulique, la plus subtile partie de l'art de l'ingénieur, enseigne quelles doivent être en chaque cas les dimensions du canal, suivant le volume d'eau qu'on lui veut faire débiter. Tantôt une montagne barre le passage, on la traverse en souterrain, tantôt c'est une vallée qu'il faut franchir. Lorsqu'ils se trouvaient en présence de cette difficulté, les Romains savaient faire usage du siphon, c'est-à-dire d'un épais tuyau recourbé dont les branches rampent sur les flancs du vallon. L'eau descend par son poids dans la branche d'amont et reprend presque son niveau primitif dans la branche d'aval. Toutefois, si les ingénieurs de l'empire romain connurent cet expédient, — on en retrouve des traces aux environs de Lyon, — ils préférèrent presque toujours maintenir leurs aqueducs à hauteur sur des arcades en maçonnerie. Les ouvrages de ce genre, dont les restes subsistent en toutes les contrées qu'occupèrent les maîtres du monde ancien, méritent d'être comptés au nombre des plus beaux et des plus utiles travaux par lesquels ils signalaient leur domination. L'Espagne conserve les aqueducs de Tarragone et de Ségovie. Les aqueducs d'Agrigente et de Catane en Sicile, ceux d'Arcueil et de Metz ainsi que le pont du Gard en France, sont des témoins durables de l'ampleur qui caractérisait à cette époque les œuvres d'utilité publique. L'Afrique française en contient de nombreux vestiges; mais ils n'ont plus d'intérêt que pour les archéologues, tant ils sont délabrés : des arcades isolées qui se maintiennent en équilibre après avoir subi l'effet rongeur du temps et résisté aux entreprises destructives des barbares nous disent combien ces constructions étaient hardies et solides (1). Il y

(1) De la permanence des édifices romains, on a voulu tirer un argument en faveur des procédés de construction que les anciens employaient. Nous ne savons pas, a-t-on souvent dit, préparer des mortiers aussi durables et aussi résistans que les leurs, asseoir aussi bien qu'eux nos édifices et donner aux matériaux qui les composent la

avait sans contredit dans cette façon grandiose d'aborder et de vaincre les obstacles une preuve de puissance et un sentiment de la beauté architecturale qui nous frappent encore très vivement. Nos œuvres modernes, moins apparentes, plus modestes et plus économiques, se contentent d'être conçues sur un plan plus rationnel.

Les habitans de la ville éternelle ne consommèrent durant quatre siècles que les eaux du Tibre, jaunes en la saison des pluies, tièdes en été, et celles de quelques sources ou citernes qui se trouvaient dans l'enceinte de la cité. En l'année 441 de la fondation de Rome, le censeur Appius Claudius conçut et exécuta le projet de réunir les sources éparses sur la montagne de Frascati, à sept ou huit milles de distance, et de les conduire en ville par un aqueduc. Peu de temps après, un second canal, construit avec les dépouilles du roi Pyrrhus, amena dans les hauts quartiers de Rome les eaux de l'Anio; mais celles-ci, troubles comme toutes les eaux de rivière, durent être réservées pour l'arrosage des jardins. D'autres dérivations furent établies plus tard à mesure que la population croissait en nombre et en besoins. Auguste fit venir les eaux du lac Alsietina afin d'alimenter la naumachie qu'il venait de créer. En résumé, il existait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne neuf aqueducs qui tous ensemble amenaient chaque jour 1,500 mille mètres cubes d'eau sur les sept collines, soit à peu près autant que la Marne en verse dans la Seine en temps ordinaire, et quatre fois plus que n'en reçoit aujourd'hui la population de Paris. Certains aqueducs débouchaient à quelques mètres seulement au-dessus des quais du Tibre et desservaient les quartiers bas; d'autres arrivaient sur les points les plus élevés. Les eaux, après s'être clarifiées dans de gigantesques réservoirs, étaient réparties entre les fontaines monumentales ou privées, les thermes, les camps, les théâtres; une portion était dévolue aux jardins, aux égouts et aux voies publiques. Le consul Frontin, qui vivait au temps de l'empereur Nerva, et remplissait les hautes fonctions de curateur des eaux, a décrit dans ses *Commentaires* l'admirable organisation de ces précieux ouvrages. Ce n'est plus que par ses écrits qu'il nous est possible de savoir ce qu'ils furent autrefois, car les Goths coupèrent tous les aqueducs en l'an 537 de notre ère, et Rome n'eut plus à boire

cohésion que l'on remarque dans les restes de murailles antiques, où la pierre et le mortier ne font plus qu'un. Il paraît démontré que cette liaison intime des matériaux, que l'on constate aussi dans les ruines du moyen âge, est l'œuvre des siècles et non e résultat d'une composition de ciment dont le secret aurait été perdu, et que des maçonneries bien faites avec les matières dont nous disposons sont destinées de même à se transformer en un seul bloc de roche compacte par l'effet du temps.

pendant trois siècles que les eaux limoneuses du Tibre. Les papes rétablirent enfin quelques-uns de ces monumens. Sixte-Quint et Paul V se signalèrent par ces utiles restaurations. Grâce à la vigilance de ces pontifes, la Rome moderne, quoiqu'elle ait perdu la plupart de ses anciens aqueducs, est encore mieux approvisionnée en eaux potables qu'aucune ville du monde. Outre les fontaines jaillissantes qui décorent les places publiques, il n'est guère d'habitation privée qui ne jouisse d'un ruisseau artificiel par lequel une agréable fraîcheur est entretenue dans les cours, les vestibules et les jardins. Rome reçoit environ 200,000 mètres cubes d'eau par jour pour une population qui ne dépasse guère 200,000 habitans.

Il est regrettable que ces eaux si abondantes aient été assez mal choisies sous le rapport de la qualité. Trajan fit classer jadis les diverses sources qui alimentaient les réservoirs d'après le degré de pureté, autant du moins qu'on en savait juger alors. Celles de l'Anio, toujours troubles, étaient réservées aux usages infimes; la dérivation du lac Alsietina n'alimentait que la naumachie; la plus limpide était attribuée à la consommation domestique. Les eaux qui abreuvent la Rome de nos jours, bien que claires parce qu'elles sont fournies par des sources et par un lac, sont en réalité de qualité médiocre. MM. Boutron et Boudet se sont assurés qu'elles marquent toutes un degré hydrotimétrique élevé.

Après Rome, c'est Gênes qui paraît jouir des aqueducs les plus anciens. Les Romains y avaient amené, dit-on, des eaux de sources recueillies sur les montagnes voisines; mais leurs travaux ayant été détruits, probablement à l'époque de l'invasion barbare, on commença vers l'année 1293 à établir de nouvelles conduites qui furent prolongées à diverses reprises, et s'étendent aujourd'hui sur un parcours de 30 kilomètres. Ce qu'il y a de curieux à noter, c'est que les eaux de cet aqueduc appartiennent maintenant à des particuliers, sauf ce que la ville s'en est réservé pour les besoins municipaux. Il n'y a point comme ailleurs des concessions temporaires ou des abonnemens à l'année : chaque filet d'eau dérivé de l'aqueduc principal a été vendu à perpétuité, et les acquéreurs ont tout droit de revendre ces prises d'eau, d'en réunir plusieurs ou de les diviser et de les débiter en détail. C'est en un mot une propriété immobilière avec tous les droits et les priviléges qui sont inhérens à la propriété. Le prix moyen en était, il y a quelques années, de 4,000 francs par mètre cube journalier. Au reste ce mode de concession perpétuelle n'est pas inconnu à Rome. Il n'est pas difficile d'en trouver d'autres exemples en dehors de l'Italie. Ainsi les eaux de Moncada, qui arrosent Barcelone depuis 1824, furent divisées en petits filets que l'administration municipale vendit aux habitans,

sauf réserve convenable pour les besoins publics. Il est digne d'attention qu'en France, par une tendance contraire, on en soit venu sans trop de raison à considérer les eaux d'une ville comme un domaine imprescriptible et inaliénable que l'autorité ne doit jamais abandonner autrement qu'à titre temporaire. Dans notre pays même, le système des concessions perpétuelles a cependant été appliqué une fois au moins, car les sources de Royat, qui alimentent depuis longtemps Clermont-Ferrand, ont été aliénées partiellement à prix d'argent.

Arrivant à des temps plus modernes, nous verrons presque toutes les grandes villes, même celles qui sont assises sur les bords d'un fleuve, s'imposer de lourdes dépenses pour distribuer à toute l'étendue de leur territoire des eaux fraîches, saines et agréables à boire. Toutes celles qui l'ont entrepris n'ont pas, il est vrai, réussi. Si quelques-unes ont commis des fautes en cette sorte de travaux, l'expérience en a du moins profité à d'autres. En tête de ces œuvres remarquables, il convient de citer les conduites d'eau de la ville de Dijon, qui ont fait à juste titre la réputation d'un habile ingénieur, M. Darcy. Un aqueduc de 12 kilomètres de long recueille les eaux de la source du Rosoir, dont le débit quotidien varie de 10 à 15,000 mètres cubes suivant les saisons. C'est plus qu'il n'en faut pour une cité de 35,000 âmes, même en faisant la part large aux besoins éventuels de l'avenir. A Dijon, le choix n'était permis qu'entre les eaux d'une source et celles d'une faible rivière. Bordeaux, qui possède un fleuve intarissable, n'a pas voulu se contenter des eaux de la Garonne, qu'il eût été si facile d'élever et de distribuer en ville. L'approvisionnement s'opère par une source et un canal-aqueduc souterrain. La quantité fournie est en moyenne de 170 litres par jour et par tête d'habitant. Toulouse est alimentée par un autre procédé, unique peut-être en son genre et qui fit honneur à l'ingénieur de cette ville, M. d'Aubuisson. En 1789, un généreux citoyen avait légué une somme importante pour introduire dans les fontaines publiques des eaux pures, claires et potables. Après des recherches réitérées et des explorations infructueuses aux environs, il fut impossible de découvrir une source assez abondante : il fallut se résigner à puiser les eaux de la Garonne; mais le vœu du testateur exigeait qu'elles fussent filtrées. On s'avisa de creuser parallèlement au fleuve de longues galeries souterraines à travers un banc de sable. Ces alluvions servirent en effet de filtre naturel; le liquide qui s'amasse dans les galeries acquiert une limpidité convenable, quoique la Garonne soit souvent trouble. A Lyon, c'est également le fleuve qui fournit les eaux dont la ville a besoin; elle sont refoulées dans les tuyaux de conduite par des machines à vapeur après

avoir déposé dans d'immenses bassins une partie des matières qu'elles tiennent en suspension. Il n'y a pas lieu, paraît-il, d'être satisfait de cette organisation, qui ne produit qu'un liquide louche, souvent limoneux, malgré les moyens de filtrage employés, et d'une température telle en été qu'on ne peut la boire sans l'avoir rafraîchie.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler du canal de la Durance à Marseille et du magnifique pont de Roquefavour, sur lequel ce canal traverse la vallée de l'Arc, au lieu même où Marius détruisit les Teutons. La ville de Marseille était autrefois alimentée d'eau potable par des puits de bonne qualité et quelques sources d'eau excellente; mais le territoire environnant, brûlé par le soleil, restait stérile et nu, et les bassins du port, dont l'eau n'était jamais renouvelée, répandaient dans l'atmosphère une infection proverbiale (1). Au XVI[e] siècle, Adam de Craponne avait proposé d'emprunter à la Durance de quoi irriguer les terrains secs de la Provence. Ce projet, trop grandiose pour l'époque, ne fut exécuté que jusqu'à Arles. Après une longue période d'études et de tentatives avortées, le canal actuel fut enfin ouvert en 1846. Il fournit à la ville et à la banlieue de Marseille un énorme volume de 10 mètres cubes par seconde, soit 864,000 mètres cubes par jour. Les résultats de ce bel ouvrage n'ont pas été aussi avantageux qu'on le devait espérer. La Durance est une rivière torrentueuse qui charrie en tout temps, surtout au moment des crues, une énorme quantité de boue et de limon; chaque mètre cube apporte près d'un litre de limon, en sorte que l'eau est impropre aux usages domestiques, convient même assez mal à l'arrosage des rues, et ne produit un effet vraiment utile que sur les terres stériles de la banlieue, transformées en jardins et en prairies par ces irrigations abondantes et ce colmatage énergique. On s'est proposé de décanter cette eau en l'arrêtant à divers points du parcours, entre la Durance et Marseille, pour la laisser reposer dans des bassins d'une vaste superficie. Ce procédé d'épuration n'a pas encore tout à fait réussi. D'ailleurs le dépôt limoneux qui s'amasse au fond des bassins devient bientôt un embarras, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de 7 à 800 mètres cubes par jour.

On comprend par ce qui précède que l'approvisionnement d'une ville en eaux de rivière est toujours sujet à de graves inconvéniens. C'est pourtant par ce moyen imparfait qu'est alimentée Londres, la plus grande ville de l'Europe. Il s'agit là d'une population im-

(1) Voyez dans la *Revue* du 1[er] août 1866 l'intéressante étude de M. Bailleux de Marisy sur la ville de *Marseille, ses Finances et ses Travaux publics.*

mense, puisque l'on évalue actuellement à 3 millions 1/2 le nombre des habitans agglomérés autour de la Cité. Ce n'est pas tout; on a calculé que cette population s'accroît de 2 pour 100 par an, en sorte qu'elle atteindrait 5 ou 6 millions au commencement du siècle prochain. Il y a dix-sept ans, on s'y contentait de 200,000 mètres cubes d'eau par jour, sans trop se plaindre de la pénurie; en 1856, il en fallut 360,000, et aujourd'hui on craint d'en manquer avec 450,000 mètres cubes. La métropole de l'Angleterre est desservie aujourd'hui par huit compagnies qui sont des entreprises particulières, et ont chacune ses moyens d'alimentation et ses tubes de distribution. L'une d'elles amène à Londres par un canal de dérivation les eaux de la rivière Lea, affluent de la Tamise. Les sept autres puisent directement dans le fleuve. Or le cours de la Tamise devient de jour en jour plus souillé par les déjections d'une si vaste capitale. Il est de fait que la qualité des eaux livrées à la population a plus d'une fois été critiquée, et que les statistiques médicales constatent une recrudescence de choléra dans la zone d'action de certaines de ces compagnies. Les pompes ont été reportées à Hampton, en amont de Londres, à une distance telle que les mouvemens quotidiens de la marée ne pussent y refouler les impuretés de la ville. Ce n'est pas une garantie suffisante, car il existe audessus de Hampton cinquante villes et un million d'habitans qui contribuent à corrompre les eaux du fleuve, et les corrompront de plus en plus à mesure que les soins d'hygiène municipale et les habitudes de propreté domestique prévaudront davantage. On doit dire encore que la Tamise n'est pas inépuisable. Quoiqu'elle débite en temps de sécheresse 1,800,000 mètres cubes par jour à l'endroit où les pompes d'alimentation sont établies, la quantité qu'on lui en enlève pour arroser Londres crée des obstacles sérieux à la navigation; on ne pourrait y puiser un plus grand volume sans compromettre des intérêts considérables.

Et cependant les habitans de Londres se plaignent de manquer d'eau. Si les quartiers élégans, les faubourgs occupés par les classes riches de la société, sont suffisamment pourvus, il n'en est pas de même des rues où s'entasse la population pauvre. Au lieu de mettre l'eau à la disposition du public par des robinets que le consommateur ouvre à volonté et aussi longtemps qu'il en a besoin, la coutume est que chaque maison possède un récipient de capacité médiocre que l'on remplit le matin pour la journée entière. Bien plus, comme les pompes ne fonctionnent pas le dimanche, la ration du samedi doit servir jusqu'au lundi, en sorte que les ménages d'ouvriers manquent d'eau précisément le jour où ils ont le loisir de laver leurs vêtemens et leurs demeures. Cette restriction fâ-

cheuse n'a d'autre cause que la crainte d'épuiser trop vite ce que les moyens actuels de distribution permettent d'offrir au public. Pour que le système fût changé, il faudrait que l'on pût disposer de sources inépuisables dont les eaux arriveraient à domicile par leur propre poids. Ces sources pures et abondantes dont le besoin est si vivement senti, on croit les avoir découvertes à soixante lieues de Londres, dans les montagnes du pays de Galles. On a émis l'idée de recommencer pour la capitale de l'Angleterre et sur une plus large échelle ce qui s'est fait pour Glasgow, ville de 485,000 âmes. Cette cité était arrosée jadis par les eaux troubles de la Clyde, que des machines refoulaient dans des réservoirs et des tuyaux de distribution. Comme ce liquide était toujours trop chaud ou trop froid et que l'on n'était pas parvenu à le purifier, le corps municipal entreprit d'amener en ville les eaux du lac Katrin par un canal souterrain de 40 kilomètres de long. Il y arrive maintenant 60,000 mètres cubes d'une eau que l'hydrotimètre a prouvé être de qualité supérieure. L'ingénieur qui a exécuté la dérivation du lac Katrin propose d'exécuter pour Londres un travail analogue. Cet ingénieur est M. Bateman, qui se vante d'avoir établi déjà des distributions d'eau pour une population de 2 millions d'individus, tant à Glasgow et à Manchester qu'en d'autres localités de moindre importance, et qui possède par conséquent une expérience consommée en ce genre d'entreprises.

La région montagneuse dont il est question d'absorber les sources au profit des habitans de Londres est située sur le versant oriental du pays de Galles, au pied des monts Caderidris et Plynlimmon, et comprend le bassin supérieur de la rivière Severn. Autant les eaux de cette rivière sont sales lorsqu'elles se jettent dans le canal de Bristol après avoir recueilli les déjections des villes assises sur ses bords, autant les sources supérieures qui l'alimentent sont pures, claires et fraîches. Le projet de M. Bateman consiste à barrer par des digues transversales plusieurs vallées qui seraient transformées en lacs artificiels. Ces approvisionnemens considérables sont nécessaires, car le débit des sources est très faible pendant l'été. La prise d'eau étant à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, l'aqueduc se déroulerait avec une pente régulière dans la vallée de la Severn, franchirait le faîte peu élevé qui sépare cette vallée de celle de la Tamise, et viendrait se déverser près de la capitale en des réservoirs d'une altitude telle que l'eau pût se distribuer dans toute la ville jusqu'au sommet des maisons par le seul effet de la pesanteur. C'est à peu près comme si l'on proposait d'amener à Paris les sources de la chaîne des Vosges. M. Bateman estime que la création de ce fleuve artificiel coûterait 215 millions de francs, et

qu'il fournirait 585,000 mètres cubes par vingt-quatre heures, ce qui ne serait que juste suffisant pour les 3 millions 1/2 d'habitans auxquels le projet s'applique. Ces énormes chiffres effraient au premier abord; cependant ce n'est pas proportionnellement une dépense plus forte que celle qui a été faite en d'autres villes moins importantes en vue de pourvoir aux mêmes besoins. Les approvisionnemens et distributions d'eau ont coûté 700,000 francs à Dijon, 19 millions à Glasgow, plus de 40 millions à Marseille. On va voir qu'à Paris, où le problème se présentait presque dans les mêmes conditions qu'à Londres, on paiera largement le bienfait d'une alimentation abondante en eau potable. Après avoir passé en revue les travaux de ce genre les plus dignes d'être signalés, il sera plus facile d'apprécier la solution qui a été adoptée pour Paris et de juger les motifs qui lui ont fait accorder la préférence.

III.

Il n'y a pas à Paris de question municipale qui ait été plus vivement discutée en ces dernières années que celle des eaux; il n'est pas de projet de l'édilité parisienne qui ait soulevé plus de contre-projets, qui ait été attaqué davantage tant à l'intérieur de la ville qu'au dehors, qui ait été critiqué et défendu par plus de savans et d'ignorans. De cette controverse presque éteinte, il est resté bon nombre de documens qui permettent d'envisager le problème sous toutes ses faces, d'analyser et de mettre en présence les opinions contradictoires, sans compter que les premiers résultats acquis enlèvent aux projets adoptés par l'administration municipale les doutes et les incertitudes dont toute étude nouvelle est accompagnée à ses débuts. Ce n'est pas seulement parce que Paris est la première ville de France qu'il est utile d'examiner comment l'alimentation en eau potable y a été conçue; c'est aussi comme épreuve sur une large échelle des divers modes d'approvisionnement dont on peut disposer ailleurs. S'il n'était pas aisé de résoudre le problème, au moins comprendra-t-on d'après ce que nous avons dit plus haut qu'il était facile de le poser. A 2 millions d'habitans, il faut compter 300,000 mètres cubes d'eau par jour, puisque chacun d'eux en veut 150 litres. N'oublions pas une large réserve pour l'avenir, car la population s'accroît et devient en même temps plus exigeante pour les soins de propreté; enfin les besoins de l'industrie se développent sans cesse. En somme, les ingénieurs de la ville ont calculé que 420,000 mètres ne seraient pas de trop d'ici à quelques années. Au surplus, l'organisation des eaux de Paris serait incomplète, si les

étages supérieurs des plus hauts édifices ne recevaient pas directement leur part aussi bien que les rez-de-chaussée; c'est dire que le niveau de la nappe alimentaire doit être à 80 mètres au-dessus de l'étiage de la Seine. La solution idéale serait d'avoir au sommet de la butte Montmartre un réservoir de 100 mètres de large, 100 mètres de long et 42 mètres de profondeur qui se remplirait chaque nuit et serait vidé pendant le jour. Ces dimensions énormes donneront une idée assez juste des difficultés avec lesquelles on avait à compter.

Un court historique montrera comment la question a été envisagée aux diverses époques de l'histoire de Paris. L'empereur Julien, qui éprouvait, paraît-il, comme tous les Romains, une répugnance instinctive pour les eaux de fleuve, quoique la Seine dût être de son temps très limpide en comparaison de ce qu'elle est aujourd'hui, fit construire un aqueduc entre les sources d'Arcueil et son palais des Thermes. C'est le plus ancien ouvrage hydraulique dont il reste des traces auprès de Paris. Les eaux n'en devaient être que médiocres, car aujourd'hui elles sont incrustantes, et, bien qu'agréables à boire, contiennent une proportion trop considérable de sels calcaires. Au moyen âge, les abbés de Saint-Laurent et de Saint-Martin-des-Champs amenèrent à des fontaines érigées dans le voisinage de leurs couvens les sources des coteaux de Belleville et de Ménilmontant; un peu plus tard, Philippe-Auguste fit venir dans le quartier des Halles les eaux des Prés-Saint-Gervais. Toutes ces sources étaient de la plus mauvaise qualité; le peuple prenait sans doute dans la Seine elle-même ce qui était nécessaire à ses besoins, très restreints à cette époque. On en vint bientôt à installer des pompes afin d'éviter aux habitans la peine de puiser directement au fleuve; les établissemens hydrauliques de la Samaritaine et du pont Notre-Dame furent alors construits. Les anciens préjugés des Romains contre les eaux de rivière étaient oubliés; bien plus, on n'avait même pas soin d'établir les prises en amont de la ville, où l'on eût recueilli un liquide moins suspect. A la fin du XVIII[e] siècle, une compagnie particulière, à laquelle fut octroyé le privilége de créer une distribution à domicile, s'organisa de la manière la moins heureuse; elle installa ses pompes et ses réservoirs à Chaillot, dans la partie du fleuve la plus souillée par les égouts. Ce que fournissaient les pompes et les sources était si peu de chose, il y a soixante ans, — 8,000 mètres cubes par jour tout au plus, — que l'on a peine à imaginer comment la population de Paris pouvait s'en contenter. L'empereur Napoléon I[er] décupla les ressources hydrauliques de la capitale en faisant exécuter le canal de l'Ourcq, qui fut à la fois un canal de navigation et un mode d'approvisionnement pour les

fontaines publiques; mais l'eau qui s'en écoule est assez médiocre en tant que boisson, elle contient une forte dose de sels dissous et n'arrive d'ailleurs qu'altérée par un long trajet à ciel ouvert, trop chaude ou trop froide suivant la saison. Elle ne débouche pas assez haut pour arroser le sommet des buttes comprises dans l'enceinte des fortifications. Quelques années plus tard, le puits artésien de Grenelle parut un moyen nouveau et fécond de pourvoir aux besoins croissans de la population. En réalité, ce puits n'a jamais donné qu'un millier de mètres cubes par jour, encore l'eau en est-elle tiède et fade. Enfin de puissantes pompes à feu installées à Chaillot en 1851 permirent d'arroser une grande partie de la ville avec l'eau de Seine, mais sans remédier aux défauts bien connus de ce mode d'alimentation.

Lorsque la question fut mise à l'étude il y a treize ans environ, Paris recevait chaque jour 148,000 mètres cubes d'eau, dont 104,000 amenés par le canal de l'Ourcq, 41,000 puisés à la Seine au moyen de machines à vapeur, et le reste fourni par le puits de Grenelle, l'aqueduc d'Arcueil et diverses sources. En tant qu'il ne s'agissait que du nettoiement des rues, cela pouvait sembler suffisant, car il n'importe guère que l'eau versée sur le pavé soit plus ou moins pure et chargée de sels calcaires; mais pour la boisson, pour la distribution à domicile, pour la consommation industrielle, une eau de cette nature était intolérable. Au reste, la quantité faisait défaut, car l'arrosage public eût absorbé le tout à lui seul par les chaudes journées d'été. Il s'agissait de découvrir quelque part un complément journalier de 200,000 mètres cubes au moins, dont la moitié, si ce n'est plus, devait être disponible sans délai. Le plus simple, au dire de bien des gens, eût été d'installer au bord de la Seine de nouvelles machines à vapeur pour refouler l'eau du fleuve jusqu'à des réservoirs creusés sur les points culminans. A ceux qui prétendaient que la Seine, réceptacle des immondices des rues et des résidus industriels, ne possédait pas les qualités requises pour la consommation individuelle, les partisans de ce système répondaient que les eaux seraient filtrées et que les bouches d'aspiration seraient reléguées au pont d'Ivry, en amont de toutes les fabriques et de toutes les ouvertures d'égouts. Certains faiseurs de projets prétendaient même se passer de machines à vapeur. Il n'y avait, disaient-ils, qu'à barrer la Seine et employer comme force motrice la chute d'eau créée par ce barrage. N'est-ce pas ainsi que Versailles est approvisionné par les roues hydrauliques de Marly? Les adversaires des moteurs mécaniques faisaient remarquer que les machines colossales de Chaillot n'étaient déjà capables de fournir qu'une très faible partie de l'eau nécessaire à la consommation to-

tale, et qu'il eût fallu, pour assurer l'approvisionnement complet par des pompes, dix fois plus de force, de charbon et d'ouvriers. On objectait encore qu'il serait assez maladroit, en fondant le service hydraulique d'une grande ville sur l'usage incertain de machines, de le subordonner à la rupture d'un balancier ou d'une tige de piston. L'usage de l'eau de Seine étant d'ailleurs mauvais en principe, il fallait évidemment imiter les Romains, qui avaient dédaigné le Tibre, dériver vers Paris des sources éloignées, non pas dans un lit à ciel ouvert comme le canal de l'Ourcq, où l'eau se corrompt en cheminant, mais par un aqueduc souterrain à l'abri des variations de température et des élémens de putréfaction. Il était préférable encore de combiner toutes les ressources disponibles et d'affecter chacune d'elles à l'usage qui lui convenait le mieux; c'est en effet la solution qui prévalut. La consommation des services publics, fontaines monumentales, bornes-fontaines, l'arrosement des rues, des squares et des parcs, étant évaluée à 250,000 mètres cubes, on décida qu'il y serait pourvu au moyen du canal de l'Ourcq, dont le cours, accru des affluens négligés jusqu'alors, fournirait 200,000 mètres, — par les pompes à vapeur de la Seine et de la Marne et par les puits artésiens. Ces diverses sources étaient même capables de fournir 40,000 mètres à la grande industrie, qui n'exige pas à la rigueur des eaux de première qualité. Il ne restait plus à trouver que 130,000 mètres pour la distribution à domicile, pour les usages domestiques; mais ce service réclamait impérieusement des eaux moins dures que celles de l'Ourcq, plus limpides que celles de la Seine, plus fraîches que celles des puits artésiens. Ce n'est pas que le public eût une idée nette de ce qui lui manquait sous ce rapport. Habitués de temps immémorial à boire l'eau de Seine, les habitans de Paris n'en sentaient plus les défauts. Néanmoins, l'occasion s'en présentant, il était sage de renoncer à un état de choses dont les hygiénistes avaient signalé les inconvéniens. C'était surtout un devoir de fournir à la population pauvre, à prix réduit ou même gratuitement, une eau qui n'eût plus besoin d'être filtrée ni rafraîchie en été par des procédés artificiels.

Ceci étant admis, il était nécessaire d'explorer, l'hydrotimètre à la main, toutes les sources du bassin supérieur de la Seine, de les éprouver, de les jauger et de choisir dans le nombre celles qui seraient assez pures et assez abondantes. Le choix fait, il restait encore à les conduire à Paris par un aqueduc souterrain, afin d'en conserver la limpidité, la fraîcheur, toutes les qualités primitives. Telle était l'immense entreprise qui s'imposait à l'édilité parisienne.

Les recherches des ingénieurs étaient circonscrites au bassin

hydrographique de la Seine, en vue d'éviter les travaux trop onéreux qu'eût exigés l'apport des sources d'un autre bassin. C'eût encore été un champ bien vaste, si des considérations géologiques n'en eussent restreint tout de suite l'étendue. Au voisinage immédiat de Paris apparaissent des terrains gypseux qui rendent les eaux séléniteuses à un haut degré; c'est ainsi que les fontaines alimentées par les anciens aqueducs d'Arcueil, de Belleville et des Prés-Saint-Gervais ont toujours eu la réputation d'être impropres au blanchissage. Cet inconvénient n'eût-il pas existé, il eût encore été très difficile ou trop onéreux de s'approprier les sources qui arrosent les vallées riches et peuplées de la banlieue. Au-dessous des couches de gypse, de marne et de calcaire grossier qui forment comme un îlot de terrains tertiaires autour de Paris, les sondages ont révélé l'existence d'une puissante couche de craie, épaisse de 400 mètres; au-dessous encore règnent les calcaires jurassiques. Ces couches successives, étant inclinées sur l'horizon du sud-est au nord-est, se relèvent au niveau du sol dans la partie haute du bassin. La craie affleure sur presque toute l'étendue de l'ancienne province de Champagne; au-delà, vers les sources primitives de la Seine et de ses grands affluens, le calcaire jurassique se montre à son tour et forme les limites du bassin. Les sources qui émergent du calcaire jurassique marquent à l'hydrotimètre de 17 à 24 degrés, ce qui les classe parmi les eaux de bonne qualité. Elles apparaissent à une grande élévation au-dessus du niveau de la mer, en sorte qu'il serait aisé de les faire couler vers Paris dans un lit artificiel; mais la distance à franchir ne serait pas de moins de 250 à 300 kilomètres, et la dépense de construction de l'aqueduc serait exorbitante. Sur le terrain crayeux, les sources ne sont ni moins bonnes ni moins abondantes, et elles sont plus rapprochées. On résolut d'emprunter à cette région l'eau nécessaire pour compléter l'approvisionnement de la capitale.

Le voyageur qui s'éloigne de Paris par l'une des branches du chemin de fer de l'Est traverse en quelques heures les plaines blanches de la Champagne, dont il aperçoit, à droite et à gauche des vallées qu'il parcourt, les horizons dénudés, terre pauvre et ingrate, en partie transformée aujourd'hui par une agriculture bien entendue, et célèbre dès longtemps par les productions de la vigne qui ont fait au pays une réputation universelle. A voir ce sol stérile, que le peuple a qualifié d'un surnom énergique, on ne se douterait guère que de temps immémorial les hommes s'en sont disputé la possession les armes à la main, et qu'il recèle à chaque pas les traces de toute notre histoire, les souvenirs de nos guerres depuis Attila jusqu'à Napoléon, voire les témoignages authentiques et les débris

informes d'une civilisation antéhistorique. Considérée au point de vue topographique, la Champagne apparaît sous forme de plaines médiocrement ondulées que découpent des vallées à pentes douces et peu profondes. Si les plaines sont arides, c'est que le sol en est très perméable et que les eaux de pluie pénètrent à l'intérieur sans presque en humecter la surface; mais ces eaux se réunissent à quelques mètres au-dessous en une nappe d'eau continue, et chaque fois qu'un pli de terrain descend plus bas que le niveau de cette nappe, elle s'épanche en une source intarissable. Les sources sont d'autant plus abondantes qu'elles sont plus rares; la population s'est groupée tout au long des cours d'eau. Cette même nappe qui suit les pentes du banc de craie vient passer sous Paris à 500 mètres de profondeur, c'est elle qui alimente les puits artésiens de Grenelle et de Passy; mais elle s'échauffe outre mesure au contact des couches intérieures du globe, et d'ailleurs il n'est pas commode de l'aller chercher si bas.

Les premières sources du terrain crayeux que la ville de Paris acquit en Champagne furent celles de la Dhuis et du Surmelin, petites rivières qui se jettent dans la Marne à peu de distance de Château-Thierry. Il était question aussi de dériver les sources de la Somme-Soude, autre affluent de la Marne plus éloigné. Ce que ce projet rencontra d'oppositions en Champagne, il est à peine besoin de le rappeler. On voulut faire croire que les rivières dont il s'agissait seraient asséchées en été, qu'elles conserveraient à peine un filet d'eau en hiver, que les terres riveraines seraient condamnées par la sécheresse à une affreuse stérilité, et que les habitans n'auraient plus d'autre ressource que d'aller vivre ailleurs. Que les possesseurs des sources en exagérassent l'influence sur la fertilité du pays, il n'y avait rien de surprenant, car, l'eau étant une marchandise, il est naturel que le détenteur la surfasse afin de la vendre à plus haut prix. Il est au moins étonnant que, pour faire obstacle aux projets de dérivation, on ait voulu prétendre aussi que les sources des terrains crayeux étaient malsaines, malignes, engendraient de graves endémies. Les propriétaires du sol et des usines auxquels la dérivation projetée causait un dommage évident furent indemnisés à prix d'argent; quant aux autres objections, il n'en fut pas tenu compte. Toutefois il fallut abandonner ou du moins ajourner le projet de la Somme-Soude, qui alarmait trop les populations. L'aqueduc de la Dhuis fut seul établi; un immense réservoir creusé sur les hauteurs de Belleville reçut ses eaux, qui, depuis le 1er octobre 1865, concourent à l'approvisionnement de Paris à raison de 40,000 mètres cubes par jour. Cet aqueduc est un long canal d'environ 130 kilomètres d'étendue, le plus souvent

enfoui sous terre, parfois porté sur des arcades. On n'y voit pas de ces immenses arches en maçonnerie que les Romains édifiaient en pareille circonstance au travers des vallés secondaires. Par un sentiment d'économie intelligente, les ingénieurs modernes ont franchi les vallées qui leur barraient le passage au moyen de tuyaux métalliques en forme de siphons. Quoique toutes les dépenses superflues aient ainsi été évitées, ce travail n'a pas coûté moins de 18 millions de francs. Compte fait des frais d'entretien, chaque mètre cube d'eau rendu aux portes de Paris revient à 4 ou 5 centimes. L'eau de la Seine, élevée par des machines à vapeur, coûterait un peu moins cher; il est vrai qu'elle serait de qualité bien inférieure.

Les 40,000 mètres cubes que la Dhuis fournit ou pourra fournir chaque jour, lorsque des travaux de captage auront accru le débit de ses sources, sont loin de suffire, comme on a vu plus haut, à l'alimentation de la capitale. Les ingénieurs de la ville ont l'intention d'emprunter les 90 ou 100 mille mètres qui font encore défaut à la Vanne, petite rivière claire et limpide qui sort du département de l'Aube à la limite des terrains crayeux de la Champagne, et se perd dans l'Yonne en amont de Sens. La vallée de la Vanne renferme tant de sources que les terres souffrent de la surabondance et du défaut d'écoulement des eaux, les prairies sont des marécages; il n'y avait donc pas à redouter de ce côté les plaintes que les riverains de la Dhuis avaient fait entendre. Au reste la qualité de ces eaux est bonne, car elles ne marquent que 18 à 20 degrés hydrotimétriques. Le débit en est aussi très régulier, si ce n'est à la suite des sécheresses prolongées. La baisse se produit d'habitude aux mois de septembre et d'octobre, c'est-à-dire après la saison des grandes chaleurs et de la grande consommation. Comme il y avait beaucoup de moulins établis depuis un temps immémorial sur le cours inférieur de la Vanne et en possession du droit d'en utiliser les eaux, la ville de Paris eut à dépenser tout d'abord plus de 3 millions en achats de terrains ou d'usines et en indemnités. L'aqueduc, qui aura dc 172 à 175 kilomètres de long, coûtera 30 millions; il amènera un torrent d'eau fraîche, pure et agréable au goût sur les sommets de Montrouge, à 54 mètres au-dessus de l'étiage de la Seine.

Dès que les travaux en cours d'exécution vont être achevés, Paris recevra une quantité suffisante d'eaux de source et d'eaux de rivière, les unes réservées à la consommation domestique, les autres attribuées au service public de l'arrosage et du nettoiement des voies de circulation. Voyons maintenant comment elles sont distribuées à chaque quartier, à chaque [rue, à chaque maison. De

vastes réservoirs établis sur les points culminans de la ville reçoivent et emmagasinent les eaux. Celui de Passy, à 50 mètres au-dessus de la Seine, peut contenir 37,000 mètres cubes, que refoulent les machines élévatoires du quai de Billy; il reçoit aussi dans un compartiment spécial les eaux du puits artésien de Passy, destinées à l'arrosage du bois de Boulogne. Un réservoir sera construit à Montrouge à l'extrémité de l'aqueduc de la Vanne. Un troisième réceptacle vient d'être organisé sur les hauteurs de Ménilmontant, à 82 mètres au-dessus de la Seine; il reçoit dans un premier bassin 31,000 mètres cubes d'eau de la Marne, que lui envoie l'usine à roues hydrauliques de Saint-Maur, et dans un second bassin 100,000 mètres cubes d'eau de la Dhuys, c'est-à-dire ce que l'aqueduc en amène en deux jours et demi, de sorte que l'écoulement peut être interrompu dans cette longue conduite souterraine sans que le service en souffre. Cette précaution a été prise en vue de prévenir les chômages que l'entretien de l'aqueduc et des siphons rendrait inévitables. Ce dernier réservoir est à une altitude telle qu'il alimente les quartiers les plus hauts de la rive droite. D'autres de moindre importance sont établis ou projetés sur différens points élevés. Autant que possible, chacun d'eux est rempli par deux sources séparées, afin d'éviter les interruptions accidentelles; mais la distinction entre les eaux de source et celles de rivière est rigoureusement maintenue. De chaque réservoir part une conduite de distribution de 50 centimètres à 1 mètre de diamètre selon l'étendue du quartier qu'elle dessert; sur cette conduite maîtresse s'en embranchent d'autres plus petites enfouies sous chaque voie publique et dont se détachent les tuyaux d'alimentation des maisons particulières ou des fontaines. Chaque rue doit posséder deux conduites distinctes, l'une pour le service public, l'autre pour le service privé. L'eau arrive à chaque orifice avec la pression que lui donne la hauteur du réservoir d'où elle provient; ainsi dans les quartiers bas, où cette pression est énorme, elle se laisse transformer en pouvoir moteur. Cette force naturelle d'un nouveau genre a déjà reçu maints emplois en diverses industries, notamment pour l'élévation des fardeaux. L'exposition universelle en montre une application qui est l'un des succès de curiosité de cette grande exhibition.

En résumé, 140,000 mètres cubes d'eau de source d'une limpidité parfaite et d'une température constante, et 280,000 mètres d'eau de rivière plus ou moins altérée par les résidus de la vie animale et sujette aux vicissitudes des saisons, voilà le contingent quotidien dont les Parisiens jouiront bientôt. Paris méritera d'être comparé alors aux villes où l'alimentation hydraulique est la plus satisfaisante. Sans doute ce résultat n'aura été obtenu qu'au prix

de sommes énormes. On serait mal venu de discuter dans un esprit d'économie trop rigide les dépenses dont le but essentiel est le bien-être, l'hygiène, la santé des populations. Toutefois l'objection tombe d'elle-même lorsqu'on l'examine de plus près. Il est constant en effet que la ville récupérera sous forme d'abonnemens et redevances annuelles l'intérêt de l'argent avancé par elle pour la création des aqueducs, réservoirs et tuyaux de distribution, tandis que le public ne paiera point cette eau saine et pure plus cher qu'il ne payait auparavant l'eau de Seine imparfaitement filtrée et transportée à grand renfort de bras à tous les étages des maisons. Une entreprise de distribution d'eau dans une grande cité est une opération industrielle avantageuse, puisque des compagnies privées l'ont souvent exécutée avec succès. Le point capital est que le projet en soit conçu sur un bon plan; les travaux de la ville de Paris ont reçu sous ce rapport l'approbation de juges compétens.

Est-ce à dire que l'ensemble de ces travaux soit à l'abri de tout reproche? Il est aisé d'indiquer des améliorations importantes, que l'avenir exigera, bien qu'au temps présent elles puissent être regardées comme superflues. D'abord, en ce qui concerne les eaux de source, on peut regretter qu'elles aient été recueillies à une trop faible distance de Paris et dans une région dont on a contesté, — à tort nous aimons à le croire, — les aptitudes salutaires. L'alimentation n'emprunte pas ses ressources, comme en d'autres villes de premier ordre, à des rivières d'une propreté suspecte; mais elle n'est pas basée non plus, ainsi qu'on en trouve des exemples bien dignes d'être imités, sur les eaux cristallines et en quelque sorte virginales des terrains primitifs. Elle est due à des sources soumises dans une faible mesure assurément, mais enfin soumises aux variations estivales au lieu d'emprunter à des lacs d'un niveau constant un débit invariable. Eût-il mieux valu prolonger les aqueducs audelà des terrains crayeux jusqu'aux couches du calcaire jurassique ou dépasser même les bornes du bassin de la Seine, imiter en un mot, dans des conditions en apparence moins favorables, le projet anglais qui consiste à conduire à Londres les eaux du pays de Galles? Mais on s'étonnait déjà que les ingénieurs allassent, quand la Seine est si proche, chercher d'obscurs ruisseaux à quarante lieues de distance; le public eût compris moins encore l'utilité d'aller deux ou trois fois plus loin. Cependant, si la solution adoptée est préférable en ce moment-ci, il n'est pas dit qu'elle paraîtra telle dans quelques années.

Si l'organisation présente du service hydraulique donne prise à la critique, c'est plutôt par les emprunts considérables qu'elle fait encore à la Seine et à la Marne et par les moyens artificiels em-

ployés pour relever les eaux de ces deux rivières. Ce n'est pas que ces eaux soient précisément impropres aux usages publics auxquels on les réserve en entier; ce n'est pas non plus que les engins, roues hydrauliques, pompes et machines à vapeur, doivent être traités avec dédain. Cependant tous ces organes mécaniques n'inspirent pas, ce semble, la même confiance qu'un aqueduc où l'eau s'écoule par une pente naturelle. Tout cela est sujet à périr, est condamné à un renouvellement périodique, exige des soins d'entretien incessans, des dépenses de combustible, le concours d'un nombreux personnel. On n'y sent pas le caractère de pérennité qui donnait aux travaux hydrauliques des Romains un cachet d'indestructible grandeur. Rome jouit encore des aqueducs qu'ont établis ses anciens édiles; en serait-il de même si ceux-ci s'étaient contentés d'aspirer les eaux du Tibre par des moteurs que les révolutions n'auraient pas épargnés? Cette condition de permanence et de durée commandait l'examen attentif d'un projet qui fut présenté, il y a quelques années, en concurrence avec la dérivation des eaux de la Champagne, et qui consistait à conduire vers Paris par un canal de navigation à ciel ouvert un volume d'eau considérable emprunté au cours de la Loire. Ce fleuve est souvent trouble et tient toujours en suspension une certaine quantité de sable; par compensation, ses eaux sont d'une pureté hydrotimétrique remarquable, ce qui les rendrait précieuses à l'industrie. Le canal dont il s'agit eût été pour la rive gauche de la Seine ce que le canal de l'Ourcq est pour la rive droite; mais, lorsque ce projet fut étudié sur le terrain, les ingénieurs se heurtèrent à un chiffre de dépenses formidable. C'était un motif suffisant d'ajournement.

On s'est aussi demandé pourquoi l'alimentation hydraulique de Paris ne serait pas assurée au moyen d'un nombre suffisant de puits artésiens. Le puits de Grenelle ne donne que 600 mètres cubes par jour; celui de Passy, creusé plus récemment et sur une large section, en fournit 8,000 mètres. Au lieu d'aller chercher très loin des sources ou des rivières et de les amener à grands frais, il pouvait paraître préférable de creuser quarante ou cinquante puits artésiens dans l'enceinte des fortifications. L'eau qui s'en écoule est plus pure que celle des terrains crayeux. Par malheur, elle est tiède, car elle sort en toute saison à la température de 28 degrés; puis elle est fade, elle manque d'air et ne convient pas en somme pour la boisson. D'ailleurs l'art de forer les puits à 600 ou 700 mètres de profondeur n'est pas si parfait que l'on ait la certitude de réussir toujours, et, ce qui serait l'obstacle le plus grave, il paraît établi que des puits artésiens trop rapprochés se nuisent mutuellement. Le débit du puits de Grenelle s'est abaissé d'un tiers dès que

l'eau a jailli par celui de Passy. La nappe artésienne qui règne au-dessous de Paris dans la région souterraine des sables verts est une ressource accessoire que l'on aurait tort de dédaigner; il serait fâcheux de ne compter que là-dessus pour fournir à 2 millions d'individus un approvisionnement régulier et suffisant.

En définitive, c'est en dehors de l'enceinte de Paris et même à une très grande distance de ses murs qu'il faut aller chercher l'immense quantité d'eau que la grande ville exige pour ses ablutions quotidiennes. Nous avons vu plus haut que d'autres cités ont reconnu de même la nécessité de s'approprier des sources lointaines. Toute vaste agglomération humaine sent le besoin de drainer à son profit le territoire qui l'environne, de même qu'elle attire les fruits de la terre sur ses marchés. D'un autre côté, en étudiant les mesures relatives à l'assainissement des centres de population, nous avons constaté la tendance des villes à se débarrasser aux dépens de leur banlieue des innombrables germes d'infection qui pullulent dans leur sein, les immondices des égouts, l'air insalubre des usines, les émanations fétides des cimetières. Le voisinage d'une grande ville devient une sujétion de plus en plus lourde pour les campagnes d'alentour. La ville de Paris n'est plus comme autrefois un être isolé dont les intérêts s'éteignent sur l'étroite périphérie de son territoire municipal; elle achète en Champagne des sources pour désaltérer et laver ses habitans, des terrains près de Pontoise pour y établir ses nécropoles; elle infecte la Seine inférieure avec les résidus de sa voirie, elle étend au loin ses réseaux intérieurs d'aqueducs et d'égouts, bras immenses qui aspirent une eau pure et refoulent un liquide pollué par les usages de la vie. L'incessante mobilité de sa population affairée, la circulation bruyante des chemins de fer qui s'y terminent, n'égalent pas, en tant que poids et quantité, le mouvement invisible et silencieux de ces centaines de mille tonnes d'eau claire qui coulent dans les veines de ce grand corps, et y maintiennent la propreté, la fraîcheur et la santé.

H. Blerzy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

14 août 1867.

Il faudrait être un de ces Persans qu'inventa le génie ironique de Montesquieu pour pouvoir raconter dignement les deux derniers incidens de la politique étrangère du divan de Paris. Cette politique a été, depuis trois semaines, la cause d'émotions singulières à Berlin et à Florence. On a vu au même moment, chez les deux nations dont nous avons secondé les progrès récens par l'aide matérielle la plus efficace ou le concours moral le plus notoire, éclater contre la France les piqueries les plus imprévues. Il y a eu contre nous deux esclandres simultanés, l'un en Prusse, l'autre en Italie. Les Prussiens ont feint de craindre que nous allions leur faire la guerre pour les forcer de rendre au Danemark la portion danoise du Slesvig. Les Italiens ont feint de croire que nous voulions continuer, sous le couvert de la légion d'Antibes, l'intervention militaire de la France à Rome. Aussitôt grand émoi, attitude revêche, fières revendications des organes des gouvernemens prussien et italien dans la presse. Les ministres de Prusse et d'Italie quittent Paris. Le cabinet italien croit nous punir en mandant à Florence son jeune représentant à Paris, si populaire parmi nous, dont nous avons suivi sympathiquement les succès mérités depuis le temps où, secrétaire du comte de Cavour, chargé des relations les plus intimes et les plus considérables, il venait, par de fréquens et discrets voyages, préparer ici les arrangemens d'où devait sortir l'indépendance italienne. Il faut que M. Nigra aille donner à M. Rattazzi des explications sur l'excursion du général Dumont à Rome. L'ambassadeur de France en Prusse, M. Benedetti, ayant la satisfaction d'être éloigné du poste où il s'est trouvé aux prises avec de si grandes difficultés et jouissant de ses vacances, l'ambassadeur prussien à Paris, M. de Goltz, avait bien le droit d'aller passer en Allemagne la saison des eaux. Les chefs de légation de France et de Prusse sont donc absens à la fois de Berlin et de Paris. Les choses en resteront-

elles là? La France et la Prusse demeureront-elles quelque temps encore sans communiquer entre elles par des ambassadeurs? Les congés actuels ne sont-ils que le prélude d'un changement des personnes usées par un trop long et trop laborieux frottement dans les relations des deux cours? L'avenir nous l'apprendra. Quant au présent, il a repris tout à coup et pour quelques jours un air calme, grâce à des articles du *Moniteur* qui ont arrêté par leur sereine candeur et leur bonhomie pacifique les ébullitions prussiennes et italiennes.

Le rôle du *Moniteur* dans ces échauffourées restera dans les souvenirs comme un curieux épisode de ce temps-ci. On n'a pas un langage plus conciliant, un ton plus paterne. Les explications du *Moniteur* ont tout atténué. Vis-à-vis de la Prusse, on n'a jamais eu la pensée de s'immiscer dans le règlement de la question du Slesvig. Il n'y a pas eu de note à ce sujet; si notre jeune chargé d'affaires, M. Lefebvre, a causé du Slesvig avec le suppléant temporaire de M. de Bismark, ce n'est point pour exprimer une exigence de médiateur, c'est pour rappeler une vieille opinion de la France, qu'elle avait exposée bien avant le traité de Prague à la conférence de Londres délibérant sur la question des duchés. La prise d'armes de la presse prussienne, égarée par une amplification indiscrète, n'avait donc pas de cause sérieuse. Les susceptibilités italiennes n'avaient pas plus de fondement. Le voyage du général Dumont à Rome n'a point été une mission politique; le général n'a point prononcé le discours que la presse italienne lui avait attribué. La France reste dans les termes de la convention de septembre. Elle n'entend donner aucun ombrage à l'Italie par une apparence d'intervention à Rome. Rien de plus édifiant sans contredit que ces assurances pacificatrices du *Moniteur*. Il est pourtant fâcheux qu'elles aient été nécessaires, et il est douteux que leur influence conciliante soit durable. Il ressort en effet des deux alertes qu'on vient de traverser des faits graves qui survivent à toutes les explications. Il faut avouer d'abord que, si la France doit voir des amis dans les gouvernemens italien et prussien, ce sont des amis bien hargneux et d'un caractère bien difficile : nous avons compagnie avec ce qu'on peut appeler en franc gaulois de mauvais coucheurs; puis, malgré les replâtrages du *Moniteur*, les questions qui produisent ces alertes continues subsistent toujours, et il reste à en parcourir à bref délai les développemens les plus difficiles; enfin, si la politique française a la prétention d'en ajourner la solution décisive en affectant de les ignorer, il faudrait que cette politique de concentration et d'attente fût plus serrée, plus prudente, plus habile qu'elle ne l'a été depuis un an; il faudrait qu'elle eût l'adresse d'éviter de fausses démarches qui, ne trahissant que des velléités épisodiques et n'étant point déterminées par des résolutions allant au fond des choses, nous placent dans des situations désagréables pour l'honneur français.

Les questions subsistent, disons-nous. Qu'on en juge par l'exemple de l'Italie. De quelque réserve que le voyage du général Dumont à Rome ait été entouré, il n'y en a pas moins à Rome une légion recrutée de soldats français, et la question romaine n'en est pas moins aujourd'hui en Italie la question la plus brûlante. Peut-être l'organisation et le mode de recrutement de la légion d'Antibes n'ont-ils point été examinés, même par l'opposition en France, avec une rigueur assez scrupuleuse. Cette légion est une chose ambiguë. Il y a là un mélange singulier d'audace et de timidité. La légion est composée de Français, et elle n'est pas française. Nous en déclinons la responsabilité officielle, nous n'en pouvons repousser la solidarité morale. On a fait cette légion comme on avait fait les emprunts mexicains. On n'avait pas osé donner une garantie de l'état aux emprunts de l'empereur Maximilien, et l'on excita par tous les encouragemens possibles le public à y souscrire. De même, et la simple expression du fait a l'air d'un paradoxe, on a volontiers pris dans les rangs de soldats liés au service militaire français les *volontaires* de la légion d'Antibes! Quelle que soit la piété du but, et quand même on aurait, par des expédiens de procédure, évité la violation de la loi positive, nous ne comprenons pas comment des soldats français ont pu être changés en mercenaires d'une puissance étrangère, fût-elle la plus amie. Il y a là une de ces inconséquences qui créent des situations fausses, et dont on ne peut suspendre longtemps les effets inévitables. Quand même les Italiens seraient pour nous les plus reconnaissans, les plus doux, les plus dociles des alliés, nous ne pourrions nous soustraire aux inconvéniens inhérens à une organisation telle que la légion d'Antibes. Or aujourd'hui dans quelles circonstances le voyage du général Dumont à Rome est-il venu ramener sur cette légion l'attention irritée de l'Italie et l'attention fatiguée de la France?

La question romaine est en ce moment la plus grande préoccupation de l'Italie. Jamais, nous le croyons, elle n'y a tenu une aussi grande place dans l'esprit des chefs politiques et des masses. On devait le prévoir. La nécessité des faits détermine toujours en politique la maturité des idées. Il était évident que le jour où la Vénétie aurait été enlevée à l'Autriche, le jour où les Italiens n'auraient plus à songer à l'hostilité autrichienne, Rome deviendrait l'objet unique, exclusif, absolu de leurs pensées et de leurs efforts. Telle est la combinaison et la passion politique dont va maintenant se nourrir et s'échauffer la vie intérieure de l'Italie. Ce qu'il y a de grave et digne d'observation dans la période qui s'ouvre, c'est que dans l'agitation de la question romaine l'initiative politique peut être enlevée au gouvernement régulier du pays, et être saisie par les chefs d'opinion et les personnalités irrégulières. Ici, au-dessus d'une nation où fermente la fatalité révolutionnaire de l'idée, planent ces curieuses figures de notre temps qu'on appelle Garibaldi et

Mazzini. Les circonstances où se trouve l'Italie semblent préparées pour fournir à ces hommes un nouveau rôle. Le gouvernement régulier n'a plus de prestige dans ce pays. Les groupes des hommes qui semblaient s'être partagé l'héritage de Cavour ont perdu leur influence éphémère, et sont tombés dans la défaveur publique. Les opinions découragées et blasées se sont fractionnées. On signalait récemment dans un journal un exemple surprenant de cette décomposition des opinions. La population de Milan ne compte pas plus de 165,000 habitans. Il se publie à Milan plus de quatre-vingt-dix journaux! Le scepticisme naturellement s'exhale en un mécontentement universel. En Italie comme ailleurs et peut-être plus qu'ailleurs, les dégoûts qu'ont inspirés les politiques gouvernementales ont poussé les hommes qui ont conservé quelque vigueur d'esprit vers les idées radicales et presque républicaines. C'est ainsi que la question romaine devient le point de ralliement général. Or cette question tend à créer des irritations contre la France, car les Italiens n'attribuent qu'à la France le maintien du pouvoir temporel; elle suscite les noms de Garibaldi et Mazzini, qui ont placé dans Rome avec une opiniâtreté que rien n'a pu lasser le couronnement de leur politique. Que préparent, que font Garibaldi et Mazzini? C'est l'interrogation qui aiguillonne les imaginations italiennes. — Il est certain que ces deux hommes tiennent des ressorts qui pourraient à tout instant surprendre l'Europe par un coup de théâtre. Unis dans la défense de Rome en 1849, Garibaldi et Mazzini ont suivi depuis des marches différentes. Tous deux ont conservé dans la population romaine une sorte d'autorité par le moyen des comités occultes qu'ils dirigent. La tendance du général Garibaldi, d'un caractère plus soldatesque, plus brutalement hostile au clergé, a toujours été de travailler par des irruptions à ce qu'il appelle la délivrance de Rome; il veut affranchir Rome par une sorte de conquête italienne. Les plans de Mazzini sont différens. Mazzini a toujours mêlé le mysticisme à la politique. L'affectation et l'aspiration prophétiques sont en lui. Il veut détruire le pouvoir temporel dans l'intérêt même du développement religieux de l'humanité. Il croit, comme les catholiques, à une suprématie fatidique universelle de Rome. Il faut à son idée que la liberté soit conquise par les Romains eux-mêmes dans Rome, et que la ville, affranchie par sa spontanéité propre, adopte l'Italie, la marque de son sceau, achève son indépendance en lui apportant son *primato*. Mazzini en un mot veut, non que Rome soit faite italienne, mais que l'Italie par Rome soit faite romaine. Voilà dans sa quintessence la politique de ce pape d'un autre genre. On fait des légendes de terreur ou de plaisanterie à Garibaldi et à Mazzini. On a souvent exagéré, souvent nié, raillé leur influence. On les a traités souvent comme d'insignifians politiques. Cependant il est de fait qu'il ne se prépare guère de mouvement insurrectionnel d'un bout du monde à l'autre, depuis le Mexique jusqu'aux

provinces chrétiennes de la Turquie, sans qu'ils en soient informés, et sans qu'on s'efforce de les y associer. Leurs adversaires agrandissent eux-mêmes leur importance par le don d'ubiquité qu'ils leur prêtent et par d'étranges méprises. Une des plus bizarres erreurs de ce genre est celle qui a été commise à Londres, il y a quelques mois, à l'égard de Mazzini. Des prières publiques furent adressées au ciel par le clergé catholique de Londres pour que la vie de Mazzini, qu'on disait moribond, fût prolongée jusqu'au jour de sa conversion! Mazzini ne s'était jamais mieux porté; il allait et venait dans Londres suivant ses habitudes. La force de Mazzini et de Garibaldi à Rome est dans les comités qui relèvent d'eux. Ces élémens latens d'insurrection ont été organisés par eux au moment même où ils furent forcés de quitter Rome, et ont toujours subsisté depuis sous les noms de comité national, d'association italienne, de comité d'insurrection, etc. Ces comités, qui ont été souvent divisés entre eux, viennent de se dissoudre, subordonnant leurs dissentimens à l'œuvre commune, et faisant place à la dictature assumée par Garibaldi avec une demi-publicité. Après la guerre de l'année dernière, des hommes du parti de l'action excitaient Garibaldi à marcher sur Rome avec les nombreux bataillons de volontaires qu'il commandait. Le général résista nettement à ces conseils, se plaignant de l'abandon dont il avait été victime à Aspromonte. A-t-il changé de résolution? Les troubles excités par l'agitation de la question romaine ne lui paraissent-ils point un encouragement? Quand on lit les paroles prononcées sur Rome par les intelligences les plus hautes et les plus modérées du sénat italien dans la discussion de la loi sur le patrimoine ecclésiastique, il est impossible de n'être point frappé des progrès qu'a faits la question du pouvoir temporel. Le sénateur Matteucci, par exemple, vient de revendiquer l'affranchissement de Rome avec une éloquence élevée. « Est-il possible aux Italiens, a-t-il dit, de penser avec indifférence au sort des Romains? Le gouvernement peut-il voir avec indifférence un état de choses qui menace constamment nos rapports avec la France, l'indépendance de l'Italie, et excite les Romains à s'insurger? Mais ce n'est pas tout. On ne peut nier que ce peuple, même au temps de son esclavage, ne soit resté à la tête de la civilisation par ses découvertes et son génie. C'est en Italie et ici même qu'on a fait la plus grande découverte, celle de l'esprit scientifique et de la méthode expérimentale, découverte impérissable qui remplit le monde de ses bienfaits. Or c'est cette découverte que Rome s'obstine à combattre en condamnant les meilleurs ouvrages de l'esprit humain. » On ne saurait se dissimuler que c'est cette maturité de la question romaine qui vient de donner à M. Rattazzi ses succès parlementaires. L'appui que la gauche lui prête n'a d'autre justification que l'espérance d'une solution prochaine. Le moment du voyage du général Dumont ne pouvait donc être plus mal choisi, puisqu'il devait

irriter au point le plus sensible le sentiment italien, fournir au cabinet de Florence la force de demander à la France des explications, donner lieu à de misérables commérages et rendre nécessaire le retour intempestif de Florence de notre représentant, M. de Malaret.

La conduite de nos relations avec la Prusse soulève les mêmes objections et provoque des critiques semblables. Nous n'y apportons point le sentiment de l'opportunité et la réserve qui conviennent à la dignité de la France. La petitesse d'esprit et l'irascibilité sincère ou jouée du cabinet de Berlin nous doivent être assez connues; il serait absurde et malheureux d'en provoquer de nouvelles manifestations. Il y a deux politiques possibles pour nous dans nos rapports avec l'Allemagne, placée sous la domination prussienne : celle de l'attente pacifique, mais fondée sur de solides et complètes précautions, celle de l'opposition directe et immédiate. Quand même on n'en aurait point laissé passer l'occasion opportune, nous ne serions point partisans d'une opposition systématique et déclarée aux transformations dont l'Allemagne est le théâtre. L'intelligence des principes des sociétés modernes proclamés par la révolution française, le sentiment du respect de leur indépendance intérieure, que les peuples se doivent mutuellement, nous interdisent de nous opposer aux changemens que l'Allemagne voudrait dans sa liberté accomplir sur elle-même. Il est encore possible, comme le croient et le professent un grand nombre de libéraux allemands, que les nouvelles évolutions germaniques aient pour résultat non l'agrandissement d'une puissance essentiellement militaire, mais la formation d'une confédération voulant et sachant se gouverner elle-même, assez libérale et assez robuste pour ne point devenir l'instrument docile des ambitieuses intrigues et des entreprises militaires d'un gouvernement monarchique qui ne serait pas suffisamment contrôlé. L'état d'incertitude où demeurent en France les institutions organiques de la liberté ne nous permettent malheureusement point de nous présenter à cet égard aux Allemands comme exemple et modèle. Nous devons même être assez impartiaux pour reconnaître que les Allemands sont poussés un peu et d'une façon artificielle vers la monarchie militaire de Prusse par l'insécurité que leur cause l'insuffisance du contrôle que notre système politique confère au pays sur les actes du pouvoir exécutif. Cependant, toutes les circonstances étant balancées, nous croyons que la probité et la prudence conseillent à la France d'attendre avec patience l'action du temps et les résultats de l'évolution allemande; par une résistance qui aurait le caractère de l'égoïsme, du caprice et de la violence, la France s'exposerait à précipiter aveuglément l'Allemagne dans la constitution la plus contraire à ses intérêts et aux nôtres. Mais pour que cette action bienfaisante du temps se puisse produire, il faudrait que le cabinet de Berlin y mît un peu du sien et ne fît pas des affaires de tout, il faudrait qu'il restât à la France le droit de

dire loyalement son opinion sur les questions qui l'intéressent sans provoquer de la part de la Prusse de feintes alarmes, des clameurs factices et des procédés discourtois. Le calme, le sang-froid, la politesse, sont les qualités naturelles des états qui ont la conscience de leur force. Si le cabinet de Berlin gardait ses habitudes querelleuses, il rendrait la politique pacifique bien difficile à la France. En trois circonstances depuis un an, le gouvernement prussien a suscité au gouvernement français des contrariétés. Après Prague, il n'a point voulu nous accorder de rectifications de frontières. Le gouvernement français n'insista point, et la circulaire de M. de La Valette fut écrite; mais alors la modération de la France pouvait se comprendre : la totalité de l'agrandissement prussien n'était point encore visible ou prévue. La vérité s'est démasquée depuis; les traités militaires avec les états du sud ont été révélés, le Zollverein a été renouvelé, l'union de l'Allemagne sous la primauté prussienne s'est accomplie aux trois quarts. Notre gouvernement, après ce développement excessif des résultats de la guerre de 1866, a négocié avec la Hollande l'acquisition du Luxembourg. Le cabinet de Berlin, devant l'arbitrage européen, a bien consenti à évacuer l'ancienne forteresse fédérale, mais il a empêché la cession, et nous a traversés dans un dessein qui à notre avis n'était ni utile ni opportun, mais qui eût dû paraître bien innocent à des gens qui, secondés par la neutralité bienveillante de la France, venaient de s'annexer le Hanovre, la Hesse et Francfort. Enfin nous avons eu la petite alerte du Slesvig, que nous terminons assez gauchement en mettant que nous n'avons rien dit. Il serait imprudent à la Prusse de nous fournir de la sorte un dossier de récriminations. M. de Bismark doit le comprendre et le savoir; si la politique française obéissait à un emportement semblable à celui qu'il montre dans les affaires, les sujets de querelles ne nous manqueraient point avec lui. Les violentes et rapides conquêtes de la Prusse font parmi nous réfléchir bien des esprits sérieux et échauffent des sentimens énergiquement trempés de patriotisme. Il est des gens chez nous, comme l'auteur d'une vigoureuse brochure qui vient de paraître, M. Paul de Jouvencel, qui ne seraient point en peine pour répondre à la théorie prussienne de l'unité germanique par une théorie patriotique savante et profondément pensée. Les motifs de guerre ne manqueraient point, si nous étions d'humeur belliqueuse et impatiente. Notre raisonnement sur le Luxembourg a eu le pouvoir de décider la Prusse à évacuer la forteresse; n'est-il pas évident que le même raisonnement s'appliquerait avec une parfaite logique aux anciennes forteresses fédérales de notre côté du Rhin maintenant que, d'une confédération qui était une machine à délibérations sans fin et privée de force offensive, elles passent à la discrétion d'un gouvernement dont la force d'agression a été tant accrue? Il est incontestable que l'action militaire des traités de 1815 contre la France est profondément ag-

gravée par les événemens qui ont détruit l'ancienne confédération, et qui ont transmis effectivement l'action des forteresses rhénanes de l'ouest au pouvoir concentré de la Prusse.

Tout nous porte en ce temps-ci vers les intérêts de politique étrangère. Comment pourrait-on se dérober à ce spectacle des choses extérieures au moment où il va présenter au monde une scène aussi extraordinaire et aussi émouvante que l'entrevue de l'empereur des Français et de l'empereur d'Autriche à Saltzbourg? Deux grandes douleurs vont se rencontrer dans ce rapprochement unique. Par la fatalité des situations, la France, depuis huit ans, a eu la main, de près ou de loin, dans toutes les catastrophes qui ont abaissé la puissance autrichienne, et maintenant, la part faite au deuil de la mort tragique de l'archiduc Maximilien, on se demande si une intimité de la politique française et de la politique autrichienne va sortir de l'entrevue de Saltzbourg. Pour notre compte, nous ne voulons point de mal à l'Autriche, et nous regrettons une grande partie de celui qui lui a été fait. Il n'y a plus de cause d'antagonisme entre l'Autriche et la France. L'abaissement de la maison d'Autriche, cette ambition passionnée de nos ancêtres, est entièrement consommé. L'Autriche n'a été que trop vaincue, et mérite nos ménagemens les plus amicaux; mais nous ne sommes point pour les alliances de sentiment ou de dépit. Il ne nous paraît pas plus avantageux en ce siècle qu'au dernier de passer du patronage donné aux premiers agrandissemens de la Prusse à l'alliance autrichienne d'engouement qui nous rapporta les échecs de Bohême et de Westphalie. Ne nous hâtons point de faire succéder à la politique dupée de Fleury la politique de boudoir ou d'imagination de Bernis et de Choiseul, qui eut des fins si tristes. Si le cabinet de Vienne était disposé à rentrer dans le mouvement des combinaisons diplomatiques, aurait-il la force nécessaire aux grandes entreprises? Personne ne saurait le croire. Que l'Autriche panse ses blessures; les meilleures conquêtes qu'elle puisse faire sont en elle; son premier, son unique effort pour longtemps devra être d'établir quelque accord entre ses nationalités et de les habituer à l'influence d'une égale liberté. On aurait tort d'attribuer des projets d'élaboration politique à l'entrevue de Saltzbourg, qui garderait aux yeux du public un caractère plus élevé, si elle se bornait à réunir des douleurs communes causées par une infortune extraordinaire.

Ainsi que nous n'avons cessé de le prédire depuis l'ouverture de la session anglaise et à travers les discussions enchevêtrées et les votes incertains et contradictoires, M. Disraeli a réussi à faire passer un bill de réforme, une nouvelle loi régissant la représentation du peuple. Un des caractères curieux de la confection définitive de cette loi, c'est qu'elle n'est point le monument de la victoire d'un parti sur un autre, c'est qu'elle est l'œuvre collective de tous les partis représentés dans la

chambre des communes. M. Disraeli a eu une habileté et un courage : l'habileté a été d'être toujours prêt à se servir de la collaboration de la chambre dans la confection de la loi; le courage a été de donner pour base à la franchise électorale un principe simple et large qui ne se mutile point dans des cens électoraux arbitraires comme les propositions antérieures des gouvernemens whigs et du parti libéral. Quiconque dans les bourgs aura un domicile d'un an et aura payé la taxe sera électeur. Les whigs cherchaient à faire des catégories dans leurs adjonctions projetées au corps électoral. Ils voulaient écrémer en quelque sorte les populations ouvrières en attachant la fonction électorale à un cens assez élevé pour indiquer chez l'électeur l'assiduité du travail et une aisance relative. Plus libéral que les whigs, M. Disraeli a repoussé cette classification déterminée par un chiffre arbitraire, et a consacré par la généralité de son principe une égalité équitable. Il n'a pas craint de descendre jusqu'au *résidu* des classes populaires, comme ses adversaires le lui ont reproché par une expression qui a été fort à la mode dans les débats sur la réforme. A ce reproche, M. Disraeli peut répondre qu'en tarifant le cens électoral on n'en finissait pas avec l'agitation pour la réforme, que dans le système whig rien n'empêchait, après un abaissement de cens, d'en réclamer un nouveau en faveur d'une catégorie inférieure, et qu'on laissait ainsi, aux dépens de la concorde publique, subsister des luttes de classe. Nous croyons que l'opinion en Angleterre était loin d'être passionnée pour une réforme électorale dont l'abondance de toutes les libertés lui permettait de se passer. La question étant cependant le programme des chefs du parti whig et du parti libéral, les projets de réforme ayant été à plusieurs reprises pour les cabinets la promesse de leurs débuts ou la pierre d'achoppement de leur marche, des associations et des *meetings* étant organisés partout pour remuer les passions populaires, le bon sens anglais a conclu de tout cela qu'il était nécessaire de couper court à l'agitation en lui enlevant le prétexte de toute revendication nouvelle en faveur de l'extension du droit électoral. On croit pour cette fois tenir en cette matière de la représentation nationale ce que les Anglais appellent la finalité. La réforme produira-t-elle des changemens considérables dans le gouvernement de l'Angleterre? Les plus prudens secouent la tête; lord Derby à la chambre des pairs, comme le caricaturiste du *Punch*, dit : Nous allons faire un saut dans les ténèbres. Les ténèbres ne seront point profondes; le saut ne sera point dangereux. Quelques centaines de milliers d'électeurs de plus ou de moins dans un pays jouissant franchement de toutes les libertés nécessaires ne changent rien au caractère national. M. Disraeli a rencontré dans son parti un petit nombre de récalcitrans qui lui ont opposé des critiques sévères; mais, à vrai dire, son influence a grandi, et le cercle de ses amis et de ses admirateurs s'est étendu. L'art et l'aménité avec lesquels il manie

les hommes en font désormais un chef sans rival dans le parlement britannique. L'an dernier, par des ardeurs de caractère ou des impatiences d'humeur, M. Gladstone laissa s'accomplir une scission dans la majorité libérale : il n'a point regagné cette année les dissidens. M. Disraeli au contraire ne s'est vu abandonner que par un petit nombre d'hommes de son parti, et s'est rallié constamment une portion considérable des libéraux. On a reproché à M. Disraeli d'être revenu aux tendances radicales de sa jeunesse et d'avoir abandonné la cause conservatrice. L'accusation est injuste, et d'ailleurs M. Disraeli n'a jamais songé à figer son parti dans l'immobilité qu'exprime le terme de conservation. Conservateur est pour un parti politique une appellation maladroite et malheureuse, maladroite parce qu'elle rebute tous ceux qui ont le sentiment et le besoin du mouvement et de la vie, malheureuse parce qu'elle va contre son propre objet, parce qu'elle enfante des destructeurs par antipathie, parce qu'elle semble condamner à une infériorité permanente le parti qu'elle couvre. M. Disraeli n'a jamais été conservateur dans le sens rétrograde du mot. Il a toujours fait profession de désigner le parti auquel il appartient et qu'en ce moment il dirige du nom de tory; le torysme de M. Disraeli est celui de l'histoire, celui de lord Bolingbroke par exemple, de lord Shelburne, qui fit entrer M. Pitt dans le cabinet et fut le premier lord Lansdowne. Certes les hommes éminens de l'aristocratie whig ne méritent point le reproche de n'être pas conservateurs. De même le torysme n'a jamais été incompatible avec un libéralisme éclairé. Les tories se sont toujours montrés plus accueillans pour les hommes de talent que la grande ligue patricienne des whigs; les hommes de talent sans attache aristocratique sont arrivés toujours plus facilement à leur place naturelle et méritée chez les tories que chez les whigs. L'exemple de Canning est la démonstration de ce mérite des tories, et la carrière de M. Disraeli le confirme. Jamais dans les rangs du parti whig M. Disraeli n'eût été chancelier de l'échiquier et *leader* des communes. Il a conservé sur le torysme allié aux intérêts populaires un idéal de jeunesse qu'il ne craignait point, il y a peu de jours, d'exposer dans une cérémonie fort réaliste, un banquet du lord-maire où tous les convives l'applaudissaient.

Au surplus, le suffrage le plus étendu ne nous paraît pas capable de faire courir des périls aux pays qui savent se gouverner par l'organisation libre des partis. L'organisation des partis, voilà un mot qui ne figure point dans les constitutions, et c'est la chose même qui les fait vivre. On ne trouve point ce mot dans la constitution des États-Unis, et cependant la république américaine ne subsiste et ne prospère que par l'organisation fortement disciplinée de ses partis. On pourra, quand on voudra, donner aux partis en Angleterre des organisations semblables, car on dispose de toutes les libertés à l'aide desquelles on forme ces concerts disciplinés d'opinions. En France, nous avons le suffrage uni-

versel; mais nous ne produisons pas les résultats naturels de ce système électoral, parce que nos lois politiques ne nous assurent point encore les libertés nécessaires. Nous venons d'avoir, à propos du renouvellement des conseils-généraux, une petite récréation électorale où, malgré quelques résultats excellens, on a pu voir combien en l'absence de toute organisation de parti nous sommes enfantins dans la pratique du suffrage universel. La masse des électeurs est formidable, elle se compose de millions; mais à travers cette masse il n'y a d'autre organisation que celle de l'état. L'électeur français, surtout le paysan dans les campagnes, est un citoyen isolé qui a, sous la forme et dans le nombre des fonctionnaires hauts et subalternes, tout le gouvernement en face de lui. Qu'on se représente l'étrangeté de ce duel d'un paysan et d'un gouvernement devant l'urne électorale, et l'on n'aura pas de peine à comprendre la docilité que le suffrage universel montre dans nos campagnes. E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LE CHEMIN DE FER INTER-OCÉANIQUE DE NEW-YORK A SAN-FRANCISCO.

Du jour où les Américains ont conquis la Californie et l'ont si brillamment colonisée, ils ont songé à joindre par le chemin le plus court et le plus facile le jeune état du Pacifique aux anciens états de l'Union. De la *ville impériale,* comme les *Yankees* se plaisent à nommer leur grande métropole New-York, se détache un faisceau de railways qui presque tous prennent la direction du Mississipi et du Missouri, portant jusqu'aux confins des derniers états qu'arrosent ces deux cours d'eau la vie et le mouvement. Le problème à résoudre était donc dès l'abord celui-ci : détacher d'un point quelconque du Missouri où arrive un des railways partant de New-York une nouvelle voie ferrée marchant vers le Pacifique et allant à la rencontre d'une voie opposée partie de San-Francisco et se dirigeant vers le Missouri. Un problème posé est chez les Américains à moitié résolu. En 1859, on ne comptait pas moins de sept projets qui avaient été étudiés sous la surveillance du département de la guerre à Washington, et qui tous avaient pour but le tracé de la grande ligne transcontinentale entre le Mississipi ou l'un de ses affluens et l'Océan-Pacifique. La distance moyenne à franchir était de 2,000 milles américains (1) ou 800 lieues de 4 kilomètres : c'est la distance qui sépare Lisbonne de Saint-Pétersbourg. Le coût total de l'établissement de la voie, d'après les devis, variait entre 600 et 850 millions de francs. Ces

(1) Le mille terrestre américain est à peu près égal à 1,610 mètres.

sommes n'avaient rien d'exagéré, et il fallait même toute la promptitude, l'économie et la simplicité que les Américains apportent dans leurs grands travaux pour ne pas atteindre un total beaucoup plus élevé. Le parcours était en effet non-seulement très étendu, mais parfois très difficile, et si des terres arables existaient sur le tiers ou le quart du chemin, sur d'autres points le bois et l'eau manquaient complétement; enfin le pays était partout à peu près désert, visité seulement par les Indiens et les bisons : c'étaient ces fameuses *prairies* que Cooper a immortalisées.

L'énergie des pionniers et des explorateurs américains avait préludé de bonne heure aux avant-projets d'une voie ferrée. Parmi les explorateurs s'était distingué au premier rang le général Fremont, alors simple capitaine du corps des ingénieurs. En 1847, parti avec une faible escorte des bords du Missouri, il s'était courageusement avancé à travers des territoires déserts, avait reconnu les divers cols ou passages des Montagnes-Rocheuses et de la Sierra-Nevada, puis était descendu en Californie, où il avait pris part à la conquête du pays par les Américains. C'était aussi à ce moment (janvier 1848) qu'un pauvre ouvrier mormon, Marshall, découvrait par hasard la première pépite, comme si le précieux métal n'eût dû être révélé dans cette contrée qu'à ceux-là seulement qui pourraient la coloniser. Une partie des émigrans que la découverte de l'or amena tout aussitôt en Californie vint par terre en suivant la *route de Fremont*. Le trajet était des plus périlleux et durait de quatre à six mois. Aussi plus d'un convoi laissa ses os le long du chemin, jalonnant d'une façon sinistre pour ceux qui suivaient la voie à parcourir. Souvent des maladies contagieuses décimaient la caravane en marche, quelquefois l'herbe manquait pour le bétail, ou bien les froids précoces, les tourmentes et les neiges surprenaient dans les montagnes les courageux marcheurs et les ensevelissaient dans ces Alpes privées de refuges. La famine elle-même étendait parfois ses ravages au milieu du convoi, qui courait aussi le péril de succomber aux sauvages attaques des Indiens. La fièvre de l'or faisait braver ces dangers, que les mormons avaient les premiers courageusement affrontés par attachement à leur foi. On connaît le grand exode de ces étranges sectaires accompli entre les derniers états de l'ouest qui les rejetaient de leur sein et le Lac-Salé de l'Utah.

La route si péniblement ouverte par les savans et les pionniers fut bientôt améliorée par les colons, et le jeune état de Californie lança successivement à travers le lointain *far-west*, dépouillé désormais de tous ses mystères, plusieurs services réguliers de diligences. Ces services, sous le nom d'*overland mails* ou malles transcontinentales, reliaient le Sacramento au Missouri et au Mississipi, et en trois semaines portaient les voyageurs et les dépêches de San-Francisco à Saint-Joseph ou à Saint-Louis. La ligne suivie par Fremont et les émigrans était celle que parcourait le coche ou *stage*. Aucun ingénieur, aucun corps des ponts et chaus-

sées, n'avaient nivelé la voie, ni décrété le sens du parcours. La nature, qui n'avait jeté que très peu d'obstacles matériels sur le chemin, et l'esprit pratique des Américains avaient seuls tout fait et tout prévu.

Aux services des *overland mails*, ouverts dès 1857, vint bientôt s'en joindre un autre encore plus miraculeux, celui du *poney*, installé en 1860. Celui-ci franchissait en six jours, au moyen d'un cheval rapide ou *poney*, la distance de 1,600 milles ou 650 lieues qui existait alors entre l'extrême limite télégraphique des états de l'est et celle des états de l'ouest. Cheval et cavalier se renouvelaient à chaque station, et la bête partait au galop, arrêtée quelquefois en chemin par le peau-rouge qui guettait le coureur pour le tuer et voler le cheval. Ce service fit néanmoins merveille, et ce fut par ce moyen que le 12 novembre 1860 furent apportées à San-Francisco les dépêches d'Europe du 21 octobre, c'est-à-dire vieilles de vingt jours, et la nouvelle de l'élection présidentielle du 6 novembre, qui donnait la majorité au candidat abolitioniste Lincoln.

Tels étaient les différens services, plutôt privés que publics, qui avaient préludé à l'établissement d'une ligne télégraphique et ferrée continue entre le Pacifique et l'Atlantique. Inutile de dire que la ligne télégraphique fut bientôt achevée, et que les perfectionnemens apportés au service de la malle de terre allèrent toujours croissant. Jamais aux temps anciens de l'histoire les courriers des césars ou des princes mogols et jamais de nos jours ceux des empereurs de Russie n'avaient parcouru si rapidement d'aussi longues distances; mais les *Yankees* n'étaient pas hommes à s'arrêter en si bonne voie, et nous avons vu que dès 1859 le gouvernement de Washington avait fait étudier sept projets de chemins de fer pour unir les deux océans. D'où venait le retard dans la mise à exécution de l'un de ces projets, de celui qui était réputé le meilleur? De la rivalité et de l'opposition jalouse des états du sud, qui, voyant la Californie hostile à l'esclavage, essayaient d'arrêter l'essor de ce nouvel état, et ne voulaient pas que la grande voie ferrée se dirigeât vers l'Atlantique par d'autres territoires que les leurs. Ce n'est pas seulement, on le voit, dans les pays centralisés, c'est encore dans les pays libres et de régime républicain que l'adoption des meilleures mesures peut être entravée par la résistance d'une majorité aveugle. Bientôt la guerre de sécession éclata entre le nord et le sud, guerre depuis longtemps prévue et dont la cause principale fut précisément cette question de l'esclavage qui divisait si profondément la grande république américaine. La rupture momentanée de l'ancien pacte d'union fut au moins bonne à quelque chose. En 1862, le président Lincoln, de la même plume qui abolit à tout jamais l'esclavage sur le sol fédéral, signa le décret qui arrêtait irrévocablement le tracé du chemin de fer du Pacifique, et qui désignait comme point de départ la ville d'Omaha sur le Missouri.

Omaha, tête de ligne de la voie ferrée dont nous allons maintenant

parler, est situé vers le confluent du Missouri et de la Rivière-Platte, dans l'état de Nebraska, limité au nord par le Dakotah, au sud par le Kansas. D'Omaha, le chemin de fer remonte la Rivière-Platte et recoupe au nord le territoire de Colorado, inconnu hier, aujourd'hui partout cité pour la richesse de ses mines d'argent, d'or et de cuivre; puis le railway franchit les Montagnes-Rocheuses au col Bridger par un tunnel dont la longueur ne dépassera pas 500 mètres, et descend dans l'Utah, où il passe par la ville du Lac-Salé, la capitale des mormons polygames. De là, il entre dans l'état de Nevada, dont les célèbres mines, découvertes il y a six ans à peine, produisent aujourd'hui autant en argent que la Californie produit en or, c'est-à-dire trois cents millions de francs par année. De Carson-City, capitale de Nevada, déjà peuplée de 15,000 habitans, le chemin de fer se dirige vers la Sierra-Nevada, qu'il franchit par des rampes successives, puis par un tunnel de 500 mètres, et de là, saluant la Californie, il descend vers Sacramento, la capitale du pays de l'or, et vers San-Francisco, la jeune reine du Pacifique. Les rampes de la Nevada et deux tunnels dont la longueur totale n'atteint pas un kilomètre, telles sont donc les seules difficultés à vaincre sur un si long parcours. En beaucoup d'endroits, le terrain a été si bien nivelé par la nature, qu'on ne voit pas de quel côté il penche, et que les rails se posent sans aucune fouille sur le sol. Pas de grandes rivières à franchir, pas de torrens impétueux à dompter. Le seul ennemi de la voie, nous l'avons fait connaître, c'est, sur quelques points heureusement isolés, le désert, où manquent l'eau et le bois, où domine le peau-rouge, vagabond et chasseur, adversaire-né du colon stable; mais le bois et l'eau, on les apporte, et quant à l'enfant des prairies, il disparaîtra et s'éteindra bientôt devant l'homme civilisé. C'est là une des lois fatales du progrès, et elle se vérifie partout où se présente l'Européen.

Le grand chemin de fer du Pacifique avance des deux côtés à la fois. Du côté de la Rivière-Platte, il a déjà atteint le pied des Montagnes-Rocheuses, à 500 milles d'Omaha; du côté de Sacramento, le pic et le fleuret du mineur vont faire éclater le rempart de granit de la sierra, à 150 milles du Pacifique. Dans les prairies, grâce au nivellement naturel du sol, on pose jusqu'à une demi-lieue et même une lieue de rails par jour, quatre kilomètres. Ici, près des anciens états de l'Union, ce sont des terrassiers irlandais qui font tous les travaux de la voie. Ils marchent avec elle, toujours vers l'ouest, emmenant à chaque étape leur famille, leur maison de bois roulante et leurs animaux domestiques. Là, du côté des jeunes états du Pacifique, ce sont des Chinois venus de Californie, où ils avaient d'abord émigré, et qui ont quitté les placers au fur et à mesure de l'épuisement des sables aurifères. Le Chinois se montre ici ce qu'il est partout, travailleur patient, industrieux, jouant un rôle des plus humbles, mais des plus utiles. C'est John-le-Célestial (ainsi l'appellent les *Yankees*) qui a ouvert le chemin de fer de Panama au milieu de ma-

rais d'où se dégageaient des fièvres mortelles. C'est encore lui qui exploite au Pérou le guano des îles Chinchas, à l'odeur méphitique, lui qui sous le ciel de feu des tropiques cultive le coton et la canne à sucre dans nombre de colonies. Dans les états du Pacifique, c'est lui enfin qui prête aux Américains le secours si avantageux de ses bras pour le lavage des alluvions aurifères ou le tracé de la grande route inter-océanique. Il marche à l'est, et d'étape en étape la troupe s'avance. Un beau jour, le terrassier chinois, ce paria de l'extrême Orient, rencontrera l'Irlandais, ce déshérité de l'Occident, et de ce rapprochement singulier il y aura plus d'un enseignement à tirer. Qu'ils restent sur ce sol fertile, ces deux exilés que la misère et la faim ont chassés de leur foyer primitif, qu'ils colonisent ces terres vierges, qu'ils y fondent la famille du pionnier, et la fortune, la considération, viendront avec le bien-être et la richesse. Citoyens d'un pays libre, ils trouveront au moins sur ce point l'indépendance, l'espace et les moyens d'action qui leur ont manqué au pays natal.

Le coût total du chemin de fer du Pacifique est estimé à 750 millions de francs. Le tiers de cette somme, 250 millions, a été garanti par le gouvernement fédéral, et cela en dehors des concessions de terres qu'il a faites à la compagnie dans les divers états ou territoires que traverse la voie. Les particuliers ont fourni le reste, 500 millions, et les mormons ont tenu à honneur de souscrire à eux seuls pour un cinquième de la somme, soit 100 millions de francs.

Le 23 octobre 1866 a eu lieu l'inauguration solennelle des 400 premiers kilomètres de ligne ferrée livrés à partir d'Omaha. Le terme réglementaire accordé pour l'ouverture de ce tronçon avait été devancé de dix-huit mois, et le parcours, qui d'après les conventions aurait pu n'être que de cent lieues, avait été augmenté d'un quart, c'est-à-dire qu'il atteignait près de 500 kilomètres, tant l'activité avait été grande sur les chantiers. La fête fut grandiose. Le convoi d'honneur emporta vers les prairies plusieurs membres du congrès, des fonctionnaires, des ingénieurs, des écrivains, des artistes, choisis parmi les plus éminens de l'Union. Les dames, qui sont de toutes les parties aux États-Unis, n'eurent garde de manquer à l'appel. Un seul des intéressés fut absent, le général John A. Dix, président de la compagnie du chemin de fer, qui venait d'être nommé ministre des États-Unis en France. Le convoi comprenait neuf de ces immenses wagons américains si comfortables, si bien distribués. Il était traîné par deux magnifiques locomotives, du type de celle qui vient de remporter la grande médaille d'honneur à l'exposition universelle. L'un des wagons avait été construit en 1865 pour transporter le corps de Lincoln en Illinois, où est le tombeau du président martyr et où fut son berceau. Le gouvernement avait cédé cette relique à la compagnie du chemin de fer, à la condition que ce wagon serait le premier qui traverserait tout le continent américain du Missouri au Sacramento.

Raconterons-nous ces fêtes d'inauguration? Tout se passa avec ce mé-

lange de grandeur à la fois austère et juvénile dont les Américains du Nord ont le secret. Les Indiens soumis de ces contrées simulèrent devant les invités une guerre de tribu à tribu, et une portion des prairies fut incendiée au retour pour donner aux *excursionistes* une idée des désastres que le feu sème quelquefois spontanément au milieu du désert ou de la forêt. Enfin le premier numéro d'un journal, le *Railway-Pionneer,* fut composé et tiré pendant le cours de cette curieuse promenade, au moyen d'une petite imprimerie installée sur l'un des wagons.

Le 24 octobre, à huit heures du soir, le train arrivait à destination, au fort Mac-Pherson, à 280 milles d'Omaha. Le lendemain matin, après avoir parcouru 16 kilomètres créés depuis le moment où l'on avait quitté les quais de New-York, les voyageurs assistaient à la pose des rails. On plaçait devant eux une longueur de 250 mètres de voie en quelques heures. La construction du chemin de fer marchait alors avec la vitesse de près de trois kilomètres par jour. Cette vitesse est plus grande, — nous fait remarquer M. le colonel Heine, attaché à la légation des États-Unis en France, et de qui nous tenons ces intéressans détails, — cette vitesse est plus grande que celle des pèlerins de l'Inde, mesurant avec leur corps la route des pagodes.

Les dernières nouvelles reçues de l'Amérique du Nord annoncent que les travaux ne se sont pas un instant ralentis. Une section de 150 milles est ouverte sur le versant du Pacifique, de moitié presque aussi longue que celle qui part d'Omaha. Il en résulte que, sur les 1,800 milles qui séparent les deux stations extrêmes du chemin de fer du Pacifique, un quart environ est déjà livré, et ce quart, ne l'oublions pas, embrasse une longueur égale à celle de la France. Dans trois ans, quatre ans au plus tard, le railway transcontinental sera entièrement achevé. Alors une ligne ferrée continue reliera New-York à San-Francisco, l'Atlantique au Pacifique; alors aura retenti, d'un rivage à l'autre des deux océans, le *go ahead* américain; des territoires qui ne sont encore pour la plupart que des déserts seront devenus, grâce à la voie ferrée, des états peuplés et prospères, semés de villes florissantes. Devant la civilisation auront disparu le bison et le peau-rouge, et les prairies du *far-west* n'existeront plus que dans les romans de Cooper. Nous, nous ne lançons le railway que vers les pays populeux; les *Yankees*, agissant d'une façon inverse, s'en servent quelquefois pour appeler la population vers leurs immenses territoires. Il y a mieux, le railway inter-océanique est la route la plus directe de Paris à Canton, de Londres à Shang-haï. Et c'est au moment où l'extrême Orient s'ouvre à l'Europe qu'un tel phénomène a lieu! Qui donc cherchait le plus court passage pour franchir l'isthme américain? L'isthme est franchi par ce ruban de fer; désormais, grâce à la vapeur, la Chine et le Japon ne sont plus qu'à un mois de l'Europe. Le chemin de fer du Pacifique va devenir en peu d'années la grande route commerciale du globe, il justifiera une fois de plus cette loi de l'histoire qui

veut que la civilisation s'avance toujours à l'ouest. Jamais ce principe ne s'est démenti depuis les premiers âges historiques, et il semble être confirmé aujourd'hui par les merveilleux développemens de l'Amérique du Nord, entre le 30e et le 50e degré de latitude, car il est à remarquer qu'une seconde loi historique a aussi de tout temps concentré la civilisation dans l'hémisphère boréal, sur un espace à peine compris entre 20 et 25 degrés de latitude.

Le grand chemin de fer du Pacifique semble donc venu à son heure. Il traverse des régions pour la plupart privilégiées, celles qui sous ces climats ont été le plus favorisées de la nature et vers lesquelles se porte de préférence le flot des émigrans. C'est vers ce point que les géographes politiques marquent ce qu'ils nomment si justement le centre de gravité des États-Unis. En traversant ces régions, le chemin garde aussi l'avantage de se tenir entre ces cercles de latitude favorisés dont nous parlions tout à l'heure. Il oscille à peine de quelques degrés, remontant ou s'abaissant de quelques parallèles. On peut en dire autant de la route maritime par laquelle on rejoindra d'Europe la station de New-York. Quant à celle qui reliera la station opposée de San-Francisco à tous les ports du Japon, de la Chine et de l'Inde, elle ira vers chacun de ces ports par la route la plus directe. En un mois, en quarante ou cinquante jours, on fera ainsi près des deux tiers du tour du monde par le plus court chemin.

Sur le railway transcontinental, les produits souterrains, d'abord les métaux, le cuivre, le fer, le plomb, l'or, l'argent, ensuite le soufre, le sel, qu'on rencontre en si grande abondance dans l'Utah, le charbon, qui existe principalement autour des Montagnes-Rocheuses, toutes ces substances minérales formeront avec les voyageurs, qui resteront le meilleur des colis, les principaux élémens du fret de la voie. Les produits du sol végétal viendront les derniers, quand les énergiques *settlers* auront défriché les forêts et fertilisé les prairies. A l'aller se répandront autour de la grande artère de fer les objets manufacturés d'Europe et des états de l'Atlantique; au retour passeront rapidement, pour aller se déverser vers ces dernières contrées, les productions de la Chine, de l'Inde et du Japon, les épices, la soie, les étoffes de prix, le thé, qui peuvent, par suite de leur valeur, supporter de très longs parcours. Ce déplacement presque instantané qui se produira dans le mouvement commercial du globe sera la cause de l'une des évolutions économiques les plus curieuses que les hommes aient jamais vues. Ce n'est pas le percement des isthmes qui va pour nous supprimer les caps et les obstacles, c'est ce chemin de fer du Pacifique, auquel personne ne songeait hors des États-Unis. L. SIMONIN.

L. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-DIXIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXVII[e] ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1867.

Livraison du 1[er] Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.